STUDIA ROMANICA
Redigit Tivadar Gorilovics de DEBRECEN

SURVIVANCE DU LATIN ET GRAMMAIRE TEXTUELLE

Mélanges offerts à Sándor Kiss
à l'occasion de son 70^{e} anniversaire

HORS SÉRIE

Debreceni Egyetem
Egyetemi es Nemzeti Konyvtar

Studia Romanica
de Debrecen
Directeur : Tivadar Gorilovics
Hors Série

SURVIVANCE DU LATIN ET GRAMMAIRE TEXTUELLE

Mélanges offerts à Sándor Kiss à l'occasion de son 70^{e} anniversaire

Textes réunis par Ágnes Bánki et Gábor Tillinger

Debreceni Egyetemi Kiadó
Debrecen University Press
2011

3.388.289

Révision des textes : [illegible] Marosvári et Franciska Skutta
Maquette : József Varga
Mise en page : Ágnes Bánki et Gábor Tillinger

Rédacteurs: Ágnes Bánki et Gábor Tillinger

Publication réalisée avec le soutien de
Debreceni Egyetem Bölcsészettudományi Kara
Debreceni Egyetem Nyelvtudományok Doktori Iskola
Elméleti nyelvészet alprogram
Debreceni Egyetem Tudományegyetemi Karok Universitas Alapítvány
la famille Bánki et Gábor Tillinger

ISBN 978-963-318-123-2

07996/2011

©les rédacteurs
©les auteurs

Kiadta a Debreceni Egyetemi Kiadó,
az 1795-ben alapított Magyar Könyvkiadók
és Könyvterjesztők Egyesülésének a tagja
Felelős kiadó: Dr. Virágos Márta főigazgató

Készült a Debreceni Egyetem Könyvtárának
sokszorosító üzemében 150 példányban
Terjedelme: 35,93 A/5 ív

Nous tenons à remercier très sincèrement tous les collègues qui ont aidé notre travail, et particulièrement les personnes suivantes : Franciska Skutta, Ildikó Lőrinszky, Mária Marosvári et Anikó Forgács. Nous sommes très reconnaissants à András Kertész, à Tibor Laczkó et à Giampaolo Salvi pour leur soutien extraordinaire.

Ágnes Bánki et Gábor Tillinger
rédacteurs

« Je garderai pour toujours le son d'une musique classique, le lundi soir, quand je finissais mes cours dans cet imposant bâtiment de l'université. Je savais que monsieur Sándor Kiss était dans son bureau à réfléchir peut être sur une de ses publications, ou bien absorbé par une lecture et cela m'amenait au plus grand respect. »

Georges Louf
ancien lecteur de Debrecen

Sándor KISS

Curriculum vitæ de Sándor Kiss

Naissance : le 9 juillet 1941 à Miskolc (Hongrie)

Baccalauréat : Lycée Földes Ferenc de Miskolc, 1959

Études universitaires : Université de Debrecen, Faculté des Lettres, langue et littérature françaises, langue et littérature latines, 1959-1964

Diplôme d'université : professorat de français et de latin pour l'enseignement secondaire, 1964

Thèse de doctorat universitaire : « Les transformations de la structure syllabique en latin tardif » (soutenue à l'Université de Debrecen en 1971)

Thèse de doctorat (Ph.D.) : « Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif » (soutenue à l'Académie Hongroise des Sciences en 1988)

Langues : français, italien, allemand (connaissance active) ; espagnol, portugais, roumain, anglais, russe, latin (connaissance passive)

Fonctions :

1964-1970 : assistant, Université de Debrecen, Département de Français

1971-1978 : maître-assistant, Université de Debrecen, Département de Français

1978-1988 : maître-assistant, Université de Budapest, Département des Langues Romanes

1988-1990 : maître de conférences, Université de Budapest, Département des Langues Romanes

depuis 1990 : maître de conférences, Université de Debrecen, Département de Français

1991-2005 : directeur de ce même Département

depuis 1990 : maître de conférences, Université de Budapest, Département des Langues Romanes et école doctorale (poste à temps partiel)

Enseignement :

– linguistique française, en particulier : syntaxe, histoire de la langue, ancien français ;

– linguistique romane, en particulier : formation des langues romanes, histoire du latin tardif ;

– poésie française et poésie provençale du moyen âge ;

– théorie du texte littéraire

Recherche :

– phonologie et syntaxe du latin tardif ;

– linguistique du texte (latin, français, hongrois) ;

– théorie du texte littéraire ;

– histoire de la grammaire ;

– description contrastive du français et du hongrois ;

(pour tous ces domaines, une soixantaine de publications, surtout en langue française)

Autres travaux universitaires :

– coordination des relations interuniversitaires dans le cadre du programme Erasmus et participation à la mobilité enseignante (Université d'Angers, Université du Littoral, Université de Munich) ;

– professeur invité pendant un mois à l'Université d'Angers ;

– deux conférences scientifiques à l'Université d'Amsterdam

Voyages à but scientifique :

– élève étranger de l'École normale supérieure (rue d'Ulm) pendant neuf mois (1966-67) ;

– d'autres bourses d'études de plusieurs mois accordées par le Gouvernement français (recherches à la Bibliothèque nationale) ;

– bourse d'études du Gouvernement italien (quatre mois, Université de Bologne, 1990) ;

– participation régulière (avec communication présentée) aux congrès internationaux de linguistique romane (tous les trois ans), de latin vulgaire et tardif (tous les trois ans) et de linguistique latine (tous les deux ans)

Associations :

– ancien président de l'Alliance française de la ville de Debrecen ;

– membre de la Société de linguistique romane, de l'Association internationale de littérature comparée et de la branche hongroise de la Société internationale de littérature courtoise

Distinction honorifique :

– officier des Palmes académiques (distinction attribuée par le Gouvernement français, 1997)

Bibliographie de Sándor Kiss

Livres

Les transformations de la structure syllabique en latin tardif. Studia Romanica, Université de Debrecen, Series Linguistica, fasc. 2, 1972, 117 p.

Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif. Studia Romanica, Université de Debrecen, Series Linguistica, fasc. 4, 1982, 91 p.

Les documents latins du Haut Moyen Âge et la naissance du français I : La chronique d'Hydatius. Studia Romanica, Université de Debrecen, Series Linguistica, fasc. 10, 2006, 39 p.

Études

Jules Supervielle költészete. In : Alföld, Debrecen, 1963/8, pp. 70-73.

Ady francia műfordításai. In : Studia Litteraria, Debreceni Egyetem, 1965, pp. 59-72.

A szótag fonológiája. In : Általános Nyelvészeti Tanulmányok 10, Budapest, 1974, pp. 59-74.

Remarques sur la subordination relative en français et en hongrois. In : Studia Romanica, Université de Debrecen, Series Linguistica, fasc. 3 (= *Études contrastives sur le français et le hongrois*), 1974, pp. 57-80.

Le pronom personnel atone du français et ses équivalents en hongrois. In : Études Finno-ougriennes 11, Paris, 1974, pp. 83-98.

Demarkációs jegyek az irodalmi műben. In : Általános Nyelvészeti Tanulmányok 11, Budapest, 1976, pp. 223-238.

Etimológikus szómagyarázatok a korai középkorban. In : Acta Germanica et Acta Romanica, Szegedi Egyetem, 1981, pp. 473-483.

Relations sémantiques du sujet et du prédicat en français et en hongrois. In : Annales de l'Université Eötvös, Budapest, Sectio Linguistica 13, 1982, pp. 33-39.

A szöveg koherenciája és a kommunikáció. In : Nyelvpedagógiai írások 5, Marx Károly Közgazdaságtudományi Egyetem, Nyelvi Intézet, Budapest, 1983, pp. 244-251.

certains chapitres dans un manuel universitaire : *Grammaire du français contemporain, sous la direction de J. Kelemen* : pp. 9-73, 177-222, 256-268. Budapest, Tankönyvkiadó, 1985.

Persistance et modifications des types de métalangage littéraire. In : Change in Language and Literature : Proceedings of the 16th Triennial Congress of the Fédération Internationale des Langues et Littératures Modernes, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1986, pp. 289-290.

La conception de la morphologie verbale chez les grammairiens latins. In : Latin vulgaire – latin tardif : Actes du Ier Colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Tübingen, Niemeyer, 1987, pp. 121-131.

Linguistique romane. In : Sciences sociales et humaines en Hongrie, publié sous la direction de B. Köpeczi, Budapest, Corvina, 1987, pp. 262-265.

Le traitement des fonctions de la phrase simple dans la linguistique française entre 1950 et 1965. In : Studia Romanica, Université de Debrecen, Series Linguistica, fasc. 5 (= Analyse grammaticale – analyse narrative), 1987, pp. 5-70. Version en langue hongroise In : Grammatika és nyelvészeti szempontú irodalomelemzés Franciaországban, publ. S. Kiss, ELTE, Budapest, 1988, pp. 3-42.

Deux mythologies de l'espace : Jules Supervielle et Mihály Babits. In : Actes du XIIe Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée, München, Iudicium, vol. III, 1988, pp. 74-78.

L'écriture française par élection : le cas de Rainer Maria Rilke. In : L'identité culturelle dans les littératures de langue française, Pécs, 1989, pp. 145-150.

Phénomènes de la représentation pronominale dans quelques textes latins tardifs. In : Latin vulgaire - latin tardif II : Actes du IIe Colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Tübingen, Niemeyer, 1990, pp. 171-181.

La place linguistique de l'Autre dans les comédies de Molière. In : Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae, Budapest, 32/1-2, 1990, pp. 203-209.

À la recherche d'un nouvel équilibre : les modifications de la syntaxe du verbe en préroman. In : XVIII[e] Congrès international de linguistique et de philologie romanes, vol. III, Tübingen, 1991, pp. 34-41.

A francia nyelv kétszáz évvel ezelőtt : folytonosság vagy forradalom? In : Tanulmányok a francia forradalomról, Debreceni Egyetem, 1991, pp. 51-54.

Koinê littéraire et conscience linguistique étudiées dans quelques chroniques latines des VIe-VIIIesiècles. In : Latin vulgaire - latin tardif III : Actes du III[e] Colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Tübingen, Niemeyer, 1992, pp. 195-202.

La portion initiale de la syllabe en préroman. Étude de phonologie diachronique. In : Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas, vol. V, A Coruña, 1992, pp. 71-78.

Assimilation phonétique et dialectalisation du latin. In : XX[e] Congrès international de linguistique et de philologie romanes, vol. II, Tübingen, Niemeyer, 1993, pp. 347-353.

A mondattani szinonímia szerkezete és átépülésének tényezői. In : Állapot és történet – szinkrónia és diakrónia – viszonya a nyelvben, ELTE, Budapest, 1993, pp. 115-119.

A nyelvtanítás egy lehetséges modellje. In : III. Alkalmazott Nyelvészeti Konferencia, Miskolc, 1993, vol. II, pp. 293-304.

Diachronie et géographie. Les variétés spatiotemporelles du français, considérées du point de vue de l'enseignement universitaire. In : L'enseignement de la francophonie : Actes du 2[e] Colloque international de Pécs, Pécs – Vienne, 1993, pp. 87-89.

René, de Chateaubriand : une écriture novatrice. In : Romantisme, Paris, 26/3, 1994, pp. 61-66.

Cohérence, rupture de continuité et structure textuelle dans les chroniques latines du haut moyen-âge. In : Latin vulgaire - latin tardif IV : Actes du IV[e] Colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Hildesheim – Zürich – New York, 1995, pp. 505-511.

Stílusvizsgálatok a XVIII. század végének prózájában. In : Folytonosság vagy fordulat? (A felvilágosodás kutatásának időszerű kérdései), Debreceni Egyetem, 1996, pp. 222-229.

État actuel des études de linguistique française en Hongrie. In : Revue d'Études Françaises 1, Université Eötvös Loránd, Budapest, 1996, pp.19-23.

Synonymie syntaxique, paraphrase et présentation grammaticale en latin. In : Aspects of Latin : Papers from the Seventh International Colloquium on Latin Linguistics, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität, 1996, pp. 635-640.

Remarques sur la version hongroise des Fleurs du Mal. In : Acclimater l'autre : la traduction littéraire et son contexte culturel, publ. J. Karafiáth – G. Tverdota, Budapest, Balassi Kiadó, 1997, pp. 113-118.

Történetiség és szinkrónia néhány aspektusa az összehasonlító medievisztikában. In : Hommages à Kulin Katalin, publ. K. Halász, Budapest, Palimpszeszt Kulturális Alapítvány, 1997, pp. 81-86.

Présentation du message et information stylistique, In : Revue d'Études Françaises 3, Université Eötvös Loránd, Budapest (1998), pp. 7-10.

Les différentes expressions du procès sans agent : vue diachronique. In : Estudios de lingüística latina, publ. B. García-Hernández, Madrid, Ediciones Clásicas, 1998, pp. 419-427.

A magyar költészet keresztmetszete Gara László 1962-es francia nyelvű antológiájában. In : Magyar irodalom fordításokban (1920-1970) Debreceni Egyetem, 1998, pp. 122-131.

Articulation du texte et indices de délimitation dans les chroniques latines du haut moyen âge. In : Latin vulgaire – latin tardif V, Actes du V^{e} Colloque international sur le latin vulgaire et tardif, publ. H. Petersmann – R. Kettemann, Heidelberg, C. Winter, 1999, pp. 99-103.

Mémoire culturelle et coexistence de traditions : le cas de la poésie lyrique médiévale. In : Genres as Repositories of Cultural Memory = Proceedings of the XVth Congress of the International Comparative Literature Association, vol. V, Amsterdam – Atlanta, 2000, pp. 197-204.

Fonctions et structures du subjonctif : leur évolution du latin tardif aux langues romanes. In : Actes du XXII^{e} Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, vol. II, Tübingen, Niemeyer, 2000, pp. 235-239.

Syntagme nominal et représentation pronominale en français et en hongrois. In : Wort und (Kon)text = Metalinguistica (Debrecener Arbeiten zur Linguistik) 7, Frankfurt am Main, 2001, pp. 201-225.

Principes d'organisation textuelle dans les lettres de Cicéron. In : Actes du X^{e} Colloque International de Linguistique Latine, Louvain – Paris – Sterling (Virginia), Peeters, 2001, pp. 385-391.

Construction antithétique et structure textuelle dans la poésie de Bernart de Ventadorn. In : Actes du 6e Congrès International de l'Association Internationale d'Études Occitanes, Wien, Edition Praesens, 2001, pp. 209-212.

« Cacher ». Articulation sémantique d'un concept en français, en latin et en hongrois. In : Revue d'Études Françaises 6, Université Eötvös, Budapest (2001), pp. 95-97.

Émergence de deux langues nationales : la standardisation du roumain et du hongrois au XIXe siècle. In : Politiques linguistiques en Europe, Budapest, Nemzetközi Hungarológiai Központ, 2001, pp. 45-47.

Bevezetés a kései latin kutatásába. In : Bevezetés az ókortudományba (publ. L. Havas – I. Tegyey), Debreceni Egyetem, 2001, pp. 7-26.

Szövegvizsgálatok kései latin krónikákban. In : Officina Textologica 5, Debreceni Egyetem, 2001, pp. 52-58.

Szövegkoherencia és szövegértelmezés a lírában. In : Szöveg az egész világ (Petőfi S. János 70. születésnapjára), Budapest, Tinta, 2002, pp. 312-317.

Les voix du verbe chez les grammairiens latins. In : Actes du Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques, vol. II, Athenai, Parnassos Literary Society, 2002, pp. 541-547.

Mondatrészek és téma-réma tagolás : két struktúra konfliktusa a franciában. In : Officina Textologica 7, Debreceni Egyetem, 2002, pp. 35-50.

Les bases historiques de la diathèse romane. In : Actes du XXIIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, vol. II/1, Tübingen, Niemeyer, 2003, pp. 475-483.

[coauteur : Franciska Skutta] *Nécessité du langage poétique : À propos d'un essai de Jean-Richard Bloch.* In : Studia Romanica, Université de Debrecen, Series Litteraria, fasc. 23 (= Destins du siècle, Mélanges offerts au professeur T. Gorilovics), 2003, pp. 65-75.

Előrehaladó párbeszéd? (Molière-szövegek alapján). In : Officina Textologica 9, Debreceni Egyetem, 2003, pp. 59-64.

Séquences narratives et commentaires du narrateur dans les chroniques latines du Haut Moyen Âge. In : (publ.) G. Lachenaud – D. Longrée : Grecs et Romains aux prises avec l'histoire, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, vol. II, pp. 719-727.

Le rituel de la mort : étude d'une séquence narrative dans quelques vitae *mérovingiennes*. In : (publ.) G. Jacquin : Le récit de la mort : écriture et histoire, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, pp. 71-78.

Trois regards sur l'esprit à travers le langage [Meillet, Sechehaye, Saussure]. In : Revue d'Études Françaises 9, Université Eötvös Loránd, Budapest, 2004, pp. 183-189.

A dekódolás útjai. In : Officina Textologica 10, Debreceni Egyetem, 2004, pp. 87-92.

Anaphore et coordination dans les textes latins tardifs. In : Papers on Grammar IX 2 = Proceedings of the Twelfth International Colloquium on Latin Linguistics, ed. G. Calboli, Roma, Herder Editrice, 2005, pp. 571-576.

Évolution des possibilités présentationnelles en syntaxe latine. In : Latin et langues romanes (Études de linguistique offertes à József Herman), Tübingen, Niemeyer, 2005, pp. 219-225.

« Chroniques » de Maurice Blanchot dans la N.R.F. In : Revue d'Études Françaises 10, Université Eötvös Loránd, Budapest, 2005, pp. 77-81.

[coauteur : Franciska Skutta] *Korreferencia-kérdések kontrasztív megvilágításban*. In : Officina Textologica 12, Debreceni Egyetem, 2005, pp. 11-17.

Fonctionnement des connecteurs dans les chroniques latines du Haut Moyen Âge. In : Latin vulgaire – latin tardif VII, Actes du VII[e] Colloque international sur le latin vulgaire et tardif, publ. C. Arias Abellán, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2006, pp. 381-385.

L'insertion du message dans le texte narratif : le témoignage des chroniques latines du Haut MoyenÂge. In : (publ.) G. Jacquin : Message et ambassade, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, pp. 105-117.

La haute mer et ses contours : le classicisme de Supervielle. In : Revue d'Études Françaises 12, Université Eötvös Loránd, Budapest, 2007, pp. 83-96.

Szövegtípus és határjegy. In : (réd.) Sz. Tátrai – G. Tolcsvai Nagy : Szöveg, szövegtípus, nyelvtan, Budapest, Tinta Könyvkiadó, 2008, pp. 89-93.

Elbillenő forgatókönyvek. In : Officina Textologica 14, Debreceni Egyetem, 2008, pp. 49-57.

Un rite de l'extase (André Pieyre de Mandiargues : Le lis de mer*)*. In : Studia Romanica, Université de Debrecen, 2008, pp. 227-231.

Tendances évolutives du latin tardif dans la Britannia romaine (d'après les inscriptions). In : Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae 49, 2009, pp. 69-75.

A parafrázis a mondat és a diskurzus nyelvtanában. In : (réd.) B. Keszler – Sz. Tátrai : Diskurzus a grammatikában – grammatika a diskurzusban, Budapest, Tinta, 2009, pp. 266-271.

A szavak emlékezete. Láthatatlan kötelékek Guillevic Art poétique *című kötetében.* In : (réd.) T. Gorilovics : „A mi francia költőnk, Guillevic". Konferencia Guillevic születésének századik évfordulója alkalmából, Debrecen, DEENK Kossuth Egyetemi Kiadója, Coll. Orbis Litterarum, 2009, pp. 97–106.

L'interférence du centre et de la périphérie (illustrée par des exemples de diachronie romane). In : Centre – périphérie dans le système linguistique. Écho des études romanes. Vol. VI. N° 1-2., České Budéjovice, 2010, pp. 69-76.

[coauteur : Franciska Skutta] *A szövegösszefüggés megközelítési módjai a francia szövegnyelvészeti szakirodalomban.* In : (réd.) E. Dobi : A szövegösszefüggés elméleti és gyakorlati megközelítési módjai. Poliglott terminológiai és fogalmi áttekintés. Officina Textologica 16, Debrecen, Debreceni Egyetemi Kiadó, 2011, pp. 81-93.

Une double valeur des motifs folkloriques dans la littérature française du Moyen Âge. In : Littérature et folklore dans le récit médiéval, Actes du colloque international de Budapest, les 4-5 juin 2010, édités par Emese Egedi-Kovács, Collège Eötvös József – ELTE, 2011.

Comptes rendus

U. L. Figge : Die romanische Anlautsonorisation. In : Általános Nyelvészeti Tanulmányok 5, Budapest, 1967, pp. 319-324.

V. Florescu : Retorica şi neoretorica. In : Helikon, Budapest, 1977/1, pp. 177-181.

G. Mounin : Histoire de la linguistique des origines au XXe siècle ; G. Mounin : La linguistique du XXe siècle ; G. Mounin : Saussure ou le structuraliste sans le savoir. In : Általános Nyelvészeti Tanulmányok 13, Budapest, 1981, pp. 303-311.

Autres publications

József HERMAN : *Du latin aux langues romanes – Études de linguistique historique*, réunies par Sándor Kiss, Tübingen, Niemeyer, 1990, 392 p.

József HERMAN : *Du latin aux langues romanes II – Nouvelles études de linguistique historique*, réunies par Sándor Kiss, Tübingen, Niemeyer, 2006, 263 p.

Latin et langues romanes : études de linguistique offertes à József Herman à l'occasion de son 80ème anniversaire, publiées par Sándor Kiss, Luca Mondin et Giampaolo Salvi, Tübingen, Niemeyer, 2005, XX+606 p.

rom.hu. Études de linguistique romane publiées par Sándor Kiss, Giampaolo Salvi et Ildikó Szijj, Budapest, Íbisz, Programme Doctoral de Linguistique Romane de l'Université Eötvös Loránd, 2001.

Grammatika és nyelvészeti szempontú irodalomelemzés Franciaországban, réd. Sándor Kiss, Budapest, ELTE, 1988, 85 p.

24 entrées dans *Világirodalmi Lexikon* (Encyclopédie de la littérature mondiale), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1972-1984.

présentation de certaines langues dans l'encyclopédie *A világ nyelvei* (Les langues du monde), réd. István Fodor, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1999 : *catalan*, *dalmate*, *espagnol*, *français*, *galicien*, *italien*, *ladino*, *langues italiques*, *langues néolatines*, *latin*, *lingua franca*, *occitan*, *ombrien*, *osque*, *portugais*, *rhéto-roman*, *roumain*, *sarde*, *vénète*.

Laudationes

Kertész András
Debreceni Egyetem

Öt évtized – öt találkozás Kiss Sándorral

1. A parkban

Gyermekként több évet töltöttem külföldön, és 1971-ben tértem vissza Debrecenbe. Jól emlékszem a hosszú távollétet követő első itthoni élményeimre. Maradandó emlékeim egyike, hogy az egyetemi parkban – az életkoromnak megfelelő mindennapos biciklizés, focizás vagy a barátokkal folytatott kártyacsaták közepette – felfigyeltem egy szőke fiatalemberre, aki minden alkalommal mélyen elgondolkodva, a külvilágra szemmel láthatóan alig-alig figyelve haladt az egyetem felé, vagy jött az egyetem felől. Ki lehet ő, milyen tudományág művelője, milyen szellemi célok vezérlik? A választ nem tudhattam. Mégis, ez a fiatalember volt akkor számomra a gondolatok világában élő tudós vonzó példája. Jóval később kaptam (igaz, egyelőre csak felületes) választ a kérdésre – elsőéves angol-német szakos hallgatóként, miután időm nagy részét az egyetem főépületének negyedik emeletén töltöttem, ahol az akkori Német Tanszék, Angol Tanszék és Francia Tanszék egymás mellett és egymáshoz sok szállal kötődve működött.

2. A könyvek

Azt azonban, hogy Kiss Sándor valójában ki, még később, kezdő egyetemi oktatóként, 1981-ben fedeztem fel. Bár egészen eltérő irányból közeledtünk hozzá, mindkettőnk akkori lelkesedésének egyik tárgya a szövegnyelvészet volt. Abban az időben a szövegnyelvészet dinamikusan fejlődő, új diszciplínának számított, melyet elsősorban „nyugaton" műveltek, ezért igen nagy kincsnek tekintettünk egy-egy, valamelyik tanszéki könyvtár szűkös lehetőségeinek kihasználásával megrendelt friss szakkönyvet. Miközben egymásnak adtuk, egymástól kaptuk a műveket, bizonyítékát láthattam annak, amit már gyermekkoromban sejtettem: nagy tárgyi tudású szakember, akinek egyúttal rálátása van a nyelvtudomány több részdiszciplínájára; aki nem csupán a széles összefüggéseket érti, hanem a részletek iránt is fogé-

kony; akihez kezdő nyelvészként bízvást fordulhatok kérdéseimmel, mert nagy valószínűséggel meg tudja adni rájuk a kompetens választ; és aki nem kizárólag a francia, hanem a német és angol nyelvű nyelvészeti szakirodalomban is tájékozott.

3. Csemegék

1991-ben, a rendszerváltás egyik elemeként a TEMPUS-program jelentősen támogatta többek között a magyar felsőoktatási intézmények kapcsolatfelvételét nyugat-európaiakkal. Négyen – Kiss Sándor és Skutta Franciska a Francia Tanszékről, Kocsány Piroska és én a Német Tanszékről – meghívást kaptunk egy nagyszabású TEMPUS-konferenciára, melyre Heidelbergben került sor. A konferencia célja az volt, hogy a rendszerváltó és a nyugat-európai országok felsőoktatási intézményeinek képviselői megállapodjanak egymással hallgatók és oktatók cseréjéről, kutatási és oktatási együttműködésekről. Ugyanakkor a valódi élményt számomra nem a plenáris előadások, szekcióülések és a külföldi kollégákkal folytatott tárgyalások jelentették, hanem háromféle csemege: könyvcsemegék a heidelbergi antikváriumokban, a vendéglátók nagyvonalúsága folytán az esténként különböző nemzeti éttermekben elköltött csemegék és az elköltésüket kísérő szellemi csemegék – a fehér asztalnál négyesben folytatott beszélgetések nyelvészetről, irodalomról. Kiss Sándorral öröm volt a böngészés az antikváriumokban, mert osztozhattunk egymás lelkesedésében egy-egy könyv láttán, mely után egyikünk vagy másikunk régóta áhítozott; de tanulságos is, mert hallgathattam rövid, szakszerű értékeléseit a felfedezett kincsekről, és megfogadhattam megbízható tanácsait, valahányszor döntenem kellett, mert vágyaim gazdagsága nem állt összhangban pénztárcámával. És örömteliek voltak a kulináris élvezeteket kísérő esti beszélgetések is.

4. Doktorképzés

A PhD-képzésben 2001-ben következett be az a fordulat, amelynek eredményeképpen a korábbi, széttagoltan működő doktori programok diszciplínák szerint szervezett doktori iskolákba rendeződtek. Hiába ismertem őt már régóta, csupán ekkor találkoztam Kiss Sándorral, az iskolateremtővel. Karunk Nyelvtudományok Doktori Iskolájában – a DENYDI-ben – különböző profilú, különböző gyökerekből táplálkozó, különböző irányokat követő alprogramok kerültek egymás mellé. A felvételi vizsgák kezdettől fogva a

mai napig az összes alprogramvezető részvételével folynak, a felvételizők teljesítményét közösen vitatjuk meg és közösen értékeljük. Ezért ezek a felvételi vizsgák jó összehasonlítási alapot nyújtanak az egyes szakterületek, tanszékek és oktatók eredményességének megítéléséhez. A felvételi vizsgákon megjelenő doktorhallgató-jelöltek szakmai felkészültsége híven tükrözi annak a nyelvészeti képzésnek a színvonalát, amely őket a doktorképzésben való részvételre ösztönözte és témájuk kiválasztásában segítette. Ily módon különös jelentősége van annak, hogy mindannyian, akik a vizsgáztatásban közreműködünk, évről évre tapasztalhatjuk a Francia Tanszékről érkező jelöltek kiváló képzettségét. Távolról sem arról van szó csupán, hogy a Kiss Sándor irányításával dolgozó fiatal romanisták már a doktorképzésbe való belépéskor meglehetősen tájékozottak a választott téma részleteiben, hanem ennél sokkal többről. A témák sokfélesége nyilvánvaló jele a képzés sokrétűségének és a témavezető széles látókörének. A részletekben való jártasság mögött pedig elmélyült kutatómunka és minden bizonnyal a hallgatókkal folytatott konzultációk sokasága húzódik meg. De ami talán a legfontosabb: a kérdéseinkre adott válaszokat áthatja a jelölt szakmai elkötelezettsége, a téma iránti lelkesedése és a témavezető tudásának tisztelete.

Kiss Sándor iskolateremtő személyiségének hatását a doktorképzésbe belépő hallgatók teljesítménye mellett az abból kilépők eredményessége is jól mutatja. A felvételi vizsgákon szerzett személyes benyomásokat kiegészítik a Kiss Sándor témavezetésével megvédett doktori értekezéseket jellemző száraz adatok. A DENYDI összes oktatója közül Kiss Sándor irányította a legtöbb eddig megvédett PhD-értekezést – egy részüket egyetemünkön, más részüket az Eötvös Loránd Tudományegyetemen védték meg tanítványai. A megvédett értekezések témái is a témavezető tudományos érdeklődésének széles horizontját tükrözik; hogy csak néhányat említsek: történeti fonológia (*A francia magánhangzó rendszer változásának irányai a 14-15. században*), különböző szemantikai elméletek nyelvtörténeti alkalmazása (*Jelentésváltozások vizsgálata a komponenciális szemantika segítségével: jelentéstágulások és jelentésszűkülések a francia nyelv kialakulása és fejlődése során*; *A szeretet szemantikai mezője a XII. századi udvari szókincsben*), az irodalmi szöveg nyelvészeti alapú elemzése (*Az aragóniai dialektus megjelenése Juan Fernandez de Heredia Marco Polo könyvében*), a nyelvtudomány története (*A nyelvi képek osztályozása és elméleti megközelítése a XVI. századi francia ramista retorikákban*).

5. A kézszorítás

Számos múltbeli találkozásunkat remélhetőleg számos jövőbeli találkozás követi. Miután a múltbeliek közül kiemeltem négyet, egy-egy évtized kezdetét reprezentálva, hadd emeljek ki egyet a jövőbeliek közül is: az eleinte egyoldalú, később konstruktív együttműködéssé fejlődő ismeretségünk következő évtizedének egyik találkozását. Azt, amikor e kötet átadásakor – 2011-ben – én is megszoríthatom majd Sándor kezét: a tanárét, a kollégáét, a tudósét, az iskolateremtőét.

András Kertész
Université de Debrecen

Cinq décennies – cinq rencontres avec Sándor Kiss

1. Dans le parc

Enfant, j'ai passé plusieurs années à l'étranger, et c'est en 1971 que je suis revenu à Debrecen. Je me souviens parfaitement des premières impressions que j'ai eues chez moi après une longue absence. Un de mes souvenirs impérissables, c'est que dans le parc de l'université – tout en me consacrant à des activités quotidiennes conformes à mon âge : comme le vélo, le foot ou bien les cartes avec des amis – j'ai remarqué un jeune homme blond qui, constamment plongé dans ses pensées, allait vers l'université ou en venait, apparemment sans trop faire attention au monde extérieur. Qui pouvait-il être ? A quelles disciplines s'intéressait-il ? Quels étaient ses objectifs intellectuels ? Bien sûr, je n'en savais rien. Néanmoins, ce jeune homme représentait pour moi le modèle du savant vivant dans le monde de ses pensées. Ce n'est que bien plus tard que j'ai trouvé la réponse (quoique superficielle) à mes questions, quand, étudiant de première année en anglais et en allemand, je passais la plupart de mon temps au quatrième étage du bâtiment principal de l'université, là où se trouvaient les départements d'allemand, d'anglais et de français qui entretenaient de bons rapports.

2. Les livres

Ce n'est que plus tard – notamment en 1981, en tant qu'enseignant débutant à l'université – que j'ai découvert qui Sándor Kiss était en réalité. Nous partagions le même enthousiasme pour la grammaire textuelle, une discipline nouvelle en pleine expansion à cette époque, cultivée en premier lieu dans les pays « occidentaux ». C'est pour cette raison que chaque ouvrage spécialisé – qui avait été commandé par des bibliothèques des

départements de l'université au budget limité – représentait pour nous un véritable trésor. Nous nous prêtions des livres, et, ainsi, j'ai pu comprendre, ce dont je m'étais douté enfant : Sándor Kiss était un spécialiste aux connaissances multiples ; un érudit ayant une vision d'ensemble des disciplines de la linguistique ; quelqu'un qui comprenait non seulement les rapports dans leur globalité mais aussi dans les détails ; quelqu'un à qui un linguiste débutant pouvait poser ses questions, car il était certain de ses réponses pertinentes ; quelqu'un qui connaissait non seulement la littérature spécialisée française, mais aussi allemande et anglaise.

3. Régals

En 1991, un signe du changement de régime en Hongrie, le programme TEMPUS a subventionné les relations entre les établissements d'enseignement supérieur hongrois et d'Europe occidentale. Nous étions quatre – Sándor Kiss et Franciska Skutta du Département de Français, Piroska Kocsány et moi du Département d'Allemand – à recevoir une invitation à une grande conférence TEMPUS organisée à Heidelberg. La conférence avait pour but de réunir les représentants des établissements d'enseignement supérieur des pays postcommunistes et d'Europe occidentale pour discuter des échanges d'étudiants et d'enseignants, ainsi que de l'harmonisation des programmes de l'enseignement. Par ailleurs, le véritable événement pour moi, ce n'étaient ni les sessions plénières, ni les scéances par section, ni les discussions avec les collègues venus d'autres pays, mais plutôt des moments particuliers que j'appellerais « régal ». « Le régal des livres » dans les librairies d'occasion de Heidelberg, d'authentiques régals dans les restaurants, tous les soirs grâce à la générosité de nos hôtes, et « des régals intellectuels » d'après dîner – les conversations à quatre autour d'une table sur la linguistique et la littérature. Avec Sándor Kiss, c'était un grand plaisir de chiner dans les librairies d'occasion, et de partager notre enthousiasme des livres, plus particulièrement au moment où nous trouvions l'exemplaire tant désiré. Ces moments étaient riches d'enseignement car nous pouvions profiter des ses remarques concises et avisées sur ces ouvrages, je pouvais toujours me fier à ses conseils quand je devais choisir un livre, puisque mes moyens financiers ne me permettaient pas d'assouvir tous mes désirs. Outre ces plaisirs intellectuels, je me délectais des conversations que nous avions après ces repas mémorables passés ensemble.

4. La formation doctorale

L'année 2001 a marqué un tournant dans notre formation doctorale. Depuis ce moment, la formation doctorale, dispensée auparavant à l'intérieur des départements, fut réorganisée en discipline. Même si je connaissais Sándor Kiss depuis longtemps, ce n'était qu'alors que j'ai rencontré « le maître ». Des unités de recherches aux objectifs et origines différents ont été réunies dans l'école doctorale de notre faculté (DENYDI). Dès le début, les chefs des unités de recherches se réunissaient afin de discuter et d'évaluer les aptitudes des candidats à entreprendre des études doctorales. Lors de ces examens d'entrée, il était possible de comparer et apprécier les qualités des différentes spécialités et départements ainsi que celles des enseignants. Le niveau de la formation suivie par les candidats leur permettait d'entreprendre des études doctorales et de choisir le sujet le plus approprié pour leurs recherches. Les candidats ayant fini leurs études au Département de Francais étaient remarquables de par leurs connaissances et l'excellence de leur niveau. Les jeunes romanistes travaillant sous la direction de Sándor Kiss étaient réputés pour maîtriser leur sujet dans les détails dés le début de leurs études doctorales. Les sujets de thèse étaient divers ce qui témoignait des facettes multiples des connaissances et intérêts du directeur de thèse. Les qualités évidentes de ces étudiants venaient, à n'en pas douter, de leur travail sérieux et du suivi attentif et régulier de Sándor Kiss. J'ai toujours constaté l'engagement professionnel et l'enthousiasme de ces élèves, ajoutés au respect du savoir de leur directeur de thèse.

La personnalité de Sándor Kiss était déterminante non seulement dans les aptitudes des élèves au début de leurs études doctorales, mais aussi dans leur réussite à la soutenance. Les sujets de ces thèses étaient nombreux, ce qui reflétait les intérêts divers de Sándor Kiss. Parmi les enseignants de DENYDI (l'École doctorale de linguistique de l'Université de Debrecen) il était le directeur du plus grand nombre de thèses doctorales soutenues – à l'Université de Debrecen ainsi qu'à l'Université Eötvös Loránd de Budapest. Ces thèses portaient sur la phonologie historique (*Les tendances du changement du système vocalique du français aux XIV-XV^e^ siècles*), l'application de la linguistique historique et des différentes théories sémantiques (*Analyse componentielle des changements de sens du français – lors de la formation et de l'évolution du français* ; *Le champ sémantique de l'amour dans le vocabulaire courtois au XII^e^ siècle*), l'analyse linguistique de textes littéraires (*L'apparition du dialecte aragonais dans « Le livre de Marco Polo » de Juan Fernandez de Heredia*), l'histoire de la linguistique

(*La théorie et la taxinomie des tropes dans les ouvrages rhétoriques du Collège de Presles*) pour ne citer qu'elles.

5. La poignée de mains

J'espère que nous serons amenés à nous revoir souvent. J'ai ici rapporté brièvement quatre périodes charnières de notre amitié correspondant aux débuts de quatre décennies. Quatre décennies qui ont vu se développer nos relations cordiales en une collaboration constructive. Nous arrivons à ce moment important de la remise de ce livre à Sandor qui me donnera l'occasion, scellant le début d'une cinquième décennie, de lui serrer la main : la main du professeur, du collègue, du savant, du maître.

(Traduit du hongrois par Gábor Tillinger et Mária Marosvári)

Giampaolo Salvi
Università Eötvös Loránd, Budapest

Laudatio

Offrire un quadro non superficiale dell'attività scientifica di uno studioso è un compito non solo difficile, ma quasi impossibile, perché presuppone da parte di chi se ne assume il compito, una conoscenza approfondita di tutti quei campi del sapere in cui il festeggiato ha lavorato. Tanto più difficile nel caso di uno studioso come Sándor Kiss, che nella sua lunga attività ha spaziato non solo in vari campi della linguistica, ma anche, per una sezione non indifferente delle sue pubblicazioni, in quello della letteratura.

In quanto segue, lascerò da parte gli studi che Sándor Kiss ha dedicato a temi letterari, soprattutto di poesia, dalla lirica medievale a quella moderna (Baudelaire, Supervielle, e anche Babits), ma anche di prosa e di teatro – taglio che faccio a malincuore, dato l'interesse dei suoi contributi, ma a cui sono costretto dalla mia incompetenza in materia.

I campi della linguistica in cui Sándor Kiss ha svolto le sue ricerche sono in primo luogo la fonologia, la sintassi e la linguistica del testo, i cui temi sono stati affrontati sia dal punto di vista generale, teorico, sia applicato a singole lingue: il latino classico e volgare, le lingue romanze in prospettiva comparativa, il francese, e anche l'ungherese in prospettiva contrastiva con il francese. Altri studi si riferiscono alla storia della linguistica, alla semantica, alla storia esterna delle lingue. Qui cercherò di mettere in luce l'originalità dei contributi di Sándor Kiss affrontando uno dopo l'altro i suoi temi principali attraverso le opere più significative – ma sarà da tenere presente che questi temi possono intersecarsi, in generale e nei contributi specifici, in particolare la sintassi e la linguistica del testo (come possono intersecarsi con gli studi letterari, in cui gli approcci offerti dalla linguistica sono spesso utilizzati come strumento per scoprire le strutture del testo poetico).

Nel campo della *fonologia* il lavoro più importante è il volume (ripreso dalla sua tesi di dottorato) dedicato alle trasformazioni della struttura sillabica in latino tardo (*Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*, Debrecen, 1971 [1972]), uno studio che è diventato un punto di riferimento obbligato per gli studi sulla fonologia del latino tardo

e volgare e delle lingue romanze e le cui idee l'autore ha ripreso e sviluppato anche in lavori successivi. Lo studio si basa su un'ampia raccolta di dati effettuata su documenti coevi (iscrizioni, tavolette, papiri); i dati vengono valutati in relazione alla struttura fonologica del latino classico e alla successiva evoluzione nelle lingue romanze. L'impianto teorico è quello della fonologia strutturale e fa riferimento a un'ampia letteratura in argomento e soprattutto agli studi fondamentali di Harald Weinrich, di cui sviluppa in maniera critica alcune idee. La multifome gamma di trasformazioni che si osserva nei dati per quanto riguarda sia la struttura interna della sillaba, sia la struttura sillabica delle parole viene ricondotta da Sándor Kiss a due fattori fondamentali: la tendenza ad aumentare il contrasto fonetico tra i segmenti che si susseguono nella catena, che porta a favorire una struttura CV-CV, e la tendenza ad aumentare il contrasto tra le sillabe di una stessa unità accentuale, che porta a un generale allungamento delle sillabe toniche e a un generale abbreviamento delle sillabe atone. Quest'ultimo tipo di cambiamento viene messo in relazione con il cambiamento strutturale nel campo della sintassi, dove il sistema sintetico del latino classico viene sostituito da un sistema analitico: l'aumento del contrasto tra sillabe toniche e sillabe atone attribuisce, nelle diverse unità accentuali, un valore accentratore alla sillaba tonica, che serve così da elemento coesivo per le varie particelle clitiche che si venivano sviluppando. Le due tendenze fondamentali individuate erano già in atto nella storia del latino, ma nel periodo del latino tardo si accelerano, probabilmente come conseguenza delle condizioni sociolinguistiche entro cui si diffonde il latino: una struttura sillabica con contrasti più semplici e chiari favoriva l'apprendimento in condizioni di apprendimeno spontaneo da parte di grandi masse di alloglotti. Come si può vedere da questa breve esposizione, l'originalità di questo studio di Sándor Kiss (come del resto dei lavori analoghi del suo maestro József Herman) sta in primo luogo nel fatto che ricerca una spiegazione strutturale del cambiamento linguistico che si basi sul sistema della lingua inteso in senso ampio: sia come rapporti strutturali tra elementi (fonologici) e subsistemi (fonologia-sintassi), sia come mezzo funzionale di comunicazione, con i suoi correlati psico- e sociolinguistici. Un lavoro da questo punto di vista pionieristico.

Per quanto riguarda gli studi di *sintassi*, considererò separatamente gli studi dedicati al francese e alla grammatica contrastiva franco-ungherese e gli studi dedicati al latino e alla storia delle lingue romanze. Nel primo gruppo i temi trattati riguardano la struttura informazionale della frase, la definizione delle funzioni grammaticali, il sistema pronominale e il problema della subordinazione, in particolare quella relativa. Vorrei mettere in

rilievo soprattutto due lavori: il primo è lo studio sulle frasi relative (*Remarques sur la subordination relative en français et en hongrois.* In: *Études contrastives sur le français et le hongrois*, Debrecen, 1974, 57-80), che, oltre a un'ottima descrizione delle frasi relative del francese, contiene un'altrettanto ottima descrizione delle frasi relative dell'ungherese, con molte osservazioni originali che anticipano le descrizioni realizzate più tardi nell'ambito della *Strukturális magyar nyelvtan* [Grammatica strutturale dell'ungherese]; lo studio contiene inoltre in nuce un'interessante classificazione delle frasi subordinate avverbiali, che vengono suddivise in due gruppi: uno viene assimilato al gruppo delle completive (che esplicitano il contenuto di un costituente della frase matrice: sono le causali, le condizionali, le concessive, le finali e le consecutive), l'altro a quelle delle frasi attributive (che modificano il contenuto di un costituente della frase matrice: sono le temporali e le comparative). Il secondo studio è il lungo articolo che esamina il trattamento delle funzioni grammaticali nella linguistica francese tra il 1950 e il 1965, cioè dal momento in cui la scuola strutturalista francese, sotto l'impatto degli studi distribuzionalisti americani e della glossematica, comincia a riconsiderare alcuni problemi fondamentali della sintassi tradizionale, fino al momento in cui, anche con l'irrompere della grammatica generativa, la ricerca sintattica più vitale si allinea anche in Francia decisamente nella corrente della ricerca internazionale (*Le traitement des fonctions de la phrase simple dans la linguistique française entre 1950 et 1965.* In: S. Kiss – F. Skutta: *Analyse grammaticale – analyse narrative*, Debrecen, 1987, 5-70). Lo studio è in primo luogo una riflessione sulla storia del pensiero linguistico che segue dettagliatamente i passi attraverso cui un sistema basato essenzialmente sulla tradizionale concezione semantica delle funzioni grammaticali assimila i moderni approcci formali per creare una nuova sintesi in cui le funzioni grammaticali si presentano come il tramite tra suono e senso. Sándor Kiss vede in questa rinnovata concezione della funzione grammaticale, che assicura la coerenza tra le due parti di un sistema di significazione, uno dei passi che ha portato all'idea che la linguistica potesse presentarsi come modello generale delle scienze semiotiche, uno dei cardini della scuola strutturalista francese. Ma, oltre ad aprire squarci su questi aspetti fondamentali della cultura del XX secolo, questo lavoro è naturalmente anche una riflessione dell'autore stesso sul problema delle funzioni grammaticali, in cui i diversi approcci presentati e confrontati servono a delineare in sottofondo il suo approccio personale, che si riflette, in forma didattica, nei capitoli scritti per la *Grammaire du français contemporain* (a cura di J. Kelemen, Budapest, 1985).

Gli studi dedicati alla sintassi del latino si concentrano sulla sintassi del verbo e trovano la loro prima espressione nel volume *Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif* (Debrecen, 1982), i cui temi saranno sviluppati nella sua tesi di candidatura inedita (*Az igei mondattan változási tendenciái a kései latinban*, 1988) e in una serie di pubblicazioni successive. Sándor Kiss qui affronta un argomento largamente studiato, per questo, nonostante il lavoro sia basato, come nel caso di quello sulla struttura sillabica, su uno spoglio di testi, l'accento è sull'analisi dei dati e sulle ipotesi esplicative. Lo studio affronta solo brevemente il sistema del tempo e dell'aspetto per concentrarsi su quello della diatesi e soprattutto dei modi. Nel capitolo sulla diatesi viene studiata la ristrutturazione del „non-attivo" latino nelle coniugazioni passiva, pronominale e intransitiva romanza; l'evoluzione tende all'eliminazione di asimmetrie strutturali e alla sostituzione di mezzi morfologici (strutture sintetiche) con costruzioni sintattiche (strutture analitiche). Nell'analisi viene fatto un uso originale del concetto di presentazione, cioè della scelta dei mezzi linguistici che il parlante necessariamente fa nel passaggio dalla realtà esperienziale che vuole esprimere, alla sua espressione linguistica effettiva – un'idea che riprende, credo, una concezione analoga di André Martinet, ma già di Mathesius e della scuola di Praga, e che nelle moderne teorie generative si riflette, in maniera più limitata, nella teoria dei ruoli tematici. Nel capitolo sui modi viene prima fornita un'analisi del sistema del congiuntivo latino, poi una trattazione dei cambiamenti del latino tardo che preludono al sistema romanzo. Per fare ordine nella marea degli usi del congiuntivo latino, Sándor Kiss distingue l'uso del congiuntivo in frase subordinata, dove i vari tempi esprimono in primo luogo la concordanza dei tempi, e l'uso in frase principale, dove i vari tempi esprimono diverse modalità: l'infectum la realizzabilità, il perfectum la non realizzabilità, che, combinate in un sistema di tratti con i due valori fondamentali del congiuntivo (necessità / possibilità), realizzano un sistema a quattro elementi – la migliore sistemazione a me nota degli usi del congiuntivo latino. L'evoluzione nel latino tardo si caratterizza come una tendenza verso un sistema più equilibrato e più motivato semanticamente, dove la realizzazione linguistica del valore di necessità e di quello di possibilità si distinguono in maniera più decisa e l'uso del congiuntivo in principale e in subordinata sono governati da principi simili. Come si vede, la spiegazione del cambiamento linguistico è una spiegazione „interna": la corrispondenza tra il piano dell'espressione e quello del contenuto si fa più stretta, la strutturazione del piano dell'espressione si fa più simmetrica. Ma anche qui, come nello studio sulla struttura della sillaba, il collegamento con le condizioni di apprendimento del latino è facilmente stabilibile: il sistema che sta nascendo è con-

cettualmente e strutturalmente più semplice (anche per la sostituzione, notata sopra, dei mezzi morfologici, difficilmente memorizzabili, con perifrasi sintattiche). Il volume sul verbo è una pietra miliare negli studi sull'evoluzione del sistema verbale nella transizione tra latino e romanzo, le cui potenzialità non sono state ancora sfruttate appieno.

I lavori di linguistica testuale si rivolgono a problemi generali e a testi concreti sia latini, sia francesi, ma mi sembrano particolarmente originali quelli che si occupano dei testi della tarda latinità. Si tratta di testi nati in un contesto di forte diglossia, per di più caratterizzato da un livello culturale molto basso, per cui il possesso del codice alto da parte degi scriventi era perlopiù abbastanza incerto. Tradizionalmente questi testi sono stati utilizzati dai linguisti principalmente come fonte di informazione sull'evoluzione della lingua parlata, il codice basso che traspare qua e là sotto lo smalto della lingua colta, anche se non mancano descrizioni immanenti della lingua usata. Naturalmente questi aspetti non mancano neanche nelle analisi di Sándor Kiss. Ma queste si arricchiscono di un aspetto nuovo: lo studio delle strategie che questi autori mettono in atto per costruire, e delle difficoltà che incontrano nel produrre, dei testi in una lingua che non è veramente la loro. Nell'analisi vengono studiati l'uso dell'anafora e delle strutture coordinative, dei connettori e dei segnali di articolazione testuale, più in generale la struttura delle sequenze narrative (si veda per es. *Les documents latins du Haut Moyen Âge et la naissance du français I : La chronique d'Hydatius*, Debrecen, 2006, accanto a numerosi articoli). Come si vede, ci muoviamo su un terreno in cui la linguistica testuale si incrocia con la sintassi da una parte e con la narratologia dall'altra, e in cui lo studio del testo non è semplicemente un mezzo per penetrare nelle strutture linguistiche in senso lato, ma per ricostruire il retroterra psico- e sociolinguistico che ha portato a un prodotto finale in genere ritenuto poco importante se non dal punto di vista documentario. Con un confronto forse un po' ardito, potremmo paragonare questi testi ai testi dei moderni semicolti – con la differenza che le cronache alto-medievali rappresentano la vetta della cultura scritta dell'epoca, le scritture dei moderni semicolti si situano invece ai limiti inferiori (e naturalmente con le non indifferenti differenze di contenuto): l'atteggiamento verso il codice scritto e la fenomenologia linguistica dei prodotti sono molto simili. Si tratta di un campo in cui le conoscenze, gli interessi, la sensibilità e le capacità di penetrazione di Sándor Kiss hanno trovato un terreno particolarmente fertile per portare frutto.

Per concludere, direi che gli studi linguistici di Sándor Kiss si caratterizzano, oltre che per l'ampia gamma di interessi e per un'estrema limpidezza di esposizione, per un'acuta capacità di scoprire, al di sotto della

massa dei fatti, le generalizzazioni essenziali e di collegare attraverso queste aspetti diversi del sapere linguistico o, più in generale, umano. Ed è per questo che vale la pena di leggere i suoi studi e di seguire le sue lezioni – studi e lezioni che spero continueranno numerosi negli anni a venire.

Se alla fine di questo testo „ufficiale" posso permettermi una nota più personale, a me dispiace di non essere stato suo allievo diretto: avrei senz'altro imparato più in fretta molte cose che ho imparato solo tardi grazie ai suoi scritti, alle sue conferenze, ai suoi consigli. Sono invece fiero di essere suo collega, perché sarebbe difficile immaginare collega più collegiale e migliore amico di lui.

Giampaolo Salvi
Eötvös Loránd Tudományegyetem

Laudatio

Egy tudós munkásságáról számot adni – lehetőleg nem felületesen – nem csak nehéz, hanem majdnem lehetetlen feladat, mert attól, aki erre vállalkozik, megköveteli, hogy maga is elmélyült ismeretekkel rendelkezzék mindazokon a tudományos területeken, melyeket az ünnepelt életműve felölel. Még inkább nehéz ez egy olyan tudós esetében, mint Kiss Sándor, aki hosszú pályafutása során nem csak a nyelvészet különböző ágazataival foglalkozott, hanem – jelentős számú publikáció erejéig – az irodalommal is.

A következőkben figyelmen kívül kell hagynom Kiss Sándor irodalmi témájú tanulmányait, melyek főleg költészettel (a középkoritól a modern líráig bezárólag: Baudelaire, Supervielle, Babits), kisebb részben pedig prózával és színházzal foglalkoznak. Nehéz szívvel teszem ezt, mivel igen érdekes publikációkról van szó, de kénytelen vagyok rá, mivel magam nem vagyok szakember ezen a téren.

A nyelvészet különböző ágazatai, melyekben Kiss Sándor eddigi kutatásait folytatta, elsősorban a fonológia, a mondattan és a szövegnyelvészet, melyeknek témáit részben általános, elméleti szempontból tárgyalja, részben konkrétan, az egyes nyelvekre vonatkoztatva. Az általa vizsgált nyelvek a klasszikus és a kései latin, a francia, az újlatin nyelvek (komparatív megközelítésben) és a magyar (a franciával való kontrasztív jellegű összevetésben). Más munkái a nyelvészet történetével, a szemantikával, a nyelvek külső történetével foglalkoznak. Alább igyekszem kiemelni e munkák eredetiségét, egyenként vizsgálva a fő témákat a legjelentősebb műveken keresztül – már most szeretném megjegyezni, hogy e témák sokszor keresztezik egymást, általánosságban is, de az egyes tanulmányokban is, különösen a mondattan és a szövegnyelvészet. A nyelvészeti megközelítés gyakran még az irodalmi témájú munkákban is megjelenik, eszközként a költői szöveg struktúrájának feltérképezéséhez.

A *fonológia* terén legfontosabb műve a doktori disszertációjából továbbfejlesztett kötete, melyet a kései latin szótagszerkezetében történt változások vizsgálatának szentelt (*Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*, Debrecen, 1971 [1972]). Ez a tanulmány megkerül-

hetetlen vonatkozási ponttá vált a kései és vulgáris latin és az újlatin nyelvek fonológiájának tanulmányozásában. Az itt kifejtett gondolatokat a szerző maga is felhasználta és továbbfejlesztette későbbi munkásságában. A kötet jelentős adatmennyiségre támaszkodik, melyet korabeli dokumentumok (feliratok, táblák, papiruszok) szolgáltatnak; az adatokat a klasszikus latin fonológiai szerkezet és ennek az újlatin nyelvekben való későbbi fejlődése szempontjából értékeli. A mű elméleti háttere a strukturális fonológia, széleskörű kitekintéssel a vonatkozó irodalomra, különösen Harald Weinrich alapvető tanulmányaira, melyeknek egynémely gondolatát kritikusan továbbfejleszti. Az adatokban szereplő változások sokféleségét, amely részben a szótag belső szerkezetét, részben pedig a szavak szótagszerkezetét illeti, Kiss Sándor két alapvető tényezővel magyarázza: egyrészről azzal a tendenciával, amely megnöveli a fonetikai kontrasztot az egymást követő szegmentumok között, és ezzel a CV-CV szerkezetet favorizálja, másrészről azzal a tendenciával, amely megnöveli a fonetikai kontrasztot egyazon hangsúlyos egység szótagjain belül, ami a hangsúlyos szótag általános meghosszabbodásához és a hangsúlytalan szótag általános megrövidüléséhez vezet. Ez utóbbi változástípust kapcsolatba hozza a szintaxis terén végbemenő szerkezeti változással, mely során a klasszikus latin nyelv szintetikus rendszerét analitikus rendszer váltja fel: a hangsúlyos és hangsúlytalan szótagok kontrasztjának növekedése a különböző, hangsúllyal rendelkező egységekben kitüntetett szerephez juttatja a hangsúlyos szótagot, amely így kohéziós elemmé válik egy „gazdaszó" köré csoportosuló újonnan létrejött klitikus szócskák számára. Az általa felismert két alapvető tendencia már a latin története során is érvényben volt, de a kései periódusban felgyorsul, valószínűleg azoknak a szociolingvisztikai tényezőknek a következtében, melyek közepette a latin elterjedt: egy egyszerűbb és világosabb kontrasztokkal rendelkező szótagszerkezet kedvezett a nagy alloglott tömegek spontán nyelvtanulásának. Ahogy ebből a rövid ismertetésből is kitűnik, Kiss Sándor tanulmányának az eredetisége elsősorban abban rejlik (ahogyan mesterénél, Herman Józsefnél is láthatjuk), hogy olyan strukturális magyarázatot keres a nyelvi változásra, amely a tág értelemben vett nyelvi rendszeren alapszik. Ez hol az egyes elemek (fonológia) és alrendszerek (fonológia-szintaxis) közötti strukturális viszonyokat jelenti, hol pedig a kommunikáció funkcionális eszközét, a vele szoros kapcsolatban álló pszicholingvisztikai és szociolingvisztikai háttérrel. Ebből a szempontból úttörő jellegű mű.

Ami a *szintaxis*sal foglalkozó munkákat illeti, külön tárgyalom a franciával és a francia-magyar kontrasztív nyelvtannal kapcsolatos, illetve a latinnal és az újlatin nyelvekkel foglalkozó írásokat. Az első csoportba foglalt témák a mondat aktuális tagolását, a mondattani funkciók definícióját,

a névmási rendszert érintik, valamint az alárendelés problémáját, különös tekintettel a vonatkozó mellékmondatokra. Kiváltképp két munkát szeretnék kiemelni: az egyik a vonatkozó mellékmondatokkal foglalkozó tanulmány (*Remarques sur la subordination relative en français et en hongrois.* In: *Études contrastives sur le français et le hongrois*, Debrecen, 1974, 57-80), amely azon túl, hogy kitűnő leírást ad a francia nyelv vonatkozó mellékmondatairól, hasonlóan kitűnő leírással szolgál a magyar nyelv vonatkozó mellékmondatairól is, sok olyan eredeti észrevétellel, amelyek megelőlegezik a később kiadott *Strukturállis magyar nyelvtan* leírásait. A tanulmány dióhéjban tartalmazza ezen kívül a határozói alárendelő mondatok egy igen érdekes felosztását. Két típusra osztja őket: az egyiket az argumentum szerepű mellékmondatokkal csoportosítja (amelyek kifejtik a főmondat egyik alkotóelemének a tartalmát, mint pl. az okhatározói, a feltételes, a megengedő, a célhatározói és a következményes mellékmondatok); a másodikat a jelzői mellékmondatokkal csoportosítja (amelyek módosítják a főmondat egyik alkotóelemének a tartalmát: ezek az időhatározói és a hasonlító mellékmondatok). A második munka egy hosszú cikk, amely a mondattani funkciók tárgyalását vizsgálja a francia nyelvészetben 1950 és 1965 között, vagyis attól kezdve, hogy a francia strukturalista iskola az amerikai disztribucionalista tanulmányok és a glosszematika mintájára elkezdi újravizsgálni a tradicionális szintaxis néhány alapkérdését, egészen addig, amikor, részben a generatív grammatika előretörésének hatására, a szintaktikai kutatás Franciaországban is bekapcsolódik a nemzetközi kutatás áramlatába (*Le traitement des fonctions de la phrase simple dans la linguistique française entre 1950 et 1965.* In: S. Kiss – F. Skutta: *Analyse grammaticale – analyse narrative*, Debrecen, 1987, 5-70; magyar változat in: *Grammatika és nyelvészeti szempontú irodalomelemzés Franciaországban*, szerk. Kiss Sándor, Budapest, 1988, 3-42). A tanulmány elsősorban a nyelvészeti gondolkodás történetéről való eszmefuttatás, amely részletesen nyomon követi azokat a lépéseket, melyeken keresztül a mondattani funkciók tradicionális szemantikai alapú rendszere magába olvasztja a modern formális megközelítéseket, hogy új szintézist hozzon létre, melyben a mondattani funkciók úgy jelennek meg, mint a forma és a jelentés közötti összeköttetés eszközei. E megújult felfogásban, mely szerint a mondattani funkció egy adott jelentő együttesen belül biztosítja a koherenciát, Kiss Sándor egy olyan lépést lát, mely a francia strukturalista iskola egyik jellemző gondolatához vezetett, mégpedig ahhoz, hogy a nyelvészet általános modellként szolgálhat a szemiotikai tudományok számára. Azon túlmenően azonban, hogy rálátást nyújt a XX. század kultúrájának eme alapvető aspektusaira, ez a munka természetesen magának a szerzőnek a reflexiója is a mondattani funkciók prob-

lémáját illetően, melyben a bemutatott és egymással összevetett különböző megközelítések háttérül szolgálnak a saját személyes megközelítésének, mely tankönyv formában a *Grammaire du français contemporain* (szerk. Kelemen Jolán, Budapest, 1985) általa írt fejezeteiben is megmutatkozik.

A latin nyelv szintaxisának szentelt tanulmányok az igei szintaxisra összpontosítanak, és első megfogalmazásukat a *Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif* (Debrecen, 1982) című kötetben nyerik el, melynek témáit a szerző kiadatlan kandidátusi értekezésében (*Az igei mondattan változási tendenciái a kései latinban*, 1988) és egy sor ezt követő tanulmányban fejleszti tovább. Kiss Sándor itt egy széleskörűen tanulmányozott kérdéssel foglalkozik, és jóllehet a szótagszerkezetet tárgyaló munkájához hasonlóan itt is vizsgál konkrét szövegeket, a hangsúly mégis inkább az elemzésre és a magyarázó hipotézisekre kerül. A tanulmány csak röviden taglalja az idő és az aspektus rendszerét, viszont annál jobban koncentrál a diatézis és különösen a módok rendszerére. A diatézisről szóló fejezetben tárgyalja a latin „nem-aktív" igekategória átsorolását az újlatin passzív, pronominális és intranzitív igeragozásba; a fejlődésben határozott tendencia rajzolódik ki a strukturális aszimmetriák kiküszöbölésére és a morfológiai eszközök (szintetikus struktúrák) szintaktikai konstrukciókká (analitikus struktúrák) változtatására. Az elemzésben igen eredeti módon használja a *prezentáció* fogalmát, amely nem más, mint a beszélő részéről kényszerűen történő válogatás a nyelvi eszközökben, mikor a tapasztalati valóságtól annak konkrét nyelvi kifejezéséig próbál eljutni – ez a gondolat talán André Martinet elképzelését folytatja (hasonló elképzelés már Mathesiusnál és a prágai iskolánál is felbukkan, és később, bár kisebb hatókörben, a modern generatív irányzat is felhasználja a tematikus szerepek elméletének keretében). A módokról szóló fejezetben a szerző először elemzést ad a latin kötőmód rendszeréről, majd rátér azokra a kései latin változásokra, melyek megelőzik az újlatin rendszert. Hogy rendet teremtsen a latin kötőmód használatának erdejében, Kiss Sándor megkülönbözteti a kötőmód használatát az alárendelt mellékmondatban, ahol a különböző idők elsősorban az időegyeztetést szolgálják, és a főmondatban, ahol az egyes idők elsősorban különböző modalitásokat fejeznek ki: az *infectum* a megvalósíthatóságot, a *perfectum* a nem megvalósíthatóságot; ezek a modalitások, kombinálódva a kötőmód két alapvető értékével (szükségszerűség / lehetőség), egy négy elemből álló rendszert tesznek ki – ez a latin kötőmód használatának általam ismert legjobb rendszerezése. A kései latin fejlődését egy kiegyensúlyozottabb és szemantikailag motiváltabb rendszer kialakulása jellemzi, melyben a szükségszerűség és a lehetőség értékének nyelvi megvalósulása határozottabban elkülönül egymástól és a kötőmód használatát a főmondatban és a mellék-

mondatban hasonló elvek szabályozzák. Amint látjuk, a nyelvi változások magyarázata „belső" magyarázat: a kifejezés és a tartalom szintje közötti megfelelés szorosabbá válik, a kifejezés szintjének felépítése szimmetrikusabb lesz. De itt is, mint a szótagszerkezettel foglalkozó tanulmányban, könnyen megállapítható a kapcsolat a latin terjedésének körülményeivel: a születő rendszer fogalmilag és strukturálisan is egyszerűbbé válik (ahogy már említettük, részben a nehezen memorizálható morfológiai eszközök szintaktikai perifrázisokká alakulása révén). Az igével foglalkozó kötet mérföldkő azoknak a tanulmányoknak a sorában, melyek a latinból az újlatin felé fejlődő igei rendszerrel foglalkoznak, és az ebben a tanulmányban rejlő lehetőségek még nincsenek is teljes mértékben kiaknázva.

A szövegnyelvészeti írások általános problémákkal és konkrét latin és francia szövegekkel foglalkoznak, de én azokat tartom kiváltképp eredetieknek, melyek a kései latinság szövegeit elemzik. Ezek olyan szövegek, melyek erős diglosszia uralta környezetben keletkeztek, méghozzá egy igen alacsony fokú kulturális közegben, ezért az íróknak a magasabb nyelvi szintről való ismerete legalábbis kérdéses. Ezeket a szövegeket hagyományosan a művelt nyelvi használat máza alól itt-ott átsejlő, alacsonyabb szintű nyelvi változat, vagyis a beszélt nyelv fejlődéséről való információs forrásként használták a nyelvészek, de nem hiányoznak immanens leírások sem a szövegek nyelvéről. Természetesen ezek az aspektusok jelen vannak Kiss Sándor elemzéseiben is, de új aspektussal gazdagodnak: a szóban forgó szerzők nyelvi stratégiáinak tanulmányozásával és azoknak a nehézségeknek a feltérképezésével, melyekkel szembetalálták magukat, mikor egy olyan nyelven írtak szövegeket, amely nem az övék volt. Az elemzésben az anafora és a mellérendelő szerkezetek, a konnektorok és a határjegyek használatát, általánosabb szinten a narratív szekvenciák struktúráját tárgyalja (l. pl. *Les documents latins du Haut Moyen Âge et la naissance du français I : La chronique d'Hydatius*, Debrecen, 2006, számos más cikk mellett). Amint látható, olyan talajon mozgunk, ahol a szövegnyelvészet kereszteződik egyrészről a mondattannal, másrészről a narratológiával, és amelyben a szöveg tanulmányozása nem csak a szélesebb értelemben vett nyelvészeti struktúrákba való behatolás eszköze, hanem eszköz arra is, hogy rekonstruálhassuk az egész pszicho-szociolingvisztikai hátteret, amely ezt az általában kevéssé fontosra becsült, inkább csak dokumentációs értékkel bíró produktumot létrehozta. Egy, talán kissé merész hasonlattal élve ezeket a szövegeket a mai modern félművelt szövegekhez hasonlíthatnánk – azzal a különbséggel, hogy a kora-középkori krónikák a kor írott kultúrájának csúcsát képviselik, míg ellenben a modern félművelt szövegek az alsóbb határokat súrolják (mindehhez járulnak még a nem elhanyagolható tartalmi

különbségek is): az írott nyelvi kódhoz való viszonyulás és az így létrejött szövegek nyelvi jelenségei mégis nagyon közel állnak egymáshoz. Olyan területről van szó, melyben Kiss Sándor ismeretei, érdeklődése, érzékenysége és lényeglátó elemzési képessége különösen termékeny talajra talált és gyümölcsözőnek bizonyult.

Befejezésképp azt mondanám, hogy Kiss Sándor tanulmányait érdeklődési köre szélességén és fogalmazásának rendkívüli megvilágító erején túl az jellemzi, hogy a tények tömege mögött képes felfedezni a lényegbevágó általánosításokat és rajtuk keresztül összekapcsolni a nyelvészeti, vagy általánosabban szólva, az emberi tudás különböző aspektusait. Ezért érdemes olvasni a tanulmányait és hallgatni előadásait – melyek, remélem, még sok-sok évig folytatódnak majd.

Ha ennek a „hivatalos" írásnak a végén megengedhetek magamnak egy személyesebb megjegyzést, szeretném elmondani, hogy sajnálom, hogy nem lehettem közvetlenül a tanítványa: egészen biztosan hamarabb sajátítottam volna el sok dolgot, melyeket így csak később tanultam meg írásainak, előadásainak, tanácsainak hála. Büszke vagyok azonban arra, hogy kollégája lehetek, mert nehéz lenne elképzelni nála kollegiálisabb kollégát és jobb barátot.

(Lax Éva fordítása)

Tabula gratulatoria

A. MOLNÁR Ferenc
Miskolc – Debrecen

ABÁDI NAGY Zoltán
Debrecen

ÁDÁM Anikó
Budapest – Piliscsaba

ADAMIK Béla
Budapest

ADAMIK Tamás
Budapest

ALBERT Sándor
Szeged

ALEVA Tünde
Debrecen

ÁLLNÉ SZABÓ Klára és családja, Miskolc

ANDRÉOLI Max
Grasse

ANDRÉOLI Yvonne
Grasse

ANDRIEU Nino
Paris – Tbilissi – Debrecen

ANDRIEU Serge
Paris – Tbilissi – Debrecen

ANDRIEU Thamar
Paris – Tbilissi – Debrecen

ANGELET Christian
Gent – Leuven

ANTALNÉ SIPOS Szilvia
Debrecen

ARIAS ABELLÁN Carmen
Sevilla

AUROUX Annie
Budapest

BAKRÓ-NAGY Marianne
Budapest – Szeged

BALOGH Péter
Paris

BÁNKI Ágnes és családja
Debrecen – Budapest

BÁNKI Éva
Budapest

BÁRDOSI Vilmos
Budapest

BARTA Péter
Budapest

BARTA Péterné
Miskolc

BARTHA Lászlóné
Miskolc

BARTKÓ János
Baja

BEDŐNÉ NAGY Zsuzsa
Miskolc

BEKE Katalin
Debrecen

BENKES Zsuzsa
Budapest

BENTAMRA Csaba Rédha
Budapest

BERECZKI Péter
Tatabánya

BERTA Tibor
Szeged

BITSKEY István
Debrecen

BIVILLE Frédérique
Lyon

BOCSKA Ágnes
Budapest

BORS Edit
Piliscsaba

BUJALOS István
Debrecen

CALLEBAT Louis
Caen

CLAUDON Francis
Paris – Wien

CSÁSZÁR Éva
Budapest

CSATÁR Péter
Debrecen

CSERINÉ ANDIRKÓ Éva
Szentendre

CSŰRY István
Debrecen

CSŰRY-BAGAMÉRY Beáta
Debrecen – Nyíregyháza

CZIPOTT Eszter Klára
Debrecen – Nyíregyháza

DANCS Ágnes
Debrecen

DEÁKNÉ ÁCS Enikő
Budapest

DÉSFALVI-TÓTH András
Budapest

DETGES Ulrich
München

DOBI Edit
Debrecen

DOBOS István
Debrecen

DOMOKOS György
Piliscsaba

DUBERT Olivier
Debrecen – Rouen

DUBOIS Dominique
Angers

DUFIEF Anne-Simone
Angers

DUFIEF Pierre-Jean
Paris

EGEDI-KOVÁCS Emese
Budapest

EKE Pálné
Debrecen

É. KISS Katalin
Piliscsaba

ERŐSS Orsolya
Budapest

FÁBIÁN Zsuzsanna
Budapest

FALUBA Kálmán
Budapest

FARKAS Enikő
Budapest

FARKAS Lilla
Budaörs

FEKETÉNÉ BALOGH Marianna, Debrecen

FÓNYI Antónia
Paris

FORGÁCS Anikó
Debrecen

FOUILLEUL Thierry
Budapest

FREYTAG Orsolya
Debrecen

FRUYT Michèle
Paris

FUGIER Huguette
Strasbourg

FÜLÖP Erika
Mosta (Málta)

FÜLÖP Ildikó
Debrecen

GÁPELNÉ TÓTH Rózsa
Miskolc

GÁRDONYI Sándorné
Debrecen

GESZTELYI Tamás
Debrecen

GORILOVICS Tivadar
Debrecen

GUT Yvan
Hyeres

HAVAS László
Debrecen

HAVAS Lászlóné DEÁK Gyöngyi, Debrecen

HERCZEGNÉ BARABÁS Tünde, Debrecen

HOFFMANN István
Debrecen

HOLLÓSY Béla
Debrecen

HOLLÓ-VASKÓ Csaba
Miskolc

HORVÁTH Krisztina
Budapest

HUNYADI László
Debrecen

I. SZENTGYÖRGYI Gabriella, Szolnok

IMRE László
Debrecen

IVÁNNÉ KOVÁCS Zita
Debrecen

IVÁNYI Zsuzsanna
Debrecen

JACQUIN Gérard
Angers

JAKAB Valéria
Budapest

KÁLAI Sándor
Debrecen

KALÓ Krisztina
Eger

KÁNTORNÉ HIDVÉGI Katalin, Miskolc

KARAFIÁTH Judit
Budapest

KASSAI Ilona
Budapest – Pécs

KELEMEN Éva
Budapest

KEREKES Emese
Debrecen

KERESZTES László
Debrecen

KERTÉSZ András
Debrecen

KICSÁK Lóránt
Eger

KISARI Miklós
Paris

KISÉRY Pálné NÉMEDI Eszter, Debrecen

KISS Anita Júlia
Debrecen

KISS Kornélia
Budapest

KLOPFER Ágnes
Miskolc

KÓCZIÁN Rozália
Debrecen

KOCSÁNY Piroska
Debrecen

KORPONAY Béla
Debrecen

KOVÁCS Anita
Debrecen – Hajdúböszörmény

KOVÁCS Kálmán
Debrecen

KOVÁCS Péterné BODA Teodóra, Budapest – Miskolc

KOVÁCSNÉ SZEGEDI Ildikó, Miskolc

KÖRÖMI Gabriella
Eger

KŐRÖSINÉ VATAI Éva
Pécs

KŐTELEKI Tünde
Tiszaújváros

KUNKLI Csilla
Miskolc

KUNNÉ MUNKÁCSI Ágnes
Debrecen

KURIÁN Ágnes
Budapest

LACZKÓ Tibor
Debrecen

LADÁNYI-TURÓCZY Csilla
Budapest

LAFOURCADE Cécile
Debrecen – Toulouse

LAINÉ Yves
Gesztely

LARDELLIER Raymond
Miskolc

LAX Éva
Budapest

LGHAZOINI Brahim
Debrecen

LICHTMANN Tamás
Debrecen

LIELI Pál
Debrecen

LIELI Pálné
Debrecen

LINTVELT Jaap
Groningen

LONGRÉE Dominique
Liège

LOUF Georges
Grasse

LŐRINSZKY Ildikó
Budapest – Debrecen

LUKOVSZKI Judit
Debrecen

M. NAGY Ilona
Debrecen

MAÁR Judit
Budapest

MADARÁSZ Imre
Debrecen

MAITZ Péter
Pécs

MAJORNÉ FARKAS Ilona
Miskolc

MÁNDYNÉ KERÉKGYÁRTÓ Katalin, Miskolc

MARÁDI Krisztina
Debrecen

MAROSVÁRI Mária
Miskolc – Debrecen

MARTONYI Éva
Piliscsaba

MASÁT András
Budapest

MÁTÉ Zsuzsanna
Debrecen

MÁTÉTELKINÉ HOLLÓ Magdolna, Budapest

MIHALOVICS Árpád
Veszprém

MIKLÓ Judit
Budapest

MIKLÓS Eszter
Debrecen

MODLA Erzsébet
Szolnok

MOLNÁR Anna
Debrecen

MOLNÁR Judit
Debrecen

MOLNÁR Marianna
Miskolc

MORVAY Károly
Budapest

NAGY Andrea
Debrecen

NAGY Ferenc
Miskolc

NAGY Viktor
Debrecen

NÁRAY-SZABÓ Márton
Piliscsaba

NÉMETH Józsefné
Miskolc

NÉMETHI Lajos
Miskolc

NEUHAUSER Béláné
Miskolc

NYIRKOS István
Debrecen

OESTERREICHER Wulf
München

OLÁH Anita
Debrecen

OLASZ György
Budapest

OSVAY Péter
Budapest

OSZETZKY Éva
Pécs

ŐRSI Tibor
Eger

ÖTVÖS Judit
Debrecen

P. KOVÁTS Éva
Miskolc

PÁL Ferenc
Budapest

PALÁGYI Tivadar
Budapest

PÁLFY Miklós
Szeged

PAPP Ferenc
Debrecen

PAPP Gábor
Miskolc

PAPP Gáborné
Miskolc

PAPP Imre
Debrecen

PAPP Imréné
Debrecen

PATAI Mária
Mezőfalva

PELYVÁS Péter
Debrecen

PERJÉS Eszter
Poitiers

PERROT Jean
Paris

PETE László
Debrecen

PÉTER Mihály
Budapest

PETŐFI S. János
Budapest

PINKSTER Harm
Amsterdam

PUSKÁS István
Debrecen

PUSKÁS Kata
Debrecen

QUILLIER Patrick
Nice

RÁCZ István
Debrecen

RAUSER Frédéric
Budapest

RENZI Lorenzo
Padova

RÉTHI Zoltánné
Tiszaújváros

RÓZSAVÁRI Nóra
Piliscsaba

RŐHRIG Eszter
Budapest

RUSKÓ László
Kazincbarcika

RUSKÓ Lászlóné
Kazincbarcika

SAHUC Christian
Paris

SAINT-GÉRAND Jacques-Philippe, Limoges

SALUSINSZKY Gábor
Budapest

SALVI Giampaolo
Budapest

SCHMELCZER Erika
Nyíregyháza

SCHNEIDER Alain
La Marsa (Tunisie)

SCHØSLER Lene
København

SIMON Péter
Bruxelles

SKUTTA Franciska
Debrecen

SMIDNÉ GEREVICH Éva
Miskolc

SÓVÁRI Judit
Nyíregyháza

SŐRÉS Anna
Lyon

SPAAS Lieve
Kingston

STEHLIK Ágnes
Miskolc

SZABICS Imre
Budapest

SZABÓ Anna
Debrecen

SZABÓ Dávid
Budapest

SZABÓ László
Debrecen

SZAKÁCS László
Budapest

SZATHMÁRI István
Budapest

SZEGEDI Eszter
Budapest

SZEKERES Csilla
Debrecen

SZÉNÁSSY Barnáné LUDÁNYI Valéria, Debrecen

SZIJJ Ildikó
Budapest

SZIKSZAINÉ NAGY Irma
Debrecen

SZILÁGYI Ildikó
Nyíregyháza

SZILÁGYI Imre
Budapest

SZKÁROSI Endre
Budapest

SZTANÓ László
Debrecen

SZTANÓNÉ MASTROVITI Annamaria, Debrecen

TAKÁCS Dóra
Guelph

TAKÁCS József
Budapest

TEGYEY Gabriella
Budapest

TEGYEY Imre
Budapest

THOMÁZY Erzsébet
Houston

TILLINGER Gábor
Budapest – Debrecen – Uppsala

TOLCSVAI-NAGY Gábor
Budapest – Nyitra

TOLNAY István
Nagyvárad

TÓTH Eszter
Debrecen

TÓTH Marianna
Debrecen

TÓTH Tamás
Miskolc

TÓTHNÉ KŐRÖSI Gabriella, Debrecen

VÁGÁSI Margit
Eger

VALYON Eszter Etelka
Debrecen

VÁRADYNÉ NAGY Andrea
Putnok

VARGA Lajosné
Miskolc

VARGA Zsuzsanna
Debrecen

VÁRHALMI Zsuzsa
Budapest

VÁRKONYI Zsuzsa
Nyíregyháza

VASAS Ilona
Budapest

VELIKY János
Szentendre

VERES Ferenc
Nyíregyháza

VETTERS Carl
Dunkerque

VÍGH Árpád
Pécs

VIRÁGOS Márta
Debrecen

VIRÁGOS Zsolt
Debrecen

VÖRÖS Imre
Budapest

WRIGHT Roger
Liverpool

ZOLNAINÉ REM Ilona
Miskolc

ALLIANCE FRANÇAISE de Debrecen

ALLIANCE FRANÇAISE de Miskolc

a ZRÍNYI ILONA GIMNÁZIUM tantestülete, Miskolc

ZRÍNYI ILONA GIMNÁZIUM KISS ERNŐ FRANCIA NYELVI KÖZPONT, Miskolc

SURVIVANCE DU LATIN

ADAMIK Béla
Eötvös Loránd Tudományegyetem
(Université Eötvös Loránd, Budapest)

Konszonáns *i* és vele összefüggő palatalizációk pannoniai latin feliratokon

LE *I* CONSONANTIQUE ET LES PALATALISATIONS Y LIÉES SUR LES INSCRIPTIONS LATINES DE PANNONIE Le présent article s'occupe du *i* consonantique, c'est-à-dire du [j], et des phénomènes de palatalisation qui y sont liés, sur la base des inscriptions pannoniennes. Il donne un aperçu des données pannoniennes du [j] issu de *i* avant voyelle, donc en position de hiatus, puisque c'est ce son qui est responsable du changement de la consonne précédente – phénomène généralement nommé « palatalisation » ou « assibilation ». Au cours de cette analyse, un autre type de ce [j] secondaire est identifié en Pannonie. Car la forme TIOTIGINO dans RIU 737 cache probablement une variante latine vulgaire du nom de personne *Theotecnus* au datif, prononcée [tyotegno] / [tyotigno]. L'article traite ensuite des palatalisations provoquées par le [j] secondaire, et un nouvel exemple est ajouté aux occurrences rares pannoniennes, qui n'a encore jamais été pris en compte. Le nom *Iodorus* dans RIU 78, auparavant pris pour un hapax, est sans doute une variante du nom *Diodorus*, avec une palatalisation en position initiale. Finalement, l'article localise dans le processus sociolinguistique-historique de la province ce processus de changement qui ne pouvait pas s'épanouir en Pannonie.

A pannoniai latin feliratok nyelvének kutatása egészen a legutóbbi időkig, Fehér Bence 2007-es monográfiájának megjelenéséig viszonylag elhanyagolt területnek számított. Luzsénszky Vilmos néhány oldalas, puszta adattárat tartalmazó, 1933-ban publikált dolgozatán kívül elsősorban Herman József tanulmányai említendők a hatvanas évekből, amelyek bizonyos részjelenségeket tárgyaltak, elsősorban nyelvföldrajzi, dialektológiai megközelítésben. A pannoniai latin feliratok fonológiája tekintetében pedig csupán két önálló tanulmányra hivatkozhatunk: az egyiket Herman József írta a magánhangzórendszer bizonyos változásainak dialektológiai aspektusairól, a másikat pedig Fehér Bence a mássalhangzórendszer változásainak néhány

kérdéséről.[1] Ez utóbbi tanulmány (Fehér 2004) és a szerző 2007-es monográfiájának vonatkozó részei szolgálnak kiindulópontul alábbi megjegyzéseinkhez, melyek a konszonáns *i* azaz [j] és a vele összefüggő palatalizációs jelenségekre vonatkoznak. Fejtegetéseinkkel egyben kiegészíthetjük Kiss Sándor máig alapvető, válogatott adattárát, amelyet a késő latin szótagszerkezet változásai kapcsán állított össze a [j] és a vele kapcsolatos mássalhangzó-változásokról a Római Birodalom provinciáinak feliratos anyaga alapján.[2]

I. Első megjegyzésünk a magánhangzó előtti, tehát hiátusban lévő *i*-ből származó [j] pannoniai adatoltságára vonatkozik, ugyanis ez a hang felelős a közvetlenül előtte lévő mássalhangzó változásáért, amelyet általában palatalizáció vagy asszibiláció névvel illetnek. Minthogy a latin írás nem különböztette meg az [i] és [j] hangokat, mindkettőt I betűvel jelölve, Fehér véleménye szerint a hiátusban lévő *i*-ből származó [j] hangot egyedül a feliratos költeményekben fedezhetjük fel, ahol a szótagszerkezet szembesítése a metrikai formával sok esetben leleplezi az *i* mássalhangzói ejtését. Szemléletes példaként idézhetjük erre egy aquincumi hexameteres sírfelirat utolsó, pentameterben lévő sorát (CIL 3, 10501, 9 = TitAqu 519, 9) *et pia voce cane : Aelia Sabina vale*. A pentameter második felének elején álló *Aelia* név metrikailag két szótagú szónak számít, tehát kiejtése egyértelműen [ę:lja].[3] Nem szabad azonban figyelmen kívül hagyni, hogy a hiátusban lévő *i* mássalhangzói ejtését az I és az E betűk keverése éppúgy igazolja. Ennek a betűkeverésnek az állt a hátterében, hogy a vulgáris latin nyelvben mind az /e/, mind az /i/ ejtése hiátusban [j] volt, amit az újlatin / román fejlődések is igazolnak.[4]

Így eme másodlagosnak nevezhető [j] pannoniai bizonyítékaihoz nem csak a szám szerint 9 metrikai példa[5], hanem az I és E betűk keverésének 9 esete is hozzászámítandó.[6] Ez a 18 példa, túlnyomórészt a harmadik század-

---

[1] HERMAN (1968=1990[2]) és FEHÉR (2004). Minthogy jelen dolgozat ADAMIK, B. (2008) magyar nyelvű, átdolgozott változata, e 2008-as angol tanulmányomat e felsorolásban nem említem.

[2] KISS (1972) 52-56.

[3] FEHÉR (2004) 171 és ADAMIK, T. (1995) 438 sk.

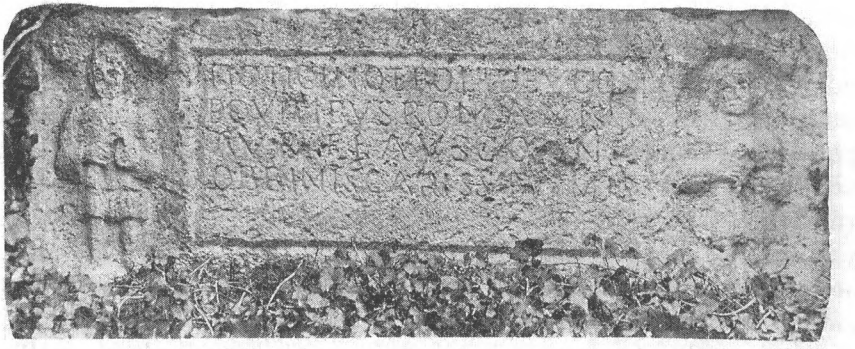
[4] HERMAN (2003) 35 sk. vö. *rubeus* > ol. *robbio* és (*rabies* >) *rabia* > ol. *rabbia* (REW n. 7408, ill. 6980).

[5] FEHÉR (2004) 171, 7. jz., FEHÉR (2007) 342, 59. jz. adattárral.

[6] Adattár: a) E áll *i* helyén: *Deane Dianae* (CIL 3, 14076 and 14086, Carnuntum), ill. *Deanae Dianae* (ILJug 1134, 1 Poetovio) helyett; b) I áll *e* helyén: *Nicia Nicea* (< *Nicaea*) (RIU 1166, 2, Intercisa); *diabus deabus* (RIU 1015, 1 = CIL 3, 10298, Bölcske és CIL 3, 3274), *diae deae*, ill. *Diasuriae Deasyriae* helyett ugyanazon a feliraton (i.e. *Deae Syriae*; TitAqu 1, 360, 1, 3 =

ból, elégségesen igazolja, hogy a pannoniai latinságban a hiátusban lévő *i*-ből és *e*-ből ekkorra [j] lett.[7] Ez a hangváltozás azért fontos számunkra, mert a másodlagos [j] létrejötte az előfeltétele a [j] előtti mássalhangzók palatalizációjának, amellyel dolgozatunk második felében foglalkozunk.

Először azonban nézzünk meg egy 3. századi pannoniai feliratot, amely véleményünk szerint egy további, eddig fel nem ismert példáját nyújtja a másodlagos [j]-nek. A RIU-ban 737-es sorszámmal közölt mészkőszarkofágot 1778-ban találták Dunaradvány közelében, már barbaricumi területen, és feltehetően Dunaalmásról vagy Brigetióból került valahogyan a Duna túlsó partjára. A feltehetőleg a 3. század második feléből[8] származó felirat mértékadó szövege s ennek megfelelő fordítása így hangzik (RIU 737): *Plot(iis?) (H)igino et Polideuco | equitibus Romanis | Aur(elius) Fla(v)us cons|obrinis carissimis | f(aciendum) c(uravit)*, azaz „A Plotiusoknak, Higinusnak és Polideucusnak, a római lovagoknak, legkedvesebb unokatestvéreinek Aurelius Flavus állíttatta."[9]



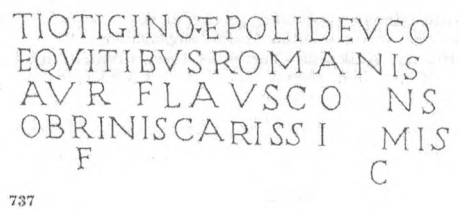
LXXV = 737

CIL 3, 10393, 1, 3; Aquincum) valamint *Thiodora Theodora* helyett (RIU-S 251, 9). Vö. Fehér (2007) 344-345, 89-91. jz.

[7] FEHÉR (2004) 171, FEHÉR (2007) 342 és 344.

[8] A RIU előszavából (13-15) annyi bizonyos, hogy nem 1-2. századi, az EDH szerint 151 és 300 között keletkezett (vö. EDH HD009320), az IPSSTA 88. o. inkább a 3. század első felére datálja, amit Lupa id. 3274 is elfogad. A felirat értelmezésétől függő névtani érvek (értelmezésem szerint a római lovas katonák vagy esetleg lovagrendű személyek egynevűsége, vö. lentebb) inkább a 3. sz. második felét, végét javallják. Figyelemre méltó, hogy a felirat készítésekor a mészkő felszínének sérüléseit a lapicida figyelembe vette, azáltal hogy e sérüléseket a véséskor kihagyta, átugrotta: ez a 3-4. sorban a *co_ns|obrinis carissi_mis* esetében világosan látszik (vö. a fotót és az átrajzolást).

[9] A RIU olvasatát az EDH és a Lupa is elfogadja. A feliratot először a CIL-ben publikálták: 3, 11075.



737

A RIU szövegét a szarkofág fotójával egybevetve azonban rögtön látszik, hogy a felirat nem PLOT IGINO, hanem a TIOTIGINO betűsorral kezdődik, ahogy az IPSSTA (87-88. o. no. 35, 1:) is közli: *Tiotigino et Polideuco*.

A PLOT olvasatot TIOT helyett még Alföldy Géza javasolta 1968-ban az IPSSTÁ-ról írt recenziójában, azzal a meggondolással, hogy a *Tiotiginus* név máshonnan nem ismert, Plotiusok viszont sokfelé, még Pannoniában is előfordulnak.[10] E javítással a TIOTIGINO betűsor második fele, az IGINO is értelmessé vált: a *Hyginus* (῾Υγῖνος) név dativusát fedezhetjük fel benne, ahol a *h*-t nem írták ki, mert nem ejtették, az *y*-t pedig, minthogy ejtése a latinban az *i*-vel esett egybe, I-vel írták. A TIOT > PLOT-javítást pedig epigráfiailag alátámaszthatja két ún. ordinációs hiba feltételezése, ti. hogy a cursiv írásban készült fogalmazvány capitalis betűkre történő átültetésénél az ordinátor összekeverte a cursiv *p*-t és *l*-et a cursiv *t*-vel és *i*-vel, s az utóbbiakat tette át capitalisba és rajzolta elő a kövön a lapicida számára. Ennek a plauzibilis, névtani és epigráfiai alapú értelmezésnek köszönhetően a felirat Alföldytől javított olvasata mára teljesen elfogadott lett. A RIU 3 kiadói által 1981-ben odatett kérdőjel *Plot(iis?)* később eltűnt, és Plotius Higinus meg Plotius Polideucus megkérdőjelezhetetlennek tűnő helyet kapott a regiszterekben és onomastikonokban.[11]

Bizonyos meggondolások azonban azt javallják, hogy ez a kettős (T → P és I → L) javítás, bármennyire racionálisnak is tűnik, mégis fölöslegesnek bizonyulhat, s a felirat első sorának értelmezése conjectura nélkül is megoldható. Hogy esetleg csak két cognomen került felvésésre és nem pedig egy közös *nomen gentile* és két *cognomen*, azt a felirat első sorának elrendezése és „központozása" is sugallhatja: TIOTIGINO ET POLIDEVCO, két név, amelyet úgy kapcsol össze az *et* kötőszó, ahogy a

[10] ALFÖLDY (1968) 548. A *Plotius* név pannoniai előfordulásaihoz vö. OPEL 3, 147.
[11] RIU1-4Reg 30. o.: *<Pl>ot(ius) (H)iginus*, *<Pl>ot(ius) Polideucus*, OPEL 3, 147. o.: *<Pl>ot(ii)* (pl.) RIU 737. és OPEL 2, 187 Iginus.

felirat mezeje a két megnevezett személy domborművét a szarkofágon (vö. fotó).[12]

A TIOTIGINO betűsor alternatív értelmezésekor két fontos körülményt kell figyelembe vennünk. Egyfelől az első sor nevei görög eredetűek: a *Polideucus* nyilvánvalóan, a TIOTIGINO betűsorban is nagy valószínűséggel egy görög név rejtőzik, még Alföldy javítása szerint is: *Hyginus*. Másfelől figyelembe kell venni, hogy a *Polideucus* névforma a *Polydeuces*[13] (Πολυδεύκης) cognomen romanizált, 2. declinatióba került alakját hozza, s ez csak Pannoniában fordul elő, de ott kétszer.[14]

A romanizált *Polideucus* névforma mellett a beszélt latin nyelv, a vulgáris latin jelenségei is azt mutatják, hogy romanizálódott, feltehetőleg már latin nyelvű személyekkel van dolgunk, a felirat állíttatója esetében minden bizonnyal: az *Aur(elius) Fla(v)us* nevében megfigyelhető intervokális *w* vagy *v* kiesése *o/u* előtt ugyanis a legáltalánosabb vulgáris latin jelenségek közé sorolható (vö. App. Prob. 62: *flavus non flaus*)[15], ugyanígy az *y i* ejtése és írása a *Polideucus* névben.

Így joggal feltételezhetjük, hogy a TIOTIGINO alakban a felirat latin anyanyelvű állíttatójának vulgáris latin kiejtése rögzülhetett, és ez takarhatja el, tette eddig felismerhetetlenné az eredeti görög névalakot. A megoldás felé mutatnak olyan névalakok, ahol a substandard névalak a standard formával egyértelműen azonosítható, pl. egy torinói feliraton a *Tiofile*, egy római feliraton pedig a *Tiofilo* dativusban álló névalakok[16], amelyek egyértelműen a *Theophila* és *Theophilus* nevek vulgáris latin kiejtést tükröző variánsaként könyvelhetők el.[17]

A standard és a substandard változatok közti különbségek, kivéve a *ph* ~ *f* megfelelést, ahol az f írásmód a φ-nek a görögben a császárkor eleje óta

---

[12] A *Hyginus* név ráadásul nem fordul elő pannoniai feliratokon, csak ez az egy felirat, javítás által létrejött IGINO alakja képviselné e cognoment a tartományban (OPEL 2, 186 sk. s.n. Hyginus). Ha viszont a TIOTIGINO betűsort egyetlen névnek vesszük, akkor azzal a problémával szembesülünk, hogy *Tiotiginus* nevet egyáltalán nem ismerünk sem Pannoniában, sem máshol, így azt nyugtalanító módon hapaxként kellene felvennünk (de mint látni fogjuk, a név alakja eredetileg nem *Tiotiginus* volt).

[13] Polydeuces Hispaniában és Moesia Inferiorban egyszer-egyszer adatolt, OPEL 3, 149., Itáliában gyakran fordul elő, vö. EDCS.

[14] Vö. OPEL 3, 149. Az egyik előfordulás a feliratunkon említett személy, a másik előfordulása e romanizált névformának pedig, talán nem véletlenül éppen egy *brigetiói* szarkofágon adatolt, Marcus Aurelius Polideucusnak, a város (szíriai származású) decuriójának sírfeliratán (RIU 533: *M. Aur. Polideuco*).

[15] vö. még App. Prob. 174: *rivus non rius*; e hangváltozáshoz vö. VÄÄNÄNEN (1981[3]) 51. A görög *y i* ejtéséhez vö. VÄÄNÄNEN (1981[3]) 37.

[16] CIL 5, 7110, 3: *Tiofile* (= *Theophilae*), CIL 6, 1821, 5: *Tiofilo* (= *Theophilo*).

[17] Az OPEL 4, 119. egy lemma alatt hozza őket, helyesen.

szokásos spirantizált ejtését tükrözi,[18] mind vulgáris latin fejleményekből adódnak. Így a *th*-ban (= θ) a hehezet nem jelölése (*Tio-* < *Theo-*) a *h* zéró ejtését tükrözi a vulgáris latin hangrendszernek megfelelően, amelyben ez a fonéma nem létezett. A magánhangzó előtt (hiátusban) álló *e*-nek I-vel történő írása (*Tio-* < *Theo-*) is szabályos vulgáris latin hangfejlődést mutat, mégpedig a másodlagos [j] létrejöttét, amit fentebb tárgyaltunk.[19] Természetesen a görög nevek is latin ejtéshez idomultak a latin beszélők nyelvhasználatában, így a különböző *Theo-* előtagú összetett görög nevek sokszor *Thio-*, *Tio-* kezdettel jelennek meg a latin feliratokon. Erre a jelenségre nem csak észak-itáliai példát hozhatunk egy aquileiai feliratról: *Tiodora*,[20] hanem pannoniai példával is szolgálhatunk, mégpedig egy régi-újjal: a CIL 3, 13385-as feliratának *Fla(via) Theodorá*járól a Kovács Pétertől készített új kiadásban kiderült, hogy *Thiodora* volt.[21] Amennyiben a TIOTIGINO betűsor egy egységet képez, akkor annak első, TIO része minden további nélkül lehet egy *Theo-* kezdetű összetett görög személynév vulgáris latin kiejtés szerinti első tagja.

A nehézség nem is ezzel a TIO- = *Theo-* kezdettel van, hanem a folytatással, ti. a TIGINO-val, illetve nominativusban *-tiginus*-szal: **Theotiginus* nevet ugyanis egyetlen forrásból sem ismerünk, se latinból, se görögből. A feliratunkon megjelenő névalakhoz legjobban még a *Theotecnus* név hasonlít, amelyet görög és latin feliratos forrásokból viszonylag jól ismerünk, a 4. századtól kezdve. A görögben alakja Θεότεκνος, amely nem csak a birodalom keleti, hanem nyugati felén is megtalálható görög feliratokon, még Rómában is, ahol keresztény sírfeliratokon bukkan fel.[22] Latin feliratokon ritkán és egy moesia inferiori kivételtől[23] eltekintve csak Itáliában fordul elő, pl. egy nápolyi ókeresztény feliraton *Theotecnus* nominativusi alakban.[24] Általában a 4-5. századi feliratokon adatolt, de nagy valószínűséggel ez a név azonosítható egy feltehetőleg 3. századi feliraton is.[25]

---

[18] Vö. VÄÄNÄNEN (1981[3]) 55 sk.

[19] Vö. HERMAN (2003) 35 sk. és VÄÄNÄNEN (1981[3]) 45 sk.

[20] CIL 5, 1683, 2: *Tiodora*, vö. ZAMBONI (1967–68) 80.

[21] RIU S 251, 9: *Thiodora* (= *Theodora*), az új átírást az ott közölt fotó igazolja.

[22] IChUR 5, 13836, 1: Qeo/tekne (4. sz.), további példákhoz (pl. Qeo/teknoj) vö. SOLIN (2003[2]) 84.

[23] CIL 3, 14214, 24. *Theote*[*cnus*], 4. sz. vö. EDH HD043357.

[24] CIL 10, 1525, 2 (Nápoly): *Theotecnus*. További példák: IChUR 2, 5507 (Róma) *Theotecnos* (4-5. sz.), CIL 6, 32132, 3 (Róma): *T[h]eotecni*.

[25] AE (1998) 273, 5 (Ostia): *Aur(eli-) Theotec*[...] (ennek más kiegészítése mint *Theotecnus* nem lehetséges), egy Iuppiter Dolichenusnak állított feliraton, ezért a felirat valószínűleg nem későbbi a 3. századnál, mert az EDH anyagában fellelhető 174 Dolichenus-felirat egyike sem datálható 300 utánra.

A cikk szerzője jelenleg más görög nevet nem tud elképzelni feliratunk TIOTIGINO-ja mögött, mint éppen a *Theotecnus* nevet, annál is inkább, mert a vulgáris latin nyelvi változások figyelembevételével a *Tiotiginus* alak levezethetőnek, s így létrejötte lehetségesnek tűnik a *Theotecnus*-ból. Az első lépcső, a név elejétől (TIO- < *Theo-*) most eltekintve, nyilván a **Theotegnus* alak létrejötte lehetett, ahol a *-cn-* automatikus zöngésülése *-gn-*né a latin fonotaktikai szabályok miatt természetes volt.

A **Theotegnus* helyetti **Theotignus* alakban az *-e-* helyetti *-i-* lehet egyfajta inverz írásmód gyanánt a vulgáris latin hangsúlyos helyzetű *ē*, *i* > *ę* ill. *e* > *ę* hangszínfúzió következménye,[26] de lehet a *-gn-* hangkapcsolat záró hatásának eredménye is.[27]

A *Theotignus*-tól a *Tiotiginus*-hoz pedig, a név elejétől eltekintve, egy tulajdonképpen parciális jellegű, de a vulgáris latin nyelvemlékeken megfigyelhető jelenségen keresztül jutunk el, amit anaptyxis-nek hívunk. Az anaptyxis, azaz bontóhang beiktatása bizonyos mássalhangzó-kapcsolatok elemei közé általában ugyan nem jellemző a vulgáris latinra: ezt ugyanis e változásnak éppen az ellenkezője, a synkopé, a hangsúlytalan rövid magánhangzóknak bizonyos helyzetekben többé kevésbé általános kiesése jellemez. A császárkori vulgáris latin jellegű feliratokon ennek ellenére bontóhang számos alkalommal megjelenik, különösen a zárhangok és nazálisok vagy likvidák alkotta csoportokban (pl. *digna* helyett *digina*)[28], görög kölcsönszavak, személynevek esetében is (pl. Λύχνις > *Lychnis* helyett *Lychinis*).[29] E bontóhangok olykor nem csak írásban jelentek meg, hanem ki is ejtették őket, s ebben a formában kerültek be az újlatin/román nyelvekbe, pl. *cicinus* < *cycnus* / *cygnus* (< κύκνος).[30] Számos esetben azonban inkább csak azt jelölhették velük, hogy az illető mássalhangzó-kapcsolatot valóban mássalhangzócsoportnak kell ejteni, és nem pedig hasonult hosszú mássalhangzónak: tehát pl. hogy egy *-gn-* hangkapcsolatot nem hosszú veláris nazálisnak, [ŋ:]-nek kell ejteni (mint a *signum* helyetti *sinnum*-ot, vagy a *signifer* > *sinnifer*-ből rövidült *sinifer*-t), hanem veláris zárhang és nazális kapcsola-

[26] Vö. CIL 6, 21033, 5: *parintes* (= *parentes*).
[27] Vö. LEUMANN (1977) 45.
[28] CIL 6, 25741, 4 (Róma): *digina*, vö. LEUMANN (1977) 102-104.
[29] CIL 9, 5055, 1 (Picenum): *Lychinis*.
[30] Vö.. REW s.v. cycnos – cycinos. 1. ol. *cigno*... 2. óol. *cecino, cecero*, ol. dial. (Veron.) *tsezeno*, (Velen.) *siézano*..., szárd (Campid.) *sisini* stb..; a 4. sz. végén keletkezett ún. Carmen contra paganos 10. sorában adatolt *cycynum* alakhoz vö. ADAMIK, B. (1995) 199 sk.

tának, [gn]-nek (mint a *siginifero* alakban).[31] Mivel esetünkben a bontóhang nem *-cn-* (mint az idézett *cicinus* esetében), hanem *-gn-* kapcsolatot választ szét, elképzelhetőnek tartjuk, hogy a *Tiotigino* alakban is ez a pusztán jelölő szerepű, de ki nem ejtett bontóhang figyelhető meg.

Az eddigieket összegezve azt mondhatjuk, hogy a TIOTIGINO alak (RIU 737 = IPSSTA 35) nagy valószínűséggel a *Theotecnus* személynév dativusának [tyotegno] / [tyotigno] ejtésű vulgáris latin változatát rejti.[32] Így a másodlagos [j] egy újabb példányát azonosíthatjuk Pannoniában, ahol immár 19 előfordulás igazolja, hogy ennek a [j]-nek az elterjedtsége nem maradt el jelentősen a Észak-Itáliában vagy Dalmatiában mérttől (vö. 1. táblázat).[33]

II. Ezek után rátérhetünk a másodlagos [j] okozta palatalizációra, amely a megelőző zárhangot érintette. E palatalizációs jelenségek kutatása nem tartozik az egyszerű témák közé, már csak azért sem, mert a palatalizációk a zárhangok típusától és a földrajzi területektől függően különböző folytatásokat eredményeztek az újlatin / román nyelvekben.[34] A helyzetet nehezítik a latin anyag értelmezési problémái is, így az egész kérdéskört óvatossággal kell kezelni. A latin forrásokból annyi bizonyos, hogy a /t/, /d/, /k/ + [j] kapcsolatoknál a palatalizációk sporadikusan már a Kr. u. 1-2. században megjelentek, de gyakoribbá csak a 3-4. vagy annál későbbi századokban váltak (a jelenség általánossá válásának késői volta következik a széles körű, de eltérő újlatin folytatásokból). Ezek a palatalizált zárhangok, ill. affrikáták új hangok voltak a latin hangrendszerben, következésképpen nem lehetett őket a latin ábécé egyetlen betűjével sem megfelelően írásban

[31] *siginifero* (Hispania citerior, HEp 7, 1173, 2-3), *sinifer* (Pannonia, RIU 410, 5), *sinnum* (Róma, CIL 6, 10944, 2-3).

[32] Ez természetesen azzal a következménnyel jár, hogy *Plotius Higinus*, *Plotius Polideucus* nem létezett, azaz két görög nevű római lovagunkat, Theotecnust és Polideucust törölnünk kell a Plotiusok népes sorából. FEHÉR (2007) 347 névtani ellenvetése („egynevűvé válik a két (méghozzá lovagrendű) elhunyt") nem mérvadó, mert egy ilyen, relatíve késői feliratnál *eques Romanus*-ok esetében is előfordul puszta cognomennel történő névmegadás, vö. AE 1935, 152. *Aurelio eq(uiti) R(omano)*, Római sírfelirat (310-320 között, EDH HD023422, fotóval, amelyről kiderül, hogy nincs törés a kő elején, tehát nem kell *duo* vagy *tria nominá*val számolnunk). A római császárkor történetéből ismert Theotecnusokhoz, pl. ahhoz, aki a 4. sz. elején Antiochiában mint *curator civitatis* kétes érdemeket szerzett a keresztényüldözésekben vö. KP 5, 732, további Theotecnusokhoz (4. sz-tól) vö. RE 5,2 (1934) 2253 sk.

[33] Vö. ZAMBONI (1967-68) 79-81, SKOK (1915) 24; Gallia tekintetében vö. PIRSON (1901) 47 sk, Dacia és Scythia Minor tekintetében STATI (1961) 38 és 40 sk.

[34] A /t/, /d/, /k/, /g/ + [j] újlatin / román folytatásaihoz vö. BANFI (1996) 194 sk.

megjeleníteni. Ezért nem meglepő, hogy jelölésükre a latin szövegekben – kevés következetességgel – különféle betűket használtak.

Például a palatalizált /d/ hangot I vagy Z, néha G betűvel, illetve DI, DZ kettős betűvel jelölték. Feliratos példákat bőségesen hoznak a standard összefoglalások (Väänänen, Kiss, Herman vagy Mihăescu), így csak néhány illusztratív példát idézünk: *adiutor* helyett *Aiutor*[35] Dalmatiából (CIL 3, 1967, Kr.u. 302), *Adzutor* Africából (CIL 8, 26683), *adiutoribus* helyett *azutoribus* Africából (CIL 8, 18224), *co(n)iugi* helyett fordított írásmóddal *codiugi* (CIL 10, 2559 Puteoli) és *congiugi* (CIL 11, 1016, Itália), *baptizata*, ill. *baptizatus* helyett *baptidiata* Rómából (IChUR 927, Kr.u. 459), ill. *baptidiatus* Hispaniából (CIL 2^2/5, 335 = ILCV 1511b). A [j] előtti palatalizált /t/ hangot C vagy S betűvel, ill. TS, TZ kettős betűkkel jelölték, például: *Nepotianus* helyett *Nipocianus* Dalmatiából (CIL 3, 9623), *Innocentia* helyett *Innocensa* Africából (CIL 8, 21751), *Crescentianus* helyett *Crescentsianus* Rómából (CIL 14, 246, Kr. u. 140) *Laurentio* helyett *Laurentzio* Moesia Inferiorból (CIL 3, 12396 = ILBulg 150).[36]

Pannonia esetében Mihăescu[37] öt példát hoz [j] előtti palatalizált /t/ hangra, ami nem is lenne olyan kevés a Dalmáciában regisztrált 8 esethez képest (vö. 1 Táblázat). Fehér (2004 176) vizsgálatai azonban e példák felhasználhatóságát joggal vonták kétségbe, hiszen közülük 3 bennszülött névben figyelhető meg, amelyekben latin hangváltozás tükröződéséről nem beszélhetünk: *Matsiu* (CIL 3, 3602), *Batsio* (CIL 3, 10414) és *Utsia* (CIL 3, 3599). A negyedik példa *Tertio* helyetti *Tercio* (CIL 3, 3818)[38] pedig nem is pannoniai, hiszen Emonának (Igg) azon korszakából származik, amikor az 1. sz. végétől kezdve a város és területiuma már Itáliához tartozott. Az ötödik példa (*In]nocensi[ius* vagy *i]nnocens i[uvenis*?) pedig töredékes, többféle kiegészítésre módot adó volta miatt nem használható fel.[39]

Minthogy feliratos példánk így nincsen Pannoniából a [j] előtti /t/, /d/, /k/ palatalizációjára, Fehér (2004) kissé lehangoló következtetését elfogadva azt gondolhatnánk, hogy ez a típusú hangváltozás Pannoniában egyáltalán

---

[35] Az *Aiutor* (CIL 4, 7069), *Aiutoris* (CIL 10, 8058) formák már Pompeiben adatoltak, vö. VÄÄNÄNEN (1981[3]) 52.

[36] Vö. LUZSÉNSZKY (1933) 100, KISS (1972) 55 sk., MIHĂESCU (1978) 197 sk., VÄÄNÄNEN (1981[3]) 52 skk., HERMAN (2003) 40-42.

[37] MIHĂESCU (1978) 197, vö. LUZSÉNSZKY (1933) 100.

[38] Ugyanígy *Tercius* Sittichből, Emonától délkeletre (CIL 3, 3898).

[39] CIL 3, 14340[7] (keresztény sírfelirat Sirmiumból, 4-5. sz.): ... *in h]oc loco p[ositi | in]nocensi[...*),.ugyanez Brunšmid kiadásában, KSHNM n. 407: *[in h]oc loco p[ositus est | i]nnocens i[uvenis* ?, vö. FEHÉR (2007) 388.

nem létezett.[40] A [j] előtti /d/ esetében azonban esetleg mégis beszélhetünk pannoniai adatoltságról, amennyiben a [j] előtti /d/ hiányát is a palatalizációs jelenségek körébe vonjuk. Fehér (2004) nem így tett, ezért érthető, hogy kihagyta a következő két pannoniai példát: *adiutricis* helyett *aiutricis* (Sopianae, RIU 987, 4, 2-3. sz.), ill. *aiutric(is)* (Carnuntum, MC 1, Kr. u. 118-150, Lupa i.d. 49), amelyek esetében a *d* [j] előtti egyszerű kiesésére gondolt.[41] Ezek az *aiutrix* formák azonban inkább a [j] előtti /d/ palatalizációját tükrözhetik, amennyiben figyelembe vesszük a fentebb idézett *Aiutor* ~ *Adzutor* változatokat, vagy még inkább az inverz írásmódú *codiugi* alakot *coiugi* helyett (*coniugi*) vagy a *baptizata* helyetti *baptidiata* formát, ill. a *Lazarum* helyetti *Lajarum* alakot Dalmatiából (CIL 3, 10190). Ezek a változatok mind a [dj] mássalhangzó-kapcsolat affrikáta vagy frikatíva ejtését mutatják, amit a feliratokon *vice versa* DI ~ I ~ Z ~ DZ betűkkel jelölhettek.

Így – legalább a [j] előtti /d/ esetében – két palatalizációs esetet regisztrálhatunk, amihez járulhat még egy harmadik, eddig figyelembe nem vett példa is. Egy negyedik századi savariai ókeresztény feliraton egy érdekes és egyben unikális név olvasható: *Iodorus*. E hapax cognomen kontextusa a következő: (CIL 3, 4220, RIU 78, Nagy 2007 188): *Bon(a)e memori(a)e in deo / vivas Aur(elius) Iodorus civ(es) / Graec(us) ex regione La(o)dic(ena) q(ui) / vix(it) an(nos) L et Aur(elio) <F>ron/toni an(norum) II et Aur(eliae) Celsi/n(a)e m(ensium) VIIII Aur(elia) Domnica u/xor con(iugi) car(issimo) et fil(iis) dul(cissimis) / mem(oriam) viva fecit.*[42] Fordítása[43]: „Istenben élj! Aurelius Iodorus, Laodicea vidékéről (származó) görög polgár, aki 50 évet élt, a 2 éves Aurelius Fronto, és a 9 hónapos Aurelia Celsina jó emlékének. Aurelia Dominica a feleség, legkedvesebb férjének, legédesebb gyerekeinek, életében csináltatta a síremléket."

[40] FEHÉR (2007) 387-389 ennél egy fokkal óvatosabb: bár egyértelmű példánk nincs rá, a 3. század közepétől kezdve elvileg bekövetkezhetett.

[41] FEHÉR (2004) 172, FEHÉR (2007) 343; Fehér hasonlóan magyarázza, vitathatóan, a *coniux* helyetti *coiux* alakokban az *n* hiányát, vö. a *co-* / *con-* prefixumok alternációjára építő értelmezést: HERMAN (2003) 25.

[42] Átrajzolás: RIU, Fotó: O. Harl in Lupa id. 3318).

[43] Ford. NAGY (2007) 170 (no. 188).

BONE·MEMORIE INDEO
VIVA S·AVR·IODORVS·CIV
GRAEC·EXREG·LADICEQ·
VIX·AN·L·ET AVR·ERON
TONI·AN·II·ETAVR·CELSI
NEM·VIIII·AVR·DOMNICA·V·
XOR·CON·CAR·ET·FIL·DVL·
MEM·VIVAFECIT

78

A *Iodorus* nevet RIU1-4Reg 52 és az OPEL 2, 223 önálló lemmába veszi fel, ezzel az egyetlen előfordulással. Ez a Iodorus, mint látható, görög származású volt, valószínűleg a syriai Laodiceia város körzetéből került

Pannoniába, és alkalmazkodva a latin nyelvű[44] provincia viszonyaihoz, romanizálódott, sőt feltehetőleg latin nyelvűvé vált. A felesége, aki állíttatta a sírfeliratot, nyilván latin anyanyelvű volt, amit a nevén túlmenően a vulgáris latin nyelv jellegzetességei is alátámasztanak. Már maga a feleség neve, *Domnica*, is vulgáris latin, synkopált kiejtést tükröz, igaz csak közvetetten.[45] A teljesen általános és régen bekövetkezett *ae* > *e* változás helyesírási lecsapódásán túlmenően (*Bone memorie*, *Celsine*), a *Laodicena* helyetti *Ladicena*-ban is vulgáris latin ejtés hatása tükröződik, mégpedig az *ao* diftongus redukciója *a*-ba.[46]

Visszatérve *Iodorus*ra, a *cives Graecus*ra, rövid vizsgálódás után kiderül, hogy ilyen görög név nem létezik. Az viszont látszik, hogy valamilyen *-dorus* (-δωρος) utótagú összetett görög névről lehet szó. Ilyen típusú név persze rengetegféle van, de a *Iodorus* esetében mindössze két eshetőséggel számolhatunk: az egyik a *Theodorus* (Θεόδωρος) a másik pedig a *Diodorus* (Διόδωρος).[47] A *Iodorus* név, a vulgáris latin nyelvi fejlődések ismeretében, szerencsére mindkét névből könnyen levezethető. A *Tiotigino* névalak kezdetével kapcsolatban fentebb mondottak nagyrészt itt is érvényesek, különösen a hiátusban álló *e*, ill. *i*-ből származó [j]-ről mondottak, akár a *Theodorus* akár a *Diodorus* fejleményével állunk szemben. Amivel a *Iodorus* név többet ad nekünk, az a magánhangzó előtt, tehát hiátusban álló szókezdő *ti- di-* [ty-, dy-] palatalizációjának, asszibilációjának nyoma. Mint láthattuk, ezeket a palatalizált hangokat többféleképpen jelölhették az írott szövegekben, de a következő példákra tekintve úgy tűnik, hogy az I betűt inkább használták a palatalizált *dj*, mint a palatalizált *tj* visszaadására: *Ionysi* = *Dionysi* (Aquileia, InscrAqu 2, 2825,), *Ionysus* = *Dionysus* (Róma, IChUR 943, 4-5. sz.), *Zonysius* = *Dionysius* (Dalmatia, CIL 3, 3174a), *Iosimus* =

[44] Ti. Pannonia a Birodalom latin hivatalos nyelvű övezetéhez tartozott, vö. ADAMIK B. (2006), aminek messze ható következményei voltak a nyelvi romanizációs, azaz a latinizációs folyamatra, vö. ADAMIK B. (2004).

[45] Ti. *Domínica* antepaenultima hangsúlyú, így az *í* nem eshetett ki, csak az alapszavában a *dóminus* > *domnus* / *dómina* > *domna* esetében történhetett meg az *i* kiesése, ill. a *Dominica* analógiásan is követhette a *Domna* / *domna* hangalakját, így közvetetten mégis csak a synkopéról tanúskodik.

[46] Az *au* > *a* redukcióhoz hasonlóan, mint az *Augusto* helyetti *Agusto*-ban egy Nero-kori feliraton Pompeiből (CIL 4, 2124); e szónál ez az ejtésmód folytatódik az újlatin nyelvekben is, ol., sp. *agosto* stb., vö. VÄÄNÄNEN (1981[3]) 39.

[47] Az utóbbi, a *Diodorus* név, bár a provinciákban latin feliratokon sokszor megtalálható, Pannoniában csak egyetlen, carnuntumi, mégpedig görög feliraton fordul elő, ott viszont kétszer (CIL 3, 11293 = CIGP 6, OPEL 2, 101.). A *Theodorus* név viszont, különösen női, *Theodora* formájában viszonylag gyakorinak mondható Pannoniában (OPEL 4, 119, a 8-ból 6 női forma).

Zosimus (Pompeii, CIL 4, 4599).[48] A palatalizált [tj] visszaadására inkább a C, S, Z, betűket, vagy a TS, TZ kettős betűket használták, pl. *Izofilus* = *Theophilus* (Appendix Probi 46. *Theophilus non Izofilus*).[49]

Mindent egybevetve Pannoniából csak a *d* [j] előtti palatalizációjára vannak példáink, a többi zárhangéra, tehát a *t*, és a *k* [j] előtti változására nincsenek.[50] Ez a gyér adatoltság ugyanakkor teljesen érthető és elfogadható, ha figyelembe vesszük egyrészt Pannonia provincia nyelvi romanizációjának szerény mértékét, másrészt a provincia latin anyanyelvű lakosságának sanyarú sorsát a késő ókorban. Mint ismeretes, a 4. század végétől kezdve a népvándorlás viharai szétzilálták és kiszorították a többnyire a városias településeken élő latin nyelvű lakosságot a provincia területéről, déli és nyugati irányba (Észak-Itália és Dalmatia területére).[51] Így, noha a másodlagos [j] hangnak a többi, jóval mélyebben romanizálódott provincia (pl. Dalmatia vagy Venetia és Histria) anyagához képesti megfelelő adatoltsága kellő alapot nyújthatott volna e palatalizációk bekövetkeztéhez, ezek a jellegzetesen késő latin változások mégsem valósulhattak meg a tartomány latinizált lakosságának erodálódása miatt. A [dj] kapcsolat palatalizációjának világos pannoniai példái mutatják ugyanakkor, hogy lett volna esély e jellegzetes vulgáris latin hangváltozás elterjedésére a provinciában, de ez az esély nem tudott valósággá válni a késő ókori Pannonia kedvezőtlen szociolingvisztikai környezete miatt.

---

[48] Vö. ZAMBONI (1967-68) 100, KISS (1972) 56, HERMAN (2003) 41, SKOK (1915) 39, VÄÄNÄNEN (1981[3]) 53; vö. még a nem feliratos példákat *iosum*, *iosu*, ill. *zosum* = *deorsum*, VÄÄNÄNEN (1981[3]) 53.

[49] Vö. VÄÄNÄNEN (1981[3]) 54.

[50] A *d* [j] előtti palatalizációja Victorinus, poetoviói püspök műveiben is (3. sz. 2. fele) is adatolt: *zadematus* = *diadematus* 120, 1, *zabuli* = *diaboli* 132, 8., *zabulum* = *diabolum* 138, 8 és inverz írással *exorcidiaretur* = *exorcizaretur* 35, 13; vö. MIHĂESCU (1978) 4, 198 és FEHÉR (2007) 388. De ezek a változatok a Victorinus által használt forrásokból is származhatnak, így dialektológiailag nem hasznosíthatók.

[51] Vö. ADAMIK, B. (2003).

Függelék: 1. Táblázat

(† = keresztény)	**Pannonia**	**Dalmatia** Skok (1915)	**Venetia – Histria** Zamboni (1967-68)	**Dacia – Scythia Minor** Stati (1961)	**Gallia** Pirson (1901)
[j] (eV~iV)	10 (+ 9 metrikai)	30	23	9	24
[tj] → < S / SI / CI / TS / TZ >	–	7 (/2 †) (+ 1 *ti*V~*ci*V)	4 (/4 †) (+ 5 *ti*V~*ci*V)	1	24 (6-7. sz.) (+ 31 *ti*V~*ci*V / ebből 7 db 6-7. sz-i)
[dj] → < I / Z / DZ >	3 (/1 †)	6 (/2 †)	8 (/4 † / 1 db 6. sz. utáni)	1	3 (/3 † / ebből 2 db 7. sz-i)
[kj] → <TI>	–	(3 *ti*V~*ci*V)	(5 *ti*V~*ci*V)	–	(+ 31 *ti*V~*ci*V)

Felhasznált irodalom

ADAMIK, B. (1995). „Das sog. Carmen contra paganos." *AAntHung* 36, 185-233.

ADAMIK, B. (2003). „Die verlorene Romanität in Mösien, Thrakien und Pannonien". In: Ernst G et al. (szerk.). *Romanische Sprachgeschichte. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen. 1. Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft 23.1.* Berlin – New York, 675-683.

ADAMIK, B. (2004). „Romanizáció és hivatalos nyelvhasználat". In: Horváth L. et al. (szerk.). *GENESIA. Tanulmányok Bollók János emlékére.* Budapest, 455-468.

ADAMIK, B. (2005). „»Fehlerhafte« lateinische Inschriften aus Pannonien". In: Kiss, S. et al. (szerk.). *Latin et langues romanes. Études de linguistique offertes à József Herman à son 80ème anniversaire.* Tübingen, 257-266.

ADAMIK, B. (2006). *Nyelvpolitika a Római Birodalomban.* Budapest.

ADAMIK, B. (2008). „Remarks on the Changes of Consonantism in Pannonian Latinity as Evidenced by the Inscriptions". In: Wright, R. (szerk.). *Latin vulgaire – latin tardif VIII. Actes du VIIIe colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Oxford, 6 - 9 septembre 2006.* Hildesheim, 103-111.

ADAMIK, T. (1995). „La versification des épitaphes de la Pannonie". In: Callebat, L. (szerk.). *Latin vulgaire – Latin tardif 4.* Hildesheim – Zürich – New York, 435-444.

AE = L'Année Epigraphique, Paris 1888–

ALFÖLDY, G. (1968). [IPSSTA]. *BJ* 168 547-549.

App. Prob. = DA SILVA NETO, S. (1956). *Fontes do latim vulgar o Appendix Probi.* Rio de Janeiro.

BANFI, E. (1996). „Tendenze romanze communi 1. Fonetica". In: Holtus, G. et al. (szerk.). *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL) II, 1.* Tübingen 163-199.

CIGP = KOVÁCS, P. (2007). *Corpus Inscriptionum Græcarum Pannonicarum.* (Editio III. aucta). Debrecen.

CIL = MOMMSEN, Th. et al. (1863–). *Corpus Inscriptionum Latinarum 1–*, Berlin.

EDCS = Epigraphik-Datenbank Clauss / Slaby (http://oracle-vm.ku-eichstaett.de:8888/epigr/epigraphik_de)

EDH = Epigraphische Datenbank Heidelberg (http://www.uni-heidelberg.de/institute/sonst/adw/edh/index.html)

FEHÉR, B. (2004). „The Voice of Stone. Epigraphy and Phonetics, Based on Pannonian Data". In: *Epigraphica II.* (HPS 11). Szerk. Németh, Gy. – Piso, I., Debrecen, 169-184.

FEHÉR, B. (2007). *Pannonia latin nyelvtörténete.* Budapest.

HERMAN, J. (1968=1990²). „Latinitas Pannonica. Vue d'ensemble des caractéristique de la latinité pannonienne: un essai". In: idem, *Du latin aux langues romanes. Études de linguistique historique*. (Szerk. S. Kiss). Tübingen, 105-120.

HERMAN J. (2003). *Vulgáris latin. Az újlatin nyelvek kialakulásának útja*. Budapest.

IChUR = *Inscriptiones christianae urbis Romae. Nova series*, Roma 1922–

ILJug = ŠAŠEL, A. – ŠAŠEL, J. (1963–1986). *Inscriptiones Latinæ quæ in Iugoslavia ... repertæ et editæ sunt 1–3*. Ljubljana.

InscrAqu = BRUSIN, J.B. (1991–1993). Inscriptiones Aquileiæ 1-3. Udine.

IPSSTA = ČEŠKA, J. – HOŠEK, R. (1967). *Inscriptiones Pannoniæ superioris in Slovacia Transdanubiana asservatæ*. Brno.

KISS, S. (1972). *Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*. Debrecen.

KP = *Der Kleine Pauly. Lexikon der Antike*. 1–5. Stuttgart 1964.

KSHNM = BRUNŠMID, J. (1904–1912). Kameni spomenici Hrvatskoga Narodnoga Muzeja u Zagrebu. *VHAD* (*Vjesnik Hrvatskoga Archeološkog Društva*) 7-12.

LEP = FEHÉR, B. (1997). *Lexicon Epigraphicum Pannonicum continens omnia verba Latine scripta inscriptionum Pannonicarum publici iuris factarum*. Budapest.

LEUMANN, M. (1977). *Lateinische Laut- und Formenlehre*. München.

Lupa = Ubi erat Lupa, Römische Steindenkmäler. (http://ubi-erat-lupa.org/)

LUZSÉNSZKY V. (1933). „A pannoniai feliratok nyelvtana". *EPhK* 57, 95-100, 228-231.

MC = VORBECK, E. (1980). *Militärinschriften aus Carnuntum*. Wien.

MIHĂESCU, H. (1978). *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*. Bucureşti – Paris.

NAGY, M. (2007). *Lapidárium. A Magyar Nemzeti Múzeum régészeti kiállításának vezetője: Római Kőtár*. Budapest.

OPEL = LŐRINCZ, B. (1999–2005). *Onomasticon Provinciarum Europæ Latinarum I²–IV*. Wien – Budapest.

PIRSON, J. (1901). *La langue des inscriptions latines de la Gaule*. Bruxelles.

RE = *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*. Stuttgart, 1894–1972.

REW = MEYER-LÜBKE, W. (1935). *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg.

RIU = BARKÓCZI, L. et al. (1972–2001). *Die römischen Inschriften Ungarns 1-6*. Budapest – Bonn.

RIU S = KOVÁCS, P. (2005). *Tituli Romani in Hungaria reperti* (Supplementum of RIU). Budapest – Bonn.

RIU1-4Reg = LŐRINCZ, B. et al. (1991). *Die römischen Inschriften Ungarns (RIU). Registerband zu Lieferungen 1-4*. Bonn – Budapest.

SKOK, P. (1915). *Pojave vulgarno-latinskoga jezika na natpisima rimske provincije Dalmacije*. Zagreb.

SOLIN, H. (2003[2]). *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch 1*. Berlin – New York.

STATI, S. (1961). *Limba latina in inscriptiile din Dacia si Scythia Minor*. Bucureşti.

TitAqu = KOVÁCS, P. – SZABÓ, Á. (2009–2010). *Tituli Aquincenses 1-2*. Budapest.

VÄÄNÄNEN, V. (1981[3]). *Introduction au latin vulgaire*. Paris.

Victorinus = *Victorini Episcopi Petavionensis Opera*. Szerk. J. Haussleiter, Vindobonæ – Lipsiæ, 1916.

ZAMBONI, A. (1967–68). Contributo allo studio del latino epigrafico della X Regio Augustea (Venetia et Histria). Fonetica (Vocali in iato e consonantismo). *AIV* 126, 77–129.

BALOGH Péter
Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

Jelentésváltozások francia kifejezésekben

CHANGEMENTS SÉMANTIQUES DES EXPRESSIONS FRANÇAISES L'étymologie phraséologique est sans aucune doute l'un des domaines de recherches les plus complexes de la linguistique. L'analyse diahcronique des expressions figées nécessite des connaissances approfondies non seulement en linguistique diachronique, mais aussi en sémantique et parfois même en histoire : c'est que ces expressions représentent un lien entre synchronie et diachronie, car elles gardent souvent la trace d'une étape déjà disparue de l'évolution d'une langue donnée. En français, on y rencontre souvent des éléments archaïques qui n'apparaissent que dans certaines locutions (p. ex. *larigot, lurette*) ou bien des mots courants avec un sens strictement contextuel (p. ex. *se faire appeler Arthur, 22 !, boire en Suisse*). Le français, avec des périodes (presque toujours) bien documentées, représente un domaine très intéressant pour les chercheurs qui s'intéressent à ces types de changements linguistiques.

1. A szólásetimológia, mint kutatási terület

A szólásetimológia kétségkívül a nyelvtudomány egyik legösszetettebb, ám egyben legérdekesebb területeinek egyike. A szólások, állandósult kifejezések ugyanis hidat képeznek szinkrónia és diakrónia között, mivel számos esetben egy régebbi, a szinkróniában már nem megfigyelhető nyelvállapotról tanúskodnak. Archaikus szóalakok, jelentések, szintaktikai szerkezetek egyaránt feltűnnek a szólásokban, amelyek állandósult formában (többé-kevésbé) állandósult jelentéstartalommal bírnak. Archaikus jelentések természetesen a szavak szintjén is megfigyelhetőek, hiszen százával ismerünk olyan szavakat, amelyek az idők során jelentésváltozási folyamaton mentek át: ennek megállapításához elég fellapozni egy régebbi nyelvállapotot bemutató szótárt. Az ilyen változások tanulmányozásához azonban megfelelő tárgyat, azaz megfelelő nyelvet is kell találnunk: a legjobb választásnak valószínűleg az újlatin nyelvek tűnnek, hiszen esetükben jól dokumentálva két évezrednyi változási folyamatot tanulmányozhatunk és az

eddigi kutatások eredményei is széles körben elérhetőek. Például a rendszeresen megjelenő és frissített történeti-etimológiai szótárak formájában, amelyekből igen könnyen egy tucatnyit is fellelhetünk, természetesen változó színvonalon, bár az igen erős francia lexikográfiai hagyományok miatt a skálát a színvonal minősítése helyett inkább a nagyközönségnek szánt népszerűsítő jellegű, könnyen érthető, illetve a komolyabb, pontosabban tudományos, szakmai közönségnek szánt munkák között célszerű felállítani. (Mindenképpen megjegyzendő azonban az is, hogy egyes munkák esetében a kettő nem zárja ki egymást.) Alkalmanként pedig a legjelentősebb egynyelvű szótárakban is végezhetünk egyszerűbb összehasonlításokat: mind a *Petit Robert*, mind pedig a *Lexis* jelzi ugyanis a szóetimológiát, sőt, a *Lexis* a fontosabb régebbi, mára kevésbé használatos jelentéseket a szócikkek végén külön blokkban be is mutatja.

A szólásetimológia kutatásához azonban ennél komolyabb, pontosabban a történeti részt alaposabban taglaló munkákra van szükség. A régebbi nyelvállapotok megismeréséhez ugyanis elengedhetetlen a történeti nyelvészet átfogó ismerete a kutatási módszerektől kezdve a korábbi nyelvállapot ás a dialektusok ismeretén át (például lexikológia, szintaxis) az adott kor főbb történelmi hátteréig, és igen gyakran szükséges még az irodalom ismerete is: hol, mely szerzőknél érhetők tetten első ízben az adott kifejezések? Csak ezen ismerethalmaz birtokában állhatunk neki a ma is használatos állandósult kifejezések, szólások magyarázatának.

A továbbiakban olyan példákat adunk a francia nyelv fejlődése során megfigyelhető változásokból, amelyek a mai nyelvhasználók számára sok esetben rejtett folyamatok eredményeiként jelennek meg a mai francia nyelvben. Fontos szempont volt a példák válogatásánál, hogy sajátosan a francia nyelvre jellemző mintát adhassunk, mellőzve az európai kultúrkörhöz tartozó, szinte mindegyik Európában beszélt nyelvben megtalálható kifejezéseket (mint pl. olajat önt a tűzre, kanosszát jár, alfától ómegáig, stb.).

2. Példák a jelentésváltozásokra

2.1. *il y a depuis belle lurette*

Amint arra a fentiekben utaltunk, az állandósult kifejezések igen gyakran régebbi nyelvállapotot tükröznek, így alkalmanként olyan kifejezésekkel is találkozhatunk bennük, amelyek máshol nem használhatók. Az ilyen nyelvi elemeknek esetenként pontos jelentése lehet, de ismerünk olyan kifejezéseket is, ahol valójában 'értelmetlen' szavakkal van dolgunk. Ilyen például az *Il y a (depuis) belle lurette*, melynek jelentése 'már jó ideje,

régóta'. A *lurette* szó ugyanis tulajdonképpen nem létezik, annak ellenére sem, hogy a szótárban is megjelenik önálló címszóként: csak ebben a kifejezésben használatos ugyanis, más kontextusban elképzelhetetlen. A kifejezés első említése 1877-ből származik, és értelmezéséhez sokat segít egy néhány dialektusban ma is élő alakváltozat: *il y a belle heurette / hurette*. Az *-ette* szuffixum valójában kicsinyítő képző, a szó jelentése így tehát *une petite heure* lehetne, ám itt még fennáll egy probléma, ugyanis a kifejezés egyáltalán nem a közelmúltra utal. A jelentés idősíkjának kitágítását egy további elem hozzáadás, jelen esetben a *belle* teszi lehetővé: a jelenséggel más szókapcsolatokban is találkozhatunk, ahol egy egyértelműen csekély időtartamot jelző főnév jelentése a környezetében megjelenő jelző nyomán kitágul: *pour un bon moment, un sacré bout de temps* stb.

2.2. *à tire-larigot*

Az *à tire-larigot* 'nagy mennyiségben, sokat' kifejezésben hasonlóan érdekes a *larigot*, amely csak ebben a határozói értékű szókapcsolatban jelenik meg, elsősorban ivást, esetleg evést kifejező igékkel. A szótárak jeleznek egyfajta 'régi fuvola' jelentést a szónak, amely a XV-XVI. század óta ismeretes – és az érdekességek bemutatása e kifejezéssel kapcsolatban többnyire itt véget is ér. A teljes jelentés azonban ennél összetettebb, hiszen ebben a szólásban szintén érdekes a *tire* szó jelenléte, amely itt a *tirer* igéből származik : mi köze mindezeknek az iváshoz, illetve a nagy mennyiséghez?... A *tirer* itt 'kivesz' jelentésben szerepel: alapjelentésben az italt a tároló edényéből (palackot a táskából, bort a hordóból stb.), az egykor szintén használatos *à tire* kifejezés jelentése pedig 'egy húzásra' volt. A kapcsolat így már világosabb, de a *larigot* alkalmazása valóban máig rejtély. Logikus kapcsolatnak tűnik az edényből a folyadék kinyeréshez használatos tárgy (mint pl. lopótök) hasonlítása egyfajta fuvolához, amellyel gyorsan, nagy mennyiséget lehet meginni, de más feltételezések szerint a fuvolások évszázadokon át igazi nagyivónak számítottak, ami szintén kapcsolatban állhatott egy másik kifejezéssel: *flûter pour le bourgeois*, amelynek jelentése mai magyar megfelelővel kb. 'iszik, mint a gödény'. Lehet, hogy mindezen tényezők együttesen vezettek a kifejezés végső formájának kialakulásához.

2.3. *se faire appeler Arthur*

Jelentése: 'leszidnak, lehordanak valakit'. Egyes kifejezések esetében a szavak jól azonosíthatóak, ám ez lehet téves azonosítás eredménye is, vagyis a népi etimológiaként említett jelenség: amennyiben egy szónak nincs értelme, a beszélők olyan kifejezést keresnek a saját nyelvükben, amely va-

lamilyen számukra látható jelentéssel bír – még akkor is, ha az adott helyzetbe nem illeszkedik a talált jelentéssel (pl. szélsőséges példaként a magyar „agromókus"). Az említett francia kifejezés is valószínűleg hasonló folyamat eredményeként keletkezett. Az elképzelések szerint a eredete a második világháború idejéről, a német megszállás korára tehető. A megszállt városokban 20 órakor kezdődött a kötelező elsötétítés: a német őrjáratok ezen időpont körül a még akkor is az utcákon járkálókat kiabálva, megfeddve figyelmeztették (az órájukra mutogatva): *Acht Uhr!* – ami igen hasonlít a jelzett keresztnév „idegenszerű" kiejtésére…

A teljesség kedvéért megemlítjük, hogy van egy másik elképzelés is e kifejezés eredetét illetően, amely valamivel régebbre, a 20-as évekig nyúlik vissza. Akkor jelent meg ugyanis hasonló jelentésben a *se faire appeler Jules* – ennek eredete azonban teljesen ismeretlen, mindamellett feltételezhető ennek hatása is: az esetleges „névváltoztatás" értelmet adhatott egy meglévő, viszonylag újabb keletű, ám átláthatatlan kifejezésnek, pontos szituációba helyezve azt.

2.4. *22 !*

Bár a példa kuriózumnak tekinthető, akár egy szám önmagában is megjelenhet kifejezésként, erre példa a *22*, melynek jelentése 'Vigyázat!' vagy 'Figyelem!'. Eredete vitatott, egyes szótárakban 'ismeretlen' megjegyzéssel szerepel, ám ez természetesen nem jelenti azt, hogy többé-kevésbé életszerű, elfogadható magyarázatok sem állnak rendelkezésünkre. Az egyik, teljesnek tűnő magyarázat azt igazolja, hogy egyes szakmák is gazdagíthatják a hétköznapi nyelvet. Eszerint ugyanis a kifejezés a nyomdászoktól származik. A nyomdászműhelyekben ugyanis nagy figyelmet igénylő munkát végeztek, ahol a betűszedés közben nem lehetett beszélgetni: mindenkinek csendben a munkára kellett koncentrálnia. Amikor azonban a művezető kiment a teremből, a hangulat jóval oldottabbá vált, és azonnal megindult a beszélgetés. Amint valaki meglátta, hogy a főnök közeledik, elkiáltotta magát: *22!* – és a terembe visszatért a csend. A *Vingt-deux !* – ami franciául mindössze két szótag, tehát gyors „reakciót" tesz lehetővé. Ám ez nem volt elsődleges szempont, mivel a magyarázat folytatása szerint amikor a „nagyfőnök" közeledett, akkor *44!* hangzott el, a személy fontosságának függvényében. A magyarázatot a betűméretekben találjuk: 9, 10 – ezek még normál betűméretek, de a 22-es méret már határozottan nagyobb (pláne a 44-es) – ami jól kifejezi a műhelybéli hierarchiát is. E számok ráadásul munka közben, természetes módon is elhangzottak, így a figyelmeztetésnek igazán diszkrét módját használták a nyomdai munkások. Más elképzelések nem

feltételezik a speciális közeget a kifejezés eredeteként: az abc-ben elfoglalt helyük szerint a *chef* szó betűinek értéke szintén 22-t tesz ki, így ennek alapján is szolgálhatott a szám a főnök közeledtének jelzésére. Megint mások szerint a korabeli rendőrkabáton 22 gomb volt (vagy egy hasonló elképzelés szerint csak 11, de a rendőrök mindig kettesével jártak), így a „veszélyt" az érkező, közeledő rendőrök jelentették. Ezen a nyomon folytatva a magyarázatokat, mások szerint az áll a kifejezés hátterében, hogy a bűnözők által leginkább kedvelt kés pengéje 22 cm-es volt: e veszélyre figyelmeztetett a szám. Vannak, akik szerint valójában itt a *Vingt dieux !* (kb. 'Te jó ég!') deformálódásáról van szó.

2.5. *au pif / au pifomètre*

Jelentése: 'körülbelül, hozzávetőleg'. Mi állhat a jelentésátvitel hátterében? Első ránézésre nem látható át a kapcsolat az orr és a becslés között – pedig a jelentés ismeretében utólag igen logikusnak tűnik a magyarázat. Az orr ugyanis a veszély „kiszimatolására" is használható (néha egészen konkrétan is: például gázszivárgás esetében), azaz felmérhetjük, megbecsülhetjük vele a veszélyt: az orr tehát a „becslés szerveként" jelenik meg, amelyből újabban még egy „mérőeszközt" is kifejlesztett a nyelv.

2.6. *avoir ses ours*

'Menstruál'. A jelentés, mint az előző példa esetében, itt is teljesen átláthatatlannak tűnik. E XX. század eleje óta élő kifejezés magyarázata is visszanyúlik a XIX. századba, ahol bizonyos szavak ejtése még nem volt azonos a maival. Akkoriban még az *avoir ses jours* kifejezés volt használatos és a tréfás jellegű kifejezéshez a hiányzó láncszemet az magyarázza, hogy akkoriban az *ours* szót a ma hallható szóvégi *s* nélkül ejtették ki. Ebben az esetben tehát a hiányzó láncszemet nem jelentésátvitel adja.

2.7. *se faire blackbouler*

Idegen eredetű szavak gyakran tűnnek fel a franciában: manapság különösen az anglicizmusok jelennek meg nagy számban, főként önállóan főnévként, igeként, illetve alkalmanként kifejezésekben (*scoop, blister* stb. amelyekből származtatott alakok is képezhetők, pl. az utóbbiból a *déblistérer* ige). Érdekes képződmény azonban a *blackbouler* ige, amely egyértelműen csak

félig anglicizmus[1]: a *black* mellett a *bouler* francia ige, amelynek szleng jelentése (*envoyer qqn bouler*) 'elutasítani'. Jelentésben hasonló a magyar 'kigolyóz' ige. Meglepő azonban az a tény, hogy az ige első megjelenése 1770-ből ismert! Az ige nyelvi szilárdságát mutatja, hogy még a XIX. század elejéről ismert a főnévi forma is: *blackboulage*. A jelentés egy hagyomány alapján válik világossá: a klubokban a szavazás úgy történt, hogy a régi tagok egy új tag felvételének támogatása esetén fehér, elutasítása esetén fekete golyót tettek egy urnába. A fekete golyó tehát az elutasítást jelentette.

2.8. *boire / faire quelque chose en Suisse*

A kifejezés jelentése: 'egyedül inni vagy csinálni valamit'. A jelentés megértéséhez először pontosítani kell: az *en Suisse* nem azt jelenti, amire alighanem mindenki elsőre gondol, vagyis hogy 'Svájcban', hanem azt, hogy 'úgy, mint egy svájci'. Ez azonban újabb problémát vet fel, mivel azt sugallja, hogy a svájciak szeretnek mindent egyedül csinálni, különösen pedig inni – ami pedig egyértelműen cáfolható, főként ha a német nyelvű területekre gondolunk, ahol a közös sörözéseknek köztudottan nagy hagyománya van. Eredetileg a kifejezésben nem az *en Suisse* forma jelent meg: a XIX. század elején *boire avec son Suisse*, illetve *faire Suisse* alakban volt használatos. A kifejezés értelme katonai eredetű. A katonai „etikett" 1833-ban a következőket mondja: „*...le soldat a pour point d'honneur de ne jamais manger ou boire seul (...) et on dirait de lui : il boit avec son Suisse*". Ezzel párhuzamosan használatos volt a *faire Suisse* forma is: kicsit később, de még szintén a XIX. században olvasható: "*... un soldat français ne boit jamais seul, ne doit pas faire Suisse (...)*". Az *en Suisse* alak csak 1920 után terjedt el. Megmagyarázandó azonban mindenekelőtt a 'svájci' szó megjelenése. Az ivással közel áll a kapcsolathoz, ugyanis a XVII. századtól kezdve használatos volt a *boire comme un Suisse* 'nagyon sokat iszik' jelentésben. A megfejtés azonban egy hihető magyarázat szerint a Svájci Gárdánál keresendő. Mivel ennek tagjai németajkúak voltak, így többnyire nem iszogattak együtt a francia nyelvű katonákkal, ráadásul nem a francia szokás szerint mindig más-más által fizetett „körönként" ittak, hanem mindig mindenki a maga italát fizette. Érdekes még a birtokos determináns megjelenése, a *son Suisse*: ez ugyanis szintén nem Svájc lakosaira vonatkozik, hanem a gazdagabb családok ajtónállóira, testőreire, akikre szintén ez a kifejezés volt használatos (nyilván nem véletlenül, hanem a Svájci Gárda

[1] A franciában fellelhető anglicizmusokkal kapcsolatban l. Őrsi Tibor, *Lexikológiai és szaknyelvi tanulmányok*, Eger, Líceum Kiadó, 2009., pp. 32-44.

hasonló funkciója miatt). A kifejezés feltehetőleg arra utal, hogy a gazdag családok tagjainál nem nézték jó szemmel, ha nem vegyültek el a többiekkel, hanem saját szolgaszemélyzetüktől körülvéve elkülönültek.

2.9. *couper l'herbe sous le pied*

A szólás érdekes képet mutat be, 'valakit megfoszt valamilyen nagyon várt előnytől' hozzávetőleges, tágan értelmezhető jelentésben – a szövegkörnyezet függvényében. A kép azt sejteti, hogy valaki számít rá, hogy fűre fog lépni – de valaki kivágja azt „a lába alól". A szólás kulcseleme itt tehát a fű, amely az eredményt jelképezi, amelyet az illető vár. A kifejezés a XVI. században jelent meg, de az *herbe* szó jelentésváltozása, amely alapján maga a kifejezés kialakulhatott, régebbre nyúlik vissza. A szó jelentésmezeje addigra jelentősen kiszélesedett, és a XIV. század környékére *herbes* formában (TB) számos zöldségfélére is alkalmazták, egyfajta hiperonimaként. Még pontosabban minden olyan növényre használható volt, amelynek a levelét elfogyasztották[2]. Innen tovább tágult a szó jelentésköre, és mindenféle zöldségre használatossá vált: erről a folyamatról tanúskodik például a *bouillon aux herbes* 'zöldségleves', amelynek elkészítéséhez több zöldségféle is szükséges, de említhetjük a *marché aux herbes*-et is. E kiterjedt jelentésmezőből alakult ki egy metaforikus jelentés: az *herbe*, mint a megélhetés alapja, amelyet szintén őriz egy kifejezés: *l'herbe lui manque sous les pieds* 'nincs miből élnie' jelentésben és ez a kifejezés képszerűségével kapocsként szolgál a vizsgált jelentés kialakulásához, hiszen itt a fű, bár átvitt értelemben, de az alapjelentésre utaló képpel jelenik meg. Kialakulásában valószínűleg még egy kifejezés is közrejátszhatott, a *couper les vivres*, amely szintén a valamitől való megfosztásra utal, és így a két kifejezésből a passzív igei jelentést (*manquer*) tartalmazó képből a másik kifejezés aktív jelentésű igéjének átvételével kialakult a *couper l'herbe sous le pied*, első jelentésében körülbelül: 'megakadályoz valakit abban, hogy a létfenntartásához szükséges eszközökhöz jusson', amely mára jelentős mértékben kiszélesedett. Az ige esetenként lehet *faucher*, ill. *tondre* is.

2.10. *haut le pied*

Jelentése: 'könnyen, erőfeszítés nélkül'. A régebbi nyelvhasználatban a kifejezés a *s'en aller* igével volt használatos (*s'en aller haut le pied*), jelentése az volt, hogy 'futva elmegy'. A franciában és a magyarban egya-

[2] Megjegyzendő, hogy e kifejezés párjai voltak a *racines* és a *gousses*, amelyeket a föld alatt növő, illetve a kifejtéssel nyerhető növényekre használtak, pl. répa, ill. borsó-, babfélék.

ránt megfigyelhető a *prendre ses jambes à son cou* 'nyakába szedi a lábát', 'szalad' jelentésben. A két kifejezés azt a képet sugallja tehát, hogy a láb eltávolodik a földtől. A *Dictionnaire de l'Académie* 1762-es kiadásában megjelenik az *haut le pied* főnév, amely olyan személyre használható, „aki egy szempillantás alatt képes eltűnni": valószínűleg azért, mert nagyon gyorsan futva tud kereket oldani. Szintén a XVIII. század közepe tájáról ismeretes egy kifejezés (*renvoyer [un cheval] haut le pied*), amelyet akkor használtak, amikor egy lovat felszerszámozatlanul vittek be az istállóba: ekkor a ló jóval szabadabban mozoghatott, a lábait is szabadabban tudta mozgatni. Szintén a lovakkal kapcsolatban használták az *haut le pied* kifejezést a bányákban is, amikor a lovak üres, azaz nem megrakott csillékkel közlekedtek: ez szintén a könnyebb, szabadabb mozgás lehetőségére utalt. Mivel a csilléket síneken húzták, innen terjedt át a vasutas szakzsargonba a kifejezés egy olyan vonat jelölésére, amely csak üres (utasok nélküli) kocsikat szállított (XIX. sz.), illetve innen egy olyan mozdony, amely önmagában, kocsik nélkül közlekedik: *un train/ une locomotive haut le pied* (az utóbbi mind a mai napig használatos). Vontatmány nélkül pedig az ilyen mozdony energiáinak csak töredékét kellett, hogy felhasználja, jóval könnyebben, „erőfeszítés nélkül" tudott közlekedni: ez a mozzanat vezetett a mai jelentéshez.

2.11. *d'arrache-pied*

A láb, miként egyéb testrészek is, kedvelt eleme az állandósult szókapcsolatoknak. Több tucatnyi kifejezésben megtalálható, és ezek között igen nehezen található olyan kapcsolat, amely minden esetben visszavezetne az alapjelentésre. A láb feltűnik ugyanis például az ostobaság kifejezőjeként (*bête comme ses pieds* – ahol a láb, mint az okosságot jelképező testrész, a fej ellenpólusaként szerepel), az egészség, a munkavégzés képességének jelképeként (*avoir bon pied bon oeil*), de akár mértékegységként is (*au petit pied* 'kicsiben'), vagy más kifejezések részeként (*mettre les écureuils à pied* 'fát (ki)vágni', ahol az első látásra átláthatatlan kapcsolat igen egyszerű: a fán lakó mókusok a fa kivágása után a földön futva, azaz lábon kénytelenek elmenekülni). A kapcsolat alapja esetenként egy metaforizáció, de alkalmanként többé-kevésbé összetett jelentésváltozási folyamattal állunk szemben, ezek eredménye a kifejezés egy adott jelentésben. Az előző elemzésben a lábat 'erőfeszítés nélkül' jelentéssel bíró kifejezésben láthattuk – de ennek az ellenkezőjeként is feltűnhet, vagyis olyan kifejezésben, amelynek értelme 'jelentős erőfeszítéssel': *d'arrache pied*. A kifejezés nem szó szerint értendő, természetesen csak képről van szó. Első megjelenése 1515-ből szár-

mazik, és azért különösen érdemes megvizsgálni, mert azóta háromszor is jelentésváltozáson ment keresztül. Eleinte ugyanis 'azonnal' jelentésben szerepel; az első jelentésátvitel alapja az lehetett, hogy a sietve, késlekedés nélkül cselekvő ember valósággal 'kiszakítja' magát a mozdulatlanságból, elsőként a lábát 'szakítva el' a talajtól. Itt tehát dinamikus mozdulatra, mozgásra utal a kép. Nem sokkal később, szinte ezzel egyidőben (például Rabelaisnál) 'szünet, megszakítás nélkül' jelentéssel bír, ami már a megfeszített tempóra is utal: ebből alakulhatott ki a XVIII. századra a mai jelentés.

3. Konklúzió

A fenti példák mutatják, hogy a szólások, illetve egyéb állandósult kifejezések diakrón vizsgálata során számos esetben meglepő folyamatokkal találkozhatunk. A nyelvtörténeti, etimológiai szótárak számos esetben jelzik ugyan a fontosabb jelentésváltozásokat, de nagyon gyakran találkozunk „*origine obscure*", „*sans explication*" stb. megjegyzésekkel. Az ilyen problémákra a megoldást egy komplex elemzés nyújthatja, amely a szavak szintjéből kiindulva nagyobb egységek jelentésváltozási folyamatait is képes elemezni és szemléltetni. Az egyik megoldás lehet a komponenses elemzés, amelynek segítségével a szavak szintjén igen összetett és bonyolult változási folyamatok ragadhatók meg: e munkát Kiss Sándor tanár úr témavezetésével (akinek ezúttal ismételten köszönetünket és elismerésünket szeretnénk kifejezni) már sikerült megalapozni, jelen tanulmányunk pedig a kutatások egyik lehetséges újabb irányát, kiszélesítését jelzi.

Felhasznált irodalom

BALOGH, Péter (2003). *Francia jelentésváltozások elemzése*. Budapest, Tinta Könyvkiadó.

BÁRDOSI, Vilmos – BALOGH, Péter – BALÁZS, Géza – HESSKY, Regina – KISS, Gábor (2003). *Magyar szólástár*. Budapest, Tinta Könyvkiadó.

BÁRDOSI, Vilmos – SZABÓ, Dávid (2007). *Francia-magyar kéziszótár*. Budapest, Akadémiai Kiadó.

ŐRSI, Tibor (2009). *Lexikológiai és szaknyelvi tanulmányok*. Eger, Líceum Kiadó.

Webográfia

http://www.expressio.fr

Frédérique BIVILLE
Université Lumière Lyon 2

Romanum eloquium (*GL* 7,178,9) Martyrius et l'état du latin au VI^e^ s. p. C.

Un phénomène évolutif : la confusion de B et de V

Le manuel de Martyrius, *De B et V*, daté du VI^e^ s. p. C., nous a été doublement transmis, directement, et par son insertion dans le florilège orthographique de Cassiodore (580 p. C.), ce qui prouve son utilité et sa diffusion[1]. Il est par ailleurs le seul traité orthographique conservé qui ne soit pas général et hétéroclite, mais consacré à une thématique spécifique[2]. Il part d'un constat, qui est source de réelles difficultés dans le maniement de la langue latine : il arrive souvent (*saepe*) qu'à la place de la lettre *B*, connue pour être une consonne *muta* (occlusive), se trouve employée, avec la même valeur (*potestas*), la voyelle *V*[3]. Il s'ensuit un état de confusion entre les deux signes, dont témoignent les inscriptions dès le I^er^ s. p. C. À l'instar de ses collègues grammairiens, il n'est pas question, pour Martyrius, de s'interroger sur la réalité phonétique de cette évolution. Il prend acte d'une (con)fusion, à l'oral, entre deux sons primitivement distincts et invariablement décrits comme tels par toute la tradition grammaticale, figée, de la latinité[4]. C'est la linguistique moderne, latine et romane, qui, sous le nom de *bétacisme*, décrira phonétiquement le phénomène et rendra compte de cette confusion partielle par une évolution conjointe des consonnes *B* = [b], occlusive sonore bilabiale, et *V* = [w], spirante sonore labio-vélaire, en une spirante bilabiale [b] faisant émerger dans le système phonologique latin un nouveau

---

[1] Martyrius, *De B et V* (*GL* 7,165-199). Martyrius *ap.* Cassiodore, *De Orthographia*, *GL* 7,167-199. Stoppacci 2009.

[2] Chambon 2008. On sait par Charisius (Barwick 1964[2], p. 312,24) que Caesellius Vindex, sous Trajan, avait écrit un livre sur la lettre *B*.

[3] *GL* 7,165,6-8. Si le titre de l'ouvrage, *De B et V* (cf. *GL* 7,147,8), met les deux lettres sur le même plan, le propos est bien centré sur la lettre *B* : *litteram nostro labori propositam* (179,2. 193,8-194,1).

[4] Dans sa fonction consonantique, *V* peut être appelée *digammon*, et plus rarement, à la suite de Varron, *uau*.

phonème, la spirante labio-dentale [v]. Peu importe, pour Martyrius, que *B* et *V* aient pu (dans des conditions encore difficiles à clarifier) évoluer en un son unique ou voisin. Ce n'est pas le processus évolutif en lui-même qui l'intéresse, mais ses conséquences pratiques, qui posent problème, et un gros problème (*magna et obscura*, 165,12). Il s'agit donc de fournir les clés pour savoir quand il faut employer *B* ou *V* dans tous les mots du lexique latin concernés par le phénomène : *B ... et V... quo modo cunctis dictionibus inseri debeant* (165,6-9). Martyrius entend ainsi, par son aide-mémoire (*hoc commentario nostro*, 165,13), faire œuvre utile pour tous ceux qui ont à lire et écrire le latin : *prodesse ... legentibus atque scribentibus* (166,2-3).

Un phénomène ancien, tardivement pris en compte par les grammairiens

Le phénomène n'est pas nouveau : les inscriptions latines prouvent qu'il a commencé à se manifester cinq siècles plus tôt. L'épigraphie pompéienne en fournit les premiers témoignages[5]. Martyrius s'étonne, à juste titre, que la question n'ait pas encore été traitée par les grammairiens latins, envers qui il fait acte d'allégeance pour mieux faire ressortir l'originalité et l'utilité de son propos (165,11), et il propose, de ce silence, trois explications : le phénomène leur a échappé (*latuit*), ils l'ont dédaigné (*contempsere*) comme étant d'intérêt mineur (*leues*, *humilia*, *futilis*, *parua*), ou ils l'ont négligé (*neglexere*) parce que, pour eux, ce n'était pas un problème (*certas*, *manifesta*)[6]. Il y a effectivement de quoi s'interroger sur cet hiatus chronologique. Au V^e^ s., Consentius signale l'erreur qui consiste à dire *bobis* pour *uobis* 'vous', et Agrœcius établit une distinction entre *aceruus* 'tas' et *aceruus* 'aigre'[7]. Contemporain de Martyrius, Priscien n'évoque lui aussi qu'indirectement le phénomène, par le biais d'étymologies comme celle de *caelebs, caeli**bis*** « *caelestium **ui**tam ducens* », et de distinguos sémantiques (*habena* ~ *auena*)[8]. Après Martyrius, Isidore (VII^e^ s.) présuppose également le phénomène dans plusieurs de ses étymologies, et Alcuin (VIII^e^ s.) fournit des listes de *differentiae* directement fondées sur les confusions entre *B* et *V*[9], et sans doute reprises de Martyrius, en ajoutant une

[5] Niedermann 1953, 87-89 et 110-111. Leumann 1977, 158-159. Väänänen 1966[3], 93-94 et 1981[2], 50-51.
[6] 165,9-12. 166,1-2.
[7] *GL* 5,392. 7,114,16.
[8] *GL* 2,18,9-11. 3,490,16-17.
[9] *GL* 7,298,1-21 et 311,28-312,24 : *bis* ~ *uis*, *uaccas* ~ *baccas*, etc.

distinction entre *uas* et *fas* (*GL* 7,312,21-22) qui témoigne de la nature spirante de la consonne notée *u*.

Pourquoi une telle impasse des grammairiens sur un problème aussi patent depuis cinq siècles ? Parmi les raisons non explicitement invoquées par Martyrius, il faut peut-être aussi sous-entendre que personne, auparavant, n'a eu le courage de s'attaquer à une question aussi touffue et ardue, qui demande un tel investissement (*labor*) de compilation et d'organisation, d'autant plus que Martyrius vise à l'exhaustivité : il entend traiter de l'ensemble du lexique, *cunctis dictionibus* (165,8), sans rien laisser de côté, *sine praetermissione* (178,17). Mais la raison principale de la désaffection des grammairiens antérieurs (*illos*) tient sans doute au fait qu'avec l'évolution de la langue latine et la perte de maîtrise de l'écrit, le problème n'a pu que prendre de l'ampleur : *quae apud illos humilia manifestaque sunt, apud nos magna et obscura consistunt* (165,12-13), « ce qui, à leurs yeux, peut paraître mesquin et évident, se révèle pour nous crucial et obscur ». Le traité de Martyrius pourrait montrer qu'une étape a été franchie dans la difficulté à maîtriser la langue latine.

Un phénomène de brouillage

La question, en tout cas, était d'actualité, et sujette à débats parmi les érudits contemporains. Martyrius évoque, à propos du nom de l'esclave, *berna*, un souvenir personnel. Il s'efface derrière sa propre opinion, qui lui dicte de dire *uerna* (en quoi il a raison[10]), pour laisser la parole et l'avantage à une personnalité autorisée, l'illustre Memnonius, arbitre des langues grecque et latine, pour qui c'est un *B* que comporte le mot[11]. Martyrius témoigne d'une hésitation analogue pour *faba* 'fève' qu'il orthographie avec un *V*, *faua* (191,1), en le faisant entrer dans une *differentia* de genre et de sens avec *fauus*, et pour lequel il se demande si, précisément pour mieux marquer la différence, il ne serait pas opportun de l'écrire avec un *B*. Martyrius ne nous donne pas toujours la forme que nous, Modernes, savons correcte : il orthographie *uasus*, doublet populaire de *uas*, avec un *B*, *basus* (167,9), et il cite *naebus* au lieu de *n(a)euus* (189,16) ; il transmet *larua* 'fantôme' sous la forme *larba* (186,9), et il préconise *uerbex* (193,2) au lieu

[10] C'est bien *uerna* qui figure dans la tradition grammaticale des IV^e-V^e s. (Charisius, Probus, Servius, Phocas).
[11] 175,9-12. 176,5.

de *ueruex* attendu, et correctement donné par Priscien[12]. Et que dire du couple d'homophones – un grand classique des *differentiae*, en raison de sa double ambiguïté – que Martyrius présente sous les formes *balbae* pour le nom de la porte, et *baluae* pour l'adjectif *baluus, -a, -um* 'bègue', en s'autorisant de Perse (*Sat.* 1,33)[13], alors que l'on attend *ualuae* pour le substantif – et c'est bien ainsi que Charisius, au IV^e^ siècle, orthographie le mot (Barwick 362,1. 424,33) –, et *balbae* pour l'adjectif, non sans hésitation, pour le nom de la porte, sur la nature de la consonne initiale[14], alors qu'en 190,12, c'est sous la forme *baluus* (*ualuus*, *P*) qu'il présente l'adjectif. Si, dans le sillage de Martyrius, Bède maintient le *B-* initial pour le nom de la porte, Alcuin, quant à lui, recommande les formes correctes : *ualua, quod est ostium, per V* ; *balba, mobile nomen (balbus, balba, balbum), quod est tardiloque, per B scribitur*[15]. Un tel brouillage, une telle perte des repères, rendait donc indispensable et urgente la fixation d'une norme, l'établissement de critères stables et argumentés auxquels on puisse se référer. Il s'agit, dans la perspective de la tradition grammaticale, de retrouver le « bien parler », de s'exprimer correctement à l'écrit comme à l'oral : *recte scribendi loquendique gratia* (165,1-2), sans hésiter et sans commettre de faute : *sine quodam errore* (165,3). Martyrius va donc, dans une étude qui, sans être théorique, est raisonnée (*ratio*), fournir les règles et leurs exceptions qui permettent de choisir et de justifier la forme à retenir. L'observation de ces règles permettra de limiter le nombre de fautes : *quae obseruantes, minus, ut reor, errabimus* (193,13). La correction orthographique n'est pas seule en jeu, c'est toute la pratique de la langue qui est mise en cause : la conjugaison, par exemple, avec ses présents en *-b(e)o* / *-u(e)o*, ses parfaits en *-bui* /*-ui*, ses futurs en *-bo* et *-uero*, ses passés en *-bam* et *-ueram*[16], et, plus généralement, le sens et la compréhension, tout particulièrement dans le cas des couples homophones, qui demandent à être différenciés[17]. Martyrius évoque ainsi explicitement ce qui devait constituer des cas d'école : *bis* ~ *uis*, *bilis* ~ *uilis*, *bellus* ~ *uellus*, etc.

[12] *GL* 2,165,5. 167,3. 3,525,34.
[13] 173,4-5. 186,2-6.
[14] 173,5-6. 186,2-4.
[15] *GL* 7,265,18 et 311,34-35.
[16] Voir la dernière partie, consacrée au verbe, p. 195-199.
[17] *Discretionis (diuersitatis) causa (gratia), propter discretionem.* Martyrius n'emploie pas le terme *differentia.*

Un manuel raisonné

Pour permettre aux usagers de la langue de se retrouver dans cette « jungle », Martyrius élabore une méthode et un plan d'exposition qui reposent sur l'analyse descendante du discours, *elocutio latina* (165,14) : partant de l'énoncé complet (*oratio perfecta*), composé du verbe et du nom (194,2-3), il conçoit son étude en deux parties, le nom puis le verbe (166,11-12). Cette organisation, qui n'a rien de phonétique, reflète les sources grammaticales qu'il a utilisées. Elle revient à traiter du lexique dans une première partie et de la morphologie verbale dans la seconde, en renvoyant, pour le lexique verbal, aux règles énoncées pour le lexique nominal. Des parties du discours, *dictiones* (166,4), il passe aux unités inférieures que sont les syllabes (*syllabae*), qui lui dictent un plan en trois parties (*trifariam*) – syllabes initiales, intérieures, finales (166,12-13) –, puis aux lettres (*litterae*), en commençant par les voyelles (*ua-*, *ue-*, *ui-*…) sans lesquelles il ne saurait y avoir de syllabe[18], et en poursuivant par les syllabes consonantiques (*uac-*, *uec-* …, *ual-*, *uel-*…), pour le nom puis pour le verbe. Il choisit comme lemmes les variantes graphiques en *V* ou en *B* en fonction des formes attestées et des raisons invoquées. *Va-* est ainsi, dans les trois positions, donnée comme la norme et *ba-* comme l'exception (*uates*, *auarus*, *silua* ~ *basio*, *balba*), alors que c'est l'inverse pour *bar-*/ *uar-* (*barrus*, *iubar* ~ *Varro*). Le lemme est en fait à prononcer sous la forme phonétique unique [v] qu'il avait à l'époque et, quelle que soit sa forme, il sert à introduire aussi bien les formes en *B* qu'en *V*, ce qui donne des énoncés curieux tels que : ***ui-*** *... si a numero* ***bis****, id est secundo, composita fuerit, per* ***b*** *mutam scribetur ... ueluti* ***bi****ceps*[19]. Les exceptions aux règles sont justifiées par des critères multiples dont certains sont récapitulés à l'issue de la partie consacrée aux noms (193,9-12) : types et nombre de syllabes, quantité des voyelles et des syllabes, sens et genre du mot, forme de base ou dérivée, origine latine ou étrangère. Sur quel état du latin Martyrius se fonde-t-il pour énoncer ces règles ?

[18] 166,7-11.

[19] Voir de même : ***uos*** *longa, si pronomen fuerit* [***uos*** «vous»], *per V uocalem pro consonanter positam ; si nomen* [***bos***, «bœuf»], *per B mutam scribetur* (177,10-11).

Le latin de référence : un corpus de termes empruntés aux textes et aux glossaires

Pour établir une méthode et des règles, il fallait disposer du corpus des termes concernés. Où Martyrius les a-t-il trouvés ? Il dit avoir travaillé sur des *antiquis exemplariis* dont la fiabilité est depuis longtemps garantie, et qu'il a méticuleusement examinés : *inspectis praecipue diligenter antiquis exemplariis quae sunt a nostris iamdudum probata maioribus* (166,6-7). Il affirme par ailleurs qu'il ne traitera que des mots qu'il a effectivement trouvés dans ses lectures (*lecta*, 167,10). Que représentent ces « exemplaires anciens » ? Quelles sont ces lectures ? On pourrait penser à des manuscrits littéraires, mais tout le début de la préface, consacré aux artigraphes latins et aux « lumières » qu'ils ont apportées, laisse penser que Martyrius s'est fondé sur les traités grammaticaux transmis par la tradition latine, sur les citations littéraires qu'ils renferment et sur les listes de termes qu'ils proposent. Les mots y sont classés et regroupés en fonction de critères qui ne sont pas sans rappeler ceux que cite Martyrius pour la distribution de *B* et de *V*, ainsi que les développements qui, à la faveur des exceptions, viennent se greffer sur son propos principal : structure des syllabes et des séquences phonématiques, nature des finales, dérivation et composition des mots, genre des noms, *differentiae*, emprunts, paradigmes nominaux et verbaux. On peut imaginer Martyrius travaillant à partir d'un cadre préétabli (nom / verbe, syllabe initiale / intérieure / finale, *B* / *V*, etc.), et remplissant ses cases au fur et à mesure de ses lectures. Le latin de référence sur lequel il se fonde est donc à l'image de celui que véhiculent les traités grammaticaux latins : il est à la fois normé, fixé par la tradition littéraire et l'usage des auteurs, et polyphonique : il reflète l'évolution de la langue latine, en opposant l'usage des *Antiqui* à celui qui a prévalu par la suite, et laisse transparaître quelques rares percées de modernité et d'usage contemporain dans une tradition figée[20]. Martyrius s'appuie donc sur l'usage (*usus et consuetudo*) pour justifier par exemple le *B* de *arbitror* (195,3-4). Il se réfère anonymement aux « Anciens » (*Antiqui*, *antiquitus*) pour évoquer la séquence *uo-* (*uoltus*) qui a depuis longtemps disparu de l'usage au profit de *uu-* (*uultus*) et de *ue-* (*uertex*)[21], et il se demande même s'il vaut la peine d'intégrer dans son exposé la forme archaïque du nom du dieu Mars, *Mauors* (189,1-2). La référence aux *Antiqui* lui sert aussi à introduire des variantes morphologiques de nominatifs singuliers, ainsi de *puluis / puluer* (188,12-

[20] Cf. Flobert 1988. Biville 1999 et 2008.
[21] 174,4-5. 176,8-9.

13). La formulation de Martyrius laisse planer une ambiguïté sur la forme réellement en usage (*puluis*), le doublet *puluer* n'étant que tardivement attesté, et essentiellement chez les grammairiens[22]. Difficile de dire, dans ces conditions, si *puluer* est une forme trouvée chez les *Antiqui* ou en usage à l'époque de Priscien et de Martyrius. Il s'agit sans doute d'une forme sans âge, destinée à uniformiser le paradigme (*-er*, *-eris*), et qui peut tout aussi bien avoir été employée à l'époque archaïque qu'à l'époque tardive.

La référence anonyme aux *quidam* constitue une alternative à celle des *Antiqui*, et permet à Martyrius de gagner du temps en ne citant pas ses sources. Il y recourt tout particulièrement pour évoquer des variantes observées dans les formes de nominatifs : *bouis* / *bos*, *nubis* / *nubes*, *scrobs* et *orbs* pour *scrobis* et *orbis*, auxquels il faut ajouter *niuis* pour *nix*[23]. Sous ces *quidam* anonymes et expéditifs se cachent aussi bien des auteurs latins qui ont employé ces formes, que des grammairiens qui les ont citées et commentées. On sait que le nominatif *nubis* se trouve chez Plaute (*Merc.* 879), que *bouis* est attesté chez Varron (*Men.* 3) et Pétrone (62,13), que *niuis* figure chez Oribase, et que *orbs*, condamné par l'*Appendix Probi* (*orbis non orbs*), est employé par Fortunat[24]. Priscien cite *scrobs* parmi les monosyllabes féminins ; il note toutefois que Probus opte pour un parisyllabique à nominatif *scrobis*[25]. Il s'agit, là encore, de formes analogiques, atemporelles, qu'attestent les auteurs aux différentes époques de la latinité, et qui devaient être couramment employées. Peut-être étaient-elles, dans la latinité tardive, un peu plus fréquentes, en raison d'une moins bonne maîtrise de la langue.

Martyrius, comme les autres grammairiens latins, se fait l'écho de la tradition littéraire et grammaticale. Mais dans sa recherche d'informations et de constitution de son corpus, il ne s'est pas limité à cette unique tradition savante et scolaire. Outre des sources orales (*audiui Memnonium*, 175,9), il a aussi consulté divers types de glossaires, qu'il mentionne explicitement : *in glossematibus repperi / inueni*[26], et dont il extrait des formes originales qu'il se contente de citer, sans avoir à les justifier, puisqu'elles ne figurent pas dans les textes et que le problème de savoir comment les écrire ne se pose pas : *haec nos, quoniam lecta non inuenimus, inscrutata relinquimus* (167,10-11). Les huit formes concernées : *batiola* 'coupe', *basus* 'phallus',

[22] Caper, *GL* 7,111,4. Prisc., *GL* 2,249,17.
[23] 177,15-16. 189,10. 189,12-14. 189,11-12. Väänänen 1981[3], § 233 p. 107. Leumann 1977, p. 448-449.
[24] *App. Prob.*, (éd. Stok 1997), p. 198,8. Fort., *Carm.* 8,5,195. 9,3,14. *Mart.* 4,583.
[25] Prisc., *GL* 2,168,6. 2,320,24-321. Cf. aussi Terentianus (éd. Cignolo 2002), p. 71,987.
[26] 167,7-13. 174,9-11. 176,14-15. 177,9-10.

batulus 'bègue', *bamma* (*bammum P*) 'sauce vinaigrée', *bambalo* 'bègue', *bargina* 'barbare', *bassus* 'gras' et *bissum* 'entier' présentent un caractère inédit. En dehors de *bargina* (*-ena*), que l'on peut aussi lire chez le Ps. Caper (*GL* 7,103,8), ces mots ne sont effectivement pas répertoriés dans le reste de la tradition grammaticale latine, et si l'on excepte *batiola*, transmis par Nonius, ils ne ressurgissent que dans les glossaires médiévaux. Ces formes sont de plus particulièrement intéressantes en raison de leur diversité d'origine, d'âge et de registre, liée au fait que Martyrius a consulté divers types de glossaires d'usage courant : *quae nisi in diuersis cottidianis glossematibus repperi* (167,8-9), dont des bilingues gréco-latins. *Batiola* 'coupe', terme plautinien, se retrouve dans la correspondance du pape Grégoire le Grand[27]. *Basus*, variante masculine de *uas*, au sens de 'phallus', n'apparaît sous cette forme à *b-* initial que chez Martyrius, mais se trouve chez Pétrone (*uasus*, 57,8). *Batulus* 'bègue', ne figure que dans les glossaires, mais il devait être usuel, tout comme *bambalo*, de même sens, qui apparaît en littérature dans l'anthroponyme dérivé *Bambalio* (Cic., *Phil.* 2,90). Les quatre autres termes, *bamma*, *bargina*, *bassus* et *bissus*, sont d'attestation tardive et lexicographique, mais ils étaient sans doute d'usage courant, si l'on en juge par la postérité romane de certains d'entre eux[28]. Martyrius ne s'est donc pas contenté de 'piocher' dans une tradition savante. Il a su aussi s'intéresser à une réalité langagière contemporaine et vivante, comme le montrent encore des mots tels que *bargus* 'idiot' (175,4), qui ne réapparaît que dans les glossaires médiévaux[29], *battualia* (178,6), 'exercice de combat', documenté depuis le IV^e^ siècle[30], et *battuatores* (178,7), ou encore *grassus* (176,14), qui sert à gloser *bassus* 'gras', et qui est donc censé être un terme usuel, ce que confirme sa riche postérité romane, mais qui n'est pas attesté par ailleurs. Martyrius donne donc du lexique latin une vision large et diversifiée, qui mêle les formes archaïques aux formes tardives, et les formes érudites aux formes familières. À qui s'adresse-t-il donc ?

[27] Plt., *Colax*, Frg. 1, *ap.* Non. 545,16-17. Greg. M., *Epist.* 1,42, p. 66,14.
[28] Sur tous ces mots, voir Biville 2011.
[29] *CGL* 2,254,6 etc.
[30] Charisius 36,21 Barwick. Cassiodore (178,4) ajoute au texte de Martyrius la variante phonétique vulgaire *battalia* qui est à l'origine des formes romanes (fr. *bataille*).

Le public visé : le lectorat de Martyrius

Dans sa préface, Martyrius entend faire œuvre utile pour ceux qui lisent et écrivent le latin (166,2-3). Mais qui sont ces futurs utilisateurs ? Des moines copistes, illettrés, comme ceux que met en scène Cassiodore dans la *Préface* de son *De Orthographia*, qui fait une large place à Martyrius[31] ? des milieux scolaires ? des élites cultivées, comme le *Romanus disertissimus* qui tient tête au célèbre Memnonius dans l'anecdote rapportée en 175,9-12 ? ou encore quiconque entend vouloir maîtriser l'usage du latin, en vue, par exemple, d'une carrière dans l'administration romaine ? Martyrius parle, sur le même plan, de lire et d'écrire (*legentibus atque scribentibus*), de prononcer correctement ce qui est écrit, et de retranscrire sans faute ce que l'on entend. À la lecture du traité, il est manifeste que ce qui intéresse principalement Martyrius dans le rapport entre l'écrit et l'oral, ce sont les règles de l'écrit, la correction orthographique. Il n'est besoin, pour s'en convaincre, que de constater la fréquence d'utilisation du verbe *scribi* et de ses variantes.

Que peut-on donc attendre à l'oral ? De savoir, sous la prononciation spirante [b] > [v], neutralisant l'opposition primitive entre la consonne [b] et la 'voyelle' [w], visualiser mentalement la forme primitive, et par conséquent en saisir parfaitement le sens, sans risquer de faire une erreur ? ou plutôt, de restituer dans la prononciation les sons originels, seuls corrects ? Pour éviter tout risque d'erreur dans la transmission manuscrite, et rendre la dimension orale constamment présente, Martyrius ne se limite pas à la simple mention des signes *B* et *V*. Il n'hésite pas, au risque d'alourdir son propos, à préciser constamment *(per) B mutam*, ce qui correspond à une prononciation occlusive [b], ou *(per) V uocalem loco consonantis*, ce qui correspond à une prononciation spirante [w]. Les deux formules métalinguistiques (et leurs variantes[32]) agissent donc comme des marqueurs d'oralité, et une formulation telle que (170,6-7) : *'ui' ... si a numero 'bis' ... composita fuerit, per B mutam scribitur*, relative aux composés en *bis*, peut se décrypter en : « ce que l'on prononce [vi] s'écrira et se prononcera avec l'occlusive *B* (*bi* = [bi]) s'il s'agit de composés de *bis* ». On peut donc penser que les recommandations graphiques de Martyrius s'accompagnaient d'une prononciation restituée. À qui s'adresse-t-il en priorité ? à des latinophones peu avertis, ou à des hellénophones soucieux de maîtriser le

[31] GL 7,143,1-9. Voir Biville 2008.

[32] Pour désigner la valeur consonantique du *V* voyelle (*V digammon*), Martyrius varie l'expression : *loco consonantis* (167,2-3), *pro consonante* (196,6), *uocalis amissa potestate* (171,2-3), *in consonantium potestatem traductam* (178,10), *habentem uim consonantis* (181,3), etc.

latin ? Le traité baigne dans une atmosphère bilingue : sur 62 mots glosés, 46 le sont en grec, et 4 sont bilingues[33], et Martyrius appartient manifestement à la partie orientale, hellénophone, de l'Empire : il est qualifié de *Sardiani grammatici* « grammairien de Sardes » par un explicit du manuscrit *P* (178,14), et toute l'onomastique du recueil est grecque : Martyrius, Adamantius (165,13), Memnonius (175,10).

Le latin de Martyrius

Martyrius maîtrise parfaitement la langue latine. Son latin est à l'image de celui qu'il décrit et préconise, à la fois classique, normé, et évolué. La prose de Martyrius est marquée par la technicité formulaire propre au genre du traité : elle ne peut échapper ni à la répétition des termes grammaticaux, ni à la lourdeur des formules métalinguistiques et des enchaînements stéréotypés qui structurent l'ouvrage. Mais comme la plupart des prosateurs tardifs, Martyrius, formé aux belles lettres et à la rhétorique classiques, ne se contente pas d'exposer sèchement les faits linguistiques. Il orne sa prose en recourant au procédé traditionnel de la *uariatio*, en particulier en matière de lexique[34]. Le latin, couramment dénommé par *lingua latina* ou *latinus sermo*, se démultiplie chez lui en *elocutio latina*, *romanum* ou *latinum eloquium*, et *latina facundia*[35], qui lui donnent plus de noblesse. La prescription graphique se décline en variantes lexicales, modales et temporelles : *scribitur/scribetur*, *notatur/notetur/ notabuntur*, *signabitur*, *habeat/habebit in scriptura*, etc. Il fait précéder son ouvrage d'une préface soignée qui joue sur le registre de l'*amplificatio* – phrases amples, dédoublements lexicaux, parallélismes et rythmes ternaires –, du langage figuré, et des jeux étymologiques : *il**lu**strissimis suis nos con**luc**ere sudoribus, ut manifesta **luc**e* … (165,4-5), *quae apud illos humilia manifestaque sunt, apud nos magna et obscura consistunt* (165,12-13), et qui se clôt sur une phrase bien rythmée : *Et quoniam in quibusdam istum deficere nomui**mus**, per quoscumque casus inueni**emus**, illa quoque nomina tractare temptabi**mus*** (166,16-18). Il file subtilement la métaphore militaire en « suivant les enseignes » des grammairiens qui l'ont précédé : *per eorum regulas gradientes signa uiamque litterarum sequamur* (165,5-6), et en présentant les syllabes en ordre de marche, avec les syllabes initiales qui

[33] Sur la fonction de ces gloses, voir Biville 2011.
[34] Cf. *supra*, n. 32, les dénominations de *V* consonne.
[35] 165,13 et 166,1. 178,9 et 193,5. 178,13.

brillent en tête de l'éclat de leurs armes, les syllabes intérieures retranchées derrière le rempart des syllabes extérieures, et les syllabes finales qui ferment la marche en faisant le guet : *siue capite fulgentes, siue medio uallatas, siue finem obseruantes* (166,5). Martyrius se fait le défenseur de la langue latine, qui a conquis le monde, mais qui doit maintenant défendre ses positions.

Gardien de l'intégrité d'une langue issue de la tradition littéraire classique, et formé lui-même, comme auteur, à s'exprimer dans une langue qui vise à cet idéal, Martyrius n'en est pas moins un homme de son temps, qui laisse à l'occasion transparaître, au cours de son énoncé, des traits linguistiques contemporains et des processus évolutifs bien connus comme, en syntaxe, l'emploi de *quod* après un verbe déclaratif, ou l'usage de l'indicatif après *cur* dans l'interrogation indirecte[36], ou, en morphologie, l'emploi des formes en *fu-* de l'auxiliaire au perfectum passif : *uisum fuit* (165,2) ; il lui arrive aussi fréquemment de substituer au verbe « être », *esse*, les préfixés plus étoffés *consistere* et *existere*, y compris dans le paradigme verbal : *figuratam consistere* (180,7). C'est donc un latin 'dans tous ses états' que décrit et utilise Martyrius : un latin qui renferme en lui-même son histoire, avec ses références aux *antiqui*, ses formes littéraires classiques atemporelles, ses créations lexicales tardives, et son devenir roman en puissance ; un latin dans sa diversité langagière, faite de variantes hautes (*Mauors*) et de variantes basses (*basus*), de lexique courant et de créations d'auteur ; un latin qui porte aussi la trace de ses contacts avec les autres langues et tout particulièrement de sa coexistence avec le grec, qu'évoquent les lexiques bilingues exploités par Martyrius ; un latin tout à la fois figé et dépassé, celui de la littérature latine classique, langue de culture des élites cultivées, mais aussi un latin vivant et familier, bien différent, que l'on ne fait qu'entr'apercevoir dans toute sa complexité, en particulier à travers son évolution phonétique et son renouvellement lexical[37].

---

[36] 169,13-170,1 : *quaerimus cur ... scribitur, et dicimus quod ...*

[37] Nous espérons, par cette modeste contribution, avoir rendu hommage à l'œuvre scientifique de notre collègue latiniste et romaniste Sándor KISS, et lui avoir témoigné toute notre amitié.

Bibliographie

Sources latines

Martyrius, *De B muta et V uocali*, *GL* VII.165-199, H. Keil éd., 1880.

Cassiodore, *De Orthographia*, *GL* VII.143-210, H. Keil éd., 1880.

GL = *Grammatici Latini* (H. Keil éd.), Leipzig, Teubner, 1855-1880 (repr. Olms 1981) et CDRom *Bibliotheca Teubneraria Latina* (depuis BTL3).

CGL = *Corpus Grammaticorum Latinorum* en ligne (A. Garcea – V. Lomento éds.). http://kaali.linguist.jussieu.fr/CGL/bgl.jsp.

Études modernes

BIVILLE, F. (1999). « Niveaux et états de langue chez les grammairiens latins ». In : H. Petersmann et R. Kettemann (éds.), *Latin vulgaire – latin tardif V*. Actes du V[e] Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Heidelberg, 5-8 septembre 1997). Heidelberg, C. Winter, 541-551.

– (2008). « Normes orthographiques et oralité dans la latinité tardive. Le latin du *De orthographia* de Cassiodore ». In : R. Wright (éd.), *Latin vulgaire – latin tardif VIII*. Actes du VIII[e] Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Oxford, 6-9 septembre 2006). Hildesheim, Olms-Weidmann, pp. 381-391.

– (2011). « *Quae nusquam nisi in diuersis cottidianis glossematibus repperi* (Martyrius, *GL* 7,167, 8-9) ». In : R. Ferri (éd.), *The Latin of Roman Lexicography from Verrius to CGL* (Ricerche sulle lingue de frammentaria attestazione, 7.). Pisa, Fabrizio Serra Editore, 2011, 121-140.

BÜCHELER, F. (1880). « Glossemata Latina », *Rheinisches Museum* 35 : 69-73 = *Kleine Schriften II*, Stuttgart, 1915-1930 [repr. 1965], 366-370.

– (1882). « Coniectanea », *Rheinisches Museum* 37 : 321-342 = *Kleine Schriften II*, Stuttgart, 1915-1930 [repr. 1965], 444-463.

CHAMBON, L. (2008). *Les traités orthographiques latins (II[ème]-VIII[ème] siècles p. C.). Historique, traduction, commentaire.* Thèse de doctorat, Université Lumière Lyon 2, soutenue le 6 octobre 2008, 698 pages, inédite.

FLOBERT, P. (1988). « La dimension historique chez les grammairiens latins (Donat, Dosithée) ». In : I. Rosier (éd.), *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières*. Paris, Société pour l'information grammaticale, 27-35.

KASTER, R.A. (1988). *Guardians of language : The Grammarian and Society in Late Antiquity*. Berkeley–Los Angeles–London, University of California Press.

LEUMANN, M. (1977). *Lateinische Laut- und Formen-lehre*. München, C. H. Beck.

NIEDERMANN, M. (1953). *Précis de phonétique latine*. Paris, Klincksieck.

ROCHETTE, B. (1997). *Le latin dans le monde grec : recherche sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire romain*. Bruxelles, Latomus revue des études latines.

STOPPACCI, P. (2009). « Le fonti del *De Orthographia* di Cassiodoro. Modalità di ricezione e fruizione ». In : F. Biville (éd.), *Latin vulgaire – latin tardif IX*. Actes du IX^e Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Lyon, 2-6 septembre 2009). Lyon, Publications de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée (à paraître).

VÄÄNÄNEN, V. (1966[3]). *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*. Berlin, Akademie Verlag.

– (1981[3]). *Introduction au latin vulgaire*. Paris, Klincksieck.

Louis CALLEBAT
Université de Caen-Basse Normandie

Le « Devis » de Pouzzoles

Étude lexicographique

Le texte de la *Lex parieti faciendo*, dite « Devis de Pouzzoles », a été découvert en 1537, à Pouzzoles, gravé sur un support de marbre blanc (original conservé aujourd'hui au Musée de Naples). Ce texte, que nous citons intégralement infra, constitue l'un des très rares exemples latins connus de devis professionnels[1]. Les travaux mentionnés, vraisemblablement intégrés à un ouvrage public plus important, intéressent un espace libre, faisant face au temple de Sérapis, espace entouré d'une enceinte. Le but de l'opération est de donner à cette aire une entrée autonome, sans accès sur les autres côtés, et de créer un *locus purus* où seront transférés divers objets de culte et statues. Officiellement établi par des magistrats, ce document fournit une information précieuse dans les domaines juridique, historique et lexicologique : domaine juridique par la documentation touchant les modalités de la *locatio-conductio*, l'autorité exercée dans cette procédure par les magistrats municipaux, les garanties exigées de l'adjudicataire ; domaine historique : la mention d'un temple à Sérapis constitue la plus ancienne référence à un lieu de culte italien consacré au dieu égyptien ; elle atteste aussi l'importance des relations d'affaire établies avec le royaume ptolémaïque et la présence active d'alexandrins sur la marché de Pouzzoles ; la référence à un temple à Honos apporte par ailleurs une indication précieuse sur la monumentalité la plus ancienne de la colonie[2]. Le troisième domaine évoqué, domaine lexicologique, constituera l'objet de notre étude, s'agissant tout particulièrement du vocabulaire utilisé pour dénoter les matériaux et techniques de construction, de la nature et du degré de spécificité de ce vocabulaire, de son intégration dans un type déterminé de langage. L'énumération, très précise et minutieuse, faite par les magistrats, des travaux à entreprendre et des matériaux et techniques nécessaires constitue, pour les linguistes et les historiens de l'architecture, un corpus, sans doute limité, mais

[1] L'authenticité du texte a été solidement établie par Wiegand 1894, 661-778.
[2] Zevi 2008, 68.

significatif d'enquête, quatre-vingts ans environ avant la rédaction du *De Architectura* de Vitruve.

TEXTE

Ab colonia deducta anno XC
N.Fufidio N. f. M.Pullio duouir(eis)
P. Rutilio Cn. Mallio co(n)s(ulibus).

OPERVM LEX II

Lex parieti faciendo in area quae est ante aedem Serapi, trans uiam. Qui redemerit praedes dato praediaque subsignato duumuirum arbitratu.
In area trans uiam paries qui est propter uiam, in eo pariete medio ostiei lumen aperito, latum p(edes) VI, altum p(edes) VII facito. Ex eo pariete antas duas ad mare uorsum proicito, longas p(edes) II, crassas p(edem) I (quadrantem). Insuper id limen robustum, long(um) p(edes) VIII, latum p(edem) I (quadrantem), altum p(edis) (dodrantem) inponito. Insuper id et antas mutulos robustos II, crassos (bessem), altos p(edem) I, proicito extra pariete in utramq(ue) partem p(edes) IV. Insuper simas pictas ferro offigito. Insuper mutulos trabiculas abiegineas II, crassas quoque uersus s(emissem) inponito ferroque figito. Inasserato asseribus abiegnieis sectilibus, crasseis quoque uersus (trientem ; disponito ni plus (dodrantem). Operculaque abiegnea inponito ; ex tigno pedario facito. Antepagmenta abiegnea, lata (dodrantem), crassa (semunciam) cumatiumque inponito ferroque plano figito. Portulaque tegito tegularum ordinibus seneis quoque uersus ; tegulas primores omnes in antepagmenta ferro figito ; marginemque inponito. Eisdem fores clatratas II cum postibus aesculnieis facito statuito ocludito picatoque ita utei ad aedem Honorus facta sunt. Eisdem maceria extrema paries qui est, eum parietem cum margine altum facito p(edes) X. Eisdem ostium introitu in area quod nunc est et fenestras quae in pariete propter eam aream sunt, parietem opstruito. Et parieti qui nunc est propter uiam, marginem perpertuom inpon(i)to. Eosque parietes marginesque omnes, quae lita non erunt, calce harenato lita politaque et calce uda dealbata recte facito. Quod opus structile fiet, in ter(r)a calcis restinctai partem quartam indito. Niue maiorem caementa struito quam quae caementa arda pendat p(ondo) XV, niue angolaria altiorem

(trientem semunciam) facito. Locumque purum pro eo opere reddito. Eidem sacella, aras signaque quae in campo sunt, quae demonstrata erunt, ea omnia tollito deferto componito statuitoque ubei locus demonstratus erit duumuirum arbitratu.
Hoc opus omne facito arbitratu duouir(um) et duouira[l]ium, qui in consilio esse solent Puteolis, dum ni minus uiginti adsient, cum ea res consuletur. Quod eorum uiginti iurati probauerint, probum esto, quod ieis inprobauerint, inprobum esto. Dies operis : K. Nouembr(ibus) primeis. Dies pequn(iae) : pars dimidia dabitur, ubei praedia satis subsignata erunt, altera pars dimidia soluetur, opere effecto probatoque.
C. Blossius Q.f. *HS MD*, *idem praes.* Q. Fuficius Q.f., Cn. Tetteius Q.f., C. Granius C.f., Ti. Crassicius

ANALYSE

Localisation des travaux

Les travaux envisagés par la *Lex* sont situés par les magistrats *in area quae est ante aedem Serapi*, localisation dont le caractère succinct est vraisemblablement déterminé par la notoriété du site. Deux termes de cet énoncé intéressent le vocabulaire de l'architecture :

Aedes, « temple », est propre au lexique de l'architecture. C'est le seul mot désignant en latin le temple comme construction, en regard de *templum* répondant à la définition augurale[3]. On relève chez Vitruve 99 occurrences de *aedes*, dont 17 sont associées, comme dans la *Lex*, au nom de la divinité dédicataire[4]. Le mot est également utilisé en latin pour une habitation privée[5] ou, chez Vitruve, un corps de bâtiment rural[6].

Area, « espace libre », « cour ». Identifiant chez Varron[7] l'aire où sont battues les céréales, *area* désigne plus particulièrement dans le vocabulaire de l'architecture l'« emplacement » de constructions : *ponenda domo*

[3] Ginouvès 1998, 35.
[4] Callebat – Fleury 1995, 153-154.
[5] Ginouvès 1998, 151-152.
[6] *Arch.* 6, 5, 2.
[7] *L.L.* 5, 38.

quaerenda est area primum, écrit Horace[8]. Il y est également utilisé pour désigner une cour intérieure, des terrasses, une place publique[9]. Participant par ailleurs du vocabulaire de la géométrie,[10] il figure encore dans une actualisation moins marquée du *De Architectura* : « espace » laissé dans une étable entre les animaux[11].

Techniques de Construction

Les techniques de construction sont dénotées par les verbes suivants, le plus souvent utilisés à l'impératif futur[12] signifiant l'opération à effectuer :

Aperire : « ouvrir » (i.e. « faire communiquer ») : *ostiei lumen aperito*
Dealbare : « blanchir » (à la chaux) : *calce uda dealbata*
Disponere : « disposer de telle ou telle manière » Dans le texte : « laisser un intervalle » : *ni plus dodrantem disponito*
Facere : « faire »
Figere : « clouer » : *ferro figito*
Imponere : « mettre en place » : *limen imponito*
Inasserare : « plafonner » : *inasserato asseribus*
Indere : « introduire » : *in terra calcis restinctai partem quartam indito*
Linere : « appliquer un enduit » : *parietes marginesqu omnes quae lita non erunt*
Obstruere : « aveugler » (une ouverture) : *fenestras obstruito*
Occludere : « munir d'une fermeture » : *fores occludito*
Offigere : « fixer », « clouer » : *simas ferro offigito*
Picare : « enduire de poix » : *fores clatratas II cum postibus statuito, ocludito picatoque*
Proiicere : « faire saillir » : *antas proiicito / mutulos proiicito*
Statuere : « poser » : *fores statuito*
Struere : « disposer par couches » : *caementa struito*
Tegere : « couvrir » : *portulaque tegito*

[8] *Ep.* 1, 10, 13. Chez Vitruve, cf. Callebat – Fleury 1995, 76 ; Fleury 1990, 73-74.
[9] Ginouvès 1998, 119 ; 175 ; 183.
[10] *Arch.* 3, 1, 3; 9, *pr.*4; 5; 6; 7.
[11] *Arch.* 6, 6, 4.
[12] L'emploi de ce mode coïncide avec un type ancien de formulation juridique, mais avec plus généralement aussi un mode d'énoncé prescriptif notamment utilisé par Caton (voir, pour exemple, le chapitre 18 concernant la construction d'un pressoir).

Trois mots seulement de cette première liste ne se retrouvent pas dans le traité d'architecture de Vitruve : le dénominatif *inasserare*, hapax renforcé ici – effet d'insistance et meilleure lisibilité peut-être donnée à ce verbe – par *asser*, dont il tire son origine ; *occludere*, terme courant au sens de « fermer », mais employé spécifiquement dans ce contexte au sens de « mettre un système de fermeture » ; *offigere*, terme ancien[13], qui associe la notion d'« appliquer » à celle d'« enfoncer »[14].

Tous les autres mots de la liste se retrouvent dans le *De Architectura* de Vitruve, utilisés, pour des dénotations analogues, comme termes techniques de la construction[15]. Cette terminologie, suffisamment constituée et établie pour apparaître toujours vivante, près d'un siècle plus tard, dans le *De Architectura*, se révèle intégrée cependant dans un système sémantique de large lisibilité et polyvalent. Si l'on excepte, en effet, l'hapax *inassero*, les verbes utilisés sont également attestés, en différents textes, avec des actualisations diverses participant d'autres terminologies techniques ou relevant seulement du parler courant. Utilisé communément au sens de « jeter en avant »[16], « se jeter »[17], *proiicere* relève ainsi, dans le *De Architectura,* comme dans la *Lex*, du vocabulaire de la charpenterie[18], mais de celui aussi de la décoration[19] et de la mécanique horlogère[20]. *Indere*, employé dans la *Lex* pour une opération de maçonnerie, figure dans le livre X de Vitruve comme terme de mécanique, au sens de « loger », à propos d'un treuil, d'un réa dans une chape, d'un câble [21]. Verbe de large lisibilité, *aperire* relève du vocabulaire de l'hydraulique dans le *De Architectura*[22]. Tout en participant d'un même registre technique, certains termes, ici utilisés, peuvent être par ailleurs chargés, en d'autres contextes, d'une spécificité particulière : *Lino*, par exemple, attesté au sens de « recouvrir de torchis »[23]…

---

[13] Cf. Plaute, *Most.* 360 ; Caton, *Agr.* 48, 2; Varron, *R.R.* 2, 2, 16. Le mot est repris, avec un effet d'ironie parodique par Apulée, *Met.* 4, 10, 3.
[14] Wiegand 1894, 769.
[15] Sur l'analyse de cette terminologie vitruvienne, voir Callebat – Fleury 1995 ; sur leur citation en contexte, Callebat 1984, s.u.
[16] Cf. Cicéron, *De Orat.* 3, 220, à propos d'une gestuelle de l'orateur.
[17] Cf. César, *G.* 1, 31, 2 : *sese omnes flentes Caesari ad pedes proiecerunt*
[18] *Arch.* 4, 7, 5.
[19] *Arch.* 4, 1, 12 : dénotation du mouvement oblique de la feuille d'acanthe du chapiteau corinthien
[20] *Arch.* 9, 8, 5.
[21] *Arch.* 10, 2, 1 ; 10, 2, 4 ; 10, 10, 3 ; 10, 12, 12.
[22] *Arch.* 8, 3, 3.
[23] *Arch.* 2, 8, 20 ; 7, 3, 11.

La terminologie de la *Lex* touchant la dénotation des techniques de construction constitue une illustration en réalité significative d'un type premier de formation des vocabulaires techniques : formation par emprunt à la langue courante de termes usuels démarqués dans un emploi spécialisé. La démarche suivie dans cette genèse est celle d'une approche simple et immédiate du praticien situant l'objet ou la pratique à dénoter par référence à des données de large notoriété et de claire lisibilité.

Matériaux et Structures de construction

Matériaux

Caementum, « moellon », mêlé au liant (argile, chaux ou plâtre)[24]. Terme ancien, attesté depuis Ennius[25], utilisé par Caton,[26] dans la description de la construction d'un four à chaux, et vulgarisé. Le mot est précisé, dans la *Lex* par *arda* (contraction attestée, à date ancienne, chez Plaute[27] et Lucilius[28]), l'adjectif fonctionnant dans cette association, comme simple qualificatif, non proprement comme élément d'un syntagme (la procédure évoquée s'oppose à la pratique de mouiller les moellons avant la pose). Mais c'est comme élément d'une unité complexe qu'est utilisé *angularia* (*caementa angularia*) identifiant une « pierre d'angle ». Cf. Chez Caton, 14, 1 : *pilas ex lapide angulari*[29].

Calx, « chaux » figure dans trois syntagmes de la *Lex* : *calx harenatus*, « mortier de sable »[30], (même syntagme, avec emploi de *calx* au masculin, chez Caton [31] : *calce harenato*).Vitruve et Pline [32] utilisent le neutre *harenatum ; calx restincta*, « chaux éteinte » (*calx extincta*, chez Vitruve, *Arch.* 2, 5, 1) ; *calx uda*, « lait de chaux » (*calx ex aqua liquida* chez Vitruve, *Arch.* 7, 4, 3, qui, comme dans la *Lex*, utilise *dealbare* : *calce ex aqua liquida dealbentur*).

---

[24] Adam 1984, 76 ; Ginouvès 1985, 52, note 281.
[25] *Trag.* 422, Vahl.
[26] *Agr.* 38, 3.
[27] *Aul.* 297
[28] *Ap.* Nonius, p. 74, 20.
[29] Wiegand 1894, 710-713
[30] Ginouvès 1985, 50.
[31] *Agr.* 18, 7.
[32] *Arch.* 7, 3, 5, et *passim* ; Pline, *N.H.* 32, 49 ; 36, 176.

Opus structile : « ouvrage maçonné ». Premier exemple connu de l'adjectif *structilis* qui réapparaît dans le *De Architectura* où il forme une unité lexicale avec *cloaca*, en 5, 9, 7 et avec *canalis*, en 8, 6, 1. Il se retrouve dans des ouvrages non techniques (Martial, Columelle) et dans le *Digeste*[33].

Tignum, « pièce de bois ». Le mot désigne à la fois un certain type de pièce de bois et sa fonction[34]. L'emploi est attesté à date très ancienne, dans la Loi des XII Tables (cf. *Dig.* 50, 16, 62 : *Tigni appellatione in lege duodecim tabularum omne genus materiae ex qua aedificia constant significatur*).

Structures

Termes généraux

Maceria, « mur (de clôture) » délimitant un espace non couvert[35] et, comme l'attestent de nombreuses Inscriptions, susceptible de servir d'enceinte à des sanctuaires, autels, tombes, *lucus* sacrés[36]. Le mot ne figure pas dans le *De Architectura*, mais est utilisé par Caton qui consacre le chapitre 15 de son *De Agricultura* à la construction de ce type de mur. Varron[37] en distingue quatre espèces, variant suivant les régions : en pierres, en briques cuites, en briques crues, en un mélange de terre et de gravier.

Paries, « mur ». Terme d'architecture fréquemment attesté et vulgarisé depuis Ennius[38] pour identifier le mur (intérieur ou extérieur) d'une construction religieuse ou civile (près de 100 exemples dans le *De Architectura*, dont trois emplois relevant d'autres vocabulaires : paroi d'un four ; paroi d'une citerne et d'une galerie de captage)[39].

Éléments

Le devis prescrit d'ouvrir une porte dans le mur (*paries*) donnant sur la rue, avec deux petites avancées destinées à soutenir le rampant :

---

[33] Martial 9, 76, 1 ; Columelle 12, 52, 10 ; *Dig.* 8, 5, 8 ; 50, 16, 241 ; 50, 16, 245.
[34] Ginouvès 1985, 28.
[35] Ginouvès 1992, 18.
[36] Wiegand 703-704.
[37]. *R R.* 1, 15, 4.
[38] *Ann.*534 (Festus 504 L.).
[39] Callebat – Fleury 1995, 124.

Antae, « antes ». Spécifique du vocabulaire de l'architecture, ce mot ne semble pas attesté avant la *Lex*. Il se retrouve dans le *De Architectura* (19 exemples). Cf. gr. παραστάδες[40].

Margo, « chaperon », « couronnement ». Largement vulgarisé au sens de « rebord », « bordure », attesté dans le vocabulaire architectural de Vitruve et de Cetius Faventinus, *margo* n'y est cependant marqué comme technique que par rapport à des référents contextuels : bordure de trottoir, et, par métonymie, « trottoir », rebord de caniveaux, de tuiles[41].

Ouvertures

Fenestra, « fenêtre ». Ancien, usuel[42].

Fores clatratae : « porte à barreaux ». *Fores* désigne proprement les « battants d'une porte ».[43] Il est ici utilisé, dans une unité lexicale complexe, avec *clatratus*, dérivé de *clatri*, « barreau », emprunt au grec (cf. dorien κλάθρα)[44], attesté chez Caton, *Agr.* 14, 2, au sens de « barres », ou « barreaux », pour de grandes fenêtres[45]. *Clatratus*, déjà chez Plaute, *Mil.* 379, et chez Caton, *Agr.* 4, pour des mangeoires à râtelier, est utilisé par Vitruve, *Arch.* 4, 6, 6, pour les barres de verrouillage de portes de temples (la graphie savante avec le théta est une restitution de la Renaissance dans le *De Architectura*)[46]. La graphie du mot *clatri*, ses altérations postérieures dans la langue tardive (*cracli*), sa présence chez Plaute et dans les inscriptions[47] suggèrent la vulgarisation de ce terme technique et la large lisibilité du syntagme[48].

---

[40] Ginouvès 1992, 65; Hellmann 1992, 322 ; 324 ; Wiegand 1894, 730-732.
[41] Callebat – Fleury 1995, 50; Cam 2002, 78; Wiegand 714-715; Hellmann 1992, 55.
[42] Ginouvès 1992, 39 ; 40 ; 41.
[43] Cf. Isidore, *Orig.* 14, 7, 4 : *Fores dicuntur quae foras, ualuae quae intus reuoluuntur et duplices complicabilesque sunt.* Mais la distinction n'est pas toujours respectée. Gros 1992, 171-172 ; 175.
[44] Cf. Chantraine 1990, 539.
[45] Cf. Columelle 8, 3, 3.
[46] Gros 1992, 175-176.
[47] Blanc 1989, 77-78.
[48] Wiegand 1894, 734-735.

Lumen, « ouverture » (ménagée dans une structure architecturale)[49] : *ostiei lumen aperito*. Le mot est métaphoriquement démarqué de la langue courante. Il est très fréquent dans le *De Architectura* comme terme technique d'architecture, mais comme élément aussi d'autres vocabulaires techniques : hydraulique (il s'applique, en 8, 6, 4 à la « section » des tuyaux), cosmographie : *crescens lumen* dénote, en 9, 1, 16, la « phase croissante » de la lune.

Ostium, « embrasure ». Le mot est ancien, vulgarisé. Vitruve, qui utilise communément *ianua* pour les demeures privées, applique, en 4, 6, 1, le terme *ostium* à la porte d'un temple et en 6, 3, 6 aux entrées monumentales des grandes demeures aristocratiques[50]. Les dimensions de la porte ici évoquée sont modestes (2,04m sur 1,75m). Le mot apparaît utilisé dans ce contexte pour dénoter, non la seule porte, mais l'embrasure comprenant la porte proprement dite et son bâti[51].

Portula : «porte» (?). Ce diminutif, très rare, désignant proprement une « porte piétonne », n'est connu, dans les textes littéraires que par Tite Live (25, 9 ; 25, 13). La traduction « auvent » donnée par Choisy[52] est difficilement explicable. Il semblerait plutôt que *portula* (lire : *portulam*) soit employé, sans valeur diminutive marquée, pour désigner l'ensemble de la porte et son auvent .

Éléments

Limen, « linteau ». Relevant de différents vocabulaires dans des dénotations concrètes et abstraites (« seuil », « maison », « tombeau », « commencement »...), le mot est plus précisément appliqué à un « linteau » dans le vocabulaire de l'architecture (cf. Caton, *Agr.* 14, 1 ; Vitruve, *Arch.* 6, 8, 2)[53].

Postes, « montant »[54]. *Postes* est attesté chez Caton comme terme de charpenterie. Cet emploi se retrouve dans le *De Architectura* (6, 8, 2) où le mot relève également du vocabulaire de la mécanique (poteau vertical dans

[49] Ginouvès 1992, 36-37.
[50] Callebat 2004, 129-130.
[51] Wiegand 1894, 728-730.
[52] Choisy 1971, 292.
[53] Ginouvès 1992, 47 ; Wiegand 1894, 732-733.
[54] Ginouvès 1992, 45-46. *ThLL* X, 2, 2, 230-234.

la structure des tortues : 10, 14, 2 ; 10, 15, 3). *Postes* est par ailleurs fréquent en prose et en poésie.

Couvrement / Couverture

Antepagmentum, « bandeau ». Paul (ex Festus, p. 8 L.) donne la définition suivante du mot : *ualuarum ornamenta quae antis adpinguntur, id est adfiguntur.* Ce terme technique très rare, dénotant, au sens strict, le revêtement des *postes* et du *limen superius*, n'est attesté, dans les textes littéraires, que par Caton, *Agr.* 14, 2, dans le sens strict noté, et par Vitruve (15 exemples dans le livre IV où il désigne, dans la plupart des cas, le coffrage du chambranle, c'est à dire le revêtement en bois qui recouvre les piédroits des portes des temples grecs)[55].

Asser, « chevron ». Le terme apparaît à date ancienne dans le vocabulaire de l'architecture (cf. Caton, *Agr.* 14) et figure onze fois dans le *De Architectura*[56]. Il est déjà vulgarisé chez Plaute, *Aul.* 357, pour désigner, au sens large, des boiseries, et se trouve également utilisé pour identifier la perche d'une litière et une arme utilisée dans les combats de siège ou maritimes[57].

Cymatium, « moulure » de couronnement. La *Lex* fournit la première occurrence connue de ce mot emprunté au grec κυμάτιον identifiant une « moulure verticale à profil renflé »[58]. *Cymatium* se retrouve ensuite chez Vitruve (26 exemples)[59] et, bien que très rare ensuite, figure encore chez un écrivain tardif : Tertullien, *Idol.* 8.

Mutulus, « corbeau ». Ce mot technique du vocabulaire de l'architecture désigne proprement « tout élément, de pierre ou de bois, s'avançant en saillie au delà de l'alignement d'un mur »[60]. La *Lex* en fournit le premier exemple. Il se retrouve chez Varron, *R.R.* 3, 5, 13, où il désigne des consoles servant de perchoir aux oiseaux, et surtout chez Vitruve (12 exemples) comme terme de l'architecture religieuse[61].

---

[55] Gros1992, 160; Wiegand 1894, 756-758.
[56] Callebat 1995, 144 ; Gros 2004, 99.
[57] Rich 1987, 60.
[58] Hellmann 1992, 245-247; Wiegand 1894, 758-761.
[59] Callebat 1995, 214.
[60] Rich 1987, 420-421; Wiegand 1894, 737-741.
[61] Gros 1976, 200, 201, 223 ; 1992, 49, 107, 110 ; Ginouvès 1992, 121 ; 124.

Operculum, « platelage »[62]. Attesté chez Vitruve, *Arch.* 7, 12, 1 ; 8, 3, 3, dans un emploi relevant de la langue courante (désignation d'un « couvercle »), intervenant dans des proverbes de la langue populaire (Jérome, *Ep.* 7, 5 : *accessit huic patellae dignum operculum* ; *Ep.* 127, 9 : *inuenit patella operculum*), ce terme technique de la charpenterie constitue un hapax sémantique démarqué du *sermo cottidianus*. La fonction des planches est ici de recouvrir les vides entre les chevrons[63]. Les rédacteurs précisent le matériau de cet *operculum* par l'adjectif *abiegneus* (cf. Vitruve, *Arch.* 7, 3, 1[64] ; *Edict. Diocl.* 12, 1) également utilisé auprès de *antepagmenta*. Forme *abieginea* auprès de *trabicula*.

Sima, « chéneau ». La *Lex* donne la première occurrence connue de ce mot rare, qui se retrouve cependant dans le *De Architectura* pour désigner le dernier élément des modénatures de l'entablement, ou l'élément nécessaire à l'évacuation des eaux de pluie[65]. L'utilisation par Vitruve, *Arch.* 4, 2, 3, du verbe *simare* suggère que le mot latin, dont l'origine grecque est mal établie, désigne avant tout un profil redressé, à l'extrémité, d'un élément oblique[66].

Tegula, « tuile »[67]. Terme ancien, largement vulgarisé, s'agissant aussi bien, comme ici, de tuiles de couverture que de briques plates, de dalles pour le sol ou divers emplois.

Trabicula, « poutrelle »[68]. Mot très rarement attesté. Il apparaît chez Caton, *Agr.* 18, 5 où il désigne une petite poutre utilisée dans la construction d'un pressoir. Il est également chez Vitruve (une seule occurrence pour la description de la tortue d'Hégétor : *Arch.* 10, 15, 4).

Cette seconde liste de termes techniques, dont plusieurs proposent le premier exemple connu, enrichit et précise les informations tirées du relevé précédent : constat d'une terminologie d'origine essentiellement latine, démarquée pour une large part de la langue vivante, ouverte sur des actualisations diverses, porteuse d'un nombre restreint de dénominations

---

[62] Wiegand 1894, 753.
[63] Wiegand 1894, 753-756.
[64] *Arch.* 2, 9, 14 : *abiegnus*
[65] Callebat 1995, 141.
[66] Gros 1990, 189 ; Ginouvès 1992, 189-193 ; Wiegand 767-771.
[67] Wiegand 1894, 761-767.
[68] Wiegand 1894, 741-744.

techniques de haute spécificité. Deux paramètres ne sauraient être négligés dans cette analyse :

1. La description des travaux à effectuer touche des activités diverses de construction (maçonnerie, charpenterie…) et se révèle minutieusement circonstanciée. Elle n'intéresse cependant qu'un champ nécessairement limité de l'ensemble des opérations architecturales réalisables en différents chantiers.

2. Le « devis » de Pouzzoles n'est pas un texte littéraire, mais un document administratif et technique établi, sous une caution juridique, à l'intention de professionnels. Il appert que la terminologie utilisée s'inscrit sur le registre d'un vocabulaire de chantier suffisamment stabilisé pour que les dispositions préconisées soient interprétées sans équivoque par les destinataires.

On identifiera donc comme premières occurrences connues, non comme créations ou emprunts directs, les termes d'architecture inédits de la *Lex* : *antae, cymatium*, *mutulus, sima, structilis*. Un seul de ces termes, *cymatium* est emprunté au grec (l'origine grecque de *sima* est mal établie), mais Vitruve rapprochera *antae* du grec παράστας (*in antis quod graece* ναὸς ἐν παραστάσιν *dicitur*)[69]. Tous ces termes se retrouveront chez Vitruve comme éléments techniques du vocabulaire de l'architecture. Si *structilis* est largement attesté dans les textes postérieurs, *cymatium* ne figure que chez Vitruve (26 exemples) et isolément chez Tertullien, *Idol.* 8 ; *Mutulus*, employé par Varron (*R.R.* 35, 13 ; 3, 8, 2) et par Columelle (8, 9, 3) à propos de consoles pour les oiseaux n'est attesté comme terme architectural que chez Vitruve (12 exemples) ; *Sima*, enfin, est propre à la *Lex* et à Vitruve.

L'hapax sémantique *opercula*, qui dénote, dans la *Lex*, un revêtement de planches est à situer sur un plan différent d'interprétation. Le mot est ancien et se retrouve dans toute la latinité appliqué à un « couvercle ». C'est seulement dans ce sens courant qu'il est attesté chez Vitruve. L'emploi technique de la *Lex* constitue un exemple probable de terme de chantier (expression que l'on préférera à celle d'« argot professionnel »), démarqué à son origine d'un sème courant (*operire*, « couvrir »), facile à interpréter par des professionnels dans un contexte déterminé, mais trop banalisé dans son acception courante pour se fixer dans la terminologie savante d'un traité d'architecture.

[69] *Arch.* 3, 2, 1.

Un critère complémentaire d'analyse peut être enfin recherché dans une confrontation terminologique avec les textes du *De Agricultura* de Caton touchant les techniques de construction. Si le terme *antepagmentum*, d'interprétation restreinte aux initiés, figure en première occurrence chez Caton avant de se retrouver dans la *Lex*, c'est un fonds lexical commun, spécialisé pour des dénotations techniques particulières, mais vulgarisé et ouvert à des actualisations diverses que met surtout en évidence cette confrontation. Ainsi pour les emplois de *asser, caementum, calx, fenestra, limen, maceria, postes, tegula, tignum, trabicula.* Le constat de ce fonds commun se trouve souligné par des emplois également attestés chez Caton et dans la *Lex*, mais ne figurant pas dans le *De Architectura* – cas de *maceria* – ou par des syntagmes de structures analogues, identité intéressant le genre même des termes utilisés : ainsi pour le syntagme *calx harenatus* (Vitruve a recours au neutre substantivé *harenatum*) dans lequel *calx*, par ailleurs au féminin (*calx restincta ; calx uda*), est de genre masculin (*calce harenato* dans la *Lex*, comme chez Caton, *Agr.*, 18, 7) dans une formulation identique.

Dans le corpus de référence, aujourd'hui disponible, du vocabulaire latin de l'architecture – Inscriptions, témoignage de lexicographes (Varron, Verrius Flaccus, Isidore), d'abréviateurs (Faventinus), d'agronomes (Caton), d'auteurs divers non spécialistes (Cicéron, Pline le Jeune, Pétrone), du *De Architectura* vitruvien surtout – le « devis » de Pouzzoles, simple cahier de charges pour une opération publique de construction, peut sembler n'occuper qu'une place mineure. Sa qualité même cependant de document professionnel, la précision et le détail des instructions données confèrent à ce texte une valeur documentaire non négligeable touchant, pour une part au moins, la genèse et la nature de la terminologie architecturale. La confrontation notamment établie entre, en amont, le vocabulaire catonien de la construction et, soixante-dix ans environ après la *Lex*, le vocabulaire vitruvien met ainsi en évidence la fixation à date ancienne d'une composante importante de la terminologie architecturale. Appelée à devenir pérenne, cette composante est celle de l'*aedificatio*, que singularise un substrat linguistique de caractère essentiellement autochtone, en regard d'une forte imprégnation grecque manifestée dans deux autres types de dénotations architecturales : celui, théorisant, touchant les partis généraux, stylistiques et modulaires des bâtiments publics ; celui, d'autre part, de la nomenclature des éléments de l'habitat urbain, nomenclature participant d'une réalité culturelle et sociale nouvelle influencée par l'hellénisme.

Deux traits caractéristiques du vocabulaire de l'*aedificatio*, également identifiables chez Caton et chez Vitruve, sont par ailleurs nettement mis en évidence par la terminologie de la Lex :
1. La place importante occupée dans la genèse de cette terminologie par des termes démarqués du langage courant, procédure facilitant l'interprétation de la dénotation technique, mais susceptible aussi d'équivoque hors d'un contexte ou d'une situation déterminés (cas, par exemple, d'*opercula*)
2. La polyvalence de nombreux termes dont la technicité se trouve définie moins en fonction d'une entité monosémique que par rapport à un référent.

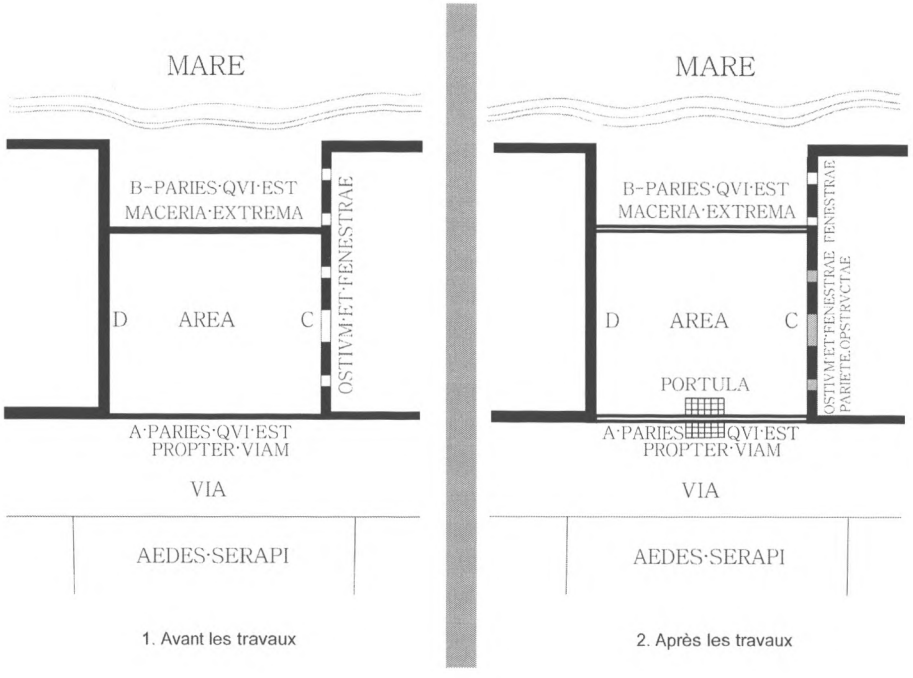
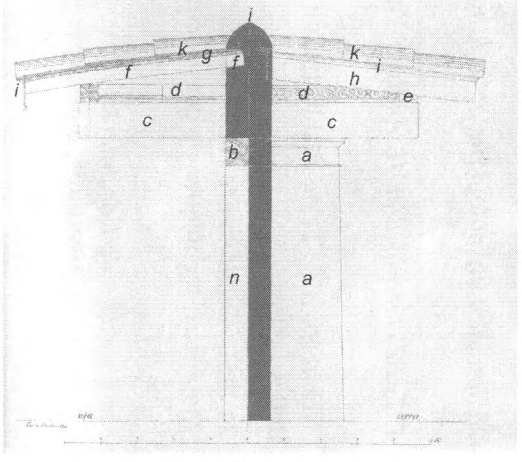
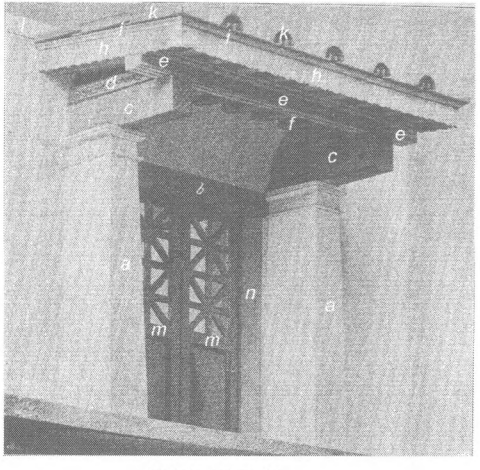


Figure 1

Figure 2



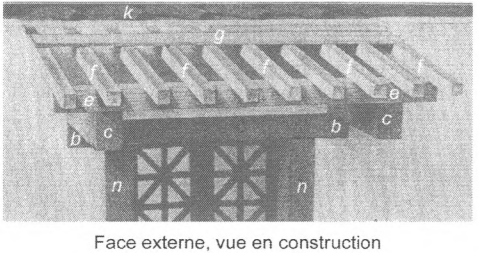
Coupe de la face externe
et vue latérale de la face interne



Entrée achevée

Légende

a. antae
b. limen
c. mutuli
d. simae pictae
e. trabiculae
f. asseres
g. opercula
h. antepagmenta
i. cumatium
k. tegulae
l. margo
m. fores clatratae
n. postes



Face externe, vue en construction

L'entrée de l'Area
d'après WIEGAND

Bibliographie

ADAM, J. P. (1984). *La construction romaine. Matériaux et techniques*. Paris, Picard.

BLANC, N. (1989). « Vocabulaire technique et vocabulaire vitruvien dans les Inscriptions de Lyon et de Vienne », *La Langue des Inscriptions latines de la Gaule*. Lyon, de Boccard (dif.).

CALLEBAT, L. (1984). *De Architectura. Concordance*. Hildesheim, Olms – Weidmann.

– (2004). *Vitruve. De Architectura VI*. Texte édité traduit et commenté par Louis Callebat. Paris, Les Belles Lettres.

CALLEBAT, L. – FLEURY, Ph. (1985). *Dictionnaire des vocabulaires techniques du De Architectura de Vitruve*. Hildesheim, Olms – Weidmann.

CAM, M.-Th. (2002). *M. Cetius Faventinus. Concordance*. Hildesheim, Olms – Weidmann.

CHANTRAINE, P. (1990 ; 1968[1]). *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Paris, Klincksieck.

CHOISY, P. (1971 ; 1909[1]). *Vitruve. I. Texte et traduction. II. Analyse*. Paris, Denobèle.

FLEURY, Ph. (1990). *Vitruve, De Architectura I*. Texte établi, traduit et commenté par Ph. Fleury. Paris, Les Belles Lettres.

GINOUVÈS, R. – MARTIN, R. (1985). *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine*. I. Matériaux, techniques de construction, techniques et formes du décor. BEFAR 84.

GINOUVÈS, R. (1992). *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine*. II. Éléments constructifs : supports, couvertures, aménagements intérieurs. BEFAR 84.

– (1998). *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine*. III. Espaces architecturaux, bâtiments et ensembles. BEFAR 84.

GROS, P. (1976). *Aurea Templa. Recherches sur l'architecture religieuse de Rome à l'époque d'Auguste*. BEFAR 231.

– (1990). *Vitruve. De Architectura* III, texte établi, traduit et commenté par P. Gros. Paris, Les Belles Lettres.

– (1992). *Vitruve. De Architectura* IV, texte établi, traduit et commenté par P.Gros. Paris, Les Belle Lettres.

HELLMANN, M.-Ch. (1992). *Recherches sur le vocabulaire de l'architecture grecque d'après les Inscriptions de Délos*. BEFAR 278.

RICH, A. (1959 ; 1859[1]). *Dictionnaire des Antiquités romaines* (trad. Chéruel). Paris, Veyrier (repr.).

WIEGAND, Th. (1894). « Die Puteolanische Bauinschrift », *Jahrb. f. class. Philol.*, Suppl. Bd. XX, 661-778.

ZEVI, F. (2008). « Calco dell' iscrizione CIL X 1781 », *Museo archeologico dei campi flegrei*. Catalogo generale pozzuoli, 68-69.

FÁBIÁN Zsuzsanna
Eötvös Loránd Tudományegyetem
(Université Eötvös Loránd, Budapest)

A ragadványnevek legújabb kori hivatalos használatáról

L'USAGE OFFICIEL MODERNE DES SOBRIQUETS Le rôle important des sobriquets dans le développement des systèmes de nom(s) est généralement connue : c'est d'eux que l'un des plus importants sous-types des patronymes / noms de famille s'est développé. Les sobriquets ont donc obtenu un rôle officiel important au cours de l'histoire. Cependant, depuis la stabilisation des systèmes de noms, leur utilisation (toujours en fonction distinctive) se limite au sphère privé, à la vie en petite communauté. L'article attire l'attention au fait que les sobriquets peuvent devenir officiel même de nos jours, notamment sous l'influence de phénomènes divers liés au fonctionnement de l'État et aux changements sociaux. Les domaines – italiens ou en rapport avec la Hongrie – examinés sont les suivants : les annonces de décès, le système électoral, les comptes bancaires, l'assurance maladie, les procès (des *mafiosi*).

1. A ragadványneveknek a névrendszerek kialakulásában betöltött fontos szerepét a névtani szakirodalom jól ismeri és (korpuszok elemzésén keresztül is) részletesen feltárta (Kálmán 1973: 94–99, Hajdú 1994: 43–49, J. Soltész 1979: 56–63; tudománytörténeti áttekintés: Fehér 2004; Fehér 2003: 155 első lábjegyzete szerint a magyar szakirodalmat illetően immár több mint 800, a ragadványneveket tárgyaló tétellel számolhatunk). Keletkezésük, ill. funkciójuk oka lehet a névhomonímia következtében előálló azonosítási nehézségek megoldása, gyakran előfordulnak azonban olyan esetekben is, amikor más a szerepük („a ragadványnév gyakran nem az egyénítés, a megkülönböztetés szükségességéből fakad, hanem csak valami feltűnő testi vagy lelki tulajdonságot, szokást ragad ki", ill. akár nyelvbotlás következtében is kialakulhat, Kálmán 1996: 95; továbbá pl. Fehér 2004: 83); adhatók tulajdonképpen (akár az érintett akarata ellenére is: Kálmán 1996: 17) „bármilyen szándékkal" (Hajdú 1994: 43), például gyakran a tréfás-csúfolódó vélekedés kifejezésére. Sokan elemezték azt is, hogy kialakulásukban milyen relációs, ill. szubjektív asszociációs tényezők játszanak szere-

pet (l. erre pl. Baukó 2007), ill. hogy milyen altípusaikat lehetséges elkülöníteni (pl. J. Soltész 1979: 56–63, Fehér 2002, Fehér 2003).

A ragadványnevek fontos szerephez jutottak a személynév-állomány történeti kialakulása folyamatában is: „elsőként a ragadványnevekkel számos tekintetben rokon pogánykori nevek kialakulása történt meg, a második fázisban az ezeket felváltó keresztnevek előtt jelentek meg a később családnévvé alakuló ragadványnevek, és végül a hivatalos nevek mellett tűntek fel mai ragadványneveink." (Fehér 2004: 74, hivatkozással Benkő 1967: 382, J. Soltész 1979: 56, Kálmán 1996: 94–95 munkáira); így elmondható, hogy „a jelenkori ragadványnévanyag létrejötte tulajdonképpen ugyanannak a történeti folyamatnak a harmadik „lépcsőfoka" (Fehér 2004: 74, kiemelés az eredetiben). Közismert ebben a folyamatban a régi időkben gyakori és az iratokban bőségesen dokumentált ún. *dictus*-nevek sűrű előfordulása; ezekről nehéz eldönteni, hogy még csak egyénre vonatkozó ragadványnevek vagy már mai értelemben vett családnevek is.

A fenti megállapításból kitűnik, hogy a felvázolt többszintű történeti folyamatban, tehát elsősorban a múltban válhattak hivatalossá a ragadványnevek (családnévként való rögzülésükön túl különösen közismert az uralkodók neve mellett állandósult ragadványnév); az újabb keletkezésűek, a mai ragadványnevek viszont inkább a hivatalos szférán kívül, a kisebb közösségek magánhasználatában élnek. Megerősítik mindezt különböző ragadványnév-definíciók is (a következő idézetekben található kiemelések az enyémek, F.Zs.): „Azokat a névelemeket, amelyeket a *hivatalos kereszt- és családneveken, valamint a beceneveken kívül* az emberek adnak egymásnak bármilyen szándékkal, ragadványneveknek nevezzük" (Hajdú 1994: 43); „A jelenkori (értsd: a *családnevek hivatalossá tétele utáni*) névanyagot tekintve – függetlenül a nevek használati fórumától és szerepétől – ragadványneveknek azokat a *nem hivatalos névadás*sal keletkezett, tehát az adott beszélőközösségtől származó személyneveket tekintem, amelyek a *teljes hivatalos név* vagy annak valamelyik tagja (családnév, keresztnév) és változata (becenév) *mellett*, illetve azok *helyett* állnak." (Fehér 2004: 74); „A ragadványnevek a *nem hivatalos* (népi) *nevek* csoportjába tartoznak, *főleg az élőnyelvben*, informális beszédhelyzetekben (családi, baráti körben), kisebb zárt közösségekben használatosak"; „egyöntetűnek mondható az a vélemény, hogy a ragadványnév *a hivatalos név* és a becenév *helyett vagy mellett* áll" (Baukó: tézisek 2007); stb.

Jelen írásomban arra szeretném felhívni a figyelmet, hogy a fenti megállapítások érvényesek ugyan mindenképpen a ragadványnév mai keletkezésére, születésére is, azonban a használatot illetően a nem-hivatalosságára

vonatkozó utalások korrekcióra szorulhatnak. Az egyértelműbb azonosítást szolgáló funkciója révén ugyanis a ragadványnév a legújabb időkben is válhat hivatalossá, és így a hivatalos név részévé válhat. Állításom alátámasztására néhány tipikus esetet szeretnék bemutatni.

2. Ki halt meg? (avagy: gyászjelentések)

A nyilvános orgánumokban a rendszerint a hozzátartozók által közzétett gyászhírek a hivatalos, ill. a privát műfaj határán helyezhetők el. A család (ritkábban a munkahely) tudatja a közelebbi és a távolabbi ismerősökkel a szomorú eseményt, és egyúttal néhány fontos momentum felsorolásával utal az elhunyt életpályájára és búcsút vesz szerettétől, s mindebben a magánszféra hangja szólal meg. A gyászhír azonban felér egy hivatalos dokumentummal is: egyrészt azért, mert feladásához magának a ténynek és az adatok igazolásának a céljából okmányként a halotti anyakönyvi kivonatot is be kell mutatni, másrészt pedig azért, mert benne valóban hivatalos adatok (nevek, születés és elhalálozás ideje és helye, foglalkozás, rokoni kapcsolatok, temetkezési hely és idő, életpálya adatai, hozzátartozók lakcíme stb.) jelennek és jelenhetnek meg.

A gyászhírekben szereplő ragadványnevek átmeneti jellegére Bauer József így utal: „a ragadványnevek *hivatalos jellegű* használata [...] még napjainkban is él" (Bauer 1973: 200, kiemelés tőlem, F.Zs.). Tükrözi a gyászhírekben felbukkanó ragadványnév kettős státusát az is, hogy az anyakönyvi névtől elkülönítve, rendszerint zárójelben szerepel; Ördög Ferenc szerint „ez azt jelzi, hogy nem hivatalos névről van szó" (Ördög 1993: 253).

A nyilvánvalóan a privát körben szerzett és használt ragadványnév közzététele a gyászhírben a halott azonosítására szolgál, és ez különösen egy-egy gyakoribb teljes név esetén lehet feltétlenül hasznos. Szinte szükségszerű volt például a helyben amúgy is általánosnak mondható ragadványnév megadása a nekrológokban az Ördög Ferenc által említett sajátos helyzetű Kiskanizsa esetében: itt „a nagyfokú endogámia következtében nagy az azonos családnevűek száma, továbbá, mert még a két világháború között sem voltak a házak megszámozva, csak utcanevek voltak", így aztán „olyannyira megszaporodtak a ragadványnevek, hogy nélkülük sok esetben lehetetlen az egyes személyek, illetőleg családok azonosítása" (Ördög 1993: 252).

Már Ördög Ferenc említi, hogy a ragadványneveknek a gyászhírekben való közlése általában ritka. Ezt az állítását mostani, az irodalomjegyzékben

feltűntetett Internet-webhelyeken végzett saját adatgyűjtésem[1] tapasztalatai alapján megerősíthetem, és kiegészítem azzal, hogy a ragadványnév (ill. annak feltűntetése) a férfiak, a férfinevek körében látszik gyakoribbnak.

3. Kire szavazzak? (avagy: két választás Magyarországon)

A 2010. októberi önkormányzati választások kapcsán értesülhetett arról a szélesebb közönség is, hogy jónéhány választókörzetben a nyilvántartásba vetteket tartalmazó listákon (a teljes hivatalos név után álló) ragadványnevek is szerepelnek (pl. Tiszabőn: *Mága Dezső Csudi*, *Mága Dezső Kopasz Ödön*, *Mága Tibor Gizi*, *Mága Zsolt Kubu*, *Mága Zsolt Postás*, *Mága Izidor Bunyó fia*, *Mága Gyula Pipás Guszti Fia*, *Mága Csaba Marcsa Fia*, *Mága István Veres Fia*, *Mága Zoltán Náni Zoli*, *Sándor Ferenc Fika fia*, *Túró Zoltán Kakas*, *Surányi Gusztáv Sántaguszti Fia*, *Blága László Ferde*, *Csik István Pacal*, *Nagy Kálmán Kis Kálmán Fia*, *Rácz Jenő Hájas*, *Mányi István Bunda*, *Nagy István Rudi Pista*, *Szabó Béla Burkus*; Tiszaburán: *Fátyol Sándor Pacal*, *Fehér János Kisteknős*, *Turó Jenő Csörögi*; Tiszainokán: *Szabó János Buszsofőr*; Martfűn: *Takács László Elektron Shop*; Ongán: *Szabó Attila Ongai Horgász Egyesület alelnöke*; Tarnazsadányban: *Német József (Zsíros)*, *Szabó László (Bundzsák)*, *Szabó László (Autószerelő)*, *Csintalan István József (Asztalos)*, *Botos László (Veres)*; Pusztaradványban: *Horváth Gyula „Kispatikus"*, *Horváth Gyula „Patikus"*; stb.[2]). Mint kiderült, már a 2006-os választásokon is hasonló volt a helyzet (indulók voltak például: *Váradi József Zsíroskenyér*, *Orsós József Kopasz*, *Farkas Tibor Flamingó*, *Nagy István Pecsér*, *Vass József Szeszfőzdés*, *Drótos István Buszsofőr*, *Drótos István Kőmíves*, *Horváth Kálmán Csipi*, *Gáspár István Gazsi*, *Varga Vince Bisztrós* stb.), akkor azonban nem váltott ki országos visszhangot a hír.

Arról, hogy a hivatalos választási okmányokban szerepelhetnek-e a nem hivatalos ragadványnevek, ezúttal nagy vita kerekedett. Az 1997. évi C. törvény azt mondja ki ugyanis, hogy két vagy több azonos családi és utónevű választópolgár azonos választókerületben történő, jelöltként való indulása esetén a később bejelentett személynek betűjelezés vagy második utónév feltűntetésével meg kell magát különböztetnie az előbb bejelentettől. Ezért tartotta az Országos Választási Bizottság elnöke szabálytalannak a ragad-

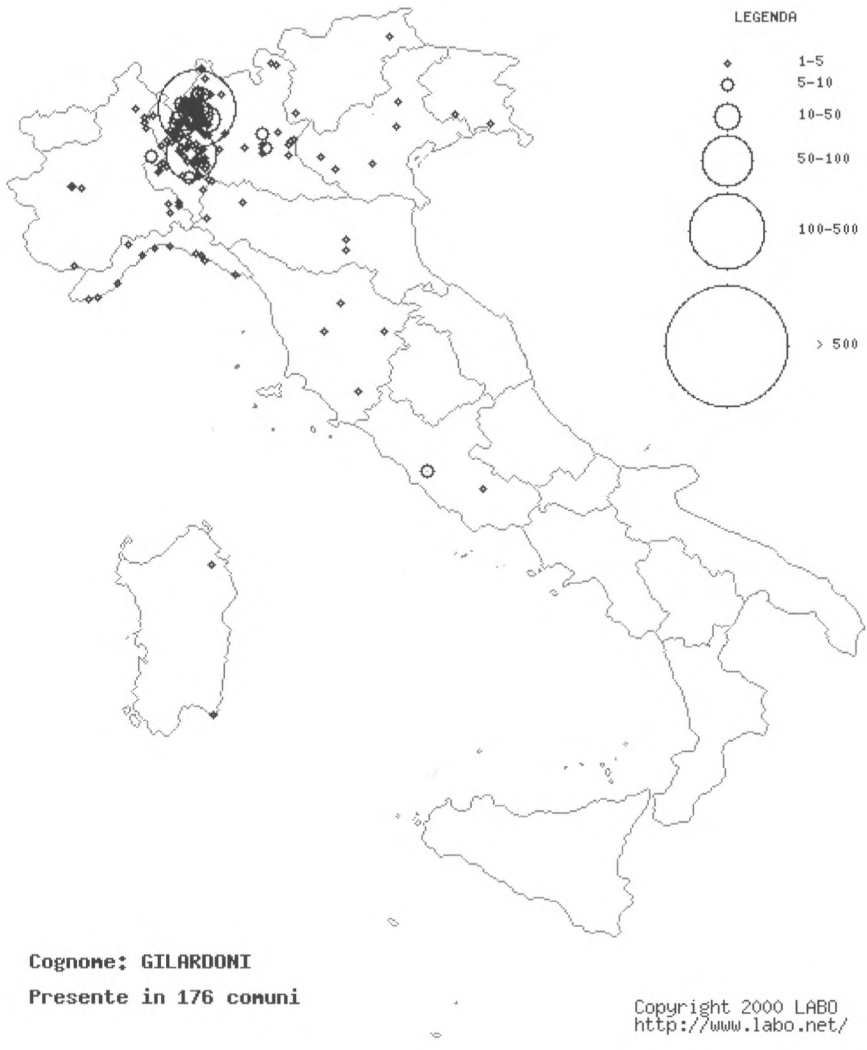
[1] Néhány adat 2010-ből: *Villám László (Vili)*, *Lénárt Ferenc (Frici)*, *Molnár Ferenc (Cipő)*, *Solymosi József (Peci)*, *Horváth István (Bul Pista)*, *Vörös Endre (Góré)*, *Németh József (KANKI)*, *Simon Lászlóné (Simi Mami)*, *Soós Ferencné (Dodi Naca)*, *Milos Jánosné (Muci)*.
[2] Forrás: http://index.hu/belfold/2010/okvalasztas/eredmenyek

ványnevek megadását (amit a hírek szerint maguk a jelöltek kezdeményeztek). A helyi jegyzők azonban ugyanezt egy speciális helyzet (azaz a nagy névhomonímiából fakadó bizonytalanság) szerencsés kezelésének tartották, ugyanis a többnyire roma etnikumúak a mindennapokban is ezen ragadványnevek alapján tudják egymást azonosítani (a Tiszabőn élőknek például a fele azonos családnevű). A választási törvény valóban nem tartalmaz ilyen jellegű megoldást, azonban egy 1998-as OVB-állásfoglalás[3] értelmében a polgári törvénykönyv szerint művészeti vagy közéleti tevékenységhez felvett nevet is lehet használni, márpedig a ragadványnév tekinthető felvett névnek.

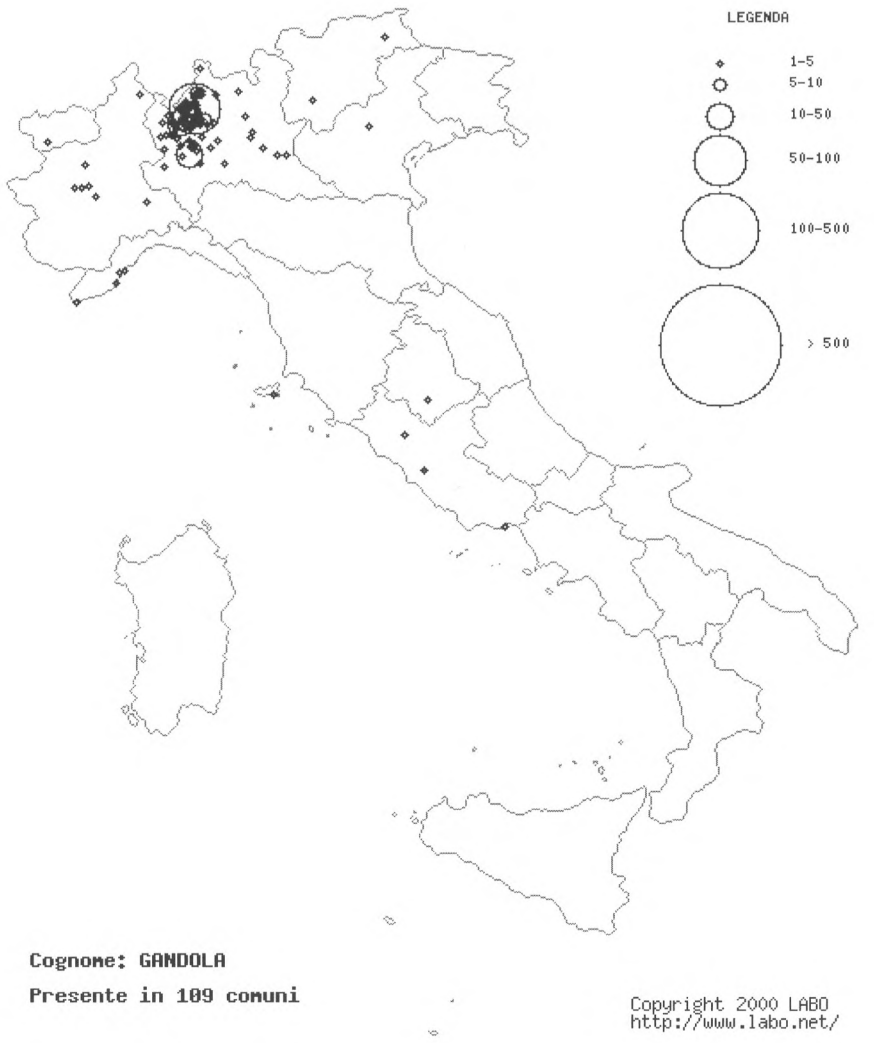
4. Kié a pénz? (avagy: bank a Comói-tó partján)

2009. március 18-án adott hírt a milánói „Il Giorno" c. napilap arról, hogy a Comói-tó partján fekvő Bellagio városában elsősorban a fiatalabb ügyfelek kezdeményezésére, de a pénzintézet teljes együttműködésével a Credito Cooperativo feljegyzi a bankszámlákon az ügyfelek ragadványnevét is, mégpedig a helyi dialektusban kialakult és megszokott formában. Mindez azért lehetséges és ésszerű, mert éppen ebben a közösségben bizonyos családnevek rendkívüli gyakoriak: az alig 3000 lakosú Bellagióban 400 fő viseli a *Gilardoni*, és kb. 200 a *Gandòla* családnevet. A *Gilardoni* családnév éppen Bellagio epicentrummal a 38. leggyakoribb a teljes comói járásban, és a *Gandòla* is tipikusan e tájegységhez kötődik (l. Caffarelli–Marcato 2008 és a www.gens.labo.net Lombardiát is mutató térképes megjelenítését).

[3] „Az ajánlószelvény, illetőleg a jelölt bejelentésének érvényességét nem érinti, ha az ajánlószelvényen, illetőleg a jelölt bejelentése során a jelölt neve tartalmazza a Polgári Törvénykönyvről szóló 1959. évi IV. törvény 77. §-ának (2) bekezdése alapján viselt felvett nevet is. Ha a jelölt bejelentése a felvett nevet is tartalmazza, úgy azt a szavazólapon a jelölt neve mellett fel kell tüntetni."; „Tudományos, irodalmi, művészi vagy egyéb közszerepléssel járó tevékenységet […] felvett névvel is lehet folytatni."
(forrás: http:/www.koziranytu.hu/hirek)


LEGENDA
1-5
5-10
10-50
50-100
100-500
> 500
Cognome: GILARDONI
Presente in 176 comuni
Copyright 2000 LABO
http://www.labo.net/

Gilardoni



Gandòla

Az erős névhomonímia miatt fennáll tehát a veszélye a banki ügyletek összekeveredésének. Ebben a közösségben az említett családnevek erős megterheltsége miatt már évtizedek óta szolgálnak a megkülönböztetésre

ragadványnevek is, de itt már nem az egyéni, hanem a családi ragadványnevekről, azaz a családok egy-egy ágának állandósult, a közösségen belül szinte hivatalosnak számító megkülönböztető nevéről van szó (erről l. például J. Soltész 1979: 56,[4] *Néprajzi lexikon*,[5] stb.). Így a *Gilardoni* nevet viselők ágait a következő ragadványnevek jelölik: *Maghett, Cilindra, Mion, Buffit, Sesitt;* a *Gandòlák*on belül van *African* ragadványnévvel jelölt ág; a városkában negyedik leggyakoribb családnevű *Raineri*k megkülönböztető nevei: *Buschett* és *Frisa,* a nyolcadik leggyakoribb *Bianchi*ké pedig *Checchett* és *Rucambul*, stb. (Caffarelli 2009: 809–810).

5. Ki a beteg? (avagy: taj-kártya Chioggiában)

A fentebb leírtakhoz hasonlít Chiogga városának Olaszországban egyedülálló helyzete. Ebben a venetói városban ugyanis (egyfelől a névhomonímiát korrigálandó, másfelől a közeli rokonok házasságát megakadályozandó, Marcato 2009: 97) évszázadok óta erősen él a családi ragadványnév intézménye (ennek helyi tájszólási neve *il deto,* tbsz. *i deti*, ami a magyar *dictus-név* ekvivalense), és ez szintén az egyes családi ágak megkülönböztetésére szolgál (Marcato 2009: 94,[6] 97). A *deto* női ágon is örökölhető (tehát a férj családneve mellé is odakerülhet a felség *deto*-ja). A városhoz tartozó Sottomarinában még egy, a *deto* további pontosítására szolgáló név is ismeretes, ennek neve *nomenansa, romenansa* (Marcato 2009: 94). Úgy tűnik tehát, hogy itt az antik latin névrendszer köszön vissza: a *deto* a *cognomen*, a *nomenansa* pedig a *supernomen* (vagy *signum)* újabb kori megfelelője.

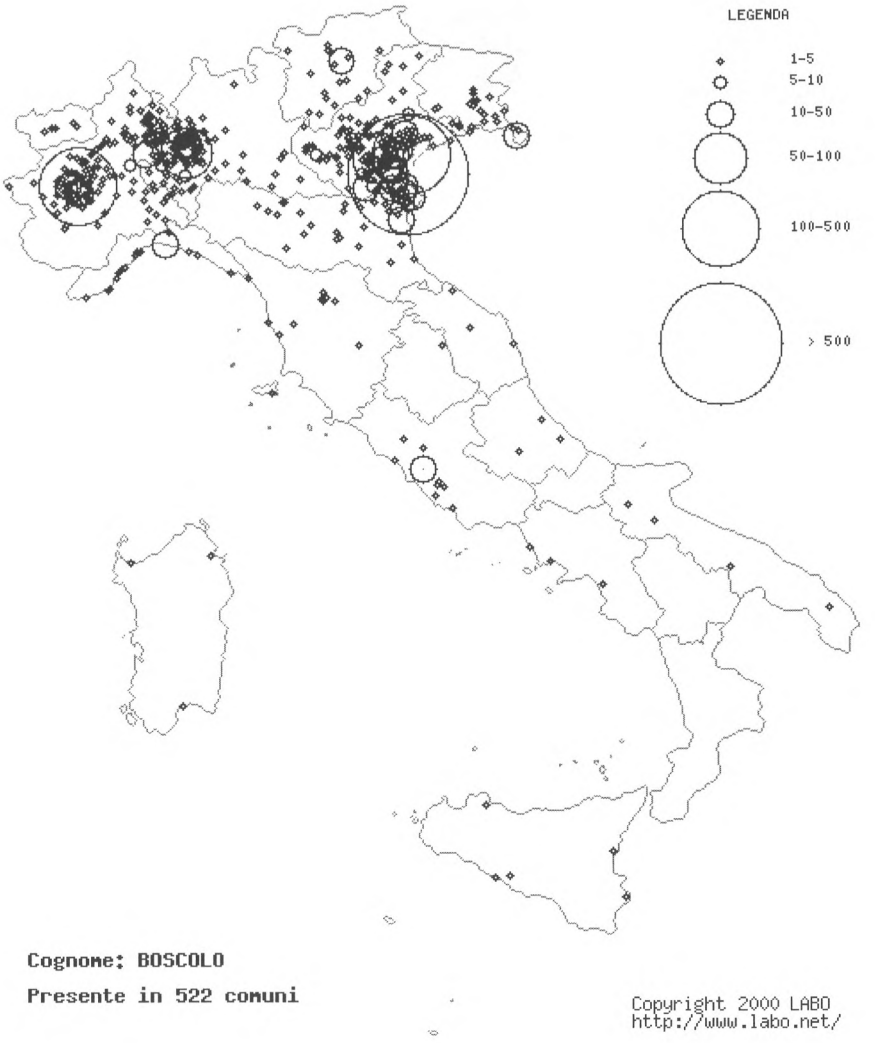
Az egyik leggyakoribb családnév ma Chioggiában a *Boscolo* (az 50.000 lakosból 9–10.000 polgár viseli ezt a nevet, a helyi telefonkönyv 40 oldalon át sorolja őket, és csak *Giuseppe Boscolo*-ból 50 db van); ennek *deti*-jei: *Forcola, Bachetto, Anzoletti, Gioachina, Cegion, Biel(l)o, Brusà, Bac(c)hetto* stb. A második legmegterheltebb név a *Tiozzo* (sajtóforrások szerint 5.000, Marcato 2009: 97 szerint 2000 polgár viseli), ennek ragadványnévi kiegészítői: *Caenazzo, Fasiolo, Napoli, Campanaro, Brasiola* stb.

[4] „A ragadványnév kiterjedhet az egész családra, öröklődévé válik […]"

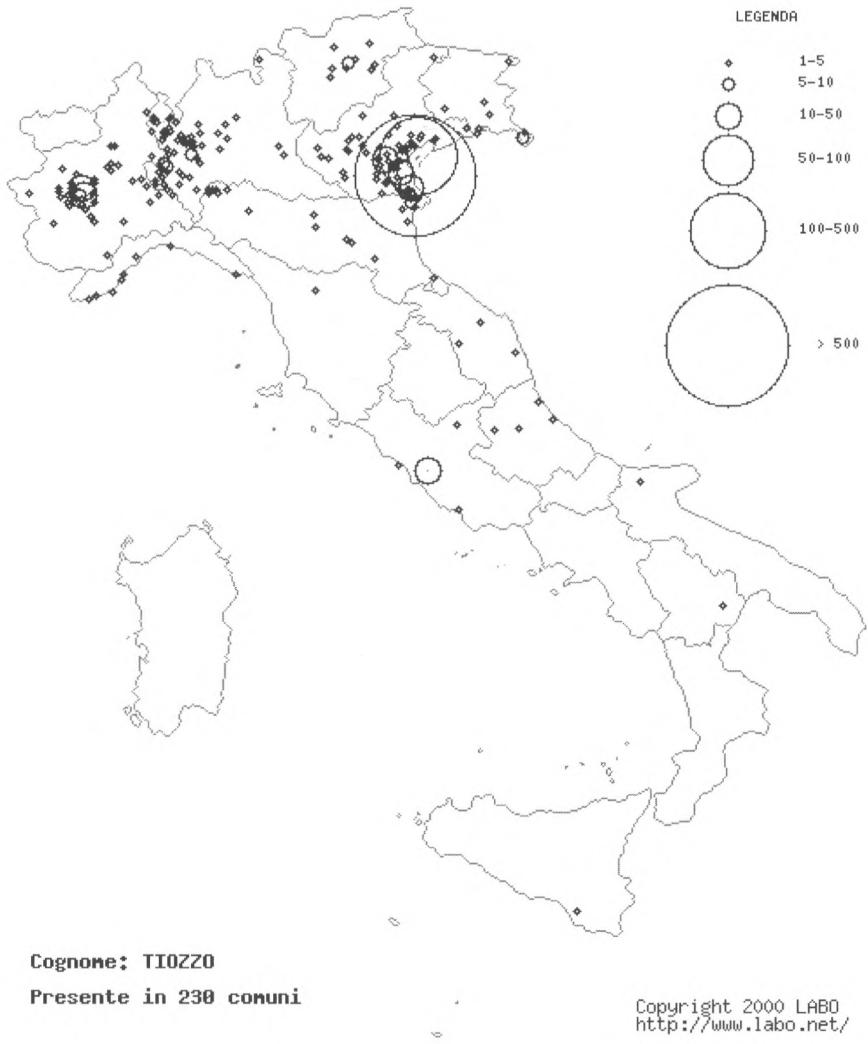
[5] „a ragadványnév nemcsak egy személyre, hanem sokszor az egész családra vagy nemzetségre vonatkozik"

[6] Érdemes megfigyelni Marcato finom fogalmazását: „A Chioggia si chiama *deto* il soprannome familiare, consolidato […]": ez a családi ragadványnév tehát „konszolidálódott" – de nem „hivatalos" (Marcato 2009: 94).

(A www.gens.labo.net térképi ábrázolása szerint e két családnév a venetói gócpont mellett még Lombardiában és Piemontban is gyakori.)



Boscolo



Tiozzo

A *deti*-k félhivatalos használatára bizonyos területeken már eddig is volt lehetőség, de a megkülönböztető nevet csak idézőjelben lehetett megjeleníteni (Marcato 2009: 97). A régmúltban gyökerező rendszer többé-

kevésbé problémamentes társadalmi működésében az „verte ki a biztosítékot", hogy 2008 januárjától az egészségügyi ellátásban kötelezővé vált az elektronikus taj-kártya használata. Nem csak a kipostázással voltak bajok (állítólag 9600 kártya nem jutott el jogos tulajdonosához), hanem azután az intézményekben sem működtek megfelelően a kártyák, mert a rendszer nem volt képes a betegek azonosítására. A súlyos helyzet megoldása céljából a helyi hatóságok a Belügyminisztérimhoz fordultak, és a közbenjárás eredményeként miniszteri rendelet alapján 2009 végétől a chioggiai polgárok immár idézőjelek nélkül, második vezetéknévként használhatják közismert, „konszolidált" családi ragadványnevüket okmányaikban. A 2009. február 1. után születetteket automatikusan kettős vezetéknévvel anyakönyvezhetik. Az aktuális probléma megoldását is jelentő hírt a sajtó úgy kommentálta, hogy "ismét bevezetik a ragadványneveket".

6. Kit kell elkapni? (avagy: a ragadványnév mint ujjlenyomat)

Közismert a sajnálatos tény: Itáliának elsősorban a déli részén évszázadok óta működnek nagy létszámú, hierarchikusan felépített bűnszervezetek. (Ezeket a különböző tájegységeken máshogyan hívják: Szicíliában *maffia – Cosa Nostra*, Nápoly környékén *camorra*, Calabriában *'ndrangheta*, Pugliában *Sacra Corona Unita*.) Már 1863-ból vannak leírásaink e csoportok ragadványneveiről (Ruffino 2010: 455), melyek részben egyéniek, részben pedig egész családok azonosítására is szolgálnak. Tipikus, hogy egy-egy szűkebb, vezető csoport (*cosca*) tagjait a „családfő" (*capofamiglia*) ragadványneve köti össze, a hozzájuk lazábban kötődő személyeknek viszont más a megnevezése.

A fenti pontokban ismertetett esetektől a maffiózók ragadványneve a kriptikus jellegben különbözik: a rejtekhelyen való bujkálás és az átoperáltatás mellett a szűk körben használt, titkosan kezelendő ragadványnév is az illegális tevékenység elleplezésének, a rejtőzködés fenntarthatóságának eszköze (Ruffino 2010: 459). A ragadványnevek jelentőségét mutatja, hogy a csoporton belüli használat során kiszoríthatják a lassan feledésbe menő eredeti nevet, sőt: „egyes főnököknél olyanok, mint a szenteknek a stigmák".[7]

[7] „Ho sempre sentito chiamare gli appartenenti al Sistema con il soprannome, al punto che il nome e il cognome in molti casi arriva a diluirsi, a essere dimenticato"; „Il soprannome per il boss è come le stimmate per un santo" – írja Roberto Saviano híres *Gomorra* c. regényében (Ruffino 2010: 460).

A ragadványneveknek a rendszerben betöltött azonosító szerepével a hatóságok teljesen tisztában vannak, és céljaiknak megfelelően fel is használják az információkat, hiszen gyakran végül csak ez szolgál a bűnözők azonosítására. (Ruffino 2010: 458). Éppen ezért ezeket, mint a sikeres bűnüldözés elengedhetetlen eszközeit a nyomozás során regisztrálják és a hivatalos eljárások (kihallgatások, tanúvallomások, ítélet stb.) jegyzőkönyveiben feltűntetik.

7. Eszmefuttatásomat lezárandó, első mozzanataként azt vetem fel, hogy úgy tűnik: bizonyos korszakokban újból és újból szükségessé válik a korábban csak a kisebb közösségekben, ill. informálisan használt ragadványnevek és családi ragadványnevek hivatalosítása, hivatalos használata.[8] Hogy ennek esedékessége hol, mikor és milyen tényezők hatására válik időszerűvé, sőt sürgetővé, különböző extralingvisztikai tényezőktől függhet.

Az ismertetett esetek azt is felvetik, hogy a használat vonatkozásában célszerűnek látszik megkülönböztetni a „hivatalos név mellett használt (félhivatalos, „konszolidált") ragadványnév", ill. a „hivatalos névvel együtt használt hivatalos(ított) ragadványnév" kategóriáit, ide értve egyúttal akár nem a névvel, hanem egyéb jelölésekkel (leggyakrabban például számokkal: Hajdú 1994: 44) megalkotott formákat is.[9] Úgy tűnik, hogy (a lakosságszám növekedésével összefüggésben is) az azonos nevűek megkülönböztetésének ill. identifikációjának igénye napjainkban nem csak a kisebb közösségeken belül, hanem az egyén és a hivatalos fórumok (az állam, a szolgáltatók, stb.) kapcsolattartásában is megjelenik.

[8] Caffarelli utal például arra, hogy más olasz vidékeken (Piemontban Canavesében, továbbá Cremonában, Cadoréban, a Nápolyi-öböl néhány szigetén és Szicíliában néhány helyen) szintén vannak példák az előző századokból a ragadványnév teljes körű anyakönyvi hivatalosítására („ufficializzazione anagrafica totale del soprannome"), Caffarelli 2009: 809.

[9] Jól ismert a sportolók, elsősorban a futballisták körében régebben használt *Szabó 2. János* formula. L. továbbá: „A hivatalos fórumok egyébként általában ridegebb, hivatalosabb módszereket alkalmaztak a megkülönböztetésre: a név után a házszámot írták zárójelben, az iskolában pedig a név után tett sorszámozással különböztették meg az azonos család- és keresztnevűeket." (Bauer 1973: 200)

Felhasznált irodalom

ANSA. A Chioggia troppi con lo stesso cognome, useranno il soprannome. 2009. nov. 14. http://www.ansa.it

BAUER, József (1973). *Elek község német személynevei.* A Békés Megyei Múzeumok közleményei, 1973, 2.

BAUKÓ, János (2007). *Ragadványnév-vizsgálatok kétnyelvű környezetben.* PhD-értekezés. ELTE BTK.
(Tézisek: http://doktori.btk.elte.hu/lingv/bauko/tezisek.pdf)

BENKŐ, Loránd (1967). „A személynevek". In: Bárczi, Géza – Benkő, Loránd – Berrár, Jolán: *A magyar nyelv története.* Tankönyvkiadó, Budapest, 378–384.

CAFFARELLI, Enzo – MARCATO, Carla (2008). *I cognomi d'Italia. Dizionario storico ed etimologico.* 1–2. UTET, Torino.

[CAFFARELLI, Enzo] (2009). „Bellagio, soprannomi in banca". *Rivista Italiana di Onomastica*, XV, 2: 809–810.

FEHÉR, Krisztina (2002). „A ragadványnevek lexikális szerkezetéről". *Magyar Nyelvjárások*, 40: 75-85.

– (2003). „A ragadványnevek funkcionális szerkezetéről". *Magyar Nyelvjárások*, 41: 155–66.

– (2004). „Névelméleti alapvetések a magyar ragadványnév-kutatás első korszakában". *Névtani Értesítő*, 26: 73–89.

GANZA, Giacomo: Il caso di Chioggia: reintroduzione dei soprannomi.
http://www.vaol.it/it/

HAJDÚ, Mihály (1994). *Magyar tulajdonnevek.* Nemzeti Tankönyvkiadó, Budapest.

J. SOLTÉSZ, Katalin (1979). *A tulajdonnév funkciója és jelentése.* Akadémiai Kiadó, Budapest.

MAGNI, Federico (2009). „Troppi casi di omonimia, la banca usa i soprannomi". *Il Giorno*, 2009. márc. 18.
http://www.nomix.it/articolo_leggi_124.php

MARCATO, Carla (2009). *Nomi di persona, nomi di luogo.* Bologna, Il Mulino.

MARINO, Giuseppe (2009). „Troppo nomi uguali, a Chioggia soprannomi nei documenti". *Il Giornale*, 2009. febr. 6.
http://nomix.it/articolo_leggi_32.php

Néprajzi lexikon, „névadás" szócikk
http://mek.oszk.hu/02100/02115/html/4-2.html

ÖRDÖG, Ferenc (1993). „Ragadványnevek gyászjelentéseken". *Névtani Értesítő*, 15: 250–253.

RUFFINO, Giovanni (2010). „Soprannomi e »famiglie« mafiose". *Rivista Italiana di Onomastica*, XVI, 2: 455–460.

VARGA, Attila (2010). „Az oroszlán zöld szeme". *Magyar Nemzet – Magazin*, 2010. szept. 18.: 40.

http://www.gens.labo.net

http://www.gyaszhir.hu

http://www.delmagyar.hu/gyaszkozlemenyek

http://www.csaladihirek.hu

http://www.kelethir.hu/cikk/

http://index.hu/belfold/2010/okvalasztas/eredmenyek

GORILOVICS Tivadar
Debreceni Egyetem
(Université de Debrecen)

A latin utóélete huszonöt év sajtójának tükrében (1980-2005)[1]

REFLETS ET SURVIE DE LA LATINITÉ DANS LA PRESSE HONGROISE (1980-2005) Avant de montrer ce qui, dans la pratique culturelle quotidienne de cette période, a pu surnager de la culture latine, pas toujours bien maîtrisée d'ailleurs, il convient de replacer la « question du latin » dans son contexte historique et socio-culturel. Si les positions du latin ne cessent de faiblir depuis le milieu du 19e siècle, c'est après 1949 qu'il va perdre sa place privilégiée dans l'enseignement secondaire, au profit des langues vivantes. La campagne menée plus tard pour sa réhabilitation rejoint d'autres combats, sur d'autres champs de bataille, bien plus vastes que ceux de l'institution scolaire. Devenu, avant comme après le tournant historique de 1990, arme de la critique entre les mains de contestataires de toutes obédiences, ceux-ci n'en poursuivent pas moins un combat d'arrière-garde. La rareté même des compétences fait que ce savoir garde un certain prestige, comme en témoigne la presse culturelle dont on voit les collaborateurs et parfois jusqu'aux lecteurs recourir à tout un code dans lequel le latin et les références aux « humanités classiques » servent à la fois de caution de sérieux et de signe de « distinction ». Il faut bien constater cependant que tous ces efforts n'ont pu finalement aboutir à la renaissance tant espérée de l'enseignement du latin.

A nyolcvanas évek magyar sajtójában érdekes jelenség hívta föl magára a figyelmemet.[2] Egyrészt jól érzékelhető rendszerkritikai éllel

[1] Ez egy korábban francia nyelven tartott előadás átdolgozott, a példaanyagot részben felfrissített változata. Vö. „Vestiges de la latinité dans la presse hongroise contemporaine", *Pluralité des langues et mythe du métissage.* J. Karafiáth et M.-C. Ropars (szerk.), Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2004, 39-50. o.

[2] A legtöbbször idézett lapok rövidítései: *ÉS = Élet és irodalom*; *MN = Magyar Nemzet; MH = Magyar Hírlap; NSz = Népszabadság*. Ahol kijegyeztem az oldalszámot, a dátum után zárójelben azt is megadom. Helykímélés céljából a törtjel (/) az idézetekben új bekezdésre utal.

a latin nyelv oktatásának visszaállításáról szóló cikkek jelentek meg, hangsúlyozva a latinos műveltség művelődés- és irodalomtörténeti jelentőségét, másrészt megszaporodtak a publicisztikai írásokban a latin kifejezések, idézetek, illetve ez utóbiakkal művelt nyelvi játékok.

A latin-kérdés

A korszak egyik vezető pedagógusa, a neveléstudományok akadémiai doktora, Ágoston György, eredeti képesítése szerint latin-francia szakos tanár, a gimnáziumokban 1979-ben bevezetett új képzési rendszer kapcsán az idegen nyelvek oktatásáról a következőket írta:

> A régi gimnáziumban három idegen nyelvet tanítottak: a latint és két élő nyelvet. [...] Napjaink általános műveltségében a klasszikus nyelvek szerepe az egész világon jelentékeny mértékben csökkent: az a műveltségeszmény, amelynek központjában a latin nyelv és irodalom állt, elvesztette általános érvényét. [...]
>
> Amikor megállapítjuk, hogy a latinos központú műveltség általános érvénye megszűnt, nem kívánjuk csökkenteni azt a művelő, képző és nevelő erőt, amelyet a latin kétségkívül képviselt.[3]

Borzsák István ezzel a felfogással szállt vitába, amikor a *Köznevelés* lapjain cikket jelentetett meg, amelyben mintegy megadta az alaphangját a hamarosan kibontakozó vitának.

> Bárhogyan közeledjünk is, a „latin-kérdés" minden vonatkozása túlmutat önmagán: követeli az általános műveltségi szint emelését a korszerű középfokú iskolákban, valamint [...] a humán nyelvi tanulmányok megszilárdítását, az egyetemi utánpótlás megnyugtató rendezését, végeredményben nemzeti kulturánk folyamatosságának, illetve fennmaradásának biztosítását.[4]

---

[3] „A fakultatív gimnáziumi képzés" az „Iskola és társadalom" rovatban, *NSz* 1980. máj. 21. (6. o.)

[4] „A latin-kérdés", *Köznevelés*,1981. febr. 20.

A magyar-latin szakot végzett Kartal Zsuzsa, akit talán már akkor foglalkoztatott az *Aeneis* fordításának terve, az egyre nagyobb teret nyerő haszonelvű gondolkodásmódban látta a latin háttérbe szorításának legfőbb okát.[5] A baj orvoslására valóságos mozgósítás indul meg a latin védelmében. Miután 1983-ban fölvették az Országos Tanulmányi Verseny tárgyai közé, az eseményt bizakodó kommentárok kísérték:

> Valami megváltozott a klasszikus nyelvek – különösen a latin – ismerete terén; hosszú évek vagy inkább évtizedek reménytelennek tűnő harcai után, amit oly sokan folytattak e nyelv kiirtása ellen, az idén először az országos tanulmányi versenyek sorában kapott helyet [...]: újjáéled a remény, hogy nem hal ki e nyelv ismerete hazánkban.
>
> Sajátos szerepet vállalt magára e heroikus munkában az *ÉS*. Magam részéről – megvallom, nem kevés vívódás után – egyértelműen pozitívnak ítélem tevékenységét. Mintegy teszteli olvasóközönségét azzal, hogy latin szavak, mondatok sorát közli hétről hétre, nyelvtani helyességükre való tekintet nélkül.[6]

Lehet-e, kell-e egy „holt nyelvet" halottaiból föltámasztani? Az erről kibontakozó vita valóban túlmutatott önmagán, már csak azért is, mivel a fent említett évtizedben óhatatlanul együttjárt a negyven évvel korábban még működő nyolc osztályos gimnázium múltjának fölelevenítésével, színvonalának és hatékonyságának tudatosan célzatos méltatásával.

> „Régi érettségim" van. Ez nem minősítés, pusztán tény-megállapítás [...]. Egyik volt kolleginám fogalmazott így, amikor azt akarta érzékeltetni, hogy a magamfajta hajlottabb korúak – uram bocsá' –, még latint is tanultak egykoron. Ami engem illet, annak idején nem lelkesedtem túlságosan Tacitus nyelvéért, de azóta revideáltam véleményemet [...]. Mindez egy helybéli igazgatóbarátomról jut eszembe, aki az enyémhez hasonló, lepedőnyi, négyrét hajtott papírlapot őriz a fiókjában, és akivel egyidősek vagyunk. Ő a minap, úgy vélem, „régi érettségijének" is

[5] „*Sors bona nihil aliud*", *Mozgó Világ*, 1981/8 (54. o.).
[6] Karsai György, „*Exegi monumentum...*", *ÉS*, 1983. jún. 24.

> köszönhetően, nem csekély meglepetést keltett. Hosszú perceken át, folyamatosan, élvezetesen és *papír nélkül* beszélt.[7]

A „régi érettségi" mögött jelen esetben nyolc év latintanulás állt, amelynek során, a jobbak legalábbis, többé-kevésbé tartós ismereteket szerezhettek latin irodalomból és római „régiségtanból". Az általános iskolai oktatás bevezetése nyomán, 1948-49-től a régi gimnázium helyébe a négyosztályos gimnázium lépett, a kötelező latin helyébe pedig, ugyancsak nyolc éven át, az orosz nyelv. Ezzel lezárult egy oktatástörténeti korszak, amelynek alapjait a XIX. század végén rakták le. Az első világháború előtti gimnáziumban átlagosan heti hat órában tanították a latint, s a tanulmányok befejezésekor a kijelölt klasszikus szerzők pontos fordításán túl magyar szövegek latinra fordítása is követelmény volt.[8] Egy szakértői jelentés pedig a latinban nemcsak a korabeli műveltség történelmi alapját látta, hanem „nemzetünk közelmúltjának élő nyelvét" is.[9]

A közelmúltra való hivatkozás némi árnyalásra szorul. A valóságban a latin nyelv ismerete az irodalomfogyasztó nagyközönség körében a XIX. század közepétől kezdve egyre kevésbé tekinthető általánosnak. Jókai *Az új földesúr* (1862) I. fejezetében („Régi ember, új idő") e szavakkal fordul olvasójához:

> Ilyenformán *„truditur dies die"*.
>
> (Sose bosszankodjál, másodszülött olvasóm, hogy annyi latin mondást találsz egy lapon, ez is a kor kedélyhangulatához tartozik. A klasszikusok nyelvéhez, mint egy ókori azilumhoz menekülünk néha, mikor az újkor civilizációja nagyon szorongat bennünket. Héj, mikor még minden diákul ment, nem merték volna azt mondani – no de elég. Az ember fűhöz-fához folyamodik védelemért, s ha az élők nem segítik, a halottakhoz fordul. [...]
>
> Tehát bizony csak *truditur dies die*; egyik nap tolja a másikat.

A múlt század nyolcvanas éveiben a *latin gimnázium* már csak az idősebbek emlékezetében él, de abban, mint láttuk, nagyon is élénken. A legnagyobb tekintélyek sorában *post mortem* megszólaltatják Kodály Zoltánt is:

---

[7] Ordas Iván, „Papírforma", *ÉS,* 1985. nov. 8. (3. o.)

[8] Vö. Fináczy Ernő, *A magyarországi középiskolák múltja és jelene*, Budapest, 1896. (119. és 121. o.)

[9] Fináczy E., *Vélemény az egységes középiskola tanulmányi rendszeréről*. Kézirat gyanánt, Budapest, 1893. (1. o.)

> Utolsó beszédében mondta Kodály Zoltán: „Már régóta egyebet sem teszek, mint alapköveket rakok le szellemi téren. Úgy érzem magam, mint a régi római mondás: *Arbores seret agricola...* nem mondom tovább latinul, mert ma már senki sem ért latinul Magyarországon – fákat ültet a földműves, melyeknek gyümölcsét maga sosem fogja élvezni."[10] [...] sokasodnak a figyelmeztető jelek, az antik kultúra is rommezővé változott. Emlékezetünk kopott törmelékeket őrizget, romlik, pusztul az ismeretanyag.[11]

Lesz, akit tiltakozásra a „holt nyelv" fogalma indít:

> Tiltakozom a latinnak „holt nyelvként" való minősítése ellen.
>
> Meggyőződésem, hogy a latin nyelv ellen négy évtizeddel ezelőtt indított, nemtelen indulatok fűtötte irtóhadjárat jelentős oka annak a kulturális megalapozatlanságnak, zűrzavarnak és zsákutcának, amelyben ma a magyar társadalom leledzik. Azzal, hogy a latint [...] voluntarista módon csak azért is »kitagadták«, pótolhatatlan csonkítást okoztak a nemzet kulturális szervezetében. [...] Ha holt nyelv a latin, csakis azért az, mert mi, itthon, *megöltük*.[12]

A levélíró nincs egyedül ezzel a véleményével. Az *ÉS* egyik korábbi számában Molnár Aurél „klasszikus kultúránk sírdombján üldögélve" elmélkedik a kérdésről.[13] Van, aki az „ötvenes években" uralkodó ideológiát teszi felelőssé:

> A felszabadulás után a latin nyelv oktatása lassan háttérbe szorult, majd csaknem teljesen megszűnt. Amaz ostoba felfogás jegyében, hogy a nyelvek világnézeti tartalmat hordoznak, ezért például az angol, a francia, az olasz

[10] Kodályt 1960-ban az oxfordi egyetem díszdoktorává avatták: „szokás szerint latin nyelvű laudációval köszöntötték, sorolva érdemeit. Az érdemes egybegyűltek ámulattal hallhatták, hogy Kodály rögtönzött szónoklattal válaszol, latinul." Sárközi Mátyás, *Levelek Zugligetből*, Bp., Kortárs Könyvkiadó, 2003 (106. o.)

[11] Simon Zoárd, „Nesszosz-ingben az antikvitás", *MN,* 1987. ápr. 11. A cikk konklúziójának kommentárjaként idézhető Balassa Péter megjegyzése egy közvetlenül szülés előtti, a magzat fekvését mutató röntgenvizsgálat kapcsán: „*Situs,* ez volt ráírva a kórlapra, mi is ez, kérdeztük egymástól századunk és magunk révén megromlott latinunkban kotorászva [...]. *ÉS,* 1989. dec. 22. (9. o.)

[12] Sándor András, „Miért holt nyelv a latin?", *MN,* 1988. aug. 18.

[13] „Óh, Róma, óh, latin nyelv!" *ÉS,* 1988. jan. 15. (9. o.)

> kapitalista nyelv lett, a latin pedig a volt uralkodó osztályok monopóliumává alakult.[14]

Röviddel az első szabad választásokat követően jelent meg „Kell-e a latin?" címmel Kartal Zsuzsa beszélgetése Borzsák Istvánnal és Ritoók Zsigmonddal abból az alkalomból, hogy Borzsák összeállításában tanulmánygyűjteményt adott ki a Gondolat Kiadó a fenti címmel[15]. A címet a szerkesztő így kommentálta:

> A szónoki kérdésben rejlő iróniát többen megérezték, és kaptam olyan levelet is, hogy: *Kell. Szeretettel X.Y.* Volt, aki viccelődött, hogy *„kell a kutyának"*. [...] A reagálásokból, orvosokéból, vegyészekéből, technikusokéból az derült ki, hogy kell. [...] Évek hosszú, kitartó munkájával tudtuk elérni, hogy akinek középfokú vagy az érettséginek megfelelő latintudása van, az két pontot jelent a felvételin. [...] Évről évre többen jelentkeznek latin érettségi vizsgára. A többi a szülőkön múlik, hogy követeljék az iskolától a latinoktatást.

1990 májusában rendezték meg gimnazistáknak az olaszországi Arpinóban, Cicero szülővárosában a tiszteletére meghirdetett, az egyik magyar diáknak is sikert hozó tizedik nemzetközi latin nyelvi versenyt. Az erről szóló beszámoló nem mulasztotta el kiemelni: „A vasárnap délelőtti eredményhirdetés után minden szónok hangsúlyozta, hogy az egységes Európa egyik összekötő kapcsa lehet a latin nyelv."[16]

Hogy a biztatónak induló restitúciós kísérlet végül is nem járt eredménnyel, arra bizonyság a hét évvel később elfogadott Nemzeti Alaptanterv egyik bírálójának véleménye: „a NAT szellemében latinoktatásunk sajnos ismét ki fog szorulni a középiskolákból, mert az alaptanterv összeállítói szerint csak az élő, beszélt nyelvek érnek valamit".[17]

---

[14] Gábor István, „Latintanulás" (vezércikk), *MN,* 1989. jan. 18. (1. o.)
[15] *MN* 1990. júl. 30. (7. o.)
[16] Dr. Bilkei Irén, „Latinverseny Arpinóban", *MN,* 1990. jún. 26. (6. o.)
[17] Révészné Bartók Gertrúd, „Kulcsnyelv a múlt zárjához /A latin megint kiszorul az iskolákból?" *NSz,* 1997. szept. 23. (12. o.)

Szórványlatin

Szórványlatinon magyar szövegekbe ékelt latin szavak, kifejezések, szólások értendők. Használatuk feltételezi a latintudást, illetve az olvasónál a megértés képességét. A latin mellett megadni magyar jelentését is, legalábbis vitatható gyakorlat, mert hát mire jó idézni az eredetit, ha le kell fordítani? Mégis vannak, akik ezt megteszik. Vayer Lajos művészettörténész nekrológja például „*Cum dignitate recedere*" címmel jelent meg:

> Latinul van a cím, Tacitust idézi, és azt jelenti, hogy méltósággal visszavonulni. Latin címet politikai napilap nem szokott adni, de most az egyszer tegyünk kivételt. Illik őhozzá és illik ahhoz az egész tudomány- és életteljesítményhez, amely sok generáció [...] élménye lehetett és lesz is.[18]

Gábriel Asztrik pannonhalmi főapát Szent Benedek portréját *Vir Dei Benedictus* címmel rajzolja meg, jelentésére azonban csak írása *második bekezdésében* ad magyarázatot: „Isten embere Benedek – *vir Dei*, ahogyan a *Dialógusok* második könyve nevezi".[19] A *Magyar Nemzet* vezércikkének szerzője ellenben rögtön fordít:

> Dehogyis akarok hivalkodni azzal, hogy valaha tanultam latinul [...]. Keresgélnem érveket [a latintanítás mellett] nem kellene, maguktól kínálkoznának. Töprengtem is, mondhatnám-e másként, de egyre csak az a mondás járt az eszemben, amit egy régi-régi latinórán skandáltunk [...]: *Gutta cavat lapidem non vi, sed saepe cadendo*, vagyis *nem erővel* vájja ki csöpp a követ, hanem folytonos hullásával [...].[20]

A szólásmagyarázat olykor következetlen: „*Gutta cavat lapidem* (Lassú víz partot mos) – mondták az ókori rómaiak [...]."[21] A folytatásban viszont már „cseppekről" van szó, a latin szólással való összefüggés megvilágítása nélkül. De nem kevesen vannak olyanok is, akik egy adott szólást eleve magyarul idéznek: „Erre az esetre mondják: *Ha hallgattál volna, bölcs maradtál volna.*"[22] Vagy mint az alábbi szövegben[23]:

---

[18] P. Szűcs Júlianna, *NSz,* 2001. ápr. 2. (9. o.)
[19] *NSz,* 2001. júl. 11. (10. o.) *Dialógusok*: Gergely pápa munkája.
[20] Zay László, „*...non vi...*" , *MN,* 1987. jan. 17. (1. o.)
[21] Földes György, „Az igazság túléli az embert", *Hajdú-Bihari Napló,* 1989. aug. 12. (5. o.)
[22] Nyerges András, „Hüledezések", *MN,* 1985. jún. 8. (5. o.)

> A sajtó dolgozói a szenzáció tálalása vagy politikai célok szolgálatában sem feledkezhetnek meg arról, hogy a teljesebb igazság megismertetése érdekében [...] kívánatos szem előtt tartanunk a régi római mondást: „Hallgattassék meg a másik fél is!"

Reviczky Ádám pedig a bős-nagymarosi vízlépcső parlamenti vitájáról szóló cikkét a következőképpen fejezte be[24]: „Nem túl vidáman zárom szavaimat azzal, hogy a kocka el van vetve! Tudom ugyan latinul is, sőt az olvasók java része is tudja, hiszen szép számmal fejtenek keresztrejtvényeket."

A XIX. század vége óta a gimnáziumban végzettek emlékezete sok mindent megőrizhetett a latinórákon tanultakból. A latint az általános műveltség szerves részének tekintették, ismerete bizonyos pályákon (orvosok, jogászok, tanárok, történészek...) szakmai követelmény volt. Ebben a körben nem tartották sem szükségesnek, sem *elképzelhetőnek* egy-egy latin mondás lefordítását.[25] Amikor Kodály 1958 decemberében levelet intézett a jogász végzettségű „Kállai Gyula elvtárshoz" egy halálra ítélt fiatal villamosmérnök (Mécs Imre) érdekében, egyebek mellett ezt írta benne[26]:

> Elvi szempontból kívánatosnak tartom, hogy vége legyen már a justizmordok sorozatának. Mennél több családot, egyént érint, annál jobban növekszik a gyűlölethullám, amivel végre semmiféle Kormányzat nem tud megbirkózni. „*Oderint dum metuant*" alapján nem lehet tartósan kormányozni, legkevésbé magyarokat.[27]

A latin használata valójában kulturális kódként működik, a humanista műveltség egy bizonyos (egyébként változó) szintjének birtoklását (megszerzésének tényét) van hivatva jelezni, olykor fölényeskedő hangnemben.[28]

---

[23] Schiffer Pál, „Hallgattassék meg a másik fél is!", *MH,* 1989. aug. 14. (4. o.)

[24] *Hitel*, 1988/3. (19. o.)

[25] Jól példázza ezt (Gábor) *Sapienti sat* c. cikke (*MN,* 1989. nov. 11.): „Megvallom, zavarban voltam, amikor egyik cikkem végére a fenti két szót írtam. Tanakodásomnak az volt az oka: vajon tudja-e mindenki, mit jelent ez a kifejezés, és nem kellene-e odaírni: a bölcsnek elég (mármint ennyi is). De vajon ezzel nem sértem-e meg a latinos műveltségű olvasóinkat, akik kikérik maguknak, hogy a *Magyar Nemzet* munkatársa oktassa ki őket egy ókori mondás jelentéséről?"

[26] Közreadta a történész Feitl István, „Levél egy elítéltért", *NSz,* 1990. okt. 6. (7. o.)

[27] Feitl maga sem magyarázta a szólást.

[28] Mint annál a glosszaírónál, aki a „célszemély" fejére a latin szólásnak (amit szerinte az úgy sem ért) csak az első két szavát idézi (*Si tacuisses...*) a következő fordítás kíséretében: *Suszter*

Hivatkozni egy részlegesen idézett és magyarra nem fordított latin mondásra műveltségi közösséget tételez föl szerző és olvasó között. Karinthy Ferenc egy vitacikkét az „eszpresszó" szó etimológiájáról e szavakkal fejezte be: „Node hiába érvelek, magyarázkodom, *Roma locuta*, nincs apelláta."[29] Nem sietett a tudatlan olvasó segítségére Nemes Nagy Ágnes sem, aki nem mellékesen magyar-latin szakon végzett a Pázmányon (1944): Székely Magda költészetét jellemezve így írt a „költői szakralitás kérdése" kapcsán „arról a nehezen körülhatárolható szentségérzésről, ami bármely művészet legmagasabb élményeit oly jellemzően kíséri":

> Kiindulása, eredménye, persze, más, mint a vallásié, de maga az élmény még leginkább azzal az ősi érzéssel hasonlítható össze, amit józan bátyáink, a latinok így fogalmaztak: *numen adest*.[30] Vagyis ismerték, de még mennyire, szállóigét csináltak belőle, oly közhasznúan szőve bele a társalkodásba a „*numen*"-t, mint a palacsintát.[31]

Hasonlóképpen járt el Hubay Miklós olaszországi naplójának alábbi bejegyzésében:

> Harmincéves koromig csak álmodoztam róla, hogy milyen lesz, amikor először megérkezem majd a Termini pályaudvarra. / Most mindennap utazhatom Rómába [...] / *Debuisset pridem* – mondták ilyenkor az antik rómaiak, akik tudták, hogy Fortuna a legadakozóbb pillanatában is csal.[32]

A korszak neves közírója, Beke Kata, egyik cikkében halott nagyapjára emlékezve, föltette a kérdést, vajon „mennyire helyeselné, élvezné a napjainkban fölpezsdülhető vállalkozókedvet". Válasza: „Dehát *omnes eodem cogimur*, s az emberi élet mértékegysége, tudjuk, más, mint a történelemé". A magyarázatlanul hagyott mondás visszatér a cikk második felében egy újmódi milliomos kapcsán, akinek egyetlen célja a vagyonszerzés: „Mit mondhat a magáénak végül is? Hiszen *omnes eodem cogimur*,

---

maradjon a kaptafánál. „Rímfaragó népnevelők", *ÉS*, 1990. márc. 8.

[29] „Nyelvelés", *MN*, 1988. febr. 20. (8).

[30] Ovidius, *Ars amatoria*, *Liber primus* 640: „*innocue vivite: numen adest*".

[31] „Jegyzetek a rejtőzésről", *ÉS*, 1980. ápr. 19. (10. o.)

[32] „Napló velem és nélkülem", *ÉS*, 1981. jan. 17. (4. o.)

„mire felépül a ház, itt a halál" – olvastam valahol a japán közmondást."[33]

Vannak persze ismert(ebb)nek feltételezett szólások, amelyek fordításuk mellőzésével idézhetők, mint amilyen az *Audiatur et altera pars* vagy az olimpiai játékok jelszava, a *Citius, altius, fortius*.[34] Ismert szólásokat variálni is lehet. Tűz Tamásról szóló könyvismertetésben volt olvasható: „Senki se vesse közbe, hogy *extra Hungariam non est poesis Hungarica*."[35] Ezt éppoly könnyen lehetett megfejteni, mint Képes Géza kijelentését, melyet Hubay Miklósnak tett a szobája falán függő kard kapcsán[36]. A Helsini Egyetemen kapta fordítói munkássága elismeréséül, „a díszdoktorság jelvényei között": „Most keresek egy vésnököt, mert azt akarom ráíratni ide a lapjára: *Nemo Propheta In Patria Sua*." Bodor Pál is bízvást számíthatott olvasói megértési képességére, amikor ekképpen jellemezte a hiánygazdaság korabeli rendszerét[37]:

> Engem a reális szocializmusban már csak az zavar, ami valótlan; a létezőből pedig az, ami hiányzik. [...] Ha pedig azt kívánjuk bizonyítani, hogy a szocializmusban is dívik, virágzik a reklám – van egy egyszerűbb ötletem. Olyan áruházakat kell alapítani, amelyek csak a reklámjukban léteznek. Szellemes, látványos, drága, gyönyörű képek hadd ujjongják: „Minden igénynek megfelel a *Hiatus* áruház! *Nihil* üzletlánca, *Non est* boltjai, *Minus* butikjai – mindenütt."

Minthogy a latinban, a klasszikus kultúrában való jártasság ritkaság számba megy, birtoklása, legalábbis a humaniórák híveinek körében, fölértékelődik, a „kiválóság" egyik megkülönböztető jegye lesz.[38] A művelt kisebbséghez tartozás vágya némelyeket arra indít, hogy írásaikba latin elemeket keverjenek – biztos tudás híján. A sors iróniája,

---

[33] Beke Kata, „Tulajdontörténeti változások", *ÉS,* 1983. febr. 4. A japán közmondás csak áttételesen utal a latin eredeti jelentésére, melynek forrása Horatius, *Aequam memento rebus in arduis* (Ódák II. 3).

[34] *ÉS,* 1986. jún. 6. és 1988. okt. 7.

[35] Hegedűs Géza, „Egy napnyugati magyar költő", *ÉS,* 1982. mác. 19.

[36] Hubay Miklós, „Naplójegyzetek", *ÉS,* 1986. ápr. 25. (15. o.)

[37] Diurnus, „Hazudik a hirdetés", *MN,* 1988. aug. 19.

[38] A „kiválóság" kapcsán idézhető Pierre Bourdieu (*La Distinction. Critique sociale du jugement,* Paris, Les Éditions de Minuit, 1985), közelebbről a következő fejtegetése, mely a latinra is alkalmazható (p. 320): „A legnagyobb megkülönböztető erővel azok a tárgyak bírnak, amelyek a legjobban tanúsítják az *elsajátítás*, tehát a tulajdonos *minőségét*, mivel elsajátításuk időt és olyan képességeket igényel, amelyek [...] nagy időráfordítást tételeznek föl [...]".

hogy az *Errare* címet viselő cikk szerzője így kommentálja „az öreg Seneca" „fele részben megcsonkítva" tovább élő mondását, hogy ti. *errare humanum est*:

> Ő ehhez még hozzátette azt, ami időközben méltatlanul – vagy nagyon is jellemző módon – feledésbe merült: *non perseverare stultum est.* Így persze már egész másról van szó: tévedni emberi dolog, de a tévedésben megmaradni ostobaság.[39]

A hibák többnyire nem maradnak észrevétlen. Amikor egy glosszaíró száján kicsúszik a *Nomen est odiosa* kifejezés[40], Karsai György, már idézett cikkében, azt feltételezi, hogy a szerző a *nomina sunt odiosa* mondatot próbálta, sikertelenül, egyes számba tenni... Vannak egyébként rendszeresen visszatérő tévesztések, a leggyakoribb talán a *post festa* helyett a *post festam*. Az egyik ilyen esetben, aki szóvá teszi, szabályos nyelvtanórát tart.[41] A kritika olykor szenvedélyes kitörésben nyilatkozik meg: egy Gergely Ágnessel folytatott beszélgetés során *Nem* c. szonettjéből idézték a következő sorokat[42]: „Én nem gyűlöllek, alacsony tömeg, / csak rühellek, lenn poroszkáló szellem [...] / A suksük-közrend mázasan se szebb; / *opus postumum* helyett *postumus-t* mond."

Játék a szavakkal

A latinul megszólalók különleges kategóriáját képezik a nonkonformista vagy egyszerűen csak játékos elmék, akiknek eszük ágában sincsen Cicero nyelvében holmi kultikus tárgyat tisztelni. „A kispolgárok, jegyzi meg Bourdieu, nem tudják a kultúrával folytatott játékot mint játékot játszani, ők túlságosan is komolyan veszik a kultúrát ahhoz, hogy megengedjék maguknak a blöffölést, a távolságtartást, az olykor tiszteletlen közvetlenséget, amely az igazi otthonosság jele.[43] A játék persze különböző szinteken folytatható. Elemi formájára példa: „Nem feledjük: minden nagyság lehanyatlik, minden funkció elmúlik egyszer... Az

---

[39] Veszprémi Miklós, „*Errare*", *MN,* 1983. jún. 4. (1. o.)
[40] (bop), „A hiány leltára", *ÉS,* 1983. jún. 3. (9. o.)
[41] Dr. Rácz Egon levele, *NSz,* 2000. febr. 26. Nem kevésbé jellemző a „*cui prodest*" helyett a „*qui prodest*" használata (Trunkó Barnabás, „Ilyen a boksz", *NSz,* 1999. máj. 29. (7. o.)
[42] Csala Károly, „Beszélgetés a tagadásról", *NSz,* 1991. dec. 21. (23. o.)
[43] *I. m.* 381.

övék is, a miénk is, *Sic transit gloria funkci*."[44] Dekonstrukcionista technika jellemzi egy 2001. szeptember 11-re reflektáló cikk bevezető mondatait: „Sutba dobni az elhíresült puskaporos hordót: Janus-arcú *casus belli quo vadis*?"[45] Alkalomadtán a latint is előszeretettel kiforgató Esterházy Péter, nemi problémákkal küszködő egyik szereplője kapcsán kockáztatta meg meg a következőt[46]: „Sóhajokkal nem takarékoskodva, belevágott a közepébe (a médiász résébe)." Tanítómestere e téren egyébként, amint tőle magától tudjuk, nem más volt, mint a feledhetetlen apa, akit ekképpen idézett egyik írásában[47]: „magyarán, mint rendesen, ahogy a latin mondja, édesapám fordításában, *penis sinister infortunatus* valék". Az ő példája is bizonyítja, hogy Cicero, de még inkább Horatius nyelve mindenfajta fölhasználásra alkalmas. Mint Borzsák István közel hetven éve figyelmeztetett rá: a latin nemcsak fölemelő és méltóságteljes tud lenni, hanem – mint a graffitik tanúsítják – „illetlen" is, sőt Horatiusnak vannak olyan „részletei", melyeket senki se merne (mondta ő akkoriban) kőbe vésni…[48]

[44] Szále László, „Ahhoz képest", *MH,* 1991. okt. 20. Az állami vagy pártfunkcionárius pejoratív változata volt az eredeti „*mundi*" helyébe lépő „*funkci*".
[45] Uj Péter, „Recesszió", *NSz,* 2001. okt. 3. (9. o.)
[46] *Kis magyar pornográfia*, Budapest, Magvető, 2. kiad. (1986), 12. o.
[47] *Egy kékharisnya feljegyzéseiből*, *ÉS,* 1993. márc. 26.
[48] Borzsák István, *A latin nyelv szelleme*, Bp., Parthenon, „A Klasszikus Műveltség Barátainak Egyesülete", 1942, 7. o.

HAVAS László – HAVASNÉ DEÁK Gyöngyi
Debreceni Egyetem
(Université de Debrecen)
Eötvös József Collégium, Budapest
(Collège Eötvös József de Budapest)

Debreceni Egyetem
(Université de Debrecen)

A Szent István-i *Intelmek* Karoling-korra visszanyúló vonatkozásaihoz

RELATIONS REMONTANT À L'ÉPOQUE CAROLINGIENNE DES *ADMONESTATIONS* (*INTELMEK*) DE SAINT ÉTIENNE L'authenticité du *Libellus de institutione morum sive admonitio spiritualis*, attribué au roi fondateur de l'État hongrois, n'est plus mise en question, du moins, en ce qui concerne le fait qu'il aurait été créé durant la première moitié du onzième siècle, c'est-à-dire, pendant le règne du roi Étienne. La version écrite est due probablement à un ecclésiastique cultivé de l'époque et non pas au roi lui-même. Les réflexions exprimées dans le texte reflètent les idées personnelles de saint Étienne, conçues et destinées à l'éducation de son fils, successeur potentiel au trône, englobant le sujet des différentes formes dans l'exercice du gouvernement équitable.

Le livre des *Admonestations* s'inscrit dans un contexte particulier de l'histoire culturelle. L'un de ses éléments est que le roi hongrois apostolique souhaitant succéder à Charlemagne prend le crédo apostolique pour pierre angulaire de sa théorie d'état, tout comme le fait d'ailleurs la théologie franque dominante de l'époque souhaitant d'établir les bases du pouvoir du souverain dans le même esprit, d'après l'héritage des apôtres et de la Bible. Ce rapport se trouve confirmé également par le fait que Theodulf, l'un des conseillers de Charlemagne, après être devenu évêque, a fait créer une mosaïque carolingienne à Germigny-des-Prés, près d'Orléans ; cette mosaïque d'une valeur particulière et d'inspiration byzantine nous présente le pouvoir infini du Dieu créateur par l'apparition de *manus Dei* au sommet de la représentation picturale anticipant sur la composition du manteau royal hongrois (voir figures 3 et 5).

Az államalapító magyar király neve alatt fennmaradt *Libellus de institutione morum sive admonitio spiritualis*-nak a hitelességét ma már nemigen szokás megkérdőjelezni, legalább is annyiban nem, hogy mindenképpen a XI. század első felében kellett keletkeznie, vagyis az államalapító

magyar király uralkodása idején, még hogy ha az írásbeli rögzítés nem is tőle magától származik, hanem valószínűleg egy korabeli művelt egyházi személyiségtől. A műben foglalt gondolatok azonban feltétlenül István király saját elképzeléseit fogalmazták meg, melyeket saját fiának mint trónutódjának a tanítására szánt a kormányzás helyes formáinak gyakorlása területén[1]. A XX. század szakkutatása azután megpróbálta feltárni ezeknek az elképzeléseknek szellemi gyökereit is, s ma már ebben a vonatkozásban egyre teljesebb kép alakul ki a szóban forgó mű gondolati hátteréről. A múlt század elején Békefi Remig elsősorban a korabeli nyugat-európai törvényekkel mutatott ki összefüggéseket[2], s ez a megállapítás mai napig érvényes, még akkor is, ha közvetlen szövegegyezések nemigen fordulnak is elő. A későbbiekben Balogh József helyesen mutatott rá arra[3], hogy a Szent Istvánnak tulajdonított mű műfaját tekintve fejedelemtükör, amely forma a Meroving és a Karoling korban igen elterjedt volt. Pontos párhuzamokra azonban ő sem talált, sőt a későbbiekben mások egyenesen arra figyeltek fel, hogy a műfaji egyezések mellett lényegi különbözőségek is vannak, amennyiben a nyugat-európai párhuzamokban sohasem maga az uralkodó fejti ki nézeteit, hanem valamilyen tanítómester, esetleg egyházi személy adja elő a maga nézeteit egy lehetséges majdani hatalomgyakorlónak. Ennyiben tehát a Szent István-i *Intelmek* a Karoling-kor viszonylatában különleges, egyedi alkotásnak számít. A II. világháború után némiképpen ugyan átmenetileg lanyhult az érdeklődés az apostoli magyar király munkája iránt, de éppen a szellemi háttér fölfejtésében történtek előrelépések. Ifjabb Horváth János azt mutatta ki[4], hogy a *Libellus* teljes mértékben megfelel a kor ritmikus latin prózastílus-követelményeinek, éspedig az átlagost messze meghaladó szinten. Csóka J. Lajos[5] pedig arra hívta fel a figyelmet, hogy Szent Benedek *Regulái* milyen mértékben lehettek befolyással a Szent István-i alkotásra. A XX. század második felének egyik legfőbb új eredménye azután az volt, hogy Szűcs Jenő az *Admonitio*-t mint az első magyar államelméleti művet határozta meg, amely önállóan kamatoztatott és fejlesztett tovább több olyan

[1] L. ehhez szövegkiadásomat: Szent István, Intelmek, Debrecen, 2004, LXXXI skk. valamint az itt megadott irodalomjegyzéket. További kiegészítések találhatók még az újabb kétnyelvű francia kiadásokban: Sancti Stephani regis primi Hungariæ, Libellus de institutione morum sive admoniotio spiritualis = Saint Étienne de Hongrie, Petit traité d'éducation morale ou exhortation spirituelle, texte établi avec notes critiques par L. Havas, traduit par J.-P. Levet, Debrecini, MMVIII[3].

[2] in: Századok, 35, 1901, 922-990 (a II. rész).

[3] Összefoglalóan: SRH, vol. II, Budapestini, 1938 (a szövegkiadás elé írt bevezetőben).

[4] Árpád-kori latin nyelvű irodalmunk stílusproblémái, Bp., 1954.

[5] A latin nyelvű történelmi irodalom kialakulása Magyarországon a XI-XIV. sz.-ban, Bp., 1967.

elméletet, amely a politika-filozófia szintjén a Kr. u. első évezred fordulóján Nyugat-Európában fogalmazódott meg[6]. Ebben a vonatkozásban is azonban főleg gondolati párhuzamokról volt szó, nem pedig pontos szövegegyezésekről. Így szükségszerűen felvetődött az a lehetőség, hogy az *Intelmek*et nemcsak a kor irodalmi összefüggéseiben kell vizsgálni, hanem figyelembe kell venni lehetséges ókori előzményeit is. Két kutató is megannyi hasonlóságra mutatott rá olyan antik szerzőkkel, mint Horatius[7], Cicero, Sallustius, Sulpicius Severus, vagy éppen a költő Vergilius[8]. Ezt a kutatási irányvonalat vitte nagyon termékenyen tovább egy fiatal magyar kutató, Nemerkényi Előd a maga disszertációjában[9]. Újabban további lehetőségek is felvetődtek, például Quintilianus felhasználása tekintetében, s éppen ez az utóbbi elképzelés olyan ötlet megfogalmazásához vezetett, miszerint az *Admonitio* nagyfokú irodalmi tájékozottság alapján talán mégsem tekinthető egyetlen szerző munkájának, hanem esetleg egy „bizottság" közös testületi megfogalmazásáról lenne szó[10]. Ennek azonban ellentmondani látszik az a tény, hogy a széleskörű irodalmi tájékozottság az adott korban egyáltalán nem is olyan kivételes, mert például Dhuoda *Liber manualis*-a, amely a IX. század közepén készült, ugyancsak számos forrásból merít, s ráadásul itt a szerző nem is korának valamelyik kiemelkedő szellemi embere, hanem egy arisztokrata asszony, akitől ebben az időben még nem is vártak túl nagy felkészültséget[11]. Ráadásul ez a szóban forgó Karoling-tükör a szabad szövegidézésnek olyan példáit is mutatja, amelyek a magyarországi alkotásban is gyakoriak. Ilyen módon a Szent Istvánnak tulajdonított buzdítás egy olyan mozaiktechnikára utal, amelyet Szovák

---

[6] Szent István *Intelmei*: az első magyarországi államelméleti mű, in: Glatz F. – Kardos J. (kiad.), Szent István és kora, Bp., 1988, 32-53.

[7] Borzsák I., Horaz in Ungarn, in: Zeitgenosse Horaz: Der Dichter u. seine Leser seit zwei Jahrtausenden, hrsg. H. Krasser – E. A. Schmidt, Tübingen, 1996, 207-19.

[8] Havas L., l. a korábban jelzett szövegkiadások bibliográfiáját és kiegészítését.

[9] Nemerkényi E., Latin Classics in Medieval Hungary, Eleventh Century, Debrecen – Bp., 2004, XIV – CEU MEDIEVALIA vol. 6. Újabban ugyanő inkább a kora-középkori előzményekre látszik helyezni a hangsúlyt, vö. Hiberno-Latin in Medieval Hungary, Peritia, JMAI, 20, 2008, 86-92 (a szerzőtől megszokott gazdag szakirodalmi összeállítással, bár éppen a Szent István-i *Intelmek*-re vonatkozóan a szöveghagyományozódás bemutatásában vannak hiányosságok).

[10] Vö. Adamik T., Szent István király *Intelmei* prológusának forrásai, Vallástudományi Szemle, 4, 2008/1, 155-179.

[11] L. ehhez főleg az *Introduction*-t a következő kiadásban: P. Riché ed. Dhuoda, Liber manualis – Manuel pour mon fils, SC vol. 225, Paris, 1975, vö. 1991[2]. Mindezt megerősítik az újabb vizsgálatok is, l. pl. M. Thiébaux: Dhuoda, Liber Manualis – Handbook for her Warrior Son, Cambridge USA, 1998, l. az Introductiont és az Explanatory notes-t.

Kornél[12] mutatott ki nagyon meggyőző módon, arra is rávilágítva, hogy az ilyen eljárással felhasznált szövegek elsőrendűen mégis a Bibliából származnak, amely minden valószínűség szerint a *Libellus* első számú forrása volt[13]. Ezt további frissebb kutatások is alátámasztották, miközben arról sem feledkeztek meg, hogy nem elhanyagolható a bizánci királytükrök hatása sem, hiszen a magyarság már századok óta érintkezett ezzel a birodalommal, amelynek nyelve Szent István korában bizonyos mértékig a közigazgatás nyelve is volt Magyarországon.

Az eddigi szakirodalmi kutatások tehát arra utalnak, hogy az *Intelmek*nek széleskörű művelődéstörténeti háttere van, s ezt alátámasztja mindjárt a mű bevezetése is, amely az atyai tanács gondolatmenetét Isten akaratával indítja, ettől eredeztetve a törvényt és azt a jogot, amelyet az uralkodó a földi világban gyakorol. S teszi ezt olyan módon, hogy feladata az ország bekapcsolása Krisztus testébe, vagyis az egyházba. Kizárólag egy ilyen szellemben történő országvezetés lehet képes az államegység egészséges megőrzésére, s maga a hatalom gyakorlója csak így juthat el, párosítva mindezt a szülői szeretettel, az imával és az erények gyakorlásával, magához az Istenhez, a mennyek birodalmába. Mindez világosan egy neoplatonikus gondolati ívet ad az *Admonitio spritualis*-nak, ami ugyancsak összhangban áll azzal a korszellemmel, amelyre ekkoriban mindenekelőtt a platóni eszméktől átitatott keresztény felfogás nyomta rá a bélyegét. Így juthat el István király tanácsa is az égi szférából kiindulva s aláereszkedve ebbe a földi világba, a mindennapok politikai gyakorlatán keresztül ismét az egek magasába. Ehhez azonban természetszerűleg nélkülözhetetlen a keresztény hit, az a *fides Catholica*, mély vallásos meggyőződés, amely nem csak az istváni államteremtménynek a lényege, hanem amelyet már a Karoling-korban általában a királyság és a birodalmak politikai alapjának tekintettek. Ez a körülmény jól mutatja, hogy államalapító királyunk, miként azt sok más egyéb tény is igazolja, messzemenően a Karoling szellemiségre alapozta a maga felfogását, úgy, ahogy azt egyik legfőbb példaképe, az ifjú, de nagy műveltségű német-római császár, III. Ottó is tette, akinek uralkodói ideálja egyértelműen Nagy Károly volt. A frankoknak ez a királya pedig már császárrá tétele előtt, ahogy azt követően is, arra törekedett, hogy félreérthetetlenül kifejezésre juttassa a hatalomnak azt a törekvését, miszerint feltétel nélkül kész a hit megvédésére minden *herésis*-szel, azaz eretnekséggel szemben. Hogy a magyar Istvánnak is ugyanez volt a célja, azt félreért-

[12] Szovák K., in: . Tanulmányok Bollók J. emlékezetére, Bp., 2004, 145-167.
[13] Havas L., Szt. István *Intelmei* a *Biblia* és a reneszánsz tükrében, in: Debreceni Disputa, 11-12, 2008, 121-128.

hetetlen módon igazolja, hogy a katolikus hit szerepéről szólva, magát ezt a hitet egyértelműen meg is határozza, mégpedig a „Hiszekegy" felidézésével. Márpedig ennek a szövegnek éppen a Karoling-időszakban meghatározó volt a jelentősége[14], hiszen ekkoriban az egyik legelterjedtebb eretnekség, az adopcianizmus[15] éppen az említett *Credó*nak egyik legfőbb princípiumát próbálta meg kétségbe vonni, azt állítva, hogy Jézus csak a Jordánban való megkeresztelés révén, mintegy *adoptio* vagyis egy „ilyen módon történő örökbefogadás" révén lett Isten fia, s így nem tekinthető igazán isteni lénynek. Ez volt Toledo érsekének, Elipandusnak a véleménye, csakúgy, mint Urgel püspökének, Felixnek, akiknek a nézetét Nagy Károly és környezete minden erővel megkísérelte megcáfolni és elutasítani. Ezt igazolják a korszak alapvető teológiai művei, mind a *Libri Carolini*[16], mind a *Contra Felicem*[17], mind pedig a Benedictus de Anianának tulajdonított *Testimoniorum nubecula de incarnatione Domini, sancta et individua Trinitate et iteratione baptismatis vitanda pernicie*[18], akárcsak Alcuin 801 körül készült *De fide sanctae et individuae Trinitatis*-a[19]. Ugyancsak erre utalt az a 795 körül íródott Dagulf-zsoltárkönyv is, amely Nagy Károly számára készült, s amelynek szövege ma Bécsben található, miközben elefántcsont borítóját a Bibliothèque Nationale-ban őrzik. Ez az utóbbi nagyszerű képi ábrázolás különösen jól mutatja, hogy a korabeli teológia mennyire a Biblia és az Apostolok szellemében igyekezett teológiai alapokra helyezni az uralkodói hatalmat (lásd az 1. képmellékletet).

Ami a *Libri Carolini*-t illeti, ez az értekezések láncolatából álló munka annak a jegyében született meg, hogy a Nagy Károly által 794. június 1-re összehívott frankfurti zsinat választ kívánt adni a bizánci császárnő, Eiréné, azaz Irén által szervezett II. nicéai zsinatra (787), amely a képrombolással

---

[14] K. Mitalaité, Le *Credo* dans la méthode théologique de la période carolingienne, in: Recherches de Théologie et Philosophie Médiévales = RThPhM, 74, 1, 2007, 377-423. E gondos tanulmányában a szerzőnő azt hangsúlyozza, hogy a *Credo* mintegy a Nagy Károly-féle királyság és birodalom egységét szavatolta politikai és eschatológiai szempontból egyaránt.

[15] J. C. Caradini, The Last Christology of the West: Adoptionism in Spain and Gaul, 785-820, Philadelphia, 1993.

[16] Kiadását l. MGH, II Suppl. 1, Hannover – Leipzig, 1998.

[17] Kiadást l. Paulinus de Aquileia vagy Aquilaiensis, *Contra Felicem libri III,* ed. D. Norberg, CCCM 95, Turnhout.

[18] Kiadása: PL, 103, col. 1381-1399. Kézirat: Paris BN Lat. 2390, f. 85v - 94 v. Irodalom: M.-H. Jullien – Fr. Perelman, Clavis des auteurs latins du Moyen ge, CSLMA 1, Territoire franais 735-987, I, Turnhout, 1994.

[19] Benedictus Anianensis szerkesztette a *Concordia regularum*-ot is, melyről l. részletesebben F. Brunhölzl, Histoire de la littérature latin du Moyen Âge, Brepols, 1991, I/2, 190-191 (francia fordítás az 1975-ös német kiadás alapján).

összefüggő vitát szerette volna megoldani. A frank udvar azonban nem volt hajlandó elismerni ennek a nicéai zsinatnak ökumenikus jellegét, és ezért teológusokat, feltehetőleg éppen Orléans-i Theodulfot bízták meg olyan értekezések elkészítésével, amelyek a nicéai zsinat ellen foglaltak állást. A valószínűleg már 791-ben közzétett és a frankfurti zsinat szellemiségét megalapozó *Libri Carolini* ugyan tévedésnek minősítette az ikonok lerombolását, de ugyanakkor azok imádásától is óvott, és a frankfurti zsinat egyidejűleg mélységesen elítélte az adopcianizmust is.

Ez a minden eretnekséget elutasító és a biblikus hagyományra építő karoling-kori teológia alapozta meg azt a törekvést, hogy egybegyűjtsék a *credó*kat, miként azt a *Dicta Leonis Episcopi* is tette, s ahogy Alcuin is a „Hiszekegy"-nek hagyományos, „római" szellemű értelmezését adta[20]. Ilyen módon jelenik meg a *Libri Carolini*-ben, vagy másként *Opus Caroli Magni*-ban Nagy Károly mint annak az ideális királynak a modellje, aki szemben a görög császárokkal valójában az igazi „apostoli mű" folytatója, az ő szívében ugyanis a Szentlélek igaz tisztaságot teremt, ellentétben az ikonnal, amely az értelem ellen irányul[21]. A Nagy Károly-féle igaz hit terjesztésének két fontos eszköze van: a keresztség mellett a *Credó*nak a recitálása[22], amely mint *symbolum* az igaz megismerés jele, síkra szállva az isteni hármasság tökéletes integritása mellett a *filioque* alapján, amely a Fiú teljes istensége mellett száll síkra[23]. Ennek az ideológiának a nyomán nem a király és tettei a meghatározóak, hanem az Isten és tettei, és a Szentlélek előrehaladása a Fiú révén történik, kiemelve a számok szimbolikáját, a *Clemens Trinitas*-t, mely elengedhetetlen az ember megváltásához.

Mindez tökéletesen megmagyarázza, hogy a részben Nagy Károly örökébe lépni kívánó magyar apostoli király is az apostoli „Hiszekegy"-et teszi államelmélete sarokkövévé, mégpedig annak úgynevezett Athanasius-féle megfogalmazását[24], leszögezve, hogy ha valaki nem fogadja el a katolikus hitvallást, azaz „ha valaki nem hisz hittel és erősen, akkor nem üdvözül" (*nisi quisque fideliter firmiterque crediderit, salvus esse non poterit* – 1,3). Ha pedig ez így van, akkor ennek alapján egy olyan további

[20] Vö. D. Bullough, Alcuin, Arn and Creed in the Mass, in: M. Niederkorn-Bruck – A. Scharer (hrsg.), Erzbischoff Arn von Salzburg, Wien – München, 2004, 128-136.

[21] L. minderről K. Mitalaité, im., 382-383-t, hivatkozással Op. Car. Mag., III, 6, p. 363-ra ill. II, 16, p. 266-ra, stb.

[22] A *Concilium Francofurtense* a *Capitulare*-ban (XXXIII) előírta a népnek a *Credo* recitálását, ed. A. Werminghoff, MGH Concil., II, Hannover – Leipzig, p. 169.

[23] A *Credo* doktrinális jelentőségéről l. D. Ganz, Theology and the Organisation of Theodulf, in: The New Cambridge Medieval History, II, ed. R. McKitterick, Cambridge, 1995, p. 760.

[24] Vö. G. Morin, L'origine du symbole d'Athanase: témoignage inédit de S. Césare d'Arles, RevBen., 44, 1932, 207-219.

munkára is rá tudunk mutatni, amely szintén Nagy Károly idején íródott, s tükrözi a fentebbiekben vázolt katolikus szellemiséget, az oszthatatlan Szentháromság jegyében, de ugyanakkor fölvázolja magát az eszményi uralkodói hatalmat is, mintegy maga is egyfajta fejedelemtükörként jelenve meg. Cathulfus Nagy Károlyhoz idézett leveléről[25] van szó, amely a Krisztus születésétől eltelt nyolc évszázadnak megfelelően az ekkor saját érdemei alapján császárrá (*imperator*) koronázott Nagy Károlynak nyolc érvet sorol fel „a dicsőség koronája" (*corona gloriae* - p. 502, l. 14) mellett, majd pedig a jó kormányzás nyolc oszlopát (*octo columne regis iusti propriae* - p. 503, l. 32) adja elő egyfajta számmisztika jegyében: az Egyistentől haladva a nyolc életkorig, amely szorosan összefonódik a megváltással és az új Jeruzsálemmel[26]. Ez a gondolatmenet feltétlenül megelőlegezi a Szent István-i *Intelmek* felfogását, gondolatvezetését és számmisztikáját, amely ugyanakkor persze nagyon lényeges különbségeket is mutat. Ezek az eltérések azonban nagyon is jól megmagyarázhatóak. A magát 800 karácsonyán, december 25-én császárrá koronáztató Nagy Károly természetszerűleg a 8-as szám különleges jelentőségével kellett, hogy számoljon. A neki mintegy örökébe lépő államalapító magyar uralkodó, aki viszont akár 1000. karácsonyán, akár 1001. január 1-én, akár 1001. augusztus 15-én vette át a koronát, már magától értetődően a 10-es szám rejtélyes és titokzatos erejével kellett, hogy számot vessen, akár az angyalok égi karának, akár a *Tízparancsolat*nak megfelelően (10, 1). Mindez megítélésünk szerint jól mutatja, hogy az istváni *Intelmek* valóban igyekezett tudatosan visszanyúlni ahhoz a Nagy Károly-féle örökséghez, mely egyszerre volt katolikus-keresztény, ragaszkodott a római örökséghez, ugyanakkor igyekezett egy új, nagy átfogó európai egységet is megvalósítani, ahogy István király is állama egységének alapját a *corpus Christi*-ben képzelte el.

Szent Istvánnak ezt a Nagy Károly-féle hagyományhoz történő igazodását még egy további párhuzammal is szeretnők alátámasztani. Fentebb már szóltunk az Orléans-i Theodulf jelentőségéről egyfelől az eretnek nézetek elleni harcban, másfelől pedig abban a vonatkozásban, hogy mindezzel miként kívánt sajátos erőt kölcsönözni a királyi hatalom megkülönböztetett szerepének, felhasználva akár még a képi ábrázolás lehetőségeit is. Mert miközben maga szigorúan elhatárolódott az ikonábrázolástól, ahogy már fentebb láttuk, a gyakorlatban valójában maga is élt ezzel az eszközzel. Ezzel a kettősséggel áll összefüggésben az a nyilvánvaló

[25] Kiadása: MGH Epistolae Karolii Aevi, rec. E. Duemmler, Berolini, 1895, 502 skk.

[26] L. mindehhez: J. Story, Cathwulf, Kingship and the Royal Abbey of Saint-Denis, Speculum, 74, 1999, 1-21, ahol a 3. jegyzetben a további idevágó irodalom is megtalálható.

tény, hogy Theodulf már mint püspök Orléans közelében, Germigny-des-Prés-ben később, immár a 9. sz. elején (805/806 körül) kápolnát emeltetett az aacheni szentélyt is tervező örmény építőmesterrel. Így Franciaországnak ezen a helyén egy olyan páratlan, bizánci ihletésű karoling mozaik található, amely mintegy a későbbi magyar koronázási palást szerkesztési módját megelőlegezve tárja elénk a teremtő Isten végtelen hatalmát a képi ábrázolás csúcsán megjelenő *manus Dei* révén. Ez alatt pedig az Angyalok között a kiválasztottakkal fennálló különleges kapcsolat jelképén, a frigyládán kerubok foglalnak helyet, átjárva a Szentlélektől, amit ruhájuknak a „széltől" való lebbenéséből és redőződéséből lehet érzékelni (lásd a 2. és 3. képmellékletet). Mindez azonban Theodulf és korabeli hívei szemében nem bálványimádó szentségtörés, hanem csupán jelkép, valódi *symbolum*, ami tökéletesen összhangban van a *Credó*k római értelmezésével, miként ez a felfogás egyenesen következik az előzőekben érintett Karoling-kori teológiai írásokból, köztük éppen abból az *Opus Caroli Magni*-ból, amelyet magának Orléans-i Theodulfnak szokás tulajdonítani, éspedig teljes joggal. Nagy Károly udvarának ez a kiemelkedő személyisége ugyanis valóban erőteljesen ragaszkodott a hagyományos római gyökerekhez, s ennek jegyében végezte többek közt a bibliai kéziratok kollacionálását, ahogy azt később Ferrières-i Lupus is tette[27].

Ebben az összefüggésben végül még egy további lehetséges előzményt is fölvethetünk a korai Karoling-korból a Szent István-i gondolat történelmi-szellemi előkészítői köréből. Már Szovák Kornél (i.m.) és jómagam is felhívtuk régebben a figyelmet arra, hogy az *Intelmek*ben miként sejlenek fel a jánosi „Jelenések" bizonyos, a végítéletet felidéző helyei. Ez tökéletesen egybevág Tóth Endrének azzal a cáfolhatatlannak mutatkozó megállapításával, hogy az 1031-ben elkészített, később koronázási palástként használt *casulá*n ugyancsak felbukkan egy fontos eleme az *Apocalypsis*-nek, nevezetesen az „égi vagy mennyei Jeruzsálem", amely a jánosi könyv záró jelenete (21-22). Nos, az adopcionizmus eretneksége elleni harcnak egyik fontos tényezője volt a Nagy Károly-féle periódusban a jánosi hagyomány helyes értelmezése is, amit elsősorban Liébana-i Beatus spanyol szerzetes munkássága igazol. Ő nem csupán az említett Elipandus ellen írt két könyvet alkotta meg, hanem már ezt megelőzően elkészítette kommentárját a jánosi *Apocalypsis*-hez, meghatározva minden személy helyét az Egyház keretei között. Márpedig az istváni *Intelmek* és voltaképpen a koronázási palást is

[27] L. ehhez L.D. Reynolds – N.G. Wilson (trad. par C. Bertrand et P. Petitmengin), D'Homère à Erasme: la transmission des classiques grecs et latins, Paris, 1991², p. 72 (Eredeti címén: Scribes and Scholars. A Guide to the Transmission of Greek and Latin Literature).

ugyanezt teszi, kijelölve Krisztus, az angyalok, a pátriárkák, a próféták, a mártírok, a klerikusok, a szerzetesek valamint a hívek és a jámbor emberek pozícióját, miközben nem feledkezik el magáról az Antikrisztusról és az eretnekekről sem[28], ahogy ez a gondolat a *Libellus*-ban is föllelhető. Korábban erre főként Bollók János mutatott rá nyomatékkal a műben felbukkanó *inimicus et ultor* kitétel kapcsán (1,4)[29], amely visszautalhat a Jelenések könyvének Antikrisztusára is (Ap., 13). Amire azonban Liébana-i Beatus kapcsán itt talán elsősorban fel kell hívnunk a figyelmet, az az, hogy az említett művek kéziratai nagymértékben illuminálták voltak, többek közt az „új Jeruzsálem" vízióját is képszerűen felidézve, mintegy példát szolgáltatva ilyen módon magának a koronázási palástnak, ill. az ott található képi megjelenítésnek (l. a 4. és 5. képmellékletet)[30].

Mindez elég egyértelműen abba az irányba mutat, hogy a magyar államalapító királynak tulajdonított *Intelmek* teológiai gyökerei részben Nagy Károly udvarának szellemi talajába nyúlnak vissza. S nem is csupán a „Hiszekegy" eretnek eszméktől való megtisztítása és az Antikrisztus világának az „égi Jeruzsálem" által történő elutasítása révén, hanem például a *Dekalogos*-hoz mint zsinórmértékhez való igazodása révén is, még akkor is, ha ez az utóbbi vonatkozás csak áttételesen, utalásszerűen valósul meg. Már jeleztem, hogy az *Admonitio spiritualis* tíz elvárása a királyi hatalommal szemben mindenképpen kapcsolatban áll az isteni „Tízparancsolattal". Ez ugyancsak ott tündököl Theodulf Germigny-des-Prés-i magánkápolnájában is, hiszen az összes korabeli keresztény hívő számára nyilvánvaló volt, hogy az aranyborítású Frigyláda valójában a két kőtáblába vésett *Dekalogos*-t rejti magában mint az embernek Istennel való szent kapcsolatának zálogát, mégpedig éppen a bálványimádás kárhozatával szemben.[31] Persze az is természetes, hogy a patrisztikai hagyománynak megfelelően Theodulf úgy

---

[28] Lásd ehhez: Fr. Brunhölzl, i.m., I/2, 251 ill. 324-325, amely utóbbi helyen a régebbi fontosabb irodalom is megtalálható.

[29] Vö. az általa írt bevezetővel és jegyzetekkel a Szent István *Intelmei és Törvényei* c. kötetben, Bp., 2000.

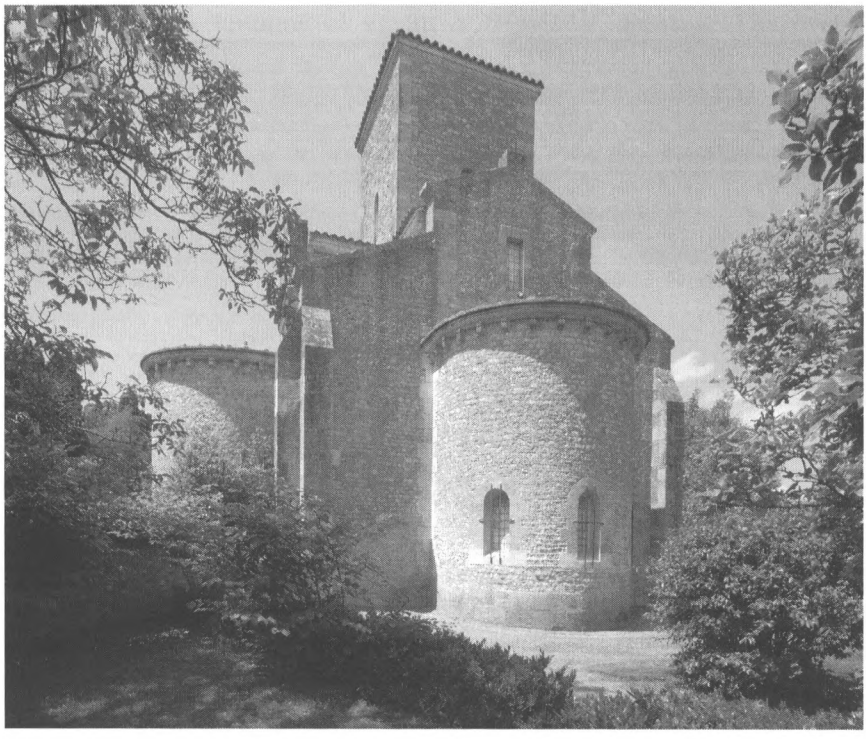
[30] Vö. D. Gaborit-Chopin – Fr. Heber-Suffrin, Enluminure et arts précieux autour de l'An Mil, in: Moyen Âge, Chrétienté et Islam, sous la dir. de Chr. Heck, Paris, 1996.

[31] L. hozzá Ph. Dehaye, Le *Décalogue* et sa place dans la morale chrétienne, Bruxelles, 1963², Coll. „Études religieuses" no. 761; G. Bourgeault, *Décalogue* et morale chrétienne. Enquête patristique sur l'utilisation et l'interprétation chrétienne du *Décalogue* de c. 60 à c. 220, Paris – Tournai – Montreál, 1971, l. még W. Rordorf, Beobachtungen zum Gebrauch des Dekalogs in der vorkonstantischen Kirche: *Lex orandi – Lex credendi*, Gesammelte Aufsätze zum 60. Geburtstag, Freiburg, 1993. Legújabban: L. Mellerin, Présence du *Décalogue* dans la théologie pénitentielle des premiers siècle, in: Le *Décalogue* au miroir des Pères, Chaiers de Biblia Patristica 9, Strasbourg, 2008, 31-57.

értelmezi a maga tartalmával együtt a frigyládát, mint az Újszövetség, Krisztus és az oltáriszentség előképét. Hiszen immár az Újszövetség lépett az Ószövetség helyére, s most már Krisztus maga az, aki jelen van az oltáron, s ezért ábrázolják úgy a frigyládát, hogy az üresen és nyitva áll, mert a régi jelképet ez időre a Krisztus megtestesüléséhez és megváltó önfeláldozásához kapcsolódó valóság váltotta fel. A Germigny-des-Prés-i karoling kápolna mozaikján a nyitott frigyszekrényből egy vászon látszik előbukkanni, amely ugyanúgy az Újszövetség kézirata lehet, akárcsak a Liuthar-evangeliarium miniatúráján III. Ottó császár kezében látható vászonív. Ez utóbbi az egész világot átfogja, így azokat a vazallus uralkodókat is, akik a szent birodalom megtestesítője alatt helyezkednek el az ábrázolás következő szintjén, s akik egyikében némelyek a későbbi Szent Istvánt vélik felismerni mint olyan uralkodót, aki koronáját a császár közbenjárására kapta meg II. Silvester pápától, akinek jóváhagyásával a születő magyar állam betagolódott a *corpus Christi*-be vagyis az Egyházba (lásd a 6. képmellékletet).

1. képmelléklet

A Dagulf-féle zsoltároskönyv elefántcsont elő- és hátlapja.
Nagy Károly kérésére készült I. Adorján pápának (meghalt 795-ben). A királyi hatalom egyik bibliai jelképe, Dávid király diktálja itt a zsoltárokat, amelyek szövegét azután Szent Jeromos igazítja ki. Mindez a *manus Dei* alatt történik, amelynek ábrázolása kiemelt szerepet kap a műalkotásban, hangsúlyozva az isteni mindenhatóságot.

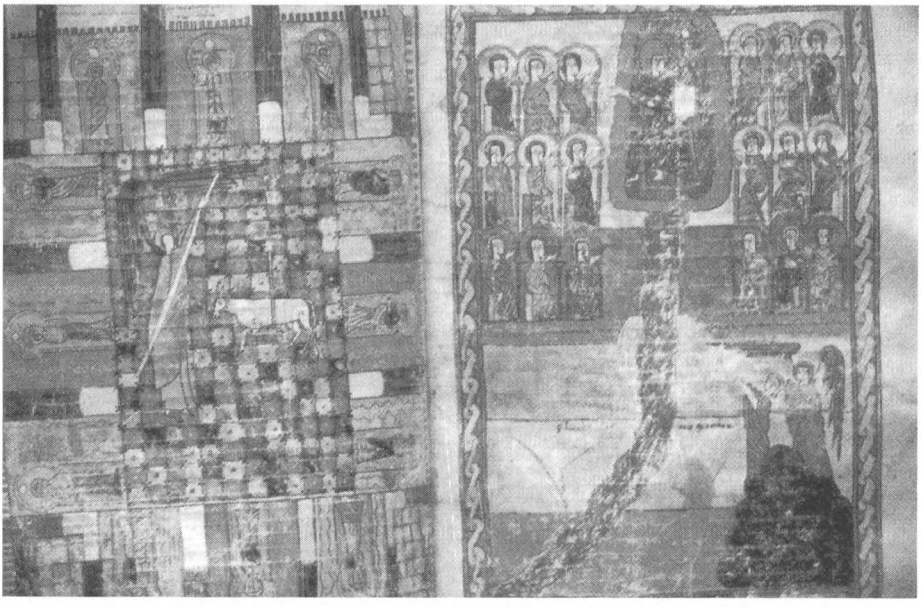


2. képmelléklet

Orleans-i Theodulf magánkápolnája (Germigny-des-Prés).
Az eredeti részek 805 körülről valók.

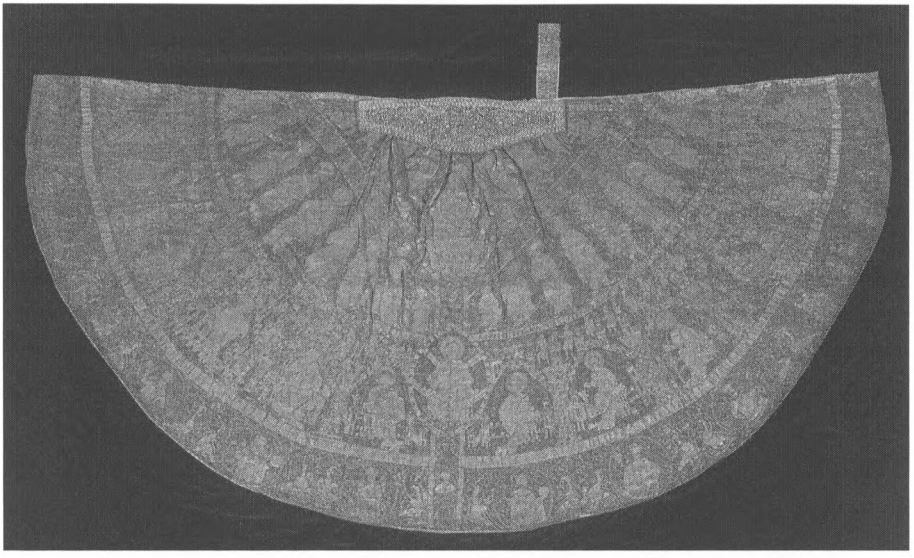
3. képmelléklet

Orléans-i Theodulf magánkápolnájának (Germigny-des-Prés) híres mozaikja (805 körül). A fenti két angyal közül a bal oldali a keresztény, a jobb oldali pedig a zsidó népet ábrázolja. A csillagos ég és a két angyal között a *manus Dei*. Lent a Frigyláda két kerubtól övezve, lent jobb felől átlósan a Jordán folyó. A kép alatt a következő felirat olvasható:
ORACLUM S(an)C(tu)M ET CERUBIN HIC ASPICE SPECTANS // ET TESTAMENTI *MICAT* ARCA DEI // HAEC CERNENS PRECIBUSQUE STUDENS PULSARE TONANTEM // THEODOLUM VOTIS IUNGITO
(Helyenként hexameteres lüktetés tapasztalható a szövegben, ahol az ilyen ritmusú részeket //-lal választottuk el a más jellegű részektől.) A szöveg értelmező jellegű magyar fordítása: „Tekintsd meg itt és vedd figyelembe a frigyszekrény szent aranytábláját a kinyilatkoztatással meg a kerubokat, s azt, ahogyan felragyog az Istennel kötött szövetség szekrénye. Ezt látva, igyekezzél imáiddal megindítani a mennydörgés Urát, s könyörgéseidben legyen társad: Theodulf!"



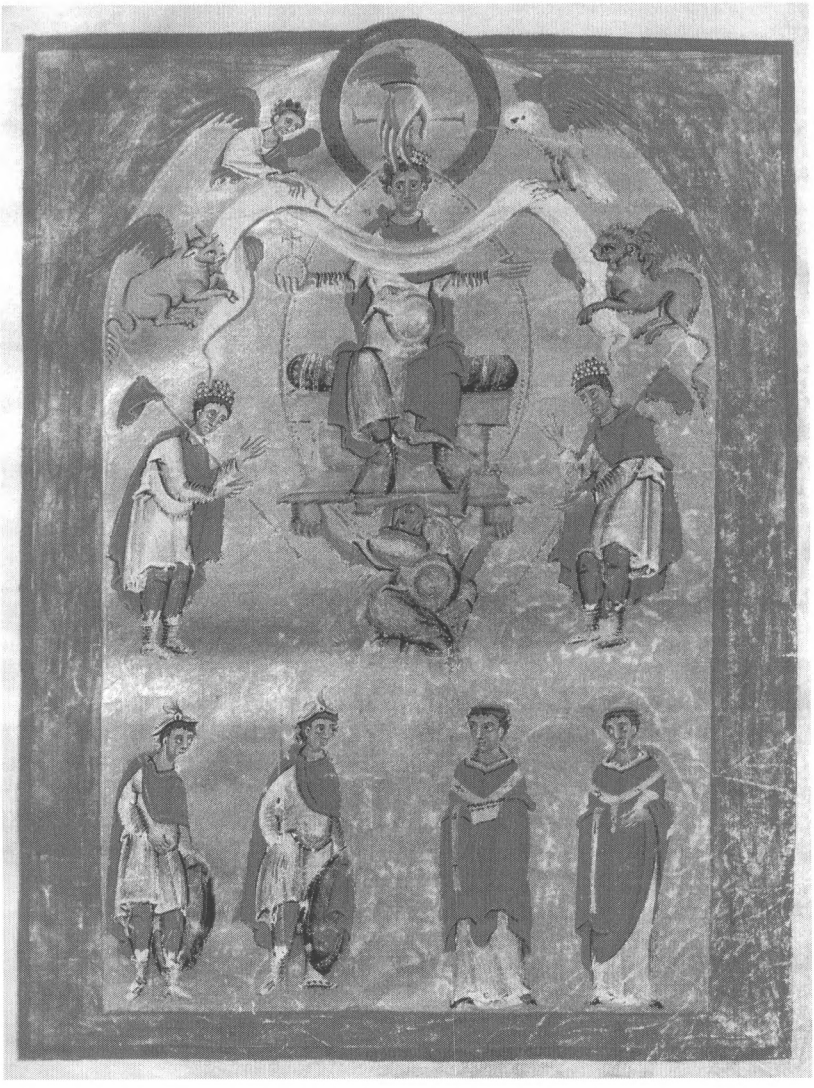
4. képmelléklet

Az „új vagy égi Jeruzsálem", az Életfolyóval és -fával (Apoc. 22.).
Pergamen miniatúra.
Archives de la Seu d'Urgell Ms 26 f 198v-199r. Kr. u. 975 körül.



5. képmelléklet

A koronázási palást jelenlegi formájában sajátos koncentrikus elrendezésével.
Alul a mártír szentek, fölöttük a mártírok, még feljebb a 12 apostol. Legfelül pedig Szűz Mária és Krisztus az Úr keze (*manus Dei*) alatt. A középső fa kereszten *Christus victor* illetve *Christus rex et imperator* (1031). A latin nyelvű feliratok leoninusokból állnak, amelyek némelyike Theodulf magánkápolnájának már idézett feliratára emlékeztet (pl. HOSTIBVS EN XPISTVS PROSTRATIS *EMICAT* ALT(us), ill. *EMICAT* IN CELO SANCTA GENITRICIS IMAGO).



6. képmelléklet

III. Ottó, Európa egységének újraalkotója mint Christus Pantocrator a Liuthar-féle Evangeliarium miniatúráján (1000 körül).
A császár két oldalán elhelyezkedő két fejedelem egyikében egyesek Szent István alakját vélik fölismerni.

Gérard JACQUIN
Université d'Angers

L'enchaînement des phrases dans un corpus latin du début du XIII^{ème} siècle

Au XII^{ème} siècle, le français, langue romane nettement distincte du latin depuis plusieurs siècles, commence à être utilisé dans des textes historiographiques. Cependant le latin qui est la langue des clercs reste d'un emploi très courant, ce sont d'ailleurs souvent des œuvres composées d'abord en latin qui ont servi de source à ces premiers textes français en vers. La quatrième croisade[1], au début du XIII^{ème} siècle, a suscité de nombreux récits et si, pour la première fois, deux laïcs, Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari, eurent recours à la prose française pour rendre compte de cette aventure à laquelle ils avaient participé, tous les autres textes sont l'œuvre de clercs et rédigés en latin[2]. Ces récits, qui témoignent aussi de l'universalité du latin, sont d'une grande diversité et d'un niveau de langue très variable également : ce sont les chroniques du prémontré Robert d'Auxerre et du cistercien Raoul de Coggeshale[3], l'*Historia* de Günther de Pairis, la *Devastatio Constantinopolitana*, sorte de « journal de route d'un témoin oculaire »[4], des documents lipsanographiques comme les textes anonymes de Soissons et d'Halberstadt[5], des lettres de

[1] Cette croisade, partie de Venise, se dévia sur Constantinople pour en rétablir l'empereur (Isaac II, puis son fils Alexis IV) en échange d'une aide. La cité fut prise le 17 juillet 1203, mais Alexis IV ayant été assassiné par un nouvel usurpateur, les croisés s'emparèrent à nouveau de Constantinople le 12 avril 1204 et élurent, puis installèrent un empereur latin, Baudouin de Flandre, en mai.

[2] On relève toutefois une exception : l'*Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, de Henri de Valenciennes (éd. par Jean Longnon, Paris, P. Geuthner, 1948, coll. « Documents relatifs à l'histoire des croisades », n° 2), composée directement en français par un clerc.

[3] Seule une partie de ces deux chroniques en latin est consacrée à la quatrième croisade.

[4] P. Alphandéry et A. Dupront, *La Chrétienté et l'idée de croisade*, Paris, Albin Michel, 1959, t. 2, p. 77, note 1.

[5] Dans cette catégorie très nombreuse qui regroupe les comptes rendus officiels et les relations privées accompagnant le transfert de reliques en Occident, on pourrait citer aussi les récits de Richard de Gerberoy, de Rostang de Cluny, d'un moine de Saint-Georges de Venise, etc. L'*Historia* de Günther de Pairis, citée juste avant, fait partie de cette catégorie, mais le récit

hauts barons croisés. La langue latine bénéficie du remarquable essor que sa littérature a connu au XII[ème] siècle, elle a cependant pris des libertés par rapport aux modèles classiques de l'Antiquité et il faut tenir compte du statut de chaque texte et de la formation de son auteur. Le corpus que constituent les textes cités précédemment est trop important pour une étude d'ensemble de la langue, dans le cadre de cette contribution. Nous nous en tiendrons donc à un objectif plus limité en essayant de mettre en évidence quelques traits caractéristiques de l'enchaînement des phrases qui tiennent cependant compte de la diversité des textes.

Ce que l'on relève assez fréquemment dans la simple narration, c'est d'abord un enchaînement sur un mode énumératif, par coordination ou juxtaposition. La *Devastatio* nous en offre les exemples les plus caractéristiques. De brèves propositions, parfois réduites au groupe verbal, s'ajoutent les unes aux autres et la continuité de l'action est assurée par la répétition de la conjonction *et*, comme dans cette phrase (pp. 411-412)[6] qui relate un épisode de la première prise de Constantinople :

> Tunc Veneti [...] Grecos fugaverunt **et** ignem miserunt, **et** magnam partem civitatis combusserunt **et** spoliaverunt, **et** sic totum diem illum expenderunt.

D'autres exemples sont encore plus nets, l'impression d'énumération y est renforcée parce que la conjonction *et* unit non seulement des propositions, mais aussi des mots ou groupes de mots assurant une même fonction à l'intérieur de la proposition, comme en français. C'est le cas à la fin de la relation de l'embuscade que Murzuphle tendit à la troupe d'Henri de Flandre à son retour de Philée[7] et qui tourna à son désavantage :

> Cum autem reverteretur, predictus Morsoflus cum quindecim milibus illi insidias posuerat ; **et** congressus pugnavit cum illo, **et** victus est, **et** plurimi Greci occisi sunt ; **et** ipse Morsoflus

---

de la croisade y est si développé qu'on l'en a distinguée. Ces textes narratifs, qu'il préfère nommer documents hagiographiques, ont été édités par Paul Riant dans ses *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*, Genève, G. Fick, 1877, rééd. en fac-similé, Paris, CTHS, 2004 (CTHS Histoire), t. 1, p.XXXVIII-CII et 3-163.

[6] Nous nous référons au texte qu'en donne Jean Dufournet dans *Les Ecrivains de la IV[e] croisade, Villehardouin et Clari*, Paris, SEDES, 1973, p. 408-416, d'après les *Chroniques gréco-romanes* publ. par Charles Hopf, Berlin, Weidmann, 1873, p. 86-92.

[7] C'est peu après cette bataille, qui eut lieu le 2 février 1204, à Philée (au nord-ouest de Constantinople, sur la mer Noire) que Murzuphle assassina Alexis IV et devint empereur, sous le nom d'Alexis V. Cette usurpation fut la cause du second siège de Constantinople.

> vulneratus est, **et** vix aufugit, **et** latuit inter spinas **et** perdidit equum **et** omnia imperialia, coronam scilicet **et** lanceam **et** quandam ymaginem gloriosæ Virginis (pp. 414-415).

Citons encore le récit de l'assaut lancé contre Constantinople le 12 avril 1204 :

> Flare cepit boreas pridie Idus Aprilis ; nos iterum naves ad muros applicavimus **et** cum Grecis dimicavimus **et** a muris eos repulimus, **et** intravimus civitatem ; **et** facta est maxima cedes Grecorum (p. 415).

Comme ce texte est une sorte de « journal de route » d'un clerc participant à la croisade, on pourrait voir dans ce procédé de narration une simple manifestation d'écriture spontanée, à la manière de notes, et considérer que, si les comptes rendus officiels de transfert de reliques ou l'*Historia* de Günther de Pairis ne nous fournissent pas de semblables exemples, c'est que leur statut et la qualité des clercs qui les ont rédigés impliquent une plus grande élaboration de leur style. Cependant cette explication ne paraît pas suffisante, parce que cette construction énumérative ne se manifeste avec autant de netteté que dans les scènes de combat. Par rapport au contexte, l'effet est évident : l'addition de ces brèves propositions liées par *et*, qui n'énoncent que les principaux procès, permet de bien rendre la vivacité de l'action et accélère le rythme de la narration.

La simple juxtaposition des propositions produit le même effet dans les scènes de combat suivantes de la *Devastatio* :

> Crevit itaque multitudo Grecorum, Latinos opprimunt, captos sine misericordia occidunt, occisos igne comburunt, nec etati nec sexui parcunt. [...] Quod peregrini et Veneti moleste ferentes, galias et barcas armant, Grecos impetunt. Greci fugiunt, Latini usque ad murum civitatis Grecos persecuntur, multos occidunt, multas naves Grecorum in portu accipiunt multis mercibus oneratas et victualibus. [...] Sequenti die post epiphaniam Greci in equis exeunt de civitate. Marchio[8] cum paucis illis occurrit ; multi ex Grecis occisi sunt, et quidam ditissimi capti ; duo milites et unus scutifer ex parte marchionis cadunt (pp. 413-414).

[8] Il s'agit du marquis Boniface de Montferrat, chef de la croisade.

Le rythme narratif reste soutenu, vif, en rapport avec l'action décrite. Mais, comme on le voit dans la citation précédente, l'asyndète permet aussi d'opposer nettement les groupes en présence et de nous faire passer rapidement d'un camp à l'autre : *Greci in equis exeunt de civitate. Marchio cum paucis illis occurrit ; multi ex Grecis occisi sunt* et parfois en soulignant l'alternance rythmique des membres de phrase brefs et longs : *Greci fugiunt, Latini usque ad murum civitatis Grecos persecuntur*. Comme la coordination, ce procédé peut aussi mettre en valeur des parallélismes dans la construction syntaxique ou le sémantisme : *nec etati nec sexui parcunt* (avec la coordination négative *nec*), *captos sine misericordia occidunt, occisos igne comburunt* ou *multos occidunt, multas naves* [...] *accipiunt* (sans coordination). Dans ce dernier exemple, à la brièveté du premier membre succède le développement du second qui souligne l'ampleur du succès et surtout du butin, avec la reprise de l'adjectif *multus* et le doublet *mercibus et victualibus* : *multas naves Grecorum* [...] *multis mercibus oneratas et victualibus*.

Le clerc dispose cependant de tours propres au latin pour atténuer l'impression d'énumération : ce sont le participe apposé et l'ablatif absolu (sans parler de la subordination par une conjonction) pour rendre compte de diverses circonstances. Un passage de la lettre de Baudouin de Flandre au pape Innocent III nous montre ainsi l'évolution possible de la phrase, dans sa relation du second assaut contre Constantinople, mais les exemples abondent dans les lettres et, d'une manière générale, dans les textes du corpus[9] :

> [Imperator[10]] statim tentoria dereliquit, et fugit ; nostri cædibus occupantur, civitas capitur populosa, recipiuntur in palatiis imperialibus qui nostrorum enses effugiunt, multaque cæde facta Græcorum, nostri sese recolligunt advesperascente jam die, arma fessi deponunt, de assultu palatiorum in crastino tractaturi (p 435)[11].

[9] La précédente citation de la *Devastatio* fournit un exemple d'un participe présent apposé au sujet : *Quod peregrini et Veneti moleste* ***ferentes***.

[10] Il s'agit de l'usurpateur Murzuphle, cité plus haut.

[11] Pour les lettres également nous nous référons à Jean Dufournet, *op. cit.*, p. 423-444, d'après J. A. Buchon, *Recherches et matériaux pour une histoire...*, Paris, Desrez, 1840, t. 2, p. 64-67 (lettre d'Hugues de Saint-Pol à Henri, duc de Louvain) et la *Patrologie latine* de Migne, t. CCXV, col. 447-454 (lettre de Baudouin de Flandre à Innocent III), et col. 706-710 (lettre d'Henri de Flandre à Innocent III). La chronique de Robert d'Auxerre (publ. par Dom Brial dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XVIII, Paris, Imprimerie Royale, 1822, p. 248-290) suit de près la lettre de Baudouin et en reprend même littéralement certains

Le début du passage présente une série de cinq propositions indépendantes juxtaposées ou coordonnées (dont les verbes sont : *dereliquit*, *fugit*, *occupantur*, *capitur*, *recipiuntur*), mais ensuite, si nous exceptons la relative, nous ne relevons que deux verbes à un mode personnel, *recolligunt* et *deponunt*, placés sur le même plan et représentant les procès principaux. Les autres procès sont rendus par un participe futur (*tractaturi*), apposé au sujet (*nostri*) de ces deux verbes, et deux ablatifs absolus (*multaque cæde facta Græcorum* et *advesperascente jam die*). Cela permet de rompre la progression rectiligne de la phrase en situant ces formes verbales à un mode non personnel sur un autre plan et d'introduire une hiérarchie dans la phrase. Le rythme narratif n'en est cependant pas sensiblement ralenti.

La continuité du discours peut également reposer sur la reprise, en début de phrase, d'un mot ou d'un groupe de mots de l'énoncé précédent :

> Dominus Fulco, sacerdos venerabilis [...] crucesignatus ad succursum Terre Sancte multos pariter con**signavit**. **Signati** sunt autem ad hoc iter viri nobiles de Francia (an. Halberstadt, p. 10)[12] ;
>
> [...] in vigilia beati Martini portum **civitatis Iadhere** contigerunt. Est autem **Iadhera**, **civitas** opulentissima [...] (ibid., p. 12).

Dans la deuxième citation, la progression thématique linéaire entre les deux phrases se traduit par la reprise des substantifs associés *civitas* et *Iadhera*[13] disposés en chiasme. Dans la première, la liaison est assurée non seulement par la reprise du verbe (*con*)*signare*, au début de la seconde phrase, mais aussi par *ad hoc iter* qui représente *ad succursum Terre Sancte* et par *viri nobiles de Francia* qui développe *multos*. La référence à l'énoncé précédent est parfois soulignée par l'ajout d'un démonstratif ou de *ipse*, *idem* qui déterminent le substantif répété :

---

passages (p. 431-438 dans p. 270-272 de nos éd.), dont celui que nous citons (p. 435), repris p. 271 de la chronique.

[12] *De peregrinatione in Greciam*... de l'anonyme d'Halberstadt, document éd. par Paul Riant, *op. cit.*, p. 10-21.

[13] Il s'agit de Zara sur la côte dalmate, aujourd'hui Zadar, en Croatie.

> [...] in qua firmabatur **catena** ferrea grossa nimis, que, posita super ligna transversa, mare transnatabat, attingens usque ad muros civitatis. **Catena illa** portum servabat [...] (lettre d'Hugues de Saint-Pol, p. 425) ;
>
> [...] processimus juxta littus ad quemdam **pontem** lapideum, distantem a turre prenominata una leuca. **Pons** vero **ille** protensior erat Parvo Ponte parisiensi. (ibid., p. 426) ;
>
> **Urbs** vero Constantinopolis quasi triangula esse videtur [...]. Infra **hanc urbem** continetur illa incomparabilis **ecclesia**, scilicet Agyos Sophyæ [...]. **Hanc ecclesiam** prædictus imperator amplis redditibus ditaverat [...] (Chron. Angl., pp. 149-150)[14] ;
>
> Tyrum pervenit, unde ad **cardinales**, apostolice sedis legatos, continuo ad civitatem Acon transivit ; sed **ipsi cardinales** [...] (an. Halberstadt, p. 15)[15].

Au déterminant peut se substituer un adjectif relatif. Cette tournure consistait à l'origine à faire passer (et non à répéter comme ici) l'antécédent dans la proposition relative et à transformer par conséquent le pronom relatif en adjectif. Ce relatif, dit de liaison lorsqu'il est placé en tête de phrase, équivaut à un démonstratif renforcé par une coordination :

> [...] per mare ante **Acram** applicuerunt ; **quam Acram** a nostris [...] iam per tres annos pene obsessam invenerunt (an. Soissons, pp. 4-5)[16] ;
>
> Postea vero cuiusdam regie **visionis** occasione, de qua aliqua dicturi sumus, in eum quem nunc habet splendorem atque magnificentiam promota est ; **que visio**, licet brevis humilisque

[14] *Chronicum Anglicanum* de Raoul de Coggeshall, éd. par J. Stevenson dans *Rerum Britannicarum medii ævi scriptores...*, t. LXVI, Londres, Longman & C°– Trübner & C°, 1875, p. 1-208. L'empereur cité est Justinien (VI[e] s.) ; il fit édifier la basilique Sainte-Sophie et, selon le chroniqueur, la dota d'importants revenus.

[15] L'évêque d'Halberstadt, Conrad de Krosigk, se rendit en Terre sainte, après le couronnement de l'empereur Baudouin. Il débarqua à Tyr le 7 octobre 1204, puis gagna Acre.

[16] *De terra Iherosolimitana et quomodo ab urbe Constantinopolitana...* de l'anonyme de Soissons, éd. par P. Riant, *op. cit.*, p. 3-9. Le passage cité fait partie d'un bref rappel de la troisième croisade, donné en préliminaire : Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion arrivent à Acre.

> appareat, magne tamen cuiusdam rei fuisse prenuntiam, effectus subsequens declaravit. (Historia Const., XV, p. 95)[17].

Le substantif précédé de l'adjectif relatif peut aussi reprendre tout un énoncé qu'il résume : *quod pactum nostri suscipientes, aggressi sunt Constantinopolim* (an. Soissons, p. 6) ; *Que illorum seditio novum regem vehementer exterruit* (*Historia Const.*, p. 89). Dans ces deux phrases, *quod pactum* et *que illorum seditio* renvoient au développement précédent qui concerne, dans le premier cas, les promesses faites par Alexis le Jeune aux croisés en échange de leur aide, et dans le second, la rébellion des Grecs, hostiles à l'exécution de ses engagements, après son rétablissement sur le trône byzantin.

Cependant cet usage n'est pas le plus fréquent. A l'anaphore lexicale, les auteurs préfèrent l'anaphore pronominale, qui manifeste une plus grande capacité d'abstraction. On relève d'abord l'emploi des pronoms *is*, *hic*, *idem*, *ipse* ; mais, s'ils marquent une référence plus ou moins nette à l'énoncé précédent, ils ne dispensent pas toujours du recours à une coordination ou à un adverbe du type *etiam*, *quoque*, comme on peut le constater dans plusieurs des débuts de phrase suivants :

> Hic nostrorum videns multitudinem [...] (an. Soissons, p. 5) ;
>
> Ei etiam apud Tyrum existenti [...] (an. Halberstadt, p. 16) ;
>
> Ipse igitur, per Bononiam rediens [...] (ibid., p. 19) ;
>
> Hic autem cum pluribus capitulum Cisterciense devote adiens [...] (Chron. Anglic., p. 129).

Mais le plus fréquent est le pronom relatif dit de liaison, qui dispense, en principe, de tout autre mot de liaison avec la phrase précédente. Son emploi est si répandu qu'on pourrait en multiplier les exemples empruntés aux différents types d'œuvres de notre corpus :

> Quadam die **maxima militum multitudo** de quadam porta [...[18]] exiliit et nos provocavit ad arma. **Quos** nostri cum ingenti impetu

[17] *Historia Constantinopolitana* de Günther de Pairis, éd. par P. Riant, *op. cit.*, p. 57-126. Ce passage concerne la vision qui conduisit Constantin à faire de l'ancienne Byzance la « seconde Rome » à laquelle il attacha son nom.

[18] Dans cette même phrase, on relève la reprise : *de quadam* ***porta*** [...], ***que porta*** *patet a dextera parte palatii.*

et forti audacter repulerunt, ita quod **multi eorum** [...] corruerunt in fossas. Inter **quos** filius ducis de Ducato [...] cum aliis quibusdam peremptus est. (lettre d'Hugues de Saint-Pol, p. 427) ;

Peregrini vero apud Iadheram existentes **nunctios suos** Romam miserunt [...]. **Quos** papa remisit ad exercitum [...] (an. Halberstadt, p. 13) ;

[...] **dominus Nivelo, Suessionensis episcopus**, **Balduinus comes Flandrensium** [...] **et alij quamplures proceres** [...] iter aggressi sunt Iherosolimitanum ; **qui** Veneciam pervenientes [...] (an. Soissons, p. 5) ;

[Murciflo] ad **Alexium seniorem** se contulit ; **cui** principes nostri [...] quamdam terre portiunculam habendam concesserant. (Historia Const., IX, p. 110) [19] ;

[...] cum sex baronibus Venetorum, **venerabiles episcopos Suessionensem, Trecensem et Acconensem electum**, cum aliis tribus, Imperatoris constituunt electores : **qui** [...] Balduinum Flandrensem comitem [...] ad culmen imperii eligunt (Chronique d'Auxerre, p. 271)[20] ;

Comes de Percha antequam iter arriperat, obiit ; **cuius** crucem dominus Stephanus frater ejus accepit. **Magister** etiam **Fulco** cum esset in procinctu, mortuus est ; **cuius** infinitam pecuniam domnus Odo Campaniensis et castellanus de Colcith acceperunt (Devastatio, pp. 408-409)[21].

[19] Pour échapper aux croisés, l'usurpateur Murzuphle (*Murciflo*) se réfugia auprès d'un autre usurpateur, chassé du trône byzantin par les croisés lors de la première prise de Constantinople (juillet 1203). Il s'agit d'Alexis III, appelé ici *Alexius senior* pour le distinguer de son neveu Alexis le Jeune (*Alexius iuuenis*).

[20] Le nouvel empereur latin de Constantinople, Baudouin de Flandre, fut choisi par un collège de douze grands électeurs : six « barons » Vénitiens et six clercs (cinq évêques et un abbé) croisés, dont Névelon, évêque de Soissons, Garnier, évêque de Troyes, Jean de Noyon, évêque élu d'Acre.

[21] Les personnages cités sont : le comte Geoffroy du Perche et son frère, Etienne, Foulques de Neuilly-sur-Marne, simple prêtre qui prêcha la croisade et recueillit des fonds pour la financer, Eudes le Champenois de Champlitte et Guy, le châtelain de Coucy.

Ces exemples représentent la grande majorité des cas de liaison par pronoms relatifs ; cependant l'expression même de « relatif de liaison » est ambiguë, car le lien logique qu'il établit reste imprécis, au point que, dans quelques cas, le narrateur doit le marquer plus nettement par un adverbe, qui vient ainsi s'ajouter au relatif :

> [Alexius senior nepotem suum,] **Alexium**[22], sub diligenti custodia carceri mancipavit. **Qui tamen**, inventa opportunitate, latenter effugiens, occulta et celeri fuga Theothoniam petiit (Historia Const., VIII, p. 76).

Lorsque la reprise porte non plus seulement sur un mot ou une expression, mais sur une partie de l'énoncé précédent ou sa totalité, la reprise peut se faire à l'aide d'une subordonnée temporelle : on parlera alors de chevauchement. Le chapitre XVII de l'*Historia Constantinopolitana* nous en offre plusieurs exemples. Günther de Pairis rapporte ainsi qu'une récompense de cent marcs fut promise à celui qui, depuis les échelles dressées sur les vaisseaux et appuyées contre les murs de Constantinople, sauterait le premier sur les remparts ; pour décrire cette action, il rappelle alors l'escalade des croisés :

> [...] **fortibus quibusque per scalas ascendentibus**, preconis voce clamatum est, eum qui primus hostiles muros insiliret, centum marcas in premium accepturum. [...] Qui, **postquam scalarum summum tenuerunt**, aliis itaque festinanter sequentibus [...] (p. 100)[23].

Puis, après une scène de combat, l'auteur enchaîne sur la fuite des Grecs par une reprise de cet exploit :

> Postquam vero unus inventus est qui primus muros insiluit, et illum alij celerrime sequerentur, continuo cives exsangues et trepidi [...] sese in fugam precipitant (eo. loc.).

---

[22] Alexis le Jeune (voir note 19), emprisonné avec son père Isaac par Alexis III, avait réussi à s'évader et était allé en Allemagne solliciter l'aide de son beau-frère Philippe de Souabe.

[23] Nous donnons en caractères gras le premier énoncé et sa reprise ; nous soulignons un second énoncé et sa reprise dans la citation suivante. Dans ce second exemple, la reprise est constituée d'une temporelle et d'une relative.

Une stricte répétition est cependant évitée par la modification de l'aspect du procès, de sa première mention à sa reprise, comme on le constate dans les deux citations précédentes : *per scalas ascendentibus* (procès en cours de réalisation) / *scalarum summum tenuerunt* (procès mené à son terme) ; *qui primus muros insiliret* (procès envisagé) / *unus inventus est qui primus muros insiluit* (procès réalisé). Cependant, plus qu'un simple enchaînement des faits dont la succession est marquée par *postquam*, ces reprises assurent une transition entre les principales étapes du récit. En effet la reprise introduite par la conjonction temporelle est souvent assez éloignée de la première mention de l'énoncé repris. Cette fonction de transition est encore plus manifeste lorsque la temporelle marque la simultanéité de deux faits. C'est pourquoi elle apparaît en début de chapitre ou permet de délimiter des paragraphes. L'*Historia* de Günther et la lettre d'Hugues de Saint-Pol nous en fournissent des exemples[24] :

> Factum est autem, **dum adhuc nuncij nostri in curia versarentur**, certus rumor insonuit, venisse videlicet Alexium iuvenem in castra [...] (Historia Const., VIII, p. 76) ;
>
> **Que, dum ita in civitate agerentur**, interim pestifer ille Murciflo [...] ad Alexium seniorem se contulit (ibid., XX, pp. 109-110) ;
>
> **Dum autem hec proponerentur**, sarjanti in turri latitantes nostris gentibus sagittando importunos faciebant assaltus (Lettre d'Hugues de Saint-Pol, p. 426) ;
>
> **Dum autem hec fierent**, Greci nobis pede et equo plures instanter fecerunt insultus (ibid., p. 427).

Comme on peut toutefois le constater, si la première citation conserve une anaphore lexicale, les suivantes marquent une préférence pour l'anaphore pronominale : l'énoncé précédent est simplement rappelé par un pronom neutre pluriel, qu'il s'agisse ici encore du relatif de liaison (*que*) ou du démonstratif (*hec*).

Dans ce mode d'enchaînement par temporelle, nous relevons une variante qui consiste à présenter la reprise sous forme d'un complément

[24] Pour éviter de trop longues citations ou des résumés qui en tiennent lieu, nous ne donnons que la reprise de l'énoncé précédent.

d'objet d'un verbe de perception ou de connaissance ; *audire*, *cognoscere*, *comperire*, *conspicere*, *uidere* sont les plus employés :

> [Conradus episcopus] continuo **Romam ivit** ; **quem cum dominus papa venisse cognovit**, de sententia [...] denuo fecit absolvi (an. Halberstadt, p. 17)[25].

Le procédé permet ici de passer d'un personnage à un autre (de l'évêque d'Halberstadt au pape) et l'aspect du procès est modifié (*ire / uenire*). Günther, dans son *Historia*, utilise aussi ce procédé pour assurer l'enchaînement entre sa description de sculptures prophétiques représentant la prise de Constantinople et les réactions des Grecs après la conquête effective de la ville :

> [...] erant et navium figure, et quasi **scale de navibus erecte** [...]. Hanc sculpturam Greci usque ad hoc tempus contempserant [...] ; at **ubi viderunt scalas in navibus nostris erectas** [...] seriosius ceperunt illud quod diu spreverant, formidare (p. 112).

A la reprise dans la temporelle s'en ajoute une seconde dans une relative : *quod diu spreverant* reprend, en effet, *hanc sculpturam Greci usque ad hoc tempus contempserant*. Pour assurer l'enchaînement à l'aide d'un verbe de perception, le latin médiéval préfère toutefois le participe apposé et, le plus souvent, c'est encore, dans ce cas, un pronom neutre, complément d'objet, qui rappelle l'énoncé précédent, sur le modèle des formules suivantes :

> Hoc videntes Greci [...] (Devastatio, p. 414) ;
>
> Quod nostri conspicientes [...] (an. Soissons, p. 6) ;
>
> Quod videntes [...] concurrimus [...] (lettre d'Hugues de Saint-Pol, p. 425) ;
>
> Quod videns quidam comes theothonicus iussit [...] (Historia Const., XVII, p. 101).

---

[25] Il s'agit ici de la levée définitive par le pape Innocent III de l'excommunication dont Conrad, évêque d'Halberstadt, avait été frappé soit comme partisan de Philippe de Souabe, soit comme partisan de la déviation de la croisade. Dans les deux cas, des levées provisoires avaient été prononcées par des cardinaux-légats.

L'ablatif absolu peut aussi se substituer à la proposition temporelle conjonctive. Ainsi, dans le chapitre XVII de son *Historia*, Günther de Pairis recourt aussi bien à ce tour qu'à la subordonnée introduite par *postquam* :

> Exstructis ergo navibus et ad urbem applicatis, placuit eis [...] (p. 99) ;
>
> Deinde turrigeris navibus, quantum fieri potuit, ad murum admotis, et fortibus quibusque per scalas ascendentibus, preconis voce clamatum est [...] (p. 100).

Chacune de ces deux phrases commence par deux ablatifs absolus, mais seul le premier reprend une partie de l'énoncé précédent, tandis que le second apporte un élément nouveau qui sera repris, à son tour, dans un énoncé ultérieur. Ainsi, dans la première phrase, *exstructis navibus* résume un long développement antérieur consacré aux transformations des vaisseaux en vue du siège de Constantinople. Quant au second ablatif absolu [*navibus*] *ad urbem applicatis*, il énonce l'étape suivante de l'action et il est repris dans la phrase suivante par *navibus* [...] *ad murum admotis*, tandis que *turrigeris* rappelle une nouvelle fois (après *exstructis*) ce qui a été dit de l'armement des vaisseaux. Dans cette seconde phrase, l'élément nouveau, représenté par *fortibus quibusque per scalas ascendentibus*, sera repris, lui aussi, au début de la phrase suivante, mais dans une temporelle (que nous avons citée plus haut) : *Qui, postquam scalarum summum tenuerunt.*

Cette progression par chevauchement ou reprise entraîne un ralentissement du rythme narratif par rapport à l'énumération par simple juxtaposition ou coordination. Cependant l'effet en est atténué le plus souvent par la concision de la reprise. L'ablatif absolu notamment opère une synthèse de tout un développement antérieur et permet ainsi de dégager brièvement l'essentiel avant de présenter l'étape suivante du récit ou du raisonnement. Günther de Pairis procède de cette façon, au chapitre VIII, pour passer de l'exposé des avantages offerts par la déviation de la croisade vers Constantinople à la confrontation des opinions qu'elle suscite : *His omnibus causis in unum concurrentibus, maior pars nostri exercitus in assensum iuvenis*[26] *iam ceperat declinare ; pauci vero* [...] *obnixe dissuadebant* (p. 77). C'est le même emploi de l'ablatif absolu, qui assure, au chapitre X, une transition entre la relation des incidents qui provoquèrent la rupture des trêves entre musulmans et chrétiens de Terre sainte et

[26] Il s'agit d'Alexis le Jeune.

l'évocation de la situation critique de ces derniers[27] : *Renovato itaque bello, cepit hostilis rabies solito vehementior nostris incumbere* [...] (p. 82). Cette synthèse peut gagner en abstraction avec l'emploi de substantifs pluriels d'un sens très général, comme *verba* et *res*, ou de pronoms neutres. Le recours aux pronoms démonstratifs ou relatifs neutres singuliers ou pluriels, dont nous avons déjà noté l'emploi plusieurs fois, est d'ailleurs plus fréquent dans l'ablatif absolu : ainsi peut-on relever des occurrences du tour *Quo comperto* en début de phrase, pour assurer un enchaînement, dans la lettre de Baudouin de Flandre (p. 436), la lettre d'Henri de Flandre (p. 441), la chronique d'Auxerre (p. 268, 271). Lorsque la notion de perception ou de connaissance sert de support à la reprise, comme c'est le cas avec *Quo comperto*, la formule tend au stéréotype et nous relevons : *Quo viso* (*Devastatio*, p. 410), *Hoc viso* (*ibid.*, p. 412), *Quo audito* (an. Soissons, p. 4). C'est encore plus net avec des formules qui présentent simplement le procès repris comme achevé : *his omnibus factis*, *hoc facto* ou *quo facto*. Leur contenu sémantique n'est alors guère plus riche que celui des adverbes *deinde, postea* ou même *tunc* (fréquents dans la *Devastatio* et la lettre d'Hugues de Saint-Pol), mais ces tours assurent cependant un enchaînement plus nettement lié à l'énoncé précédent.

L'étude de l'enchaînement des phrases a permis de mettre en évidence trois modes principaux : l'énumération par coordination ou asyndète, particulièrement adaptée à la relation de scènes d'actions très vives, comme les scènes de combat ; l'enchaînement par reprise d'un mot ou d'une expression, avec modification de l'aspect du procès ; enfin, le chevauchement par le rappel d'une partie ou de la totalité d'un énoncé précédent, souvent au moyen d'une subordonnée temporelle ou d'un ablatif absolu. Ce dernier mode se prête davantage à la démonstration ou à l'explication des faits, notamment grâce à la valeur causale que peut avoir, en plus de sa valeur temporelle, l'ablatif absolu. C'est encore plus vrai pour la subordonnée introduite par un *cum historicum* ; nous n'avons pas abordé ce dernier aspect, mais le récit anonyme de Soissons et l'*Historia* de Günther de Pairis en fournissent des exemples. Ces différents modes sont donc plus ou moins fréquemment utilisés selon la nature des textes, la place qu'y occupent la narration et la démonstration, et la qualité des clercs qui les ont composés. D'autre part, l'anaphore pronominale, surtout lorsque le neutre rappelle tout un énoncé antérieur, permet aussi plus de concision et d'abstraction dans la

[27] Ils envoyèrent une ambassade à Constantinople pour demander l'aide des croisés qui s'y trouvaient.

reprise ou le chevauchement. Mais ces quelques traits ne suffisent pas à définir le style de tous ces textes, car la syntaxe, dans certains d'entre eux, connaît une beaucoup plus grande variété.

KASSAI Ilona
Université de Pécs

Quand la standardisation linguistique n'est pas une fin en soi : le cas du Québec

Le terme « standardisation linguistique » a au moins deux acceptions (Moreau, 269). Selon la première, plus largement répandue, elle couvre les interventions décidées et accomplies par les autorités, en vue d'élaborer et d'implanter une langue répondant aux besoins communicationnelles de la communauté linguistique. Il s'agit donc d'un acte délibéré de politique linguistique que les membres de la communauté linguistique peuvent ne pas accepter du tout ou accepter seulement partiellement. Dans ce cas-là la standardisation linguistique n'atteint pas ses buts, elle reste donc une fin en soi. Parce qu'en effet, il faut admettre, qu'on arrive assez mal à élaborer soit du corpus linguistique dont les formes emportent l'adhésion spontanée des locuteurs, soit des stratégies d'implantation à coup sûr couronnées de succès. En revanche, l'autre acception, plus restreinte, du terme « standardisation linguistique » s'applique à un processus spontané qui se déroule accompagné du plus grand consentement des membres de la communauté linguistique et aboutit à une variété de langue que tous acceptent à l'unanimité. Dans ce cas-là la standardisation linguistique n'est pas une fin en soi mais bien un mécanisme autorégulateur de la langue elle-même déclenché par des besoins communicationnels et d'autres facteurs (voir plus loin). Aussi faudrait-il que le terme qui le désigne soit NORMALISATION et non pas STANDARDISATION. Car la normalisation, selon Moreau (259), est l'une des tendances spontanées des communautés linguistiques (et donc des langues) aboutissant à une norme explicite. La normalisation s'oppose aux tendances à la diversification, à la dialectalisation avec lesquelles elle se trouve en équilibre relatif et en relation antagonique.

Dans ce qui suit, je me propose de démontrer que le français québécois est le produit de tels processus auto-régulateurs que nulle pression normative n'a contrariés et que, par conséquent, dans son cas la standardisation prise au deuxième sens, à celui de NORMALISATION n'était pas une fin en soi. Ce faisant, je m'appuie en premier lieu sur les résultats des

recherches menées par l'équipe du Trésor de la langue française au Québec (Université Laval) sur les origines du français canadien y compris le parler québécois (voir surtout Rugeon-Béniak 1994).

Pour ce qui est de la colonisation comme point de départ, il est bien connu quels sont les régions de France dont les colons qui se sont implantés en Amérique du Nord étaient originaires. Ce sont bien le Nord-Ouest, l'Ouest et le Centre du pays. Il est également connu que peu après l'installation des premiers colons à partir de 1608, date de la fondation de la ville de Québec, s'est déroulé une unification linguistique – avec mon terme NORMALISATION – aboutissant à une langue quasi homogène par rapport à l'amorcellement linguistique de la mère patrie à cette époque. Quant à la qualité de cette langue issue de l'unification, c'est le français populaire de l'Ile-de-France fortement marqué, notamment dans son lexique et dans sa phonétique par les usages dialectaux du Nord-Ouest, de l'Ouest et du Centre de la France (Poirier, 257).

Ce qui était moins connu c'est la langue de départ, celle que les colons ont exportée avec eux dans le Nouveau Monde. Jusqu'à une date récente on supposait un ensemble hétérogène de dialectes d'oïl qui n'avait rien à voir avec le français, idiome rendu officiel depuis 1539, date de l'édit de l'ordonnance Villers-Cotterêts. Mais les recherches toutes récentes, faisant aussi le point des recherches antérieures, ont fait apparaître que déjà à l'époque de la colonisation il existait une variété populaire de français ayant la fonction de koinè parmi les patoisants des classes sociales inférieures et que c'est cette koinè qui est à l'origine des français nord-américains. Ce français populaire aux traits variables coexistait avec les dialectes grâce aux échanges entre Paris et les diverses régions de France avant même le 17^{e} siècle (Poirier, 254). Qu'est-ce qui caractérise ce parler? Selon l'abbé Grégoire, qui a fait une grande enquête linguistique à la fin du 18^{e} siècle « [c]e patois a ses termes propres pour certaines plantes, pour certains bois, certaines maladies, et pour les instruments qui sont propres à la culture qui lui est particulière. Mais, pour les arts, les métiers, le commerce, ses termes sont presque les mêmes que ceux de l'idiome national » (cité par Laurendeau, 158). Le linguiste Laurendeau exprime le même fait de la façon suivante :

> « Les parlers d'oïl forment très tôt une manière de 'mayonnaise' susceptible de 'prendre' à tout moment, sans qu'il faille invoquer la langue de Paris [...] pour expliquer le liant. [...] leur 'alliage' n'a pas eu lieu en Nouvelle France mais en France même, produisant

> un idiome commun qui s'est embarqué pour l'Amérique avant que le purisme et la pression grammairienne des tenants du français parisien n'aient commencé à l'influencer. » (159-160)

Tout ceci veut dire qu'il faut tenir compte dorénavant d'une première unification linguistique précédant la colonisation. Dû à une deuxième unification survenue déja en Nouvelle-France, les traits dialectaux de ce français populaire étaient intégrés à la langue dès les premières décennies de la colonisation de la Nouvelle France. C'est de cette koinè laurentienne que se forme, jusqu'à la fin du régime français, donc 1760, une langue homogène servant de langue commune pour la communauté québécoise.

Ce qui est plus, il est devenu clair que le processus d'unification linguistique, c'est-à-dire la fusion en une même variété de divers usages régionaux du français s'est produit de façon parallèle et indépendante dans les trois centres d'implantation du français en Amérique : le Canada (aujourd'hui Québec, voir sur ce point Weinmann 1987), l'Acadie et la Louisiane (Poiriet, 256). Ces trois parlers ont en commun un grand nombre de caractéristiques du français ancien et du français populaire, mais l'harmonisation des divers usages s'est faite d'une façon différente dans les trois cas, en raison de la composition différente des groupes de colons, de l'époque de la colonisation, de l'histoire propre à chacune des colonies et de l'influence du français métropolitain. Les traits identiques ou similaires à chaque niveau du système linguistique prouvent que ces trois variétés se sont développées à partir d'une base commune qu'était le français populaire emporté de France par les colons. En revanche, les traits qui sont spécifiques pour l'une ou l'autre des variétés ou se retrouvent seulement sur une partie du territoire d'une variété, parlent en faveur d'une évolution indépendante l'une de l'autre. Une preuve parlante en est le phénomène de l'assibilation des occlusives *t* et *d* qui, malgré son origine hexagonale, faisant donc partie de l'héritage commun, est devenu un trait caractéristique du français québécois (Poirier 1994).

Il est à remarquer que ce sont les premiers groupes de colons qui ont eu une influence décisive dans le processus d'unification linguistique. Ainsi, dans le cas du Québec, le normand, notamment le bas-normand et les parlers des régions limitrophes ont laissé une empreinte plus profonde que les autres dialectes, du fait qu'involontairement ils ont fourni un modèle à suivre aux nouveaux venus (Poirier, 257). Pris du point de vue de la politique linguistique, l'unification linguistique, qui a eu lieu en Nouvelle-France, s'est avérée une solution hautement démocratique des problèmes d'usage de

langue étant donné que la variante issue du processus ne coïncidait avec l'idiome maternel de personne, pour ainsi dire.

Pour conclure, en se demandant sur les causes éventuelles de l'unification, on pourrait tenir compte des facteurs suivants.

De prime abord, l'inintelligibilité mutuelle semble être évidente. Quoique les linguistes affirment que le français et les dialectes d'oïl forment un continuum et s'entretiennent divers liens (Laurendeau, 257), il est très probable qu'il y ait quand même des problèmes d'intelligibilité mutuelle surtout entre des locuteurs étant éloignés l'un de l'autre sur ce continuum. Juste un exemple pris dans Hull (186) : Dans le parler poitevin le pronom personnel de la première personne est /i/ au singulier comme au pluriel, de sorte que [ivnõ] a le sens de *nous venons*. Puisque [ivnõ] en dehors du Poitou serait compris comme signifiant *ils viennent*, cette forme dérouterait complètement le locuteur venant de l'extérieur.

Un deuxième facteur, peut-être plus important que le premier, pourrait être retrouvé dans les circonstances spéciales qu'ont rencontrées les colons et la première génération de leurs descendants, à savoir qu'ils étaient peu nombreux, dispersés dans l'espace, force était donc pour eux de s'allier pour survivre. Et cette cohésion sociale accrue, selon les témoignages des sociolinguistes, a pour effet de favoriser les tendances unificatrices. C'est encore la petitesse de la population qui a entravé que les pionniers puissent transposer au Canada la mosaïque régionale française (Charbonnaud-Guillemette, 77).

Quoiqu'il en soit, la linguistique n'a que gagné à ces procédés de séparation et d'unification – entre autres.

Bibliographie

BOISVERT, Lionel – JUNEAU, Marcel – POIRIER, Claude (éds. ; 1979). *Travaux de linguistique québécoise*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 43-106.

CHARBONNAUD, Hubert – GUILLEMETTE, André (1994). « Les pionniers du Canada au XVII^{e} siècle ». In : Mougeon – Beniak, 1994, pp. 59-68.

CORBEIL, Jean-Claude (1979). « Essai sur l'origine historique de la situation linguistique du Québec ». In : Valdman, Albert (éd.), *Le français hors de France*, Paris, Éditions Honoré Champion, pp. 21-32.

DAOUST, Paul (1972). *Vues et aperçus sur le français au Canada.* Université de Montréal, Département de linguistique et philologie, Coll. Observatoire du français moderne et contemporain.

DULONG, Gaston (1967). « Histoire du français en Amérique du nord ». In : Corbett, Noël (éd.), *Langue et identité, Le français et les francophones d'Amérique du Nord.* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, pp. 201-218.

GENDRON, Jean-Denis (1966). *Tendances phonétiques du français parlé au Canada.* Paris, Klincksieck ; Québec, Les Presses de l'Université Laval.

HULL, Alexander (1994). « Des origines du français dans le Nouveau Monde ». In : Mougeon – Beniak, 1994, pp. 183-198.

LAURENDEAU, Paul (1994). « Les origines du français québécois ». In : Mougeon – Beniak, 1994, pp. 131-166.

LECLERC, Jacques (2008). *Histoire du français au Canada.* http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/HISTfrQC

MOREAU, Marie-Louise (1997). *Sociolinguistique. Concepts de base.* Bruxelles, Mardaga, 1997.

MORIN, Yves-Charles (1994). *Les sources historiques de la prononciation du français du Québec.* In : Mougeon – Béniak, 1994, pp. 199-232.

MOUGEON, Raymond – BENIAK, Edouard (éds. ; 1994). *Les origines du français québécois.* Québec, Les Presses de l'Université Laval.

POIRIER, Claude (1994). « La langue parlée en Nouvelle-France : vers une convergence des explications ». In : Mougeon – Beniak, 1994, pp. 237-273.

TRUDEL, Marcel – GRENIER, Fernand (1955). *Répartition des groupes français au Canada depuis deux siècles.* Québec, Études sur le parler français.

WEINMANN, Heinz (1987). *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire.* Montréal, l'Hexagone.

LŐRINSZKY Ildikó
Université de Debrecen

Victor Hugo rajnai útirajza, avagy egy XIX. századi latinista feljegyzései

***LE RHIN* DE VICTOR HUGO : NOTES DE VOYAGE D'UN LATINISTE DU XIX^E SIECLE** Cet article se propose d'examiner les références latines dans *Le Rhin* de Victor Hugo. Ce récit de voyage, publié en 1845 dans sa version définitive, est intéressant à plus d'un titre. Contrairement à la tendance générale qui caractérise la littérature des voyages, le texte de Hugo n'est pas centré sur le présent, bien qu'il rende compte, sur un ton souvent humoristique, des aventures du voyageur. Celui-ci s'interroge plus volontiers sur les traces du passé en faisant parler le paysage et les bâtiments, avant d'arriver à la conclusion qui esquisse l'avenir d'une Europe unie par les pays du Rhin. L'érudition classique de Hugo imprègne tout le texte : les références latines évoquent tantôt la Rome antique, tantôt la Rome chrétienne, mais elles peuvent aussi ressurgir de façon inattendue. Admirateur de la poésie latine, le voyageur retrouve dans les paysages du Rhin la nature et les personnages chantés par Virgile. Les descriptions nocturnes s'inspirent également des auteurs romains lus et relus par Hugo. Les passages latins insérés dans le texte donnent lieu à des commentaires sur l'évolution de la langue et esquissent toute une conception de l'histoire.

Victor Hugót nem emlegetik a XIX. század nagy utazói között: bár apja katonai szolgálatának köszönhetően már gyermekkorában járt Itáliában és Spanyolországban, majd később, ünnepelt művészként gyakran tett kisebb-nagyobb kirándulásokat, hosszabb-rövidebb időre kiszakadva a párizsi élet forgatagából, földrajzi értelemben soha nem jutott hazájától messzire. Ha az *Orientales* (Keleti énekek) költőjét valaha is megkísértette az egzotikus tájak szirénhangja, a későbbiek során, közel húszéves száműzetése alatt minden bizonnyal megszabadult az efféle csábításoktól.

Legismertebb útirajza a Rajna-vidéki úti élményeiről számot adó *Le Rhin*, mely magyarul 1929-ben jelent meg.[1] A végleges formájában rövid

[1] Victor Hugo, *A Rajna: levelek egy barátomhoz*, fordította Németh Andor, bevezetéssel ellátta Lándor Tivadar, Budapest, Christensen és Társa, Gutenberg Könyvkiadó, 1929, 2 köt. (A szövegből 1961-ben megjelent egy válogatás *Rajnai utazás* címmel. Ford. Németh Andor, vál. és bev. Bajomi Lázár Endre, Budapest, Táncsics Kiadó, 314 o.) A továbbiakban az 1929-

előszóból, 39 levélből és hosszú (XVIII részre tagolt) konklúzióból álló mű első változata 1842 januárjában látott napvilágot. 1845-ben Hugo kiegészítésekkel és javításokkal ellátva újra kiadatta a szöveget.[2] *A Rajna* az író, költő, képzőművész és politikus Hugo zavarba ejtően gazdag életművén belül nem tartozik a gyakran elemzett írások közé. Ez részben azzal magyarázható, hogy az úti jegyzeteket műfaji szempontból nehéz besorolni, és hosszú időbe telt, amíg az utazásirodalom mint önálló kutatási terület komoly kritikai vizsgálatok tárgya lett. A másik ok az lehet, hogy a mű meglehetősen leegyszerűsítő (de természetesen elképzelhető és létező) politikai-ideológiai olvasata olyan határkérdést feszeget, melynek elfogulatlan boncolgatása koronként más és más okból ütközhetett akadályba vagy sérthette a francia és német olvasók érzékenységét. Az elemzést az is megnehezíti, hogy ebben a sok humorral megírt, gyakran magával ragadó útirajzban az olvasó óhatatlanul átadja magát a szöveg sodrásának, és könnyen megesik, hogy úgy jár, mint az utazó, aki képtelen eredeti céljára összpontosítani, mert figyelmét folytonosan eltereli és szeszélyes kacskaringókra készteti a váratlanul szeme elé táruló látvány.

*A Rajná*ban az útirajzok, -naplók, levelek többségétől eltérően nem az utazó napi benyomásai az elsődlegesek. A jelen helyett sokszor a múlt és – főleg a mű záró fejezetében – a jövő foglalkoztatja a szerzőt. „Ennek a bámulatos folyónak kékeszöld hullámai Európa multját és jövőjét csillogtatják meg a költő és publicista szemében" – áll az előszóban.[3] Címéhez és tárgyához hűen a mű maga is sodró, áradó: nemcsak térbeli kalandozásra, XIX. századi tájak, városok felfedezésére, hanem időutazásra is hívja olvasóját. A konkrét napi politikai kérdéstől (kié a Rajna?) eltávolodva, a horizontot kitágítva a közös európai múlt megismerésére szólít, abban a hitben, hogy a kontinens több országát átszelő folyó nem elválaszt, hanem összeköt. A közös európai örökséget felidéző szakaszokban állandó hivatkozási pont az ókori (és olykor a keresztény) Róma – ezek a részek nemcsak

---

es (és egyetlen teljes) magyar kiadásra hivatkozunk, tiszteletben tartva a jelenlegi szabványtól jelentősen eltérő helyesírási gyakorlatot. Ettől azokban az esetekben sem térünk el, amikor a francia nevek esetében feltehetően kiejtési hiba áll a furcsa toldalékolás hátterében, mert a javítás vagy következetlen volna, vagy túlzott erőszakot tenne a magyar fordítás stílusán.

[2] Ezt a változatot adja közre a Robert Laffont Kiadó Hugo-összkiadása (*Victor Hugo, Œuvres complètes*, sorozatszerk. Jacques Seebacher és Guy Rosa), Evelyn Blewer gondozásában. Lásd Victor Hugo, *Voyages*, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1987, XVI + 1313 o. *Le Rhin*, 1–451. o. A továbbiakban végig erre a francia kiadásra hivatkozunk.

[3] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 7. o. Vö. *„cet admirable fleuve laisse entrevoir à l'œil du poète comme à l'œil du publiciste, sous la transparence de ses flots, le passé et l'avenir de l'Europe"*, in *Le Rhin*, id. kiad. 3. o.

Hugo neveltetéséről, latinos műveltségéről tanúskodnak,[4] hanem sokat elárulnak történelemfelfogásáról és nyelvszemléletéről is.

Az utazóból szüntelenül előbújik az egykori eminens, a kiváló latinista. Kedvenc költői szinte mindenről eszébe jutnak: ha megrakott szekeret lát, és megtudja, hogy egy elzászi parasztcsalád a nyomor elől Amerikába menekül, Vergiliusra gondol. *Nos patriam fugimus, nos dulcia linquimus arva*[5] – jegyzi fel a mű tartalomjegyzékébe, pontatlanul, vagyis fejből idézve az *Első Eklogát*[6]. Ez máskor is előfordul – Hugo ugyanígy szabadon idézi Vergilisut, amikor Champagne és Itália nagy szülöttei közt von (némi iróniával) párhuzamot: *Alma parens frugum / Alma virum*[7]. Valószínűleg nem azért nem kereste vissza az eredeti szöveget sem az első, sem a második kiadás sajtó alá rendezésekor, mert távol áll tőle az efféle filológiai aprómunka, hanem mert annyira magáénak érezte a római költő sorait, hogy ez egyszerűen meg sem fordult a fejében. A történelmi eszmefuttatások során szívesen idéz latin jelmondatokat (a hősiesen küzdő champagne-i városoké például ez volt: *Donec moveantur*[8]); feljegyzi és kommentálja a latin nyelvű feliratokat, gyakran bocsátkozik etimológiai fejtegetésekbe, és a kölni dómban pedáns szigorral mutat rá egy sírfelirat szövegében talált verselési hibára:

> „Lemásolom a sirfeliratot, ugy, ahogy a függőleges kőlapon olvasom, prózai sorokká tördelve, a kissé barbár hexameterek és pentaméterek jelzése nélkül, melyekből disztichonjai összerakódnak. A feliratot befejező rimes cezurája verssorban van egy hibás mérték, *massa*, amelyen nagyon megütköztem; a középkorban értettek latin versek szerkesztéséhez."[9]

---

[4] Lásd Michael Riffaterre cikkét, „Virgil's Romantic Muse: Rewrites of a Classic in Chateaubriand and Hugo, *MLN*, 110. évf. 5. sz., 1995. december, 1167. o.

[5] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 31. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 16. o.

[6] Lásd Evelyn Blewer jegyzetét, *Le Rhin*, id. kiad. 1237. o. (6. sz. jegyzet.) Vö. „mi hazánk édes mezeit s e határt odahagyjuk. / Hontalanul bolygunk." Lakatos István fordítása, in *Vergilius összes művei*, Budapest, Magyar Helikon, 1973, 9. o.

[7] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 47. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 27. o. Pontatlan idézet a *Georgica* II. könyvéből. Lásd Evelyn Blewer jegyzetét, *Le Rhin*, id. kiad. 1238. o (10. sz. jegyzet.)

[8] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 51. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 29. o.

[9] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 124. o. Vö. *„Je transcris cette épitaphe ainsi qu'elle est disposée sur une table verticale de pierre, comme de la prose, sans indication des hexamètres et des pentamètres un peu barbares qui forment les distiques. Le vers à césure rimante qui clôt l'inscription renferme une faute de quantité, massa, qui m'a étonné, car le moyen âge savait faire des vers latins."* Le Rhin, id. kiad. 76. o. A sírfelirat: INCLITVS ANTE FVI, COMES EMVNDVS VOCITATVS, HIC NECE PROSTATVS, SVB TEGOR VT VOLVI. FRISHEIM, SANCTE, MEVM FERO, PETRE, TIBI COMITATVM, ET MIHI REDDE

Hugo, az ókori költők és a középkori építészet szerelmese számára a legszebb úti élményeket azok a pillanatok jelentik, amikor a felfedezés revelációja a ráismerés katarzisával egyesül. Vergiliusi tájakra[10] és figurákra lel[11]. Mivel latin nyelvű társalgásra ritkán volt alkalma, a helyi lakosokkal alig érintkezett többet, mint a Közel-Keletre látogató francia és angol kortársai. Shakespeare iránti rajongása nem volt elég ahhoz, hogy fiatalkorában akár társalgási szinten megtanuljon angolul, az egyik anekdotából kiderül, hogy nem tud különbséget tenni *this* és *his* között,[12] de a „feneketlen tudatlanság" megdöbbentő példáiként utal azokra az orvosokra és ügyvédekre, akik nem tudnak se latinul, se franciául.[13] Bár a szövegben sok az önirónia, a legnagyobb jó szándékkal sem lehet ennek tulajdonítani azokat a szakaszokat, amelyekben a németül nem tudó Hugo a fogadósok vagy a pincérek francia akcentusán élcelődik.[14] Az anyanyelvébe szerelmes költő valószínűleg el se tudta képzelni, hogy a francián (esetleg a spanyolon) kívül bármilyen modern európai nyelvet érdemes lehet magas szinten elsajátítani. Közönyéről sokat elárul a XXVIII. levél egyik részlete, melyben leírja, hogy Heidelberg környéki sétái során a helybeliek már „Goodtag"-gal köszöntik, mint kedves ismerőst.[15]

Fikció és misztifikáció

A Rajna alcíme: „Levelek egy barátomhoz". A kiadott s ezáltal mintegy szentesített változat szerint a levelek Hugo festő barátjához, Louis Boulanger-hoz szólnak. Ez az egyik első írói fogás abban a folyamatban, mely a valódi úti élmények anyagát fikcióvá, levélformában megírt útirajzzá változtatja. Az apró csalások szempontjából az életrajzi háttér sem érdek-

---

STATVM, TE PRECOR, AETHEREVM. HAEC LAPIDVM MASSA COMITIS COMPLECTITVR OSSA. (Uo.)

[10] Lásd pl. a naplemente leírását a Klopphegy tetején, *A Rajna*, id. kiad. II. köt. 334. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 206. o.

[11] A két Schauenburg gróf (Adolf és Antal). *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 127. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 78. o.

[12] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 248. o. (A magyar fordító kijavítja a hibát, de Hugo angoltudásáról így is sokat elárul a jelenet.) Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 151. o.

[13] *A Rajna*, id. kiad. II. köt. 172. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 317. o.

[14] A XXXVII. levél végén elmesélt történet viszont tényleg mulatságos; sajnos magyar fordításban nehéz visszaadni a kiejtési hibákon alapuló szócseréket és helyzetkomikumot. *A Rajna*, id. kiad. II. köt. 229-230. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 350-351. o.

[15] *Le Rhin*, id. kiad. 279. o. A magyar fordításban a tapintatos „Gut Tag" forma szerepel. *A Rajna*, id. kiad. II. köt. 116. o.

telen. Hugo a szeretőjével, Juliette Drouet-val tett kisebb-nagyobb kirándulásokat Champagne-ban és a Rajna-vidéken. A levelek egy részét még az út során írta, és Párizsba küldte feleségének, Adèle-nak, aki tudta, hogy férje a szövegeket kiadásra szánja, így a születőben lévő mű első olvasója lett.

Ahogy ez az útleírásokban oly gyakran megesik, a megörökített útvonal nem teljesen fedi a ténylegesen bejárt utat: a 39 levél szerint Hugo Champagne-on és Belgiumon keresztül Aachenbe, majd Kölnbe ment, onnan a Rajnán fölfelé Mainz felé tartott; aztán egy Frankfurtba tett kitérő után visszatért a Rajna vonalához, eljutott Mannheimbe, a Neckar völgyén át Heidelbergbe, majd Strasbourg és végül Svájc felé vette az irányt. A mű több utazás anyagát dolgozza össze: az 1840-es rajnai út során született leveleket az 1838-as champagne-i út és az 1839-es svájci út emlékeivel egészíti ki; a Párizsban írt levelek pedig olyan helyszíneket is felvonultatnak, ahol Hugo sohasem járt.[16]

Az útirajz fiktív keretében az író inkognitóban és egyedül utazik (bár egyszer mintha elszólná magát[17]). Igaz, nem teljesen egyedül, mert az előszó és az első levél megható sorai szerint a magányos utazó „[e] hallgatag utra két öreg könyvet, vagy ha szabad saját szavait idézni, két öreg barátot vitt magával, Virgiliust és Tacitust. Virgiliust, vagyis a természet költészetét, Tacitust, vagyis a történelem gondolatát."[18] Kétségtelen, hogy mindkettő fontos szerepet játszik a műben. Ahogy az is, hogy Hugónak az inkognitóra tényleg szüksége lehetett, hiszen az 1840-es évek elején már a francia kulturális élet olyan meghatározó személyisége volt, akinek portréja ott virított a könyvesboltok kirakatában. A X. levél tanúsága szerint Hugo Aachenben így fedezte fel a saját képmását Lamartine-é mellett. Az utánnyomást egyébként „szörnyü karikaturának" minősíti, és némi költői túlzással, ami egyébként sem állt távol tőle, ünnepélyes óvást emel a torzkép ellen: *Cœlum hoc et conscia sidera testor.*[19] Az *Æneis*ből vett idézet több

[16] Nicole Savy, *Victor Hugo, voyageur de l'Europe*, Bruxelles, Éditions Labor, „Archives du futur", 1997, p. 130.

[17] „Helyeslem a hármasban való vándorlást. Szerelmesek kettesben, barátok hármasban." *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 239. o. Vö. *„J'approuve cette façon de voyager à trois. Deux amants, trois amis." Le Rhin*, id. kiad. 145. o.

[18] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 16. o. Vö. *„Dans ces excursions silencieuses, il emporte deux vieux livres, ou, si on lui permet de citer sa propre expression, il emmène deux vieux amis, Virgile et Tacite : Virgile, c'est-à-dire toute la poésie qui sort de la nature; Tacite, c'est-à-dire toute la pensée qui sort de l'histoire." Le Rhin*, id. kiad. 8. o. Lásd még *A Rajna*, id. kiad. 22. o.; *Le Rhin*, id. kiad. 11. o.

[19] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 121. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 74. o. Az idézett Vergilius-sor Lakatos István fordításában: „te, menny, bizonyitsd, tanu csillagaiddal". (*Æneis*, IX. ének, in *Vergilius összes művei*, Budapest, Magyar Helikon, 1973, 319. o.)

szempontból is tanulságos. Az „öreg barát" sorai egy legendás barátságot örökítenek meg: Eurylus és Nisus történetét. Hugo – mint *A Rajná*ban oly sokszor – az eredeti kontextusból kiszakítva, a pátoszt iróniára váltva idézi a latin mondatot. Az úti levelek többször festenek elénk vásári komédiába illő jelenetet, s a komikus hatást gyakran erősíti a latin műveltségszavakkal, klasszikus idézetekkel való játék. Jellegzetes példa erre a XX. levél egyik részlete, melyet több szempontból is a megtévesztés kategóriájába sorolhatunk. Egyrészt egy korábbi, Milly környékén tett kirándulás emlékét szövi a bingeni úti jegyzetekbe, másrészt egy sarlatán a főszereplője, aki a tátott szájú parasztok előtt mikroszkópjával és rovartani ismereteivel kérkedik.[20] Az általában könnyed, derűs hangvételt csak ritkán szakítják meg akár a komoly felháborodás szülte, akár az ünnepélyes vagy megrendült sorok. Ez utóbbiakat viszont többnyire azok ihletik, akikhez Nisus könyörgése szól: a menny és a csillagok.

Nox fuit

A IV. levélben egy Soissons-ban töltött éjszaka kapcsán hosszas elmélkedést olvashatunk az égboltról és a csillagképekről, melyek időtlen idők óta ámulatba és zavarba ejtik a gondolkodókat. A latin idézetekkel megtűzdelt szakasz ókori szerzők egész sorát vonultatja fel Hérodotosztól Platónig, Pacuviustól Favorinusig, Aulus Gelliustól Horatiusig. A fejtegetés sötétség és fény nyugtalanító ellentétével zárul:

> Ami engem illet, nem félek a csillagoktól. Szeretem őket. Mégis mindig összeszorult a szívem, ha arra gondoltam, hogy az ég természetes állapota az éjszaka. Amit nappalnak nevezünk, csak azért lehetséges, mert közel vagyunk egy csillaghoz.[21]

A Rajna fejezeteiben is megjelennek az Hugo költészetéből jól ismert látomásos képek. A X. levél elején a Kölnbe érkező utazó szeme előtt a dóm titokzatos, sötét tömegként bontakozik ki az alkonyatból:

---

[20] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 230-236. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 140-143. o.

[21] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 57. o. Vö. *„Quant à moi, je ne crains pas les astres, je les aime. — Pourtant je n'ai jamais réfléchi sans un certain serrement de cœur que l'état normal du ciel, c'est la nuit. Ce que nous appelons le jour n'existe pour nous que parce que nous sommes près d'une étoile." Le Rhin*, id. kiad. 33. o.

„Az alkonyuló égbolt fantasztikus fényében szeszélyes csipkézetü alacsony házak tömegéből egy roppant tűfinom tornyokkal és harangtornyocskákkal megrakott széles tömeg emelkedett ki és nőtt a magasba; valamivel távolabb, mintegy nyillövésnyire egy másik fekete tömeg, de valamivel keskenyebb és magasabb, emelkedett föl magányosan, négyszögletes, roppant erőd, melyre négy sarkán négy magas torony ügyelt, tetején pedig valami furcsa lefelé hajló alkotmány körvonalait vettem ki, mintha valaki óriási tollat nyomott volna a vén körtorony homlokát fedő sisakra."[22]

A székesegyház befejezetlenségével ragadja meg a romok szerelmesét. Bár az épület nappali megvilágításban sokat veszít fenségéből, Hugo, aki számára minden templom „márvánnyá, bronzzá, kővé meredt ige"[23], hosszan elidőzik a dómban, melynek többoldalas leírást szentel. Részletesen lefesti például a háromkirályok sírját magában foglaló márványtermet. Az evangéliumnak és az *Ezeregyéjszaka meséi*nek egyaránt csodálattal adózva emlékezik meg a „költői lelkületű" királyokról, de éles szemét nem kerüli el a dombormű alatt olvasható „közepes disztichon" sem:

Corpora sanctorum recubant hic terna magorum
Ex his sublatum nihil est alibive locatum[24]

A dóm után részletesen ismerteti a közvetlen közelében fekvő városháza sajátos stílusegyvelegét, majd a csillagos ég alatt esti sétára indul a folyóparton, ami újabb látomásszerű leíráshoz vezet:

„Előttem feküdt a város, amelynek megszámlálhatatlan csipkés oromzata és fekete harangja tisztán rajzolódott ki a halványan átalakuló égboltozat előtt. Balról magasra nyult Szent Márton

[22] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 118. o. Vö. *„Devant moi, sous la lueur fantasmatique d'un ciel crépusculaire, s'élevait et s'élargissait, au milieu d'une foule de maisons basses à pignons capricieux, une énorme masse noire, chargée d'aiguilles et de clochetons; un peu plus loin, à une portée d'arbalète, se dressait isolée une autre masse noire, moins large et plus haute, une espèce de grosse forteresse carrée, flanquée à ses quatre angles de quatre longues tours engagées, au sommet de laquelle se profilait je ne sais quelle charpente étrangement inclinée qui avait la figure d'une plume gigantesque posée comme sur un casque au front du vieux donjon." Le Rhin*, id. kiad. 72. o.

[23] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 119. o. Vö. *„le Verbe fait marbre, bronze et pierre!"*, *Le Rhin*, id. kiad. 73. o.

[24] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 127. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 78. o.

> tornya két áttört tornyocskájával. A sötét apsziskatedrális majdnem velem szemben ugy meresztgette ezer apró tornyocskáját, mint egy roppant sün, mely a viz mellett gubbaszt, s a torony tetején a daru olyan volt, mint a farka, a sötét épülettömb alján kigyuló két gázláng pedig vérben fogó szemeinek tünt fel."[25]

A látomásos képek között gyermekkori rémálmot elevenít fel a Bingen közelében található *Mäuseturm* leírása. Hugo képzeletét hosszú időn át kísértette az ágya fölött lógó metszet, mely omlatag, vén tornyot ábrázolt sötét víz közepén, hegyektől körülvéve. Szolgálójuk elmesélte neki a mainzi Hatto püspök rémisztő legendáját. (A pap nem adott búzát az éhező népnek, és a tiltakozó parasztokat kegyetlenül legyilkoltatta; tetténck következtében patkányok árasztották el a környéket, melyek végül elevenen felfalták a toronyba menekülő püspököt.) A költészet ellenségei – így Hugo – a német *Maus* vagy *Mauth*[26] [*Maut*] szóból származtatják a torony nevét, azt állítva, hogy Hatto egyszerű fináne volt a toronyban berendezett vámhivatalban. A költő-utazó természetesen a legenda és az Egértorony történetét alátámasztó latin etimológia (*Mus*) mellett teszi le a voksát. A sötétben megpillantott *Mäuseturm* nem cáfol rá hírnevére: mint testet öltött rémálom tárul az utazó szeme elé:

> „A láthatár alján hatalmas árnyékfüggöny. A folyó közepén, a távolban, a sima, olajosan villanó s szinte álló vizen szörnyü külsejű nagy, fekete torony állt, amelynek tetején bizonytalan hullámzással imbolygott valami vöröslő köd. Ez a fény, mely izzó kemence visszfényéhez vagy kohók gőzéhez hasonlított, halvány, tejszinü fényt vetett a hegyekre, s kiemelt a homályból a folyó jobbpartján egy siralmas romot, egy épület lárváját, melynek körvonalait fantasztikus eltorzulásban tükrözte felém a víz.[27]

---

[25] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 135. o. Vö. *„J'avais devant moi toute la ville dont les pignons sans nombre et les clochers noirs se découpaient avec tous leurs détails sur le ciel blafard du couchant. À ma gauche se levait, comme la géante de Cologne, la haute flèche de Saint-Martin avec ses deux tourelles percées à jour. Presque en face de moi la sombre abside-cathédrale, dressant ses mille clochetons aigus, figurait un hérisson monstrueux, accroupi au bord de l'eau, dont la grue du clocher semblait former la queue et auquel deux réverbères allumés vers le bas de cette masse ténébreuse faisaient des yeux flamboyants." Le Rhin*, id. kiad. 83. o.

[26] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 257. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 157. o. Hugo a *maüse* alakot használja, mely szerinte patkányt jelent.

[27] *A Rajna*, id. kiad. 259-260. o. Vö. *„au fond, pour horizon, un immense rideau d'ombre ; au milieu du fleuve, au loin, debout dans une eau plate, huileuse et comme morte, une grande*

Az élményekkel teli napot lezáró szakaszban az éjszaka alakot vált; pokoli látomások helyett a csendes elmélyülésnek ad keretet. A házak ablakában kigyúló fény mint megannyi csillag szikrázik fel, akár a Nagymedve képe, mely „e pillanatban fehéren izzó ragyogással tüzelt az égen".[28]

Analógiák

A IV. levélben az éjszakai mennyboltba feledkező utazó idővel belefárad a mérhetetlen szemlélésébe, és arra a szegény, falusi házra veti tekintetét, amelyhez támaszkodik. Az épület falába illesztett kőlapon elmosódott antik felirat nyomai látszanak, de csak két betű olvasható: I. C. A titokzatos monogram egyként utalhat a pogány és a keresztény Rómára:

> „Nem tudom, vajjon az vitt-e bele ebbe a merengésbe, hogy az imént a csillagokat néztem, de ugy éreztem, hogy lassanként életre kelnek és felragyognak előttem a misztikus betük, amelyek – I. C. – mikor első izben jelentek meg az emberek előtt, a világot kormányozták, s amikor második izben, megváltoztatták. Julius Caesar és Jézus Krisztus."[29]

Az ókori Róma leitmotívum szerepét tölti be a műben. A római történelem még *A Rajna* legismertebb részletéből, antológiadarabjából, Pecopin és Baldur legendájából sem marad ki: a XII. alfejezetben például a bolygó keresztény lovag titoktatos kastélyba ér, melynek falait „hatalmas szőnyegek fedték a római nép történetéből vett ábrákkal."[30] Az utalások helyenként többoldalas történelmi eszmefuttatássá terebélyesednek, ahol az

---

tour noire, d'une forme horrible, du faîte de laquelle sortait, en s'agitant avec des balancements étranges, je ne sais quelle nébulosité rougeâtre. Cette clarté, qui ressemblait à la réverbération de quelque soupirail embrasé, ou à la vapeur d'une fournaise, jetait sur les montagnes un rayonnement pâle et blafard, faisait saillir à mi-côte sur la rive droite une ruine lugubre, semblable à la larve d'un édifice, et se reflétait jusqu'à moi dans le miroitement fantastique de l'eau." Le Rhin, id. kiad. 158. o.

[28] *A Rajna*, id. kiad. 266. o. Vö. *„qui étincelait, en cet instant-là même, pure et blanche au fond du ciel". Le Rhin*, id. kiad. 163. o.

[29] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 58. o. Vö. *„Je ne sais si la contemplation des astres m'avait prédisposé à cette rêverie, mais j'en vins à ce point de voir en quelque sorte se ranimer et resplendir sous mon regard ces deux lettres mystérieuses — J. C. — qui, la première fois qu'elles apparurent aux hommes, ont gouverné le monde, et, la seconde fois, l'ont transformé. Jules-César, et Jésus-Christ !" Le Rhin*, id. kiad. 34. o.

[30] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 307. o. Vö. *„Les murailles de cette salle étaient couvertes de tapisseries figurant des sujets tirés de l'histoire romaine." Le Rhin*, id. kiad. 189. o.

olvasó hamar elveszti a fonalat, belekábulva erudíció és enumeráció szédületébe. Jellegzetes példája ennek a XIV. levél, melyben egymás után előkerülnek a máshol külön-külön szerepeltetett történelmi párhuzamok is.

Hugo a véletlen egybeeséseknek titkos jelentést tulajdonít. Amikor Andernach közelében váratlanul megtalálja Hoche sírját, megtudja, hogy a települést „Weissturmnak" hívják, mely a római Turris Albát idézi, vagyis azt a nevezetes helyszínt, ahol Caesar kétezer esztendővel korábban először lépte át a Rajnát.[31] Hoche csak félbemaradt kísérlet, tökéletlen előképe annak a történelmi alaknak, aki végig ott kísért a szövegben: a kultikus tisztelettel övezett Napóleonnak. A bukásában is nagy császár fontos szerepet játszik az Hugo apja köré szövődő személyes mitológiában. *A Rajna* egyik szakaszában a „végleges férfiu befejezett és szigoru profilja" [32] egyenesen Krisztus-arccá nemesül:

> „Néhány nappal 1814 végzetes pünkösdje előtt a császár igy szólhatott volna tizenhárom marsalljához: *Amen dico vobis, quia unus vestrum me traditurus est.*"[33]

A római történelem paradigmaértékű – minden későbbi esemény előzményét megtaláljuk benne:

> „[...] minden Agrippa megszüli Nérót, aki megöli; minden Medici Mária megszüli XIII. Lajost, aki számüzi"[34]

Hugo szemében a történelem ismétlődések sorozata, sorsszerű, véres események színpada. A meglepő fordulatok azonban csak az embert érik váratlanul, akinek vajmi kevés beleszólása van a történelem menetébe. A látszólagos káosz mélyén rend uralkodik.

Minden elmúlik, még az elmúlás is – végső soron ez olvasható ki ebből az elmosódott sírfeliratokkal, düledező romokkal teli útirajzból, mely helyenként barokk példákból merítő, romantikus költői ihlettel megírt *Memento mori*ra emlékeztet. A pusztulásra ítélt múlt felmagasztosul a hanyatló jelennel szemben, melynek rikító ízléstelensége hol keserű, hol

---

[31] *A Rajna*, id. kiad. 155. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 96. o.

[32] Uo. Vö. *„le profil achevé et sévère de l'homme définitif"*, *Le Rhin*, id. kiad. 95. o.

[33] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 140. o. Vö. *„Peu de jours avant la pâque fatale de 1814, l'empereur aurait pu dire à ses treize maréchaux: Amen dico vobis quia unus vestrum me traditurus est."* *Le Rhin*, id. kiad. 87. o.

[34] Uo. Vö. *„Toute Agrippine engendre le Néron qui la tuera; toute Marie de Médicis enfante le Louis XIII qui la bannira."* *Le Rhin*, id. kiad. 87. o.

ironikus kommentárokra sarkallja az utazót. Liège-ben megjegyzi: „Minden elkopik e városban, még etimológiája is. A hajdani Legia patak neve ma Ride-Coq-Fontaine."[35] A latin nevek eltűnésében olyan veszedelmet lát, mintha új barbárok hordája döngetné az európai városok kapuit. A svájci útszakasz során Augston áthaladva megjegyzi:

> „Ez aztán a barbár név: Augs[t]. Pedig tulajdonképpen azt jelenti: Augusta. Augst római város, a raurakok fővárosa, a néhai Raurica, a néhai Augusta Rauracorum, amelyet Munatius Plancus konzul alapitott [...] hiába, Augusta Rauracorum nem több ma, mint egy svácji vigjáték ragyogó diszlete."[36]

Jelen és múlt azonban ugyanannak az emberi ésszel felfoghatatlan folyamatnak a része, melyet a gondviselés irányít. A most szédítő gyorsasággal fejlődő Párizs sem kerülheti majd el a tündéklésében és bukásában is fenséges Róma sorsát.[37] Egyszerre intelem, fenyegetés és vigasz, hogy az ember beláthatatlanul kicsiny pont a történelemben. Erre a tanulságra fut ki a mese és a történelem összevetése is:

> „Észrevette-e, hogy a történelem néha erkölcstelen, a mesék azonban mindig erkölcsösek, erényesek, becsületesek. [...] A mesékben mindig felmerül a pokol. Nincs hiba, mely ne venné el gyakran mértéktelen büntetését; nincs bűn, amelyért ne járna gyakran ijesztő gyötrelem; nincs gonosz, aki nem járna néha sajnálatraméltó módon rosszul. Ennek abban látom az okát, hogy a történelem befejezetlen, a mese pedig befejezett. Az ember, aki mesél, nem érzi feljogosítva magát arra, hogy tényeket adjon elő, s mindenkinek szabadjára hagyja, hogy következtetéseit levonja [...] Isten, a történelem szerzője annyit mond el, amennyit akar, s ő tudja a többit."[38]

---

[35] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 87. o. Vö. „Tout s'efface dans cette ville, jusqu'à son étymologie. L'antique ruisseau *Legia* s'appelle maintenant *le Ri-de-Coq-Fontaine*." Le Rhin, id. kiad. 53. o.

[36] *A Rajna*, id. kiad. II. köt. 207–208. o. Vö. *„Augst, voilà un nom bien barbare. Eh bien, ce nom, c'est Augusta. Augst est une ville romaine, la capitale des Rauraques, l'ancienne Raurica, l'ancienne Augusta rauracorum, fondée par le consul Munatius Plancus [...] En effet, l'Augusta-Rauracorum n'est plus maintenant qu'un adorable décor pour un vaudeville suisse." Le Rhin*, id. kiad. 337. o.

[37] *A Rajna*, id. kiad. II. köt. 89. o. Vö. *Le Rhin*, id. kiad. 264. o.

[38] *A Rajna*, id. kiad. I. köt. 256. o. Vö. *„Dans les contes, l'enfer est toujours visible. Pas de faute qui n'ait son châtiment, parfois même exagéré; pas de crime qui n'amène son supplice,*

S ezt támasztják alá azok a vissza-visszatérő szakaszok, melyek az emberi élet vagy az emberi művek mulandóságával a természet örökkévalóságát állítják szembe. Zárlatként idézzük a heidelbergi látogatásról beszámoló XXVIII. levél végét: az esti leírás mint csepp a folyóban sűríti magába *A Rajna* visszatérő motívumait.

> „A kerten át távoztam a palotából, s lemenet ismét megállapodtam az alsó terraszok egyikén. Most mögöttem voltak a romok, eltakarták a holdat. [...] Heidelberg lecsavart fényekkel, zárt kapukkal pihegett alattam a völgy mélyén, a hegy mentében. A Rajna Heidelberg alatt susogott, halkan társalogva a dombbal és a lapállyal. Az a tömérdek gondolat, mely egész este foglalkoztatott, a multba merült ember semmisége, az élők gyengesége, a természet nagysága és Isten végtelensége, ujra felkavart, a gondolatok összefonódtak, miközben lassu léptekkel haladtam lefelé a homályban az örökké éber és fürge folyam, az alvó város és a holt palota között."[39]

---

souvent effroyable; pas de méchant qui ne devienne un malheureux, quelquefois fort à plaindre. Cela tient à ce que l'histoire se meut dans l'infini, et le conte dans le fini. L'homme, qui fait le conte, ne se sent pas le droit de poser les faits et d'en laisser supposer les conséquences [...]. Dieu, qui fait l'histoire, montre ce qu'il veut et sait le reste." Le Rhin, id. kiad. 156. o.

[39] *A Rajna*, id. kiad. II. köt. 156–157. o. Vö. *„Je suis sorti du palais par le jardin, et en redescendant je me suis encore arrêté un instant sur une des terrasses inférieures. Derrière moi, la ruine, cachant la lune, faisait à mi-côte un gros buisson d'ombre [...]. Au-dessous de moi gisait Heidelberg assoupie, étendue au fond de la vallée le long de la montagne, toutes lumières éteintes, toutes portes fermées; sous Heidelberg, j'entendais passer le Neckar, qui semblait parler à demi-voix à la colline et à la plaine; et les pensées qui m'avaient rempli toute la soirée, le néant de l'homme dans le passé, l'infirmité de l'homme dans le présent, la grandeur de la nature et l'éternité de Dieu, me revenaient toutes ensemble, comme représentées par une triple figure, tandis que je descendais à pas lents dans les ténèbres, entre cette rivière toujours éveillée et vivante, cette ville endormie et ce palais mort." Le Rhin*, id. kiad. 305. o.

MADARÁSZ Imre
Debreceni Egyetem
(Université de Debrecen)

A magányos költő két múzsája

Harcos individualizmus és fényes elszigeteltség Alfieri életművében

LES DEUX MUSES DU POETE SOLITAIRE Le présent article examine les deux muses sœurs inspiratrices et les deux leitmotivs de l'œuvre de Vittorio Alfieri (1749-1803), le plus grand maître de la littérature italienne du XVIII[e] siècle, à savoir l'individualisme et la solitude, ainsi que leur rapport. Le culte de la personnalité solitaire chez Alfieri, l'artiste « post-Lumières » ou « protoromantique », se manifeste tantôt comme une lutte dramatique et tragique contre le despotisme, tantôt comme la formulation lyrique et élégiaque de l'absence douloureuse d'un partenaire, dans des genres divers : essais politiques et poétiques, « tragédies de liberté », poèmes lyriques, synthèse autobiographique. À l'aide d'exemples concrets et de citations, l'analyse démontre la place unique et exceptionnelle d'Alfieri entre les Lumières et le *Risorgimento*, le classicisme et le romantisme, et sa « parenté » lointaine avec quelques-uns de ses contemporains éminents, avec Jean-Jacques Rousseau, Friedrich Schiller et Mihály Csokonai Vitéz.

Individualizmus és magány: testvérmúzsái Vittorio Alfieri (1749–1803) életművének, mondhatni, társuralkodói költészete motívumrendszerének. Az individualizmus szinonimája az Alfierire legáltalánosabban és legismertebben jellemző zsarnokellenes szabadságeszmének. Az alfieriánus „szabadság-vallás"[1] az „individualizmus apoteózisa"[2]. Ez tette őt az individualizmus korának nagy, jellegadó költőjévé. Nagysága miatt besorolhatatlan, címkézhetetlen és egyedisége miatt magányos személyisége pedig arra predesztinálta, hogy átmeneti korában – amelyet Benedetto Croce és Raffaello Ramat a „protoromantika", Walter Binni a „preromantika", Luigi

[1] Benedetto Croce: Filosofia, politica, storia, Milano–Napoli, 1955, 522., 959. o.
[2] Madarász Imre: Vittorio Alfieri életműve felvilágosodás és Risorgimento, klasszicizmus és romantika között, Budapest, 2004, 19. o.

Russo a „*prerisorgimento*" Giovanni Spadolini a „*proto-Risorgimento*", Arnaldo Di Benedetto a „posztfelvilágosodás" kifejezésekkel jelölt[3] – látszólag a senki földjén – valójában a sajátján – építsen összekötő utat, hidat (ahogy magunk fogalmaztuk meg) „felvilágosodás és *Risorgimento*, klasszicizmus és romantika között". Senki földje – maga földje – magány földje: a szabadság, az egyéniség, az individualizmus mellett – s tőlük elválaszthatatlanul – a magányosság az Alfieri-irodalom legközhelyszerűbb kulcsszava, Francesco De Sanctis klasszikus metaforájától („gigászi és magányos szoboralak") Natalino Sapegno kritikus (és kritizálható) jellemzésén át („a tizennyolcadik század második felének valamennyi olasz irodalmára között Alfieri a »leggyökértelenebb«... magában áll... végtelenül személyes érzésmódjával... egyedül van") kortársainkig.[4] A magányosság Alfierinek nemcsak mások kijelölte kortörténeti helyét illetően, hanem maga kifejezte életérzésében is domináns volt. Tanulmányunk az alfieriánus individualizmus és magány egységét és kettősségét vizsgálja, vagyis egylényegűségét és kétarcúságát egyszerre. Az individualista magány ugyanolyan költői erővel szólal meg Alfieri műveiben, de különböző konkrét tartalommal és más-más stílusban: harcosan a zsarnokellenes szabadságköltészetben, fenséges, drámai és tragikus (olykor szatirikus) formákban, nyugalmi állapotában lírikusan, elégikusan és magasztosan, hol váltogatva, hol egyesítve e hangokat.

Az ideális alap: az idealizmus maga. Ha Schiller nevéhez biomonográfusa, Rüdiger Safranski már nagy könyve címében „a német idealizmus felfedezését" asszociálta[5], Alfieri életművéhez – amelyet Carlo Cattaneótól Crocén át Umberto Calossóig és tovább oly sokan rokonítottak

---

[3] Benedetto Croce: Poesia e non poesia, Roma–Bari, 1974. 2. o.
Raffaello Ramat: Vittorio Alfieri, Firenze, 1964, 195. o.
Walter Binni: Preromanticismo italiano, Bari, 1974, 292. o.
Luigi Russo: Ritratti e disegni storici, Bari, 1937, 151. o.
Giovanni Spadolini: Gli uomini che fecero l'Italia, Milano, 1993, XXX. o.
Arnaldo Di Benedetto: Le passioni e`il limite. Un'interpretazione di Vittorio Alfieri, Napoli, 1994, 199. o.

[4] Francesco De Sanctis: Storia della letteratura italiana, Milano, 1978, 810. o.
Natalino Sapegno: Alfieri politico in Sapegno: Ritratto di Manzoni e altri saggi, Roma–Bari, 1981, 22., 27. o.
Giorgio Di Rienzo: Breve storia della letteratura italiana, Milano, 1997, 132., 134. o.
Giuliano Manacorda: Storia della letteratura italiana, Roma, 2004, 199. o.

[5] Rüdiger Safranski: Friedrich Schiller avagy a német idealizmus felfedezése, Budapest, 2007. Fordította: Györffy Miklós.

vagy hasonlítottak össze a Schillerével[6] – nem kevesebb joggal társíthatjuk az olasz idealizmus születését. A *protoidealista* Alfieri a megvetett földi világból és túlzott szigorral elítélt „hitvány századából"[7] elvágyott egy eszményi világba, amely – hasonlóan Schiller, Hölderlin, Keats vagy Berzsenyi eszmevilágához –, ha jól megnézzük, egy idealizált antikvitás – Alfierinél inkább római, mint görög ókor – volt. Hogy abban élhessen, azt kétféle útonmódon érhette el. Az egyik, a kézenfekvőbb, a fantázia szárnyalása volt, a rousseau-i „magányos sétáló álmodozásai" révén, kedvenc Petrarca-kötetével, „amit mindig zsebében hordott"[8], vagy könyvtárában, netán lovon ülve. A másikat az emberfeletti élethivatás jelentette: a schilleri „eljövendők polgáráé", *A fejedelemről és az irodalomról* (*Del principe e delle lettere,* 1778–1789) „néptribun-írójáé", a *Misogallo* (1790–1798) zárószonettjének „váteszéé"[9], az „előfutáré" (*alfiere*), aki tollával, írással, könyveivel teremt „feltámadt" új embert, új polgárt, új népet, új világot (azt az „eljövendőt"), felemeli a reális-gyarlót az ideális magaslatára. Ennek az idealista, „demiurgoszi" küldetéstudatnak a fényében kellene újragondolni a „politikus Alfieri" legélesebben Sapegno által felhánytorgatott „antipolitikájának" *látszólagos* paradoxonát.[10] Alfieri az olasz irodalom – Dante után – legpolitikusabb klasszikusa volt, még akkor is, ha – teljes egyetértésben Calossóval – szabadságeszméjét éppúgy nem korlátozzuk a politikai szabadságra, ahogyan „szabadság-tragédiáit" sem a politikai tárgyúakra.[11] Ám még nagyobb hiba lenne az alfieriánus politikai idealizmust összetéveszteni a hétköznapi politizálással, a politikával mint a konkrét realitások művészetével (az „itt és most" praktikus tudományával), ahogyan tévedés volna ösz-

---

[6] Carlo Cattaneo: Il „Don Carlo" di Schiller e il „Filippo" di Alfieri in Critici dell'età romantica, Torino, 1978, 456–498. o.
Croce: Poesia e non poesia, 14. o.
Umberto Calosso: L'anarchia di Vittorio Alfieri, Bari, 1949, 111–117. o.

[7] Vittorio Alfieri: Versek – Rime, Budapest, 2007, 110–111. o. (173./CLXXIII.) Fordította: Simon Gyula.

[8] Jean-Jacques Rousseau: A magányos sétáló álmodozásai, Budapest, 1964. Fordította: Réz Ádám.
Le opere di Vittorio Alfieri scelte e illustrate da Salvatore Multineddu, Napoli, 1914, 472. o.

[9] Friedrich Schiller: Drámák, Budapest, 1980, 1. kötet 283. o. (Don Carlos, III., 10.) Fordította: Vas István.
Vittorio Alfieri: Del principe e delle lettere, Torino, 1972, 214. o. (III., 10.)
Vittorio Alfieri: Il Misogallo, Londra, 1806, 173. o.

[10] Sapegno, 21., 24. o.

[11] Calosso, 40–68., 182–200. o.

szemosni a sehol-országok sosem lehetséges álmainak utópiájával is. Alfieri nem volt machiavellista: a Firenzei Titkár iránti rokonszenve részben az „Itália felszabadításáért" hevülő hazafiságból, részben a „*teoria dell'obliquità*" termékeny „félreolvasásából" származott[12]; ám Morus- vagy Campanella-féle utópista állam-álmodó sem volt. A „korán jött forradalmár" formulája már inkább alkalmazható rá, természetesen a forradalom olyan értelmezésében, amely a magányos individuum hőstettével készteti a közösséget – mint egyének összességét – felébredni, felkelni (*risorgere*), amire a legszebb példákat a *Virginiá*ban (1777–1783) és a *Második Brutus*ban (*Bruto Secondo*, 1786–1789) láthatjuk. Nem véletlenül tragédiákban: a „korán jött forradalmár" tragikus hős, akinek sorsa úgy teljesedik be végzetesen, hogy azzal végtelen távlatokat nyit a közösség, a nép, a nemzet, az emberiség számára. A korai lázadó „*per definitionem*" magányos, éspedig kétszeresen az, amiképpen tragédiája is kétszeres: a hősi halál előtt, hősi életében elviselhetetlennek érzi, hogy olyan „szolga és tunya században" kell élnie, amelyben – *Az ismeretlen erény* (*La virtù sconosciuta*, 1786–1789) szavaival – „minden undorít és untat; semmi sem emel föl, semmi sem ösztökél, semmi sem bűvöl el"[13], ráadásul sem e keserű felismerésben, sem a nemes lázadásban nem akadt társa, éppen azért, mert éleslátása s „erős érzése"[14] éppoly páratlan, mint bátorsága. Ebben áll dicsősége s ebben rejlik fájdalma: korellenes időtlenségében örökléte, kiemelkedő páratlanságában társtalansága. A „posztfelvilágosult" harcos individualista ideológiájának érzelmi velejárója a „protoromantikus" magányosság fájdalma.

Ez az egységes kettősség, az individualista magány dinamikája szivárványként ível végig Alfieri életművén, még ha más-más színösszetételben és erősséggel is különböző alkotói korszakaiban és alkotásaiban.

A két nagy értekezés, *A zsarnokságról* (*Della tirannide*, 1777–1789) és *A fejedelemről és az irodalomról* mutatja leg*világosabban*, hogy Alfieri a felvilágosodásnak ugyan *későn* jött, mégis vér szerinti, messzire távolodott, mindazonáltal hű fia volt (vö. „*postilluminismo*"). Bennük a felvilágosodás individualizmusa radikalizálódik és a locke-i „*ius resistendi*" individualizálódik: az ember természeti jogainak, a polgári szabadságjogoknak védelme válik harciassá, s a zsarnokság elleni fellépés joga a politikai közösségtől az

[12] Madarász Imre: A Firenzei Titkár nehéz öröksége. Az olasz felvilágosodás és Risorgimento Machiavelli-képe in Madarász Imre: Kalandozások az olasz Parnasszuson. Italianisztikai tanulmányok, Budapest, 1996, 56–58. o.

[13] Opere di Vittorio Alfieri, Milano, 1979, 1034. o.

[14] Opere di Vittorio Alfieri, 1027. o.

egyénre ruházódik át, pontosabban – szigorúan véve a *iusnaturalizmus* és a kontraktualizmus („hobbes-i") individualista premisszáit – vissza. A zsarnokságot megtestesítő magányos kényúrral szemben a szabad ember szintén magányos: a jogfosztottságot, a szolgaságot senki sem érzi oly égetően, mint ő; „sosem túl nagy, sosem túlzott távolságban" embertársaitól, mindenkitől, magányosan él, magányosan lázad a zsarnok ellen, és magányosan hal „szabad emberhez illő" hősi halált, amint az *A zsarnokságról* második könyvének második és harmadik fejezeteiben a legmarkánsabban megfogalmazódik.[15] Az első értekezés ama gondolata, hogy „aki semmitől sem", a haláltól sem „fél, az mindenre képes" és önjellemző (versbe szedett) zárósora („Kemény lapok a zsarnokok megölésére") mintegy az ideológiai (Piero Gobetti szavával: „politikai filozófiai") alapját adják a „zsarnokölő" tragédiáknak.[16]

A „szabadság-tragédiák" szabadsághősei (*A zsarnokságról* „szabad emberének" drámai megfelelői) magányos hősök, zsarnokölő tettük magányos hőstett. Brutus a Caesar ellen összeesküvő szenátorok között egyedül érzi magát, majdnem annyira, mint diktátor apja a hatalom csúcsán: magányuk vérségi köteléküknél is erősebben rokonítja őket. A közösen elkövetett „*caesaricidiumot*" a nép előtt Brutus magára vállalja, egymagára:

> Más gyilkost nem találtok úgysem. Eltűnt
> mostanra a hullámzó forgatagban
> mindegyikük. Hiába is kerestek
> más gyilkost, mint Brutust. Ha dühötökben,
> a diktátor halálát megtorolni
> vágytok csak itt, bosszútoknak elég lesz
> Brutus feje. – De hogyha szívetekben
> vagy elmétekben él a szent szabadság
> igaz képmása még, hát nagy örömmel
> tárjátok kebletek ki, végre meghalt,
> ott van Róma királya.[17]

---

[15] Vittorio Alfieri: Della tirannide, Milano, 1996, 172–175. o.
Madarász: Vittorio Alfieri életműve, 107–125. o.

[16] Alfieri: Della tirannide, 177., 193. o.
Piero Gobetti: La filosofia politica di Vittorio Alfieri (1922), Ascoli Piceno, 1995.

[17] Vittorio Alfieri: Saul – Második Brutus, Budapest, 2002, 206–209. o. (V., 3.) Juhos Lóránt fordítása.

A görög tárgyú *Timoleón (Timoleone,* 1779–1784) cím- és főszereplője így szól zsarnoki fivéréhez, Timophanészhoz:

> Egész Korinthosz bennem él: az én
> erős, szilaj, legszabadabb lelkemben.[18]

Korinthosz itt nyilvánvalóan a hazát jelenti, mégpedig sokkal inkább az ideálisat, mintsem a reálisat. A *Timoleón*ból, tudniillik, még az Alfieri-tragédiák viszonylatában is feltűnően ki van rekesztve a köznép: héroszok párharcát jeleníti meg. A hon nem a néptömegben testesül meg, hanem az emberfölötti egyéniségben.

Az értekező és a drámai művek között formai szintézist teremtő párbeszédes elmélkedés, *Az ismeretlen erény* szintézisalkotó a küzdő és az elzárkózó magányosság kapcsolatát tekintve is. Igaz, végső kicsengésében erősebbek „Vittorio" (maga Alfieri) érvei a váteszi tollforgatás mellett. Ám az elhunyt barát, „Francesco" (Gori Gandellini) szellemalakjának „védőbeszéde" a magasztos magányba zárkózás, „ama nagyok", a „klasszikusok", a „görögök és rómaiak" olvasása révén a távoli múltba, a dicsőséges ókorba való elvonulás, a passzivitással megőrzött erkölcsi tisztaság érdekében[19] olyan mélyen átérzett, olyan lírai, hogy párját ritkítja Alfieri prózájában, s nemcsak az értekezéseit köti össze a színműveivel, de mindkét műfajt is lírájával. A lírai párbeszédben „Vittorio" valójában magával vitázik, nem, miként a tragédiákban, a két ellenséget, hanem két énjét szembesíti. S azzal az őszinteséggel, amellyel csak magában, magával, magához beszél az ember, mondja ki legszorongatóbb félelmét, amely a nagy műveit olvasó és tragédiáit néző közönségnek (így a *Második Brutus*ban megszólított „eljövendő olasz népnek"[20]) szánt üzenetével, jövőbe vetített optimizmusával ellenkezik: „…azt választottad, hogy a jövő előtt is ismeretlen maradsz, talán mert jövőbe látó elméd igaz és túl nagy fájdalommal feltárta, hogy a jövendő nemzedékek sem lesznek jobbak a mostaniaknál."[21]

A dialógus líraisága átvezet a *Versek*hez (*Rime*). Ahogyan a harcos individualizmus a tragédiákban, úgy a búsongó magányosság a szonettekben szólal meg a legköltőibb módon. E két múzsa („*ira*" és „*malinconia*") kap-

[18] Vittorio Alfieri: Le Tragedie, Milano, 1957, 411. o. (III., 4.)
[19] Opere di Vittorio Alfieri, 1023–1038. o.
[20] Alfieri: Saul – Második Brutus, 120–121. o.
[21] Opere di Vittorio Alfieri, 1024. o.

csolatáról szól az Első rész 1786-ból való, 169. verse (a CLXIX. szonett), amelyet – a következőkhöz hasonlóan – Simon Gyula fordításában idézünk:

Két nőt, kik inkább fúriák: kegyetlen
mindkettő, képtelen kivetni énem:
az egyik a harag, dúl-fúl veszetten
s mérgével tombol lelkem belsejében;

s a bú: prédája az erőm s a lelkem,
s úgy semmivé teszi, úgy gyötri lényem,
hogy nem vagyok már semmi se s egyetlen
vágyam meghalni, a halál reményem.

S bár üt-ver, engedelmes a haragnak
teljesen nem vagyok: uralkodom rajt,
úgy hogy prédája én magam vagyok csak.

De ha amaz foglalja el valómat,
én rab vagyok csak, akarattalan rab:
szerelemnek mondják az avatottak.[22]

Alfieri magányosság-versei hatalmas boltívet feszítenek a „*solo e pensoso*" Petrarca és Rousseau, a „magányos sétáló" közé, és rokon rezgésűek a „kevélynek, fösvénynek csörtetése", a „tilalmas korlát" elől az „áldott természet" ölébe menekülő „lírikus magyar Rousseau", Csokonai magánylírájával, elsősorban *Az estvével*[23], amit legszemléletesebben az Első rész 1786-ban keletkezett, 173. (CLXXIII.) szonettje mutat:

[22] Alfieri: Versek – Rime: 107. o. Simon Gyula fordítása.
Vö. Rime di Vittorio Alfieri, Firenze, 1933, 150–151. o.
[23] Francesco Petrarca: Le Rime, Firenze, 1976, 58–59. o.
Francesco Petrarca Daloskönyve, Budapest, 1967, 52. o. Fordította: Csorba Győző et al.
Madarász Imre: „Zengj, hárfa!" Tanulmányok a magyar felvilágosodás és reformkor lírájáról. Verselemzések, Budapest, 1990, 11–23. o. (Egy lírikus magyar Rousseau: Csokonai gondolati váteszköltészete).

A vadon erdő néma borzadálya
szívemre fájó s édes érzetet hint:
rám jobban hat: elnyugtat és megenyhít;
jobban, mint bármelyik dúvad fiára.

S ahogy bentebbre hatolok, hatása,
az öröm, a nyugság bennem növekszik,
s rá emlékezve vissza-visszalendít
később fantáziám e zord magányba.

Nem ember-irtózat vonz vissza, sem nem
a hit, hogy jobb vagyok, mint más, és nem mivel
a jó útját meglelni bent igyekszem;

de fáj, hogy korcs a század, melyben élni kell,
s nyomaszt a zsarnoki iga: keservem
jaját kietlensége csendesíti el.[24]

A „magányos sétáló" útjai tehát, „vissza a természetbe", részben külső kényszer („a zsarnoki iga"), részben belső hajlandóság („az öröm, a nyugság") következményei, ennek megfelelően hol kín, hol gyönyörűség forrásai. A „másik nő, ki inkább fúria" maga is mintha megkettőződnék vagy Janus-arcot mutatna, s két orcája közül csak az egyik vad, két énjéből csupán egy okoz gyötrelmet, az, amelyikről az Első rész 1783-ban költött 65. (LXV.) szonettje zeng:

Szomorúság, mért tetted, ó, egyetlen
lakóhelyeddé, ó miért, árvult szivem?
Remegve kérdem s újra s még esennen:
siralmamban szünetet adsz-e, adsz nekem?

Fekete díszkíséreted kegyetlen,
s úrrá lett immár rajtam teljesen;
a halál rémeivel környezetten
kell élve halódnom s nem hagysz meghalni sem.

[24] Alfieri: Versek – Rime, 111. o.
Madarász: Vittorio Alfieri életműve, 80–81. o.

Szomorúság, ó mondd, végét e kínnak
én vessem-e, mielőtt hófehér lesz
hajam, prédájaként fájdalmaimnak?

Minden reményt, hogy még valaha széphez
jutok, melyet két szép szem fénye villant,
tüntess el, s vélem mindenkorra végezz.[25]

A melankólia ritkábban látható másik arca, szelíd, rejtettebb énje, a – paradox – boldogító a Második rész 306. (LXVII.), 1798-as dátumot viselő költeményéből mosolyog ránk „édesen" (*malinconia dolcissima*):

Szomorúság, ó hű szomorúságom,
ki el nem hagysz, ki velem jársz szünetlen,
borúddal együtt is te vagy a szellem
öröme, csak te vagy, akire vágyom.

Képes túllépni az egész világon
a lélek áldásos kíséretedben,
s túllenni mindenek, szép szón, szerelmen,
s a legszebben is, a gondolkodáson.

Erdők s dombok között, ahol serényen
futkározó patakok mormolásznak,
fiaidnak nektár jut: béke és enyh.

Én ennek a csodálatos varázsnak
sokkal vagyok adósa: könnyezésem
könnyét gyakorta fakasztotta másnak.[26]

Hangsúlyozottan individuális az a halhatatlanság is, amelyet a „minden más művészetnél szebb" költészet ad a halandónak (Második rész, 281/XLII.), „az egyedüli, mely az örökkévalóság részévé teszi az embert" (Hátrahagyott versek, 398/XL.).[27] Például azzal, hogy legegyénibb és legmu-

[25] Alfieri: Versek – Rime, 57. o. Simon Gyula fordítása.
[26] Alfieri: Versek – Rime, 139. o. Simon Gyula fordítása.
[27] Alfieri: Versek – Rime, 128–129. o.
Rime di Vittorio Alfieri, 359. o.

landóbb vonásait örökíti meg – „*intus et in cute*", ahogy Rousseau (illetve az általa citált Persius), „kivül-belől", amiként József Attila fogalmazott – „igaz mondások fenséges tüköre", a szonett mutatta képmásával (Első rész, 167/CLXVII.). Ezúttal Baranyi Ferenc magyarítását közöljük:

Csalhatatlan, igazmondó tükörkép
testben s lélekben tárd elém valómat:
mutasd hajam, mely ritkuló, de rőt még,
s fejem, mely magasból mellemre horgad,
lábam, mely hordja testem karcsu törzsét,
fehér bőröm, égkék szemem s finomnak
mondott ajkam, orrom, fogam, de főképp
orcám, mely sápkórt úrimód fitogtat.

Ellágyul most – majd megrándul keményen,
haragos, ám nincs rajta gyűlölet,
nyugalmát nem kíméli szív, de ész sem,

hol víg, derűs, hol búsan réveteg.
Akhilleuszt vagy Therszitészt idézem?
Ki hős, ki hitvány – holta mondja meg.[28]

Az „*intus et in cute*" Rousseau önéletrajzának mottója volt, a *Verseke*t pedig több kritikus Alfieri verses önéletrajzának nevezte.[29] Az igazi, a próza költészetével megírt önéletrajz, az *Életem* (*Vita,* 1790–1803), Alfieri életének és életművének végső szintézise, legmonumentálisabb és legátfogóbb műve individualizmusáról és magányáról is a legteljesebb rajzot adja, fejlődésrajzot az öntudatlan, sorsszerű, természetéből eredő gyermekkori magá-

[28] Jean-Jacques Rousseau: Vallomások, Budapest, 1962, 11. o. Fordította: Benedek István és Benedek Marcell.
József Attila költeményei, Budapest, 1985, 347. o. (Nagyon fáj).
Szerelem és nemes szív. Olasz költők versei Baranyi Ferenc fordításában, Budapest, 2003, 159. o.
Madarász: Vittorio Alfieri életműve, 76–78. o.

[29] Sirio Attilio Nulli: Vittori Alfieri, Firenze, 1930, 146. o.
Giuseppe De Robertis: Saggi, Firenze, 1939, 60. o.
Ramat, 156. o.
Giacomo Debenedetti: Vocazione di Vittorio Alfieri, Roma, 1977, 249. o.
Walter Binni: Saggi alfieriani, Roma, 1981, 115. o.
Walter Binni: Settecento maggiore, Milano, 1978, 459. o.

nyosság megpróbáltatásaitól, az érett férfikor tudatosan vállalt és szabadon választott hősi- magányos- küldetéses individualizmusán át, a „magát az öregségnek megadó", meg nem hallgatott, meg nem értett vátesz, a pusztába kiáltó próféta-költő, a nép nélküli „tribun-író" végső magáramaradottságáig.[30] Az individualista magánymotívum ívelése az öntudatos elszántság pátoszától az illúzióvesztett rezignáció elégiájáig sehol sem oly szembeötlő Alfierinél, mint önéletírásában. Az elkomorulás, mely az *Életem* első és második része közötti hangváltásban is érzékelhető a *Settecento* kilencvenes éveiben, Alfieri negyvenes évei vége felé következett be, a „kilencedik lustrum" után, amikor – *Az ismeretlen erény* szerint – ha a költő nem búcsúzik el a múzsáktól, azok hagyják el őt.[31] Az életerő s az alkotóerő fogyatkozásának érzését, félelmét a történelem a megcsalatott remények kínszenvedéseivel tetézte. A francia forradalomban való csalódás hatására Alfieri fényes elszigeteltsége a szó szoros értelmében is elsötétült: az Arno-menti „magányos sétáló" élete végén „mindig feketébe" öltözött.[32]

Alkonyévei kesernyés-szatirikus ötletével és „gyermekien" megható gesztusával „kitalálta a Homérosz-rendet", „huszonhárom antik és modern Költővel", s önmagát önkezűleg „lovagjává ütötte".[33] A Nagy Magányos utolsó társai halála előtt a Parnasszus halhatatlanjai lettek. S holta után is vele maradtak.

Vagy mégsem? Magányossága túlélte őt? „Gigászi és magányos szoboralakja" eleve nem lehetett szoborcsoport tagja. *Risorgimento*-kori romantikus tisztelői, Vincenzo Giobertitől De Sanctison át Paolo Emiliani Giudiciig, egyedül a „költők legmagasabbjával", Dantéval tudták rokonítani.[34] A magányosság nagy költője halhatatlanságában is magányos maradt. Egyedülléte, hű társként, az öröklétben sem hagyta el. Így lehetett, így maradt minden idők magányosainak örök barátja.

---

[30] Vittorio Alfieri: Vita, Milano, 1977, 300. o.
Madarász Imre: A megírt élet. Vittorio Alfieri Vita című önéletrajzának elemzése, Budapest, 1990, 97–102. o.

[31] Opere di Vittorio Alfieri, 1037. o.

[32] Alfieri: Vita, 298. o.

[33] Alfieri: Vita, 300-302. o.

[34] Vincenzo Gioberti: Del primato morale e civile degli Italiani, Milano, 1939, II. kötet, 334., 178. o.
Francesco De Sanctis: Saggi critici, Roma–Bari, 1979, I. kötet, 180. o.
Critici dell'età romantica (a cura di Carmelo Cappuccio, Torino, 1978, 637., 712. o.
Madarász Imre: Halhatatlan Vittorio. Alfieri utóélete: kultusz és kritika, Budapest, 2006, 31-36. o.

MAROSVÁRI Mária
Université de Debrecen

« Le conclave des éléphants »

Réflexions autour de la métaphore dans le vocabulaire politique

La métaphore est vue comme omniprésente aussi bien dans les sciences, l'art, la littérature, la langue que dans la vie de tous les jours, et le fait que rien ne puisse se faire sans métaphore est une idée généralement acceptée de nos jours. Chaque fois que les sciences du langage se tournent vers la rhétorique et vers l'argumentation, c'est la métaphore, souvent traitée en regard de la métonymie, qui retient toute l'attention. À son propos, G. Kleiber parle de « figure-reine, » (N. Charbonnel, G. Kleiber 1999 : 3), terme qui fait ressortir sa place éminente parmi d'autres figures.

L'approche classique consiste à prendre la métaphore en tant que figure microstructurale portant sur un lexème précis. Cette approche s'inscrit à la fois dans la tradition rhétorique et dans la perspective structurale de l'analyse sémique.

Rappelons les différentes étapes de ce parcours. Premièrement, l'emploi d'un lexème se révèle comme déviant dans un contexte syntagmatique donné ou par rapport à l'isotopie de l'énoncé : en d'autres termes, le sens propre du mot ne convient pas. Ainsi dans *L'homme est un loup pour l'homme*, il y a incompatibilité entre les deux catégories : « homme » et « loup ». La signification seconde résulte de la ressemblance ou de l'analogie qu'on établit entre les deux catégories en présence (voir G. Kleiber 1999 : 97 et 101) : faute de leur reconnaître une identité commune, on se met à la recherche d'une identité semblable en les mettant en relation d'intersection. C'est ainsi que s'effectue, par analogie, le passage de la signification littérale à la signification dérivée. Cette dérivation implique une opération que Michel Le Guern appelle filtrage sémique (M. Le Guern, 1973), et qui est destinée à laisser passer les traits sémantiques de la signification littérale qui sont compatibles avec le contexte et à éliminer ceux qui ne le sont pas. De ce point de vue, on peut dire que la métaphore représente, à la différence de la métonymie, un processus d'abstraction ou de

subduction, dans une perspective guillaumienne. C'est sur la présence de ce processus de subduction que sont basées plusieurs études de J. Picoche (voir entre autres M.-L. Honeste, J. Picoche 1994 : 112-115) où elle parle justement d'appauvrissement sémique à propos de la métaphorisation. La globalité imagique ou figuralité de la métaphore est en quelque sorte oubliée dans cette opération de filtrage sémique qui privilégie la présence des traits pertinents identiques dans le comparant et le comparé.

Mais que deviennent les traits non-pertinents, en principe incompatibles avec le représenté? Doivent-ils s'effacer complètement ? Nous ne le pensons pas. En analysant quelques-uns de nos exemples, nous essayons de voir de quelle manière la globalité imagique est prise en considération dans le processus de la perception de la métaphore dans le discours.

Nos exemples seront pris dans la presse écrite française, notamment dans les numéros de l'hebdomadaire *Le Nouvel Observateur* parus durant la période des élections présidentielles de l'année 2007. Le corpus des métaphores relevées peut être divisé en deux catégories thématiques suivant le domaine référentiel dans lequel la métaphore en question est puisée.

- Métaphores venant du domaine des sports
- Métaphores hiérarchiques

Métaphores venant du domaine des sports

Métaphores nominales

Termes généraux

- course
- compétition
- qualification
- prestation
- champion

Sportif(s) ⟶ **Homme(s) politique(s)**

(seul)

challenger
lièvre
outsider
favori
locomotive
coéquipier

(groupe)

peloton
écurie
team, dream team

Personne qui aide, conseille

coach
sparring partenaire

Sports divers et spécificité(s) de ces sports

sprint
marathon
chevauchée
bras de fer
mano a mano
finish
dernière ligne droite

Métaphores verbales

caracoler (en tête de(s) sondages)
coiffer au poteau
doper (sa campagne)
chasser sur les terres de ses adversaires
montrer ses muscles

Les différentes métaphores nominales et verbales de cette catégorie sont regroupées dans une sorte de tableau. L'analogie entre les différentes

formes de compétition sportive et le caractère compétitif de la démarche pour accéder au pouvoir politique est évidente, voire banale. Nous n'avons pas l'intention de formuler des jugements concernant la valeur expressive de tel ou tel lexème ou de tel ou tel syntagme verbal, nous avons donc gardé tous les exemples relevés dans le corpus et n'avons pas rejeté ceux qui paraissaient trop usités, trop connus. C'est le processus de la métaphorisation, l'existence de ces métaphores et le mouvement de pensée qui les engendre qui retiennent notre attention.

Quelques remarques à propos de ces métaphores

Regardons d'un peu plus près les deux « anglicismes », *challenger* et *outsider*. Parmi les traits sémantiques pertinents retenus pour la métaphorisation, on peut distinguer le sème de « rivalité ». Quant à leur origine dans le domaine des sports, *challenger* vient de la boxe, tandis que *outsider* de l'hippisme.

OUTSIDER : « cheval ne figurant pas parmi les favoris mais dont on reconnaît qu'il peut déjouer les pronostics. »
Par analogie : concurrent qui ne figure pas parmi les favoris, mais qui, cependant, pourrait gagner.

> Sarko parfois se pense beur, outsider parti à l'assaut du monde.

CHALLENGER : « celui qui se propose officiellement d'affronter le vainqueur d'un challenge pour tenter de lui ravir son titre ou son prix. »
En partic. pol. : « Celui qui se propose d'affronter une personnalité connue. »

> Pauvre Ségo! Si ça continue comme cela, ses meilleurs soutiens seront à l'UMP. Car, si elle décroche dans les sondages, qui d'autre reprendra le rôle-titre du challenger?

À côté du sème « rivalité » celui du « risque » est également présent dans les deux lexèmes employés métaphoriquement dans des contextes politiques, notamment dans celui des élections. La différence réside dans le degré de ce risque, supposé plus fort pour *outsider* que pour *challenger*.

D'après le mouvement de pensée, le processus de subduction ou filtrage sémique, on ne retient, au cours de la métaphorisation, que ces deux sèmes jugés identiques sur le terrain sportif et sur celui de la vie politique. La métaphore est donc fondée sur l'intersection de ces sèmes pertinents. Pourtant, nous pensons que dans la perception de l'image d'un outsider et de celle d'un challenger, les sèmes « désactivés » dans la métaphorisation proprement dite sont également présents, et c'est leur globalité imagique, incluant la performance spécifique d'un sportif dans sa complexité, qui se profile dans l'esprit du locuteur.

Prenons un autre exemple dans la série construite sur l'identification d'un sportif avec un homme politique, cette fois-ci un mot français.

LIÈVRE

Dans cet exemple, il s'agit d'une double métaphorisation. Dans un premier temps : de la définition « petit animal au poil fauve, aux longues oreilles qui, grâce à de longues et puissantes pattes postérieures, est un excellent coureur », on retient le composant « excellent coureur » qui est à la base du sème « vitesse ». Cette qualité du lièvre sera reprise dans la métaphore sportive que l'on peut définir de cette manière : « athlète qui prend la tête d'une course pour imposer un train plus rapide aux autres concurrents ». Finalement, c'est ce deuxième « lièvre », déjà métaphorique, qui sera repris dans la totalité de ses sèmes dans le contexte de la course électorale. Il est à ajouter que cet emploi métaphorique est un peu plus récent par rapport aux exemples précédents. Aussi sa lexicalisation est-elle à un stade antérieur par rapport à d'autres métaphores venant du domaine des sports, en tout cas, la plupart des dictionnaires courants n'enregistrent pas ce sens du mot.

> On ne saurait pourtant dire aujourd'hui si elle aura le destin du lièvre ou celui du champion, le lièvre, c'est, quand il s'agit de battre un record, ce jeune athlète prometteur qui mène les premiers tours à un train d'enfer, avant de s'écarter, épuisé, et de laisser passer le champion jusque-là caché dans le peloton.

Il est intéressant d'analyser cet exemple illustratif pris dans la presse. D'une part, nous pouvons constater ici la présence de plusieurs métaphores « sportives » à l'intérieur de la séquence, donc nous y trouvons une méta-

phore filée, d'autre part, c'est le texte lui-même qui explique la valeur du lièvre dans le contexte politique.

À côté des termes généraux et des expressions métaphoriques qui proviennent du domaine sportif et désignent l'athlète ou la performance dans leur généralité, on peut noter que certains types de sports sont plus représentés que d'autres : ceux où il faut parcourir une distance, notamment la course à pied, et où la vitesse (*sprint*, *finish*) et / ou l'endurance (*marathon*) sont prises en considération. Les courses hippiques, le turf servent également de sources à la métaphorisation. Dans ces cas-là, de nouveau, les sèmes « vitesse », « endurance », « agilité » sont activés. Parmi les métaphores verbales, nous voudrions examiner de plus près : *caracoler en tête de(s) sondages* et *coiffer au poteau*, deux expressions qui viennent du domaine des courses hippiques.

CARACOLER (EN TÊTE DE(S) SONDAGES)

Le verbe *caracoler* est représentatif du domaine des courses hippiques. À partir de son emploi intransitif, dans lequel le sujet désigne un cheval et par métonymie son cavalier, on peut définir le sens du verbe de cette manière : « Exécuter une succession de voltes et de demi-voltes à droite et à gauche, avancer sur un cheval fringant, en tête de troupe, » d'où le sens figuré : « être largement en tête. » Bien que parmi les sèmes sélectionnés ce soit « le fait de se trouver en tête » qui est privilégié et sert de fondement à la figure, nous ne pensons pas que l'image globale, celle du cheval qui sautille et cabriole soit oubliée.

> Lorsque nous avons fait cette première couverture, il y avait belle lurette que Ségolène caracolait en tête de sondages, révélant une popularité d'un nouveau type parce qu'elle joue de l'empathie en se portant à l'écoute des gens.

COIFFER AU POTEAU

Dans le TLF informatisé, on trouve une définition parmi les emplois spéciaux :

Sp. (en parlant d'un cheval de course) « Battre un adversaire d'une courte tête juste sur le poteau d'arrivée ».
P. ext. (En parlant d'un sportif quelconque : cycliste, athlète, etc.) « Battre son rival au dernier moment et juste sur la ligne d'arrivée. »
Loc. *Coiffer (un coureur) sur le poteau.* « (Le) dépasser de justesse sur la ligne d'arrivée. »

Le sème pertinent considéré comme identique en situation de compétition sportive et de concurrence électorale est celui de « victoire inattendue » ou « triomphe à la dernière minute ». Nous considérons que le locuteur ne perçoit pas uniquement l'information « subduite » d'une victoire de justesse, mais la métaphore verbale lui évoque l'image du cavalier qui dépasse son adversaire sur le poteau d'arrivée.

> Quand il prédit la mort de Royal, quand il annonce à tout va que le « respectable » Sarkozy est déjà au second tour, Le Pen veut endormir l'adversaire et désamorcer la tentation d'un vote utile droitiste pour Sarko… en espérant le coiffer au poteau du 22 avril.

Métaphores hiérarchiques

une seule personne	*groupe de personnes*
baron	aréopage
bras droit	bercail
éléphant	clan
gourou	conclave
hiérarque	establishment
mammouth	intelligentsia
mandarin	noyau dur
numéro un, deux, trois	poids lourds
sherpa	grosses pointures
	sérail

Cette série de métaphores ne constitue pas une unité thématique quant à sa provenance du point de vue référentiel, ce qui était le cas pour les métaphores venant du domaine des sports. La catégorisation proposée ne retient qu'un seul critère de différenciation : celui de singularité / indivi-

dualité en opposition avec la notion de groupe. On pourrait bien évidemment nuancer ce tableau en y introduisant d'autres critères. Le sème pertinent commun à chacun de ces lexèmes est « position occupée au sein d'une hiérarchie ». Cette position peut être définie sur un axe vertical par rapport au point culminant de cet axe, position qui coïncide avec la possession du pouvoir. Si nous essayons de placer ces dénominations métaphoriques sur cet axe imaginaire, nous trouvons que dans la plupart des cas, ce sont des positions proches du pouvoir qui sont représentées dans ces expressions métaphoriques. Pour dire autrement, les grades supérieurs sont plus souvent sujets à la métaphorisation que les grades inférieurs d'une hiérarchie. En tout cas, dans notre corpus quantitativement modeste.

Quant aux domaines référentiels évoqués, la hiérarchie ecclésiastique – catholique, orthodoxe –, ainsi que des religions / cultures lointaines et exotiques sont largement représentées.

La plupart de ces métaphores hiérarchiques ne peuvent être considérées comme innovations langagières, elles sont connues et attestées dans les dictionnaires depuis longtemps. Pour certains de ces emplois, les dictionnaires généraux réservent des remarques stylistiques d'usage, comme « familier », « péjoratif » ou « ironique », justement quand ces mots sont employés en politique (*hiérarque, clan, mandarin, aréopage*).

Pour finir, nous reviendrions au titre de la communication « Le conclave des éléphants », syntagme qui est emprunté au titre d'un article du *Nouvel Observateur* N° 2216, paru en pleine campagne des élections présidentielles de 2007.

En fait, ce titre est doublement métaphorique. La métaphorisation de l'animal « éléphant » se passe en plusieurs étapes de sélection des traits pertinents : dans un premier temps, on retient « la grande taille », « la nature gigantesque » de l'animal ; dans un deuxième temps, « sur une base analogique on les réinjecte dans une personne humaine qui se distingue par sa capacité créatrice puissante, qui est lourde, généralement sans raffinement » et, dans un troisième temps, on les fait correspondre à un personnage important d'un parti politique. On peut lire dans la presse que Laurent Fabius ou DSK sont / étaient des éléphants du PS, c'est-à-dire des personnages importants de ce parti. Mais la finalité de la figure est précisément de ne pas dire cela. Grâce à la métaphore, ce représenté, qui se situe à un niveau conceptuel et se caractérise par une faible densité d'information, se trouve enchâssé dans un lexème spécifique qui va – pour reprendre un terme souvent employé de G. Kleiber – le revitaminer, en mettant à son service la totalité de son sémème. C'est là que la signification

littérale reprend ses droits et que les traits dits non pertinents entrent en action.

Par l'analyse de ces métaphores politiques relevées dans la presse française, nous avons tenté de prouver la complexité du fonctionnement de cette figure où filtrage sémique et globalité imagique sont également présents, et où dans le processus métaphorique tout le sémème se mobilise et se met au service du représenté.

Bibliographie

CHARBONNEL, Nanine – KLEIBER, Georges (1999). *La métaphore entre philosophie et rhétorique.* Paris, PUF.

COHEN, Jean (1972). « Poésie et motivation », *Poétique*, 11, pp. 432-445.

LE GUERN, Michel (1973). *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris, Larousse.

HONESTE, Marie-Luce – PICOCHE, Jacqueline (1994). « Les figures éteintes dans le lexique de haute fréquence », *Langue française*, 101, pp. 112-124.

KLEIBER, Georges (1999). « Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux ». In : Charbonnel – Kleiber, *La métaphore entre philosophie et rhétorique*. Paris, PUF, pp. 83-134.

MARQUE-PUCHEU, Christiane (dir. ; 2001). *Langue française*, 129, « Les figures entre langue et discours ».

Jacques-Philippe SAINT-GÉRAND
Université de Limoges

L'historiographie française des sciences du langage entre atomisme et holisme

Ceci n'est que l'esquisse d'un travail plus ample, qui demanderait d'autres développements que ceux que nous présentons ici, et qui a pour objet de montrer que l'historien de la langue comme l'historien des sciences du langage ne peuvent faire autrement que de renouer le dialogue des cultures (scientifiques) et des savoirs que la Renaissance avait pris comme base de sa démarche savante, et que les rationalités successives ont peu à peu fracturé, démembré, sectorisé sous couvert du principe de spécialisation. Une telle orientation ne pouvait trouver meilleur lieu d'expression que ces *Mélanges* en hommage à Sándor Kiss, qui, mieux que personne, n'a cessé de montrer par ses travaux la nécessité d'approfondir la dimension humaniste de la linguistique afin que cette discipline et ce savoir soient simultanément une science et une éthique de vie.

Si le langage et la langue sont un tout dont il est difficile d'isoler chaque constituant, l'histoire de leurs conceptions, comme celle de leurs développements, renvoie également à un tout qui ne peut être appréhendé que dans la pluralité de ses approches. Facteurs externes et facteurs internes ne cessent d'y interférer, et, de même que Saussure notait qu'il était déjà difficile en son temps d'écrire trois lignes sensées sur ces objets, de même il apparaît aujourd'hui bien délicat de penser que l'on pourrait arriver à l'explication des complexités du langage et des langues, du langage et de la langue, en privilégiant une seule et unique voie d'approche. C'est l'hypothèse que nous allons essayer d'étayer désormais.

À qui l'observe dans ses fondements épistémologiques, l'historiographie française des sciences du langage donne aujourd'hui l'impression d'osciller perpétuellement entre deux types d'approches exclusives l'une de l'autre. Le premier est très résolument descriptif, *atomistique* et nécessairement empirique, au sens où l'on part de l'expérience et d'études d'objets

singuliers – auteurs, ouvrages – que l'on replace plus ou moins bien dans leur contexte historique et à qui l'on attribue dès lors une forme d'historicité. Au terme de multiples monographies, car ces études ne peuvent guère se réduire qu'à cela, l'accumulation des faits recueillis autorise – sinon légitime entièrement – une ou des inductions relatives à l'histoire des données grammaticales ou lexicales et au développement des idées linguistiques. Nombre d'historiens de la langue française ont travaillé ou travaillent encore de cette manière que Ferdinand Brunot puis Charles Bruneau surent si bien illustrer en assignant telle ou telle figure, tel ou tel nom propre aux étapes du développement de notre langue. Malherbe, Vaugelas, Bouhours, l'Académie française, Régnier-Desmarais, Condillac, Beauzée, Girault-Duvivier, et bien d'autres...

Le second prend en quelque sorte le contrepied de cette démarche et s'inscrit dans un processus de réflexion diamétralement opposé. Au descriptivisme il substitue une forme d'herméneutique au sens que M. Foucault donnait à ce terme : ensemble des connaissances et des techniques qui permettent de faire parler les signes et de découvrir leur sens[1]. Je le qualifie de *holiste* au sens où l'on part alors d'une totalité pour rechercher les items singuliers qui l'illustrent et lui donnent consistance. Les philosophes des sciences et notamment du langage ont généralement travaillé selon cette perspective que plusieurs collègues allemands, à propos des Idéologues, notamment, ont porté au sommet de l'art. Les monographies cèdent alors la place à des ouvrages thématiques et à des études de corpus sériels, comme le *Corpus représentatif des grammaires françaises* de Bernard Colombat et le *Corpus de Textes Linguistiques Fondamentaux* (*CTLF*), désormais accessible sur la toile à l'adresse : http://ctlf.ens-lsh.fr/default.htm

Selon ces deux perspectives on peut opposer de nos jours les travaux d'un *Groupe d'Études en Histoire de la Langue Française* (GEHLF), soucieux à son origine de fonder ses explications sur des études de cas fortement documentées, et ceux d'un laboratoire tel que *Histoire des Théories Linguistiques,* dans la mouvance de la *Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du Langage,* plus enclin à favoriser l'ouverture et l'exploration de larges avenues sur les bords desquelles s'échelonnent des méthodologies et des travaux regroupés par congruence épistémologique. La notion de complément, l'ordre direct, la synonymie, l'analyse logique, l'analyse idéologique, l'analyse grammaticale, marquent quelques-uns de ces lieux désormais fixés en des travaux mémorables.

---

[1]Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 44.

Cependant, dans l'un et l'autre de ces camps, on note l'existence de recherches qui semblent suivre des principes et adopter des méthodes plutôt mises en œuvre par les tenants de l'autre. Didier Samain, par exemple, traduit et annote, puis commente dans plusieurs communications, l'ouvrage d'Erwin Koschmieder, *Les rapports temporels fondamentaux et leur expression linguistique: Contribution à la question de l'aspect et du temps* (1929). Mais, inversement et dans le même temps, les membres du GEHLF se donnent un programme de travail sur la synonymie à l'âge classique, qui fait naturellement référence à l'évolution – dans cette période – de la pensée du langage.

Monographies et études analytiques semblent donc camper de la sorte sur des bords opposés et servir des intérêts non moins contraires, tout en échangeant cependant, parfois, des signes de connivence destinés à rappeler que leur objet d'étude est commun. En tant qu'historien de la langue française et des idées linguistiques au XIX^e^ siècle, je n'ai pas échappé moi-même à ce dilemme théorique qui se résout en clivage pratique par nécessité. D'un côté, des travaux d'inspiration monographique sur Bescherelle, Boiste, Landais ou Laveaux, d'un autre côté, des travaux plus thématiques et non moins nombreux sur la dialectologie, la constitution et la perception du « style », les débuts français de la philologie, les questions de morphologie lexicale, etc.

On connaît bien ces bipolarisations qui rendent vaine toute tentative de conciliation des deux perspectives et qui pétrifient leurs objets dans des postures hautement artificielles, car il n'y a pas de grammairiens, de lexicographes, de linguistes, d'essayistes, de philosophes du langage sans des cadres conceptuels et théoriques informant leur capacité à réfléchir, comprendre et expliquer. Or, plus je me penche sur des documents linguistiques ayant besoin de points de vue différents pour être sereinement et sérieusement étudiés, plus il m'apparaît indispensable de tenter l'utopie et le rapprochement de ces deux modes d'appréhension pour parvenir à une phénoménologie autorisant une juste compréhension des objets étudiés. C'est ce que je voudrais essayer de montrer dans les pages qui suivent à l'aide de l'exemple de l'archiviste paléographe Hippolyte Cocheris, que l'on a peut-être trop vite rangé dans la catégorie des spécialistes oubliables.

Avec ce nom et cet auteur, nous sommes dans le dernier tiers du XIX^e^ siècle. D'un XIX^e^ siècle qui a vu progressivement se constituer une représentation de la langue française, et se définir des modes d'analyse grammaticale et lexicale de celle-ci. François Jules Marie Hippolyte Cocheris est né à Paris le 1er décembre 1829, fils d'un commis-libraire qui, en août 1804, a succédé en partie à la librairie de Charles Pougens, et il est mort le 14 avril

1882, à Sainte-Geneviève des Bois, petite ville de l'Essonne, dont il était maire depuis 1865. Archiviste paléographe à la sortie de l'école des Chartes, Cocheris fut successivement attaché aux Archives de l'Empire, puis Conservateur de la bibliothèque Mazarine et Conseiller général de Seine et Oise. De formation historienne, Cocheris s'est d'abord intéressé la langue française, sous le coup – si l'on peut dire – de l'historicisation progressive de celle-ci au XIX[e] siècle. Le mouvement d'ensemble qui caractérise ce siècle se ressent en effet de la prédominance du modèle historique. L'histoire de France s'écrit et se lit dans des documents qu'il appartient aux chartistes paléographes de repérer et d'élucider. Francisque Michel, autre grande figure de cette époque a parcouru la Grande-Bretagne à la recherche des chroniques et chansons portant la trace de cette émergence progressive d'un sentiment national. Membre de la *Société de l'École des Chartes* depuis 1854, puis la même année, de la *Société des Antiquaires de Picardie*, jusqu'en 1881, et enfin du *Comité des travaux historiques et scientifiques* depuis 1865, Hippolyte Cocheris est à même de suivre en temps réel le développement et les avancées de la science historique lorsque celle-ci s'applique à l'objet langue française. Cocheris revendique ainsi d'être membre de la toute nouvelle *Société de Linguistique de Paris* (1866) à une époque où cette *Société* traverse une série de crises occasionnées par le départ des spécialistes de mythologie comparée en 1872 et l'éviction des orientalistes, déchirés par les discussions entre Halévy et Oppert en 1873. Au moment de se stabiliser dans ses effectifs et son fonctionnement, la *S.L.P.* est menacée par le retrait, en 1874, de la subvention du Ministère qui demande l'adoption de nouveaux statuts. Ceux-ci, votés en 1876, permettent le rétablissement des subsides gouvernementaux. On peut penser que les autres positions institutionnelles de Cocheris, à cette époque, ont pu aider à ce rétablissement.

L'ordre des publications de Cocheris témoigne de cet intérêt non démenti pour la langue française réinsérée dans une perspective plus générale. Les travaux philologiques ou linguistiques y occupent une position terminale, et forment comme un massif ultime après des travaux de stricte archivistique et des ouvrages d'inspiration historiographique beaucoup plus large. Je passe ici sous silence un certain nombre d'autres publications grammaticales ou philologiques de Cocheris à destination du public de l'enseignement secondaire, qui n'ont pas ici un intérêt direct.

- *Notices et extraits des documents manuscrits conservés dans les dépôts publics de Paris et relatifs à l'histoire de la Picardie*, 1854-1858.
- *Philobiblion*, 1856.

- *Entrées de Marie d'Angleterre, femme de Louis XII à Abbeville et à Paris*, 1859.
- *Les célébrités laonnaises au Moyen Âge : discours prononcé le 2 septembre 1858, à la séance du congrès archéologique tenu à Laon par la Société des antiquaires de Picardie*, 1859.
- *Le blason des couleurs en armes, livrées et devises*, 1860.
- *Table méthodique et analytique des articles du "Journal des savants" depuis sa réorganisation en 1816 jusqu'à 1858 inclusivement : précédée d'une notice historique sur ce journal depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, 1860.
- *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, [Saint-Omer, Epinal, Saint-Michel, Saint-Dié, Schlestadt], 1861.
- *La Vieille ou les dernières amours d'Ovide. Poème français du XIVe s / trad. du latin... par Jean Lefevre publ. pour la première fois et précédé de recherches sur l'auteur de* Vetula *par Hippolyte Cocheris,* 1861.
- *Lebeuf, sa vie et ses œuvres*, 1863.
- *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris / par l'abbé Lebeuf ....*, 1863-1870.
- *Patrons de broderies, dentelles, et guipures du XVIe Siécle*, 1872.
- *Recueil de documents graphiques pour servir à l'histoire des arts industriels. Patrons de broderie et de lingerie du XVIe siècle, reproduits par le procédé Lefman et Lourdel et publiés d'après les éditions conservées à la Bibliothèque Mazarine*, 1872.
- *Histoire de la grammaire: origine et permutation des lettres, formation des mots, préfixes, radicaux et suffixes*, 1873.
- *Dictionnaire des anciens noms des communes du département de Seine-et-Oise, précédé d'une notice sur l'origine des noms de lieux de l'arrondissement de Corbeil*, 1874.
- *Le Premier livre des* Fables *de la Fontaine : (Textes de 1668) : accompagné d'une version latine interlinéaire calquée sur le texte français établissant la généalogie des mots français et les différentes phases de leur transformation. Précédé de la théorie des lois qui régissent le formation de la langue française*, 1874-1875.
- *Origine et formation des noms de lieu*, 1875.
- *Origine et formation de la langue française*, 1881.

L'époque, il est vrai, se caractérise par une intense activité de travaux philologiques, linguistiques et grammaticaux, tous plus ou moins sous-tendus par un dessein historique. Je voudrais ici analyser brièvement la structure et le contenu des ouvrages que Cocheris fit respectivement publier en 1873, *Histoire de la grammaire: origine et permutation des lettres, formation des mots, préfixes, radicaux et suffixes*, à la Bibliothèque de l'Écho de la Sorbonne, et en 1881, *Origine et formation de la langue française*, chez le même éditeur et dans la même collection, afin de mieux comprendre comment ces travaux s'inscrivent dans une dynamique d'époque, et d'élucider par là les fondements d'une semblable démarche à l'heure où la langue française devient un objet d'enseignement commun à tous les cycles de l'apprentissage.

Le premier volume en date de Cocheris se présente comme une *Histoire de la Grammaire* et relève – comme l'explicite l'auteur lui-même – d'un *Cours de Langue Française*. J'ai pu montrer ailleurs la différence qui, à l'heure de la défaite devant la Prusse, de l'après Commune de Paris, et des débuts hésitants de la troisième République, existait, entre les objets « langue française » et « français ». La distincte dénomination de ceux-ci conduit à une opposition phénoménologique non dénuée d'intérêt aujourd'hui encore, puisqu'elle permet d'observer d'un côté la *langue française*, comme système sémiologique de contraintes formelles et normatives, et le *français*, système idéologico-linguistique de contraintes esthétiques et passionnelles.

C'est dans ce contexte intellectuel et politique qu'il faut lire en 1872, les *Quelques mots sur l'instruction publique en France* de Michel Bréal, qu'il faut lire ensuite les déclarations de Paul Meyer, de Gaston Paris, le débat de ces derniers avec les félibres provençalistes, les histoires de la littérature et de la langue, qui – d'Albin de Chevallet, Pélissier ou Géruzez, y compris Clédat, en passant par Godefroy, et Petit de Julleville – ont mené jusqu'à Ferdinand Brunot. C'est dans ce même contexte que s'inscrit pleinement H. Cocheris. Il est à la fois très surprenant et très intéressant que Cocheris explique si clairement pourquoi cette matière de langage est si gravement porteuse de dangers potentiels et de dérives condamnables par ce qui est déjà une sorte de « politiquement – ou « scientifiquement » – correct ». Une meilleure *épistémè* ne devrait pas choquer la *doxa* contemporaine. Dans l'adresse de sa dédicace à Marie Boutteville, Cocheris écrit :

> Hélas! Mademoiselle, il en est de la grammaire comme de toutes les constitutions, elles sont évidemment perfectibles, mais dès que l'on veut y toucher, les routiniers crient au sacrilège, les amende-

> ments se retirent, et le dieu Terme inscrit sur sa gaîne de marbre une victoire de plus.
> Pour vous dire quelque chose de neuf, il faudrait émettre des opinions, que l'on pourrait peut-être qualifier de subversives, et se laisser aller à des aspirations personnelles qui, fussent-elles excellentes, – et il est permis d'en douter, – n'en seraient pas moins fort mal placées ici.
> Je ne peux être et je ne dois être que le porte-voix des grammairiens célèbres, passés et présents. Je ne serai donc pas l'architecte qui construit, mais le *cicerone* qui explique les beautés et les imperfections de l'édifice. Seulement, je me permettrai, de temps en temps, malgré mon profond respect pour l'ordre de choses établi, de signaler à votre attention les anomalies, les lacunes et les contradictions que renferme notre code grammatical, de façon à ce que vous sachiez clairement *ce qui a été, ce qui est,* et *ce qui pourrait être.* (p. 2)

Dès cet écrit, Cocheris se montre conscient de la difficulté que constitue l'étude de la langue. Élargissant ce propos, quelque vingt-cinq ans plus tard, Ferdinand de Saussure notera qu'il est presque impossible d'aligner sur le langage quelque suite de mots que ce soit qui aient un vrai sens. Laissons donc à Cocheris, dans ce premier ouvrage, le soin de démêler entre les quatre sortes de grammaires que les progrès de la philologie ont permis de faire émerger comme disciplines distinctes à la fin du XVIII[e] et tout au long du XIX[e] siècle :

> 1° la *grammaire générale*, qui s'occupe des principes communs à toutes les langues. Cocheris en retient qu'elle est « la science des signes appliqués à l'expression de la pensée »; il s'agit là d'idées spéculatives.

> 2° la *grammaire comparée*, qui « traite de la comparaison des formes grammaticales des langues, qu'on suppose être congénères, en suivant les lois qui régissent les permutations phonétiques des lettres ». Cocheris se définit là comme l'héritier de tout un courant de pensée largement tributaire des exercices analogiques pratiqués par les grammairiens de la fin du XVIII[e] siècle et les disciples français de Humboldt et de frères Grimm. Mais comme notre auteur n'est guère homme – on l'a vu ci-dessus – à prendre des risques, il parle encore de lettres pour désigner les sons et se tient à l'écart des recherches

> contemporaines qui, en 1873, vont inciter Dufriche-Desgenettes (1804-1878) à forger le terme de « phonème »...
>
> 3° la *grammaire historique*, que Cocheris considère comme un « diminutif de la grammaire comparée, en ce sens qu'elle établit les rapports qui existent entre une langue mère et une langue dérivée, et qu'elle étudie les phénomènes qui se produisent dans la formation d'une langue, depuis sa naissance jusqu'à son entier développement ».
>
> 4° la *grammaire proprement dite*, sous-entendu : d'une langue, que l'auteur définit comme « l'ensemble des règles que l'on doit suivre pour s'exprimer d'une manière conforme à l'usage établi. Elle décrit tous les rouages du mécanisme qui traduit la pensée par des signes, mais elle ne nous dit pas si ces rouages ont toujours existé, s'il y en a de meilleurs ou d'inutiles. Elle constate, voilà tout ». Et, comme le note Cocheris, de façon à peu près semblable à ce que Michel Bréal écrit à la même date dans ses *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, « Une étude de ce genre ne peut être que sèche et dépourvue d'attraits, et c'est probablement grâce à l'ennui invincible qu'elle procure, que les enfants ont tant de peine à connaître leur langue et à s'en servir correctement ».

Mais, dans la poursuite de son analyse, l'auteur se montre polémiste social contemporain et l'on comprend mieux pourquoi, un instant auparavant, il cherchait à s'excuser lui-même de l'énoncé d'idées très certainement perçues alors comme provocatrices. Ainsi passe-t-il de l'étude de la grammaire proprement dite au statut de la femme du XIX[e] siècle par le détour du droit :

> Lisez le code dans toute sa sécheresse et son aridité, vous ne parcourrez pas trois pages sans rejeter le livre avec ennui. Si, au contraire, vous prenez un article quelconque, celui, par exemple qui constate l'obéissance de la femme à son mari, et si, remontant aux lois romaines et barbares, vous trouvez la cause de cette loi... *draconienne*, vous comprendrez non-seulement pourquoi la réciprocité n'existe pas, mais vous serez étonnée de la liberté relative dont vous jouissez, en la comparant à celle que vos aïeules possédaient, sans se plaindre, dit-on.

Ceci étant posé, à l'adresse d'une dédicataire dont on peut penser en l'absence de détails plus précis qu'elle devait être encore adolescente,

Cocheris expose le dessein de son propos : « sans faire une grammaire historique proprement dite, joindre aux préceptes officiels l'indication des causes qui les ont produits » (p. 5). Il s'agit donc de déplier l'histoire, d'expliquer des faits dans un système de causalités où l'amont rend (presque) toujours compte de l'aval. Et l'on se trouve alors dans le cadre d'une épistémologie rationaliste classique. Sauf que notre auteur, en perturbateur insidieux, cherche à désarticuler ce cadre en faisant peser sur son côté prescriptif une réflexion de bon sens qui minore gravement l'aspect législatif et juridique de la grammaire proprement dite :

> On ne peut créer une théorie qu'après avoir étudié les faits qui permettent de l'établir. Une langue dans son enfance n'a donc pas de grammaire proprement dite. Le peuple qui la parle se soumet instinctivement à ce qui deviendra peut-être une loi, mais à ce qui n'est dans le moment que d'un usage passager. Une loi n'est donc que l'écho persistant d'une habitude invétérée, lorsqu'elle n'est pas la reconnaissance officielle d'un droit acquis ou d'un besoin inné (p.6)

D'où une remarque qui ne peut manquer de frapper par son côté iconoclaste : puisque les langues s'inscrivent dans un processus généalogique, elles exposent naturellement deux sortes de règles grammaticales, celles qui découlent des langues mères auxquelles appartiennent les langues nouvelles, et, lorsque s'est formée la langue d'un pays, celles qui proviennent des exemples fournis par les bons écrivains. Si on rapproche cette idée de ce que Girault-Duvivier énonçait en 1811 dans la Préface de sa *Grammaire des Grammaires* :

> Bien convaincu que la *Religion* et la *Morale* sont les bases les plus essentielles de l'éducation; que les règles les plus abstraites sont mieux entendues lorsqu'elles sont développées par des exemples; et qu'à leur tour les exemples se gravent mieux dans la mémoire, lorsqu'ils présentent une pensée saillante, un trait d'esprit ou de sentiment, un axiome de morale, ou une sentence de religion, je me suis attaché à choisir de préférence ceux qui offrent cet avantage. J'ai en outre multiplié ces exemples autant que je l'ai pu, et je les ai puisés dans les auteurs les plus purs, les plus corrects; de sorte que, si dans certains cas, nos maîtres en grammaire sont partagés d'opinion, si certaines difficultés se trouvent résolues par quelques-uns d'eux d'une façon différente, et qu'on soit embar-

> rassé sur le choix que l'on doit faire, sur l'avis que l'on doit suivre, on éprouvera du moins une satisfaction, c'est qu'on aura pour se déterminer l'autorité d'un grand nom; car, comme l'a dit un auteur, *Il n'y a de Grammairiens par excellence que les grands écrivains.* (pp. vi-vii)

On note immédiatement l'avancée de la réflexion puisqu'avec Cocheris la dimension morale se trouve mise entre parenthèses au profit de la seule considération historique à laquelle l'auteur fait appel par l'intermédiaire d'une référence au temps géologique :

> Les grammairiens sont donc, comme on dirait en géologie, de formation récente. Ils sont nés à leur heure, au moment où la langue, fort embarrassée de sa richesse, avait besoin de se mieux connaître et de se laisser conduire. (p. 6)

À partir de là, c'est à une sorte d'histoire abrégée de la grammaire que nous invite Cocheris. Avec un élément d'argumentation très intéressant qui consiste dans l'observation – reprise de Friedrich Max Müller – selon laquelle la grammaire doit son origine à un besoin naturel et pratique :

> Le premier grammairien pratique fut le premier qui enseigna une langue étrangère, et, si nous voulons connaître les commencements de la science du langage, il faut tâcher de déterminer à quelle époque de l'histoire du monde, et dans quelles circonstances, les hommes songèrent pour la première fois à apprendre une langue autre que la leur. C'est à cette époque-là, et non auparavant, que nous rencontrerons la première grammaire. (p. 9)

Sur cette base s'explique le fait que les premières grammaires françaises aient été rédigées par des auteurs anglais (Colyngburne, Walter de Biblesworth, Palsgrave). Cocheris n'ignore ni ne sous-estime l'existence de grammaires avant la fin du XIII^{e} siècle, mais il fait remarquer que l'on ne dispose pas, à son époque, de documents relatifs à ces objets. Au reste, pris dans le mouvement de son époque qui tient pour acquise l'existence immémoriale du français régulateur d'habitus culturels, sociaux et politiques, Cocheris n'a pas les moyens de poser le problème de l'exactitude de l'équivalence entre *linguæ gallicæ* et *langue française*. Est donc considérée comme obvie cette superposition qui occulte paradoxalement tout ce que la dialectologie – alors en cours de constitution dans le domaine

français – met au jour en termes de différences linguistiques, de variété et de débat politique. Alors que le centralisme royal, s'efforçait jadis de ramener les différents dialectes répartis sur son territoire au parler de Paris et d'Île de France au motif d'une organisation administrative à édifier, la troisième République balbutiante a besoin du poids de la science – et du terme technique de *dialectologie* – pour neutraliser un débat de faits et d'idées aux conséquences centrifuges[2]. Les revues créées à cette époque en portent toutes la trace : *Revue des Langues Romanes* (1870), *Revue de Philologie et d'Ethnologie* (1874), *Revue des patois de France* (1878), anciennement *Revue historique de l'ancienne langue française* (1878), *Revue des Patois* (Lucien Clédat, 1887), *Revue de Philologie française et de littérature* (1887), *Revue des patois gallo-romans* (1887), *Revue de Philologie française et provençale* (1889), *Bulletin de la Société des parlers de France* (1893)... Toutes font état dans leurs pages de l'impact politique et idéologique d'une réflexion sur les dialectes et les patois au regard de l'identité de la langue française.

Après quatre paragraphes rapides consacrés au traité en latin de Colyngburne et au texte plus plaisant en vers de huit syllabes de Biblesworth, Cocheris en vient à confronter rapidement *L'esclaircissement de la langue françoyse* de Palsgrave, le *Champ fleury* de Geoffroy Tory, et l'*Introductorie for to lerne, to rede, to pronounce, and to speke french trewly* de Gilles du Guez. Dans la perspective d'une étude des débuts de la grammaire française, il n'y aurait rien là d'extraordinaire. On trouve aujourd'hui, dans le *Corpus représentatif des grammaires françaises* de Bernard Colombat et dans le *Corpus de Textes Linguistiques Fondamentaux* (CTLF), qui lui est attaché, des analyses circonstanciées des travaux de ces auteurs et de leurs œuvres. Mais ce qui frappe dans la démarche de Cocheris, c'est sa volonté de montrer que ces trois auteurs – en dépit des buts singuliers poursuivis par chacun d'eux – n'ont eu de cesse de s'intéresser à la question de la prononciation et de sa graphie, ce qui est une manière d'envisager le problème de l'orthographie signant et signalant l'existence d'une langue achevée puisque susceptible d'être fixée. On ne s'étonnera pas, dans la suite, de trouver le long du fil de l'histoire les noms de Sylvius

[2] J.-Ph. Saint-Gerand, "Des Cacologies à la Dialectologie en France, au XIX^{e} siècle", in *Actes de la quatrième conférence internationale ICHoLS*, Trèves, 1987, Benjamins, 1990, vol. II, p. 245-254. Et, "La place des études de dialectologie dans le déroulement du Prix Volney de l'Institut de France, entre 1822 et 1878", in *The Volney Prize, études sur son histoire, ses transformations, son impact en relation avec le développement de l'étude des langues et du langage aux XIX^{e} et XX^{e} siècles,* p. p. Pr. Joan Leopold, University of California, Los Angeles, Kluwers, Amsterdam, 1999.

(Jacques Dubois), Meigret, Ramus, Pelletier, Baïf, puis ceux de Lhomond, le curieux Marle, Noël et Chapsal, Girault-Duvivier, Poitevin et Bernard Jullien, qui, tous, ont cherché à résoudre la difficile équation des sons et des lettres graphiées.

Par là Cocheris se donne la liberté de restreindre l'extension de la grammaire. Parti de la définition selon laquelle, la grammaire est – traditionnellement – l'art de parler et d'écrire correctement, il infléchit la perspective dans le sens banal à l'époque de la juridicité[3] grammaticale, et les références qui parsèment son ouvrage au code civil de Napoléon ne sont pas là pour démentir cette assertion : « La grammaire est le code du langage. Elle renferme les lois qui régissent une langue » (p. 50).

Mais Cocheris fait remarquer qu'il serait dangereux de s'imaginer que la connaissance de ces règles confère à ceux qui veulent parler ou écrire le don d'écrire ou de parler avec art. La seule prétention que puisse revendiquer la grammaire est celle d'offrir à ceux qui l'étudient une méthode analytique permettant de mieux connaître les mécanismes de la pensée et de réguler ceux de son expression :

> Au premier coup d'œil, ces théories [grammaticales] plus ou moins obscures, ces définitions plus ou moins claires, étudiées dans le but ultime d'apprendre à parler et à écrire correctement, ne présentent à l'imagination rien de bien intéressant. Si, au contraire, vous cherchez dans cette étude à découvrir les moyens que les langues emploient pour analyser la pensée, et qu'elles développent pour faire naître en nous des idées que nous n'aurions jamais eues sans leur secours, alors la perspective change de face, l'horizon s'agrandit. L'alphabet, par exemple, n'est plus simplement une liste de vingt-quatre lettres, mais le tableau des signes qui révèlent à la fois notre pensée et les sons que nous émettons pour la transmettre. Il suffit donc de considérer que l'art de décomposer nos pensées par le moyen d'une suite de signes qui en représentent successivement les parties, est une analyse qui, comme toutes les méthodes analytiques, conduit l'esprit de découverte en découverte, ou de pensée en pensée. (p. 52-53)

[3] Pour reprendre l'expression de Françoise Henry-Lorcerie" dans son article : « Rationalité juridique et grammaire classique », in *Droit et Société*, n° 10, 1988.

Et comme en tout exercice cartésien d'analyse, la difficulté est d'autant mieux surmontée qu'elle est décomposée en ses éléments premiers. Cocheris fonde donc son travail sur l'étude de l'alphabet :

> Puisque plus nous possédons de mots, plus nous avons d'idées, et que sans l'usage des signes nous ne pourrions composer des mots, nous allons commencer par l'étude des caractères représentatifs des éléments de la parole, c'est-à-dire les lettres. (p. 53)

S'ensuit une présentation assez complète des modalités de fonctionnement de l'appareil phonateur, que Cocheris calque sur les recherches contemporaines de physiologie articulatoire : « Le larynx constitue l'organe phonateur par excellence. C'est un tube cartilagineux situé à la partie antérieure et supérieure du cou, etc. »

Après avoir effectué cette mise en place, Cocheris envisage le mécanisme des organes vocaux en proposant des observations comparatives à partir de différents groupes de langues : « Certains peuples parlent la bouche ouverte : ils n'ont donc ni *p*, ni *b*, ni *m*, ni *f*, ni *v*, ni *w*. Les *Mohawks*, les *Senekas*, les *Onondagos*, les *Onéidas* [...] tous ces héros des romans de Fenimore Cooper n'articulent jamais avec les lèvres » (p. 67). Il est fascinant de voir dans ces pages un vulgarisateur tel que Cocheris marier les positions de Dangeau au XVIIe siècle, Volney au XVIIIe siècle et Hovelacque, son contemporain. N'oublions pas, toutefois, que cet ouvrage voit le jour à un moment où le syncrétisme d'idées issues de divers horizons est censé proposer un progrès de la pensée par rapport à l'éclectisme pur et simple que Victor Cousin avait mis au goût du jour entre 1820 et 1830. Jusqu'à la fin de ce premier ouvrage le lecteur découvre désormais une sorte de phonétique lexicale qui permet de mettre au premier plan l'intérêt d'une étymologie fondée sur le matériau phonique : Mallarmé cherche lui aussi à « donner un sens plus pur aux mots de la tribu » en recourant – dans ses *Mots anglais*, ou dans ses textes critiques ou programmatiques – à des décompositions phonético-étymologiques. Godefroy, dans son dictionnaire étymologique contemporain, emprunte semblable perspective. Le XXIX^{e} et dernier chapitre de son livre traite des suffixes et l'on perçoit là assez bien ce que Hatzfezld et Darmesteter font aussi de leur côté pour leur *Dictionnaire général*, alors en cours d'élaboration. Phonétique et morphologie lexicale tiennent ici la sémantique naissante sur les fonds baptismaux de la linguistique historique enfin reconnue comme discipline pleinement scientifique.

Le second des deux ouvrages de Cocheris, postérieur de six ans, déplace la perspective et se présente sous la forme d'*Entretiens sur la langue française*; l'intitulé suffit à rappeler dans quelle perspective se situe l'entre-

prise, car, de Bouhours à Abel Hermant (*Entretiens de Xavier sur la langue française*, 1923), la dénomination en a été largement utilisée. Dialogue, échange, maïeutique, le terme d'*entretiens* suggère une manière élégante et somme toute classique d'aborder des questions importantes. Tout dernièrement Pierre Encrevé et Michel Braudeau ont plutôt choisi celui de *Conversations sur la langue français* (Paris, Gallimard, NRF, 2007) pour faire un point sur l'état présent de notre langue et des études qu'elle a suscitées.

Dans l'esprit de Cocheris, il s'agit d'ailleurs de deux entretiens successif, assez arbitrairement articulés; le premier traite en 156 pages *de l'origine et de la formation de la langue française* tandis que le second aborde en 258 pages la question toponymique : *de l'origine et de la formation des noms de lieux*. Dans les deux cas, l'auteur s'attache simultanément à l'histoire (*origine*), d'une part, et, d'autre part, à l'ontogénèse (*formation*) de la langue. On retrouve là des perspectives fréquemment empruntées à l'époque par tous ceux qui s'intéressent à la vie du langage et des langues. Comme une sorte de croisement par anticipation des mécanismes diachroniques et structurels faisant du langage un objet plausible d'étude, sous couvert – évidemment! – d'une définition plutôt intuitive de la langue et singulièrement de la langue française.

De la première partie de ce volume, on retiendra une présentation très argumentée de la double perspective historique interne et externe. Il ne s'agit pas là, à proprement parler, de la méthode que Ferdinand Brunot mettra en œuvre après les travaux préparatoires de Petit de Julleville. Cocheris place en effet au centre de son développement le processus de formation de la langue française :

> J'ai examiné dans les précédents chapitres la part que le celtique, le grec, le latin et le tudesque avaient prise à la formation de l'idiome national. Ce sont là, à dire vrai, les seules langues auxquelles nous avons empruntés les éléments de notre lexicographie. (p. 44)

Et pour cela, il a été obligé de rappeler l'histoire de la langue latine, l'influence gauloise, l'influence grecque, l'influence germanique, l'influence orientale comme autant de formes d'inflexion interne d'un parler natif régional, de plus en plus éloigné de la langue littéraire classique. Il en est résulté un ensemble de processus, que Cocheris détaille avec précision, qui ont donné naissance à la langue dite française :

> La réduction de la déclinaison latine;

> La suppression du neutre;
> La création de l'article;
> L'introduction de temps composés pour le passé;
> La formation, d'un nouveau mode : le conditionnel;
> Le passif exprimé non plus par des désinences, mais par une combinaison du verbe *être* avec le thème;
> L'organisation des auxiliaires pour le service de la conjugaison;
> La conception d'un nouveau type de l'adverbe à l'aide du suffixe *ment.* (p. 50)

On voit bien ici se mettre peu à peu en place la perspective que Brunot formalisera quelques années plus tard. En procède un rapide survol historique de toutes les périodes de l'histoire de la langue, depuis les serments de Strasbourg jusqu'à « La langue du dix-huitième et du dix-neuvième siècle [qui] est une langue réglementée, et qui puise ses règles dans les plus grands chefs d'œuvre de l'esprit humain » (p. 78). Sans commentaire.

Tandis qu'à partir de ce chapitre central se développe une seconde perspective, tenant désormais à l'extension de cette nouvelle langue. Perspective externe si l'on veut, puisque ce sont alors les contraintes de géographie, de politique et d'extension qui modèlent le récit du développement de cette langue :

> J'ai exposé dans les précédents chapitres toutes les péripéties par lesquelles notre langage a passé pour se constituer tel que nous le parlons aujourd'hui.
> Je vais m'occuper maintenant de ce que l'on me permettra d'appeler les hors-d'œuvre du langage. Car on doit considérer comme tels, les études complémentaires qui concernent les dialectes et patois, l'influence de la langue française à l'étranger, les noms de lieux et les causes qui les ont produits, les noms de personnes et leur origine. (p. 79)

Le plan est ici donné; on ne s'étonnera donc pas qu'il soit suivi avec une infibulation très habile de la seconde partie du volume et la prévision d'un développement qui ne sera malheureusement pas tenu, puisque si l'étude de toponymie se voit clairement articulée avec la présentation de l'étude des dialectes et patois, celle des noms de personnes reste incomplète et inédite. Dans ces pages, Cocheris n'œuvre certes pas en chercheur original et novateur : la toponymie a déjà été explorée par Jules Quicherat qui a publié

en 1868 *De la formation française des anciens noms de lieu.* Tandis que l'onomastique a vu, la même année, Ph.-L. Bourdonné, publier son *Origine des noms propres...* Et qu'en 1872, ouvrage ayant remporté le *prix Volney* de l'Institut, Francisque Michel avait déjà exploré l'influence de la vieille langue française sur le langage écossais : *A Critical Inquiry into the Scottish Language...*

Au chapitre X, notre auteur a d'ailleurs l'habileté de préparer ce développement sur les rapports de l'anglais et du français par un développement de transition qui convoque sans le citer le célèbre discours de Rivarol (1784) sur *l'Universalité de la langue française,* et qui substitue aux arguments métaphysiques et pré-scientifiques de celui-ci des arguments de nature paléographique, philologique, politique et économique. Car, si Cocheris n'est pas un savant au sens où l'on parle de la recherche pure, il est vulgarisateur à sa manière – le titre de l'ouvrage le revendique – et, en lui-même, il pratique élégamment une sorte de recherche appliquée à la connaissance et à l'enseignement d'une nouvelle discipline scolaire : la langue française, désormais appelée à marcher de pair avec sa grande sœur aînée, le français, à laquelle elle doit respect et soumission dans les programmes de l'enseignement primaire et secondaire, ainsi que l'a montré André Chervel.

Le dernier chapitre, dévolu à *La langue française en Angleterre*, est ainsi l'occasion pour Cocheris de dévoiler son arrière-plan idéologique. Et c'est là qu'il convient d'être prudent sur l'interprétation des termes de son discours. Qu'il convient de replacer scrupuleusement ses écrits dans leur contexte historique étroit : celui de la France vaincue par la Prusse, certes, mais celui aussi d'une France qui prend la mesure de ce qu'implique la science, ou plutôt une science du langage, dont le modèle est donné depuis le début XIX^{e} siècle outre-Rhin. La *Société de Linguistique de Paris*, évoquée plus haut, ambitionne clairement à cette époque de rivaliser avec les savants allemands et – de même qu'en musique des compositeurs tels que C. V. Alkan et F. Hiller déplorèrent l'affrontement guerrier de deux peuples qui blessa leur amitié de cœur et d'esprit – Michel Bréal n'a guère cessé de connaître la douleur de voir ses maîtres en linguistique devenir les vainqueurs de son peuple et amputer la France de son Alsace natale tout comme F. Brunot, le Vosgien, souffrira de voir sa Lorraine natale devenir Allemande. Aussi, lorsque Cocheris écrit :

> Lorsque deux langues sont en présence, et que l'une cherche à primer l'autre, si l'on n'observe que les altérations subies par la première aux dépens de la seconde, on fait sans doute des

> remarques curieuses et intéressantes pour la philologie, mais la question n'est pas étudiée comme elle mérite de l'être.
> La lutte qui a existé pendant trois siècles entre l'anglais et le français, n'est pas un combat de mots, mais un duel entre deux races : la race germanique d'un côté, la race néo-latine de l'autre.
> Je crois certainement à l'avenir du germanisme, je suis persuadé que les néo-latins ne joueront plus longtemps dans ce monde le grand rôle qu'ils ont noblement accompli; mais à l'époque dont je parle, c'est-à-dire au douzième siècle, l'influence néo-latine était incontestable. (p. 126)

Il convient de revenir d'une part à une définition contemporaine de la notion de *race,* et d'autre part à un débat dont l'anthropologie contemporaine a bien connu les enjeux. Dans son acception banale, à l'époque, *race* désigne une *variété de l'espèce humaine qui se perpétue*, comme le dit le *GDU du XIX*[e] *siècle* de Pierre Larousse, *par la génération*. Mais, chez les anthropologues contemporains, cette notion oppose en réalité les monogénétistes, tenants de l'autorité de la Bible et du lieu originel de la langue adamique, le plateau asiatique, au polygénétistes qui soutiennent l'idée de la multiplicité des espèces et affirment l'existence de races autotochtones. Passons sur tous les aspects de ce débat qu'illustre bien l'opposition de Quatrefages à Geoffroy Saint-Hilaire, mais n'oublions pas que ces exercices taxonomiques ont aussi tenté un linguiste tel que Friedrich Max Müller qui, dans son *Introduction à la science des religions* (1873) a proposé une classification des langues fondée sur les principes de la philologie comparée, bien que la linguistique, en ce débat, soit loin de posséder toutes les clés de son règlement. Posons, en conséquence, que Cocheris use du mot de *race* dans une acception strictement philologique, et se préserve des débordements eugénistes que ce terme suscitera en d'autres périodes de l'histoire. Mais, les observations qu'il déduit de sa position ne le protègent pas d'excès commentatifs répétés. Ainsi lorsqu'il note (p. 131 et 132) que les saxons d'abord vaincus avaient appris à substituer aux termes choisis de leur langue originelle un terme français, ainsi *Mountains* pour *Hills* ou *Valleys* pour *Dales*, puis, vainqueurs, avaient créé une double dénomination pour désigner les animaux selon qu'ils étaient vivants, dans la langue originelle, ou morts et destinés à être consommés, en français; ainsi de *Ox*, bœuf vivant, et *beef*, bœuf cuit; *swine*, porc vivant et *pork*, porc tué, ou *deer*, gibier, et venaison, *venison*.... A partir de ces remarques, Cocheris est à même de rappeler l'existence de 8489 mots français parmi les 43566 mots de la langue anglaise, dont il extrait certains pour les commenter : *to give a buffet, robber, knife*, etc.

Il remarque ensuite les mots normands conservés en Angleterre et repris par nous comme anglais : *budget, tunnel...* Puis les mots normands conservés en Angleterre et complétés par des mots saxons : *handkerchief, candlestick...* Et enfin les mots français par une finale anglaise qui donne aux mots un caractère ethnique : *dukedom* (duché), *falsehood* (fausseté), *apprenticeship* (apprentissage), etc. Henriette Walter, aujourd'hui, et quelques autres, ont encore mieux répondu à l'invite de vulgarisation que suscite une telle observation des rapports étroits de l'anglais et du français. Dans l'esprit de Cocheris, toutefois, et, à son époque, il s'agit avant tout de montrer que – selon son propre terme – le *style mosaïque* qui fait insérer des mots français dans des écrits en anglais ou en d'autres langues étrangères serait mal toléré par notre esprit national, que dominent d'une part un chauvinisme natif et une presque complète ignorance des langues étrangères (p. 142). La table des matières qui clôt cette première partie s'avère être d'ailleurs un simple index alphabétique des termes et notions utilisés dans l'ouvrage, faisant écho à la seule table des chapitres publiée en liminaire, et lui conférant un peu de chair.

Dans la seconde partie du volume, dévolue à la toponymie, Cocheris revendique une spécificité de son travail mais rend naturellement hommage à des recherches antérieures bien connues... au moins de lui-même :

> Le travail d'ensemble auquel je me suis livré aurait été impossible à faire si les éléments constitutifs de ces recherches ne se trouvaient un peu partout, et si, en outre, quelques savants distingués n'avaient eu l'heureuse idée de pousser leurs investigations de ce côté, et de traiter, d'une manière spéciale, certaines questions qui se rattachent, soit à l'étymologie, soit à la formation des noms de lieu. Sans le traité de mon savant ami M. J. Quicherat, intitulé : De la formation française des anciens noms de lieux, et sans le volume si curieux et si spirituellement fait de M. A. Houzé, paru sous le titre, un peu trop ambitieux peut-être, d'*Études sur la formation des noms de lieu en France*, mes remarques philologiques auraient été beaucoup moins complètes. (p. 4)

Introduisant alors ce qu'il nomme sa « vue d'ensemble », Cocheris renoue le fil du discours qu'il tenait précédemment sur l'histoire de la formation de la langue française : « c'est peut-être dans la nomenclature géographique qu'il existe le plus de traces des langues, aujourd'hui perdues pour nous, qui ont concouru à la formation de l'idiome national » (p. 4). Et, mettant à profit les

travaux de ses prédécesseurs, Cocheris formule alors l'hypothèse que – le sens commun ayant présidé à la formation des mots de la langue vulgaire – « les noms de rivière devaient se rapporter à l'*eau* qui les forme, à la rapidité ou à la lenteur des courants, etc., que les noms des montagne devaient signifier *élévation*, que les noms de vallées étaient synonymes de *cavité*, etc., etc. » (p. 5).

En bon chercheur, Cocheris pense évidemment à vérifier la validité de son hypothèse et soumet ses analyses à deux moyens de contrôle :

> Le premier, en cherchant dans les pays de race aryenne, si une racine sanscrite avait servi à la formation des noms de lieu.
> Le second, en examinant ce qui reste des langues parlées par les peuples qui ont habité la Gaule, et en y prenant les mots qui pouvaient avoir été employés pour former des noms géographiques.
> En effet, si je retrouvais d'une part la preuve évidente d'une influence aryenne dans la terminologie géographique des peuples indo-germaniques;
> De l'autre, si je pouvais éclaircir l'origine de certains mots à l'aide des vocabulaires celtiques, latins et germaniques, j'arrivais à établir d'une manière incontestable les principales causes qui ont produit nos noms de lieu. (p. 6)

Satisfait de son résultat, ou plutôt de la méthode qu'il préconise, Cocheris peut alors présenter les causes diverses qui ont donné naissance à des toponymes, regroupées sous quatre chefs principaux d'influences :

(a) Les influences naturelles (« les plus nombreuses et les plus anciennes ») ;

(b) Les influences politiques (« nées de l'état de sociabilité sous l'empire duquel vivent les hommes civilisés ») ;

(c) Les influences religieuses (« d'autant plus grandes que le peuple qui les subit est primitif ») ;

(d) Les influences onomastiques (dues au « rôle que jouent les noms de personne dans la composition des noms de lieu »).

Il n'entre pas dans mon projet actuel d'analyser plus avant le bien fondé et la validité des résultats obtenus par Cocheris. M'importe seule l'observation que celui-ci a bien conçu un dispositif explicatif d'ensemble et proposé un modèle falsifiable en tant que tel, au gré des avancées de la science étymologique et de la philologie comparée. M'importe également le fait que ce dispositif repose sur la conception d'une supériorité des langues aryennes, qui seraient en tant que telles détentrices des clés du sens de la plupart des signes servant à décrypter la représentation de la nature. Il y a manifestement là une connaissance insuffisante de l'histoire des écritures, mais pouvait-il en être autrement à cette époque? On se gardera donc d'aller plus loin, et on évitera certainement de se poser la question de savoir ce que Cocheris – nonobstant les travaux de Meillet – aurait continué d'avancer à la *Société de Linguistique de Paris* entre 1940 et 1944, sous la présidence de Lilias Homburger... La linguistique de Cocheris touche là un des lieux de débats les plus brûlants de l'ethnographie du XIX[e] siècle.

L'ouvrage de Cocheris se termine d'ailleurs sur les douze pages à quatre colonnes d'un *Tableau de la transformation des suffixes ethniques latins en suffixes ethniques français*, qui montre clairement comment, en cette époque de l'histoire de l'histoire de la langue française, ethnographie, anthropologie, politique et science du langage ont parties liées.

S'ils n'ont pas toute la rigueur et toute la pertinence que *la science du langage*, pour reprendre un terme de Friederich Max Müller, est en mesure de produire dans le dernier tiers du XIX[e] siècle, les travaux de Cocheris n'en sont pas moins remarquables pour ce qu'ils mettent en évidence des implications et des croisements d'intérêts[4] qui se rencontrent dans l'étude des langues et du langage. Si on veut les comprendre aujourd'hui, ces complexes idéologiques et scientifiques d'époque, il convient d'adopter une approche pluridisciplinaire et polydimensionnelle des ouvrages linguistiques et grammaticaux qui les portent et les transmettent.

Pluridisciplinaire, parce que les sciences humaines alors en constitution autour de la science du langage connaissent en cette période des débats épistémologiques de fond dont les croyances spontanées issues des travaux du début du XIX[e] siècle ne sortent pas indemnes. Il importe donc de redonner à chacune d'elles sa vraie place, de lui restituer sa terminologie propre en son sens propre. L'exemple de *race* est ici suffisant. Mais il convient – comme le montrent les notices du *Corpus représentatif des*

[4] Au sens que Jürgen Habermas donne à ce dernier terme. Cf. *Connaissance et intérêt*, Paris, Gallimard 1979, titre original : *Erkenntnis und Interesse* (1968). Théorisation de la critique de la vérité épistémique.

grammaires françaises de Bernard Colombat et le *Corpus de Textes Linguistiques Fondamentaux* (*CTLF*) – de garder à chaque élément de terminologie grammaticale ou linguistique, la place, la fonction et la valeur qui lui donnent sens dans une configuration de pensée spécifique, à chaque époque, et dans les œuvres de chaque auteur. Par là, on évitera de se laisser emporter par des glissements de compréhension non contrôlés sous la pression de la rémanence d'un terme réduit à sa seule identité morphologique (le terme d'*épithète*, par exemple, ou celui de *substrat*).

Polydimensionnelle, parce que la description monographique de ces ouvrages ne saurait suffire à l'analyse de leur valeur, et qu'il convient d'adjoindre à ces narrations l'ébauche de *scenarii* explicatifs intégrant des composantes épistémologiques vérifiables pour décrire la nature et la fonction de ces travaux dans l'évolution des idées sur le langage et de la pensée de la langue. Pour les ouvrages du XIX^{e} siècle, l'anthropologie, l'ethnologie, mais aussi la sociologie naissante, certaine forme de psychologie, la pensée religieuse et politique également, jouent indubitablement à cet égard des rôles essentiels. On connaît l'influence de Durkheim sur la pensée de Meillet; il existe, pour la période antérieure, autant d'influences mutuelles de cette nature, même si leurs auteurs ne bénéficient ni de la même notoriété, ni de la même reconnaissance scientifique. Mais il serait dommage, et même fautif, de se priver des éclairages que fournissent ces disciplines sur l'objet langage et des ombres qu'elles portent corrélativement sur l'interprétation des mécanismes et des produits de la langue. Littérature, discours, etc.

C'est ainsi, en combinant les perspectives *atomistique* et *holistique* que les œuvres de Petit de Julleville, de Bréal, de Brunot, mais aussi de Meyer, Quicherat, Arsène Darmesteter ou Gaston Paris, et bien sûr de Cocheris, peuvent trouver auprès de nous le juste écho qu'elles méritent.

Giampaolo SALVI
Eötvös Loránd Tudományegyetem
(Université Eötvös Loránd, Budapest)

Passivum és reflexivum az újlatin nyelvekben

PASSIVO E RIFLESSIVO NELLE LINGUE ROMANZE Scopo specifico di questo contributo è di mostrare, nelle sue linee fondamentali, come la costruzione medio-passiva latina sia sopravvissuta nelle lingue romanze. Più in generale, questo ci permetterà di vedere che cosa succede quando una lingua perde una categoria morfologica: nel nostro caso vedremo che le lingue romanze inizialmente hanno semplicemente scaricato sulle categorie morfologiche e sintattiche esistenti le funzioni svolte dalla categoria scomparsa; questo ha comportato un aumento della ambiguità semantica di queste strutture, la cui disambiguazione è stata affidata a componenti della facoltà linguistica diverse dalla grammatica vera e propria (lessico, organizzazione del discorso) o a fattori extra-linguistici (conoscenza del contesto); l'ambiguità semantica delle strutture grammaticali in seguito è stata ridotta, ma in genere non eliminata, con la creazione di nuove strutture grammaticali specifiche per l'espressione di alcuni dei contenuti accumulatisi su un'unica struttura.

To lose one's faith – surpass
The loss of an Estate –
Because Estates can be
Replenished – faith cannot –
Emily Dickinson (377)

Ennek az írásnak a kifejezett célja az, hogy nagy vonalakban bemutassuk, hogyan él tovább a latin mediopasszív szerkezet az újlatin nyelvekben. Általánosabban tekintve ezt a jelenséget bepillantást nyerhetünk abba, hogy mi történik, ha egy nyelv elveszíti egyik morfológiai kategóriáját: a mi esetünkben azt láthatjuk, hogy az újlatin nyelvek kezdetben egyszerűen ráterhelték a már létező morfológiai és szintaktikai kategóriákra azokat a funkciókat, amelyeket korábban az eltűnt kategória látott el; ez viszont megnövelte a megmaradt szerkezetek többértelműségét. Az egyértelműsítés a nyelvi készségnek a tulajdonképpeni nyelvtanon túlmutató

komponenseire (szókincs, beszédszerkezet), vagy nyelven kívüli tényezőkre (a kontextus ismerete) hárult. A nyelvtani szerkezetek többértelműsége később csökkent (de általában nem szűnt meg) azáltal, hogy új nyelvtani struktúrák keletkeztek specifikusan azoknak a tartalmaknak a kifejezésére, amelyek egyetlen struktúrában halmozódtak fel.[1]

1. *Passivum*

A latinban a passzívumot kétféle módon lehetett kifejezni – az imperfektív igeidőkben szintetikus formák segítségével, vagyis az igeragozásnak egy specifikus típusával:[2]

1. a. lat. *aperitur* 'kinyitják'

a perfektív igeidőkben pedig egy perifrázissal, vagyis egy szintaktikai szerkezettel, amely egy befejezett melléknévi igenévből és a *sum* igéből áll:

1. b. lat. *aperta est* 'kinyitották'

Az újlatin nyelvekben viszont a passzívum mindig perifrasztikus, és szerkezete megegyezik a latin szerkezettel:

---

[1] Ez az írás azoknak a jelenségeknek a diakronikus vetületeit gondolja tovább, amelyeket más szempontból a *Morphosyntactic Persistence from Latin into Romance* című tanulmányomban írtam le (megjelenik az Adam Ledgeway, Martin Maiden és John Charles Smith szerkesztette *The Cambridge History of the Romance Languages* [Cambridge: Cambridge University Press] című könyvben). Az olvasó ott tájékozódhat a témát érintő tudományos irodalommal kapcsolatban is.
A probléma tárgyalása során rendszerint olasz nyelvű példákat fogok felhozni, de mindaz, amit mondok, általában érvényes a többi újlatin nyelvre is.

[2] A latin igeragozás *perfectum* és *infectum* kategóriái csak részben felelnek meg az aspektuális kategóriáknak, és leginkább morfológiai kategóriáknak tekintendők: a *perfectum* és az *infectum* alakjai különböző igei témákból keletkeznek. A következőkben ebben az értelemben fogom használni az „imperfektív" és „perfektív idők" elnevezéseket. Általában az imperfektív időkre a *praesens imperfectum*mal, a perfektív időkre a *praesens perfectum*mal (ill. ennek az újlatin összetett megfelelőjével) hozok fel példákat.
A latin és újlatin passzívum magyar fordításánál következetesen a tárgyas ragozás tsz. 3. személyű alakjait fogom használni. A lat. *aperio* / ol. *aprire* ige participiális alakjait egyes számban és nőnemben adom meg, mivel olyan egyesszámú és nőnemű alanyra vonatkoztatom, mint *ianua* / *la porta* 'az ajtó'.

2. ol. *è aperta* 'kinyitják'
ol. *è stata aperta* 'kinyitották'

Tehát a latinból az újlatin nyelvekbe történő átmenet során a perifrasztikus szerkezet minden időre kiterjedt, és ezen túlmenően a rendszer „koherensebbé" vált: a körülírásban a segédige ideje mindig azonos magának a körülírásnak az idejével: az *è aperta* szerkezet jelenben van, csakúgy, mint a segédige alakja (*è*), míg a latinban a segédige ideje sohasem felelt meg a perifrázis valódi idejének: az *est* forma jelen idejű alak, az *aperta est* már múlt időt jelöl.

Az újlatin perifrázis formai modellje már készen volt a latinban: arról a szerkezetről van szó, amely a latinban állapotot jelöl, amely egy megelőző cselekmény eredményeként áll be, és a *sum* igéből és egy particípiumból áll:

3. lat. *aperitur* 'kinyitják' ~ *aperta est* 'ki van nyitva'
lat. *aperta est* 'kinyitották' ~ *aperta fuit* 'ki volt nyitva'

Láthatjuk, hogy az állapotleíró szerkezetet ugyanaz a temporális koherencia jellemzi, amelyet fentebb tipikusnak láttunk az újlatin nyelvek passzív szerkezeteiben. Tehát a latinból az újlatin nyelvekbe való átmenet során a passzív szerkezet az állapotot leíró szerkezet modellje nyomán alakult, ezzel pótolva az elveszett szintetikus alakokat. Ezáltal azonban a passzív szerkezet és az állapotleíró szerkezet alakilag megkülönböztethetetlenné válik:

4. ol. *è aperta* 'kinyitják / ki van nyitva'
ol. *è stata aperta* 'kinyitották / ki volt nyitva'

Mielőtt részletesebben megvizsgálnánk ennek a fejlődésnek a következményeit, nézzük meg röviden, mi tette lehetővé a létrejöttét. Azokból az esetekből kell kiindulni, amelyekben a passzív és az állapotleíró szerkezetek közti jelentéskülönbség nem lehetett nagyon releváns a leírt szituáció megértése szempontjából. Egy ilyen típusú eset lehetne az (5a) példa, melyben a *fixa fuerant* kifejezés állapotot jelöl és azt jelenti, hogy '(előzőleg) oda volt rögzítve'; ha viszont passzívként értelmeznének ezt a szerkezetet ('odarögzítették / oda lettek rögzítve'), ez nem változtatna túl sokat a szituáció megértése szempontjából: akár az az esemény, hogy a fegyverek egy adott pillanatban oda lettek rögzítve a falakhoz, akár az, hogy a fegyverek már egy ideje oda voltak rögzítve a falakhoz, megelőzik a főmondatban leírt eseményt, és csak ez az, ami számít. Tehát azt gondolhatjuk, hogy a be-

szélők az ilyen esetekben hajlottak arra, hogy eltekintsenek a passzív szerkezet és az állapotot leíró szerkezet jelentésbeli különbségétől, és hogy kiterjesszék az állapotjelző szerkezetet a passzív szerkezet rovására (talán mert temporális értelemben koherensebb). A különbségek elhanyagolása nyilvánvalóan érezhető az (5b) későlatin példában, ahol a *fuerunt adlatae* egészen biztosan passzív szerkezet, és ugyanúgy interpretálható, mint az őt megelőző klasszikus latin típusú *inclusae sunt*: mindkét esetben perfektív múlt időről van szó, és az újító forma (ahol a segédige is perfektív múltban van) már mutatja az újlatin perifrasztikus szerkezetek temporális koherenciáját. Míg a perfektív múltban lévő segédigével rendelkező alakok perfektív múlt értékkel bírtak, ezzel analóg módon az imperfektív segédigével bíró formák ugyancsak passzív, ezúttal imperfektív értéket nyernek, ahogy ez jól látszik az (5c) későlatin példában, ahol az *auditus sit* perifrázis a klasszikus *audiatur* alak helyett áll: a helyettesítés így teljes, és a beszélt nyelv viszonylag kevés fájdalommal túlélte a szintetikus alakok elvesztését, mivel rendelkezett már egy azzal egyenértékű helyettesítő alakkal:

5. a. *arma quae* fixa *in parietibus* fuerant, *ea sunt humi inventa* (Cicero) 'a földön találták azokat a fegyvereket, amelyek *(előzőleg)* a falakhoz *voltak / lettek rögzítve*'
   b. *picturae [...]* inclusae sunt *in ligneis formis et in comitium [...]* fuerunt adlatae (Vitruvius) 'képeket tettek fakeretekbe és a gyűlésre vitték'
   c. *tantus mugitus et rugitus totius populi est cum fletu, ut forsitan porro ad civitatem gemitus populi omnis* auditus sit (*Itinerarium Egeriae*) 'olyan nagy az egész nép sírással vegyes bőgése és üvöltése, hogy talán a városig is elhallatszik az egész nép jajveszékelése'

A régi rendszernek az újjal való felváltása nem egyik napról a másikra történt: még azután is, hogy az imperfektív segédigével rendelkező körülírást elkezdték használni egy imperfektív idő kifejezésére, ugyanaz a körülírás továbbra is használatban maradt a perfektív idők kifejezésére is, a (6)-os séma értelmében, és amint ezt a korai újlatin példák mutatják a (7) pontban:

6.	lat. *aperitur*	~	óol. *è aperta*	'kinyitják'
	lat. *aperta est*	~	óol. *è aperta*	'kinyitották'

7. a. óol. *intendo «fatto» quello che* fece *o che ssi crede ragionevolemente che elli* abbia fatto, *avegna che* fatto *non* sia (Brunetto Latini) '*tetten* azt értem, amit megtett, vagy azt, amiről okkal azt gondolják, hogy megtette, jóllehet nem tette meg'
   b. ófr. *a l'endemain vint la novele laienz que li set frere* estoient ocis (*La Queste del Saint Graal*) 'másnap hírét vették odabent, hogy megölték a hét testvért'

Csak később keletkeznek és rögzülnek olyan perifrázisok, amelyekben a perfektivitás egyértelmű módon fejeződik ki a következő séma szerint:[3]

8. óol. *è aperta* ~ mod. ol. *è aperta* 'kinyitják'
   óol. *è aperta* ~ mod. ol. *è stata aperta* 'kinyitották'

Ily módon az *è aperta* típusban a latintól örökölt kétértelműséghez (imperfektív állapotleíró szerkezet és perfektív passzív szerkezet) hozzáadódik az új imperfektív passzív interpretáció:

9. óol. *è aperta* 'ki van nyitva / kinyitották / kinyitják'

Ez a többértelműség a (8)-asban ábrázolt fejlődéssel a modern nyelvi változatokban az imperfektív állapotleíró és a perfektív passzív szerkezet közti kétértelműségre redukálódik:

10. mod. ol. *è aperta* 'ki van nyitva / kinyitják'

A kétértelműség csökkentésére irányuló kísérletek új szerkezetek létesítésével folytatódnak: míg az olaszban a *venire* igével képzett perifrázis egyértelműen passzívumot fejez ki, de nem iktatja ki az *essere* igével alkotott szerkezetet, amely megmarad kétértelműnek (11), a spanyolban és a portugálban a kétféle segédige szisztematikus használata ma már lehetségessé teszi az állapotleíró és a passzív szerkezetek megkülönböztetését (12):

11. ol. *è aperta* 'ki van nyitva / kinyitják' ~ *viene aperta* 'kinyitják'

12. port. *está aberta* 'ki van nyitva' ~ *é aberta* 'kinyitják'

[3] Itt eltekintünk az *aperta fuit / fu aperta* típustól, mely a latinból öröklődött és amely mindig megengedte a perfektivitás egyértelmű jelölését.

Ennek a legelső példának a tanulmányozásán keresztül bepillanthattunk abba a folyamatba, melyben a korai újlatin nyelvek úgy próbáltak helyettesíteni egy elvesztett morfológiai kategóriát (a passzív ragozást), hogy egy már meglévő szerkezetet kezdtek használni (az állapotleíró szerkezetet), de új értelmezésben. Ez az új értelmezés azonban hozzáadódik a régihez, anélkül, hogy megszüntetné azt, és ezért a nyelv által alkalmazott nyelvtani eszközök veszítenek egyértelműségükből, és a jelentések, melyeket korábban különálló nyelvtani kategóriák fejeztek ki, most már csak indirekt módon, nem nyelvtani eszközök segítségével különülhetnek el. A (7b)-ben például egy lexikai információ, az *ocis* participium nem rezultatív értéke (amely ennél fogva nem lehet impefektív) az, ami a perfektív interpretáció felé vezet bennünket; a (7a)-ban viszont a kontextuális információ irányít bennünket a perfektív interpretáció felé (a *fatto sia* szerkezetet nyilvánvalóan perfektív igealakok kísérik: *fece, abbia fatto*); más esetekben valószínűleg a nyelven kívüli kontextus volt az, ami feloldotta a kétértelműséget. Ugyanígy azonban a modern olaszban is az *è aperta* szerkezet potenciálisan kétértelmű (l. (10)), de elég egy nem rezultatív ige használata (például *è baciata*), hogy előidézze a passzív interpretációt ('megcsókolják') az állapot interpretációja helyett (*'meg van csókolva'), vagy egy olyan határozói szerkezet jelenléte, amely alkalmas az egyik vagy a másik interpretációra való egyértelműsítésre (*è aperta da due ore* 'két órája van kinyitva' / *è aperta improvvisamente* 'hirtelen kinyitják').

Egy morfológiai kategória elvesztése tehát általában a nyelvtan szerepének a csökkenését okozza a nyelv működésében: ezt a szerepet a nyelvi készség más komponensei vállalják át, az új grammatikai eszközök megalkotása ellenben, ha egyáltalán megtörténik, időt vesz igénybe.

2. *Reflexivum*

A passzív szerkezet, amelynek néhány fejlődési folyamatát vizsgáltuk az előbbiekben, nem volt jelen minden korai újlatin nyelvben: hiányzott a románban (jelenlétét a mai román nyelvben a nyugati újlatin nyelvek hasonló szerekezetének utánzása magyarázza). Ez valószínűleg annak a ténynek a következményeként magyarázható, hogy a nyugati területeken az újlatin nyelvek a latin-újlatin diglosszia hosszan tartó periódusában éltek és fejlődtek ki, és ez tette lehetővé, hogy nagyobb mértékben őrizzenek meg latin szerkezeteket, még ha új értelmezéssel is. A perifrasztikus passzív szerkezet tehát egy magasabb nyelvi szintet képvisel. Mivel a balkáni

területeken nem volt ilyen diglosszia, a románban sok ilyen szerkezet hiányzik.

De mi a sorsa akkor a passzívumnak az alacsonyabb nyelvi szinteken? A passzívum itt is tovább él, még ha csak kizárólag a 3. személyben is, de egy tökéletesen új nyelvi köntösben, a pronominális ragozásban (ami abból áll, hogy az igét szisztematikusan kíséri egy hangsúlytalan (klitikus) visszaható névmás):[4]

13. a. lat. *aperitur* 'kinyitják' ~ ol. *si apre*

Mielőtt még tárgyalni kezdenénk a passzívum túlélésének és helyettesítésének ezt az új aspektusát az újlatin nyelvekben, meg kell emlékeznünk egy tényről, amely fölött elsiklottunk az előzőekben (mert nem volt releváns): a passzívum alakja a latinban nemcsak a passzívumot fejezte ki, hanem a mediumot is, ahol mediumon olyan eseményt értünk, amely nem feltételez cselekvő személyt, és ami a magyarban gyakran olyan képzői váltakozásokon keresztül jut kifejezésre, mint pl. az *-ít* (tranzitív) / *-ul* / *-ül* (medium), l. *gyógyít* / *gyógyul*, vagy más szuffixumokkal (pl. *-ódik* / *-ődik).* Nos, a latin passzívum ilyen értékének is megfelel az újlatin nyelvekben a pronominális ragozás (ebben az esetben minden személyre kiterjesztve):

13. b. lat. *aperitur* 'kinyílik' ~ ol. *si apre*

A (14)-ben arra látunk újlatin példákat, hogy a pronominális ragozás használata a mediális értékre is kiterjed, a (15)-ben pedig hogy a passzívumra:

14. a. órom. *Şi* deschiseră-se *ochii amândurora* (*Palia de la Orăştie*) 'És megnyilatkozának mindkettőjöknek szemei'
    b. óol. si raunaro *i demonî di ninferno* (Bono Giamboni) 'összegyűltek a pokol ördögei'
    c. ófr. *Por coi li rois ne* se levoit *[...]?* (*Guillaume d'Angleterre*) 'Miért nem kelt fel a király?'
    d. óport. *adormeceu*, / *e* espertou-s' (Fernan Garcia Esgaravunha) 'elaludt és felébredt'

15. a. órom. său început *aceastâ carte a* se tipâri (Coresi) 'elkezdték nyomtatni ezt a könyvet'

[4] A megfelelés ebben az esetben nem teljesen szabályos, tekintve a jelenség lényegileg lexikális jellegét.

b. óol. *i regni non* si tengono *per parole* (*Novellino*) 'a királyságokat nem lehet szavakkal megtartani'
c. ófr. *par lui* se desconfirent *la gent le roi Artu* (*La Mort le Roi Artu*) 'ő győzte le Artúr király embereit'
d. óport. *a quall numqua* se quebrantasse *por nem hum* (*Portugaliae Monumenta Historica*) 'amelyet soha senkinek nem volt szabad megszüntetnie'

Ennek a szerkezetnek az esetében is az történt, hogy az újlatin nyelvek egy már előzőleg létező latin szerkezetet használtak fel, méghozzá a visszaható szerkezetet, melynek használatát lassanként kiterjesztették. A visszaható szerkezet olyan eseményt fejezett ki, melyben a cselekvő személy cselekedete saját magára irányul: így a *sanat se* eredetileg azt jelentette, hogy 'gyógyítja magát', míg a spontán gyógyulást, vagy pedig egy külső cselekvő személy által okozott gyógyulást passzívummal fejezték ki (*sanatur* 'gyógyul / gyógyítják'). A végső eredmény (a gyógyulás) szempontjából az odavezető esemény pontos típusa közömbös lehet, és erről a beszélők akár különböző interpretációkat is adhatnak: az, ami az egyiknek a kúrára irányuló saját erőfeszítései által eredményezett javulás, egy másik embernek egy természetes folyamat, vagy egy harmadik személy beavatkozásának az eredménye is lehet (már a latin sem különböztette meg formálisan ez utóbbi két esetet, mivel mindkettőt passzívummal fejezte ki). A két szerkezet közti határ tehát elmosódik, és lassanként a visszaható szerkezetet is kezdik mediális és passzív értelmezésben használni, talán két, egymásra következő külön fázisban, mint ahogyan a (16) mutatja:

16. a. *sanat se* 'gyógyítja magát' ~ *sanatur* 'gyógyul / gyógyítják'
b. *sanat se* 'gyógyítja magát / gyógyul' ~ *sanatur* 'gyógyítják'
c. *sanat se* 'gyógyítja magát / gyógyul / gyógyítják'

A latin passzív szerkezet alakjait ebben az esetben is egy másik szerkezet helyettesíti, és a kiinduló szerkezet használata ebben az esetben is úgy terjed ki, hogy közben megőrzi eredeti jelentését is. Ez azt eredményezi, hogy az újlatin pronominális szerkezet három jól megkülönböztetett jelentést hordoz (17a), még ha sok esetben, különböző szemantikai és lexikális megszorítások miatt, ezek kettőre redukálódnak is (17b):

17. a. ol. *si chiude* 'bezárja magát / bezáródik / bezárják'
    b. fr. *se ferme* 'bezáródik / bezárják' ('bezárja magát' = *se renferme*)
    se dit 'mondja magát / mondják' (*'mondódik')

Az egyértelműsítés feladata az érdekelt igék szemantikai és lexikális tulajdonságaira (mint részlegesen a (17b)-ben), vagy a nyelvi kontextus elemeire hárul: *(la porta) si è chiusa da sé* '(az ajtó) bezáródott magától' / *si è chiusa a chiave* 'kulccsal zárták be', esetenként pedig a nyelven kívüli kontextus elemeire van bízva.

Érdekes megjegyezni, hogy a mediumnak és a passzívumnak a pronominális ragozással való helyettesítése kezdetben csak az imperfektív időkben jön létre, vagyis mikor a passzívumot szintetikus alak fejezte ki; a perfektív időkben a mediumot és a passzívumot perifrázis jelölte (1b), és strukturális szempontból ez jól illeszkedett a születőben levő újlatin nyelvek rendszerébe, úgy hogy nem is volt semmi szükség a helyettesítésére. Kezdeti fázisában tehát az újlatin nyelvek pronominális ragozása csak az imperfektív időkben tűnik fel, a perfektív időkben a visszaható névmás hiányzik: l. a mediális interpretációra a (18) és (19)-es példákat, különösen a (19) és (19a') közti ellentétet:

18. lat. *aperitur* ~ óol. *si apre* 'kinyílik (/ kinyitják)'
    lat. *aperta est* ~ óol. *è aperta* 'kinyílt (/ kinyitották)'

19. a. óol. *che·lli* erano rubellate (*Cronica fiorentina*) 'akik fellázadtak ellene'
    a'. *per ciò che terre* si rubellavano (*Fiori e vita di filosafi*) 'mivel több tartomány lázongott'
    b. ófr. *quant vers lui* fu tornez (*La chevalerie Vivien*) 'amikor felé fordult' (*se torner*)
    c. óport. *A alma non* era partida *ainda do corpo* (*Diálogos de São Gregório*) 'a lélek még nem vált el a testtől' (*partir-se*)

A paradigmán belüli szimmetria csak jóval később valósul meg, mikor a visszaható névmás használata kiterjed a perfektív időkre is:

20. óol. *si apre* ~ mod. ol. *si apre* 'kinyílik (/ kinyitják)'
    óol. *è aperta* ~ mod. ol. *si è aperta* 'kinyílt (/ kinyitották)'

Most kiegészíthetjük az előbbiekben felvázolt képet az *aperta est / è aperta* szerkezet poliszémiájával kapcsolatban: ez már a latinban is hármas jelentést hordozott (állapotleíró imperfektív szerkezet / perfektív passzívum / perfektív medium), melyek az újlatin nyelvekben néggyé szaporodnak a passzív szerkezet újraalkotásának következményeként (állapotleíró imperfektív szerkezet / imperfektív passzívum / perfektív passzívum / perfektív medium):

21.a. lat. *aperta est* 'ki van nyitva / kinyitották / kinyílt'
b. óol. *è aperta* 'ki van nyitva / kinyitják / kinyitották / kinyílt'

Mint ahogy az előző részben megjegyeztük, az újlatin nyelvek a fentemlített újításokkal részben kiküszöbölték ezt a poliszémiát, de, ahogyan ez a (22)-es pontból kitűnik az olasz nyelvre vonatkozóan, a redukció általában csak részleges: az *è (stata) aperta* típusú struktúra szisztematikusan kétértelmű marad a passzív és az állapotleíró szerkezet interpretációja között, a pronominális szerkezet pedig a passzív és a mediális interpretáció között:

22. mod. ol. *è aperta* 'ki van nyitva / kinyitják'
~ *viene aperta* 'kinyitják'
~ *si apre* 'kinyílik / kinyitják'
~ *è stata aperta* 'kinyitották / ki volt nyitva'
~ *si è aperta* 'kinyílt / kinyitották'

3. Konklúzió

A nyelvek összetett rendszerek, melyekben a nyelvtani szerkezet, noha központi szereppel bír, csak egy a különböző komponensek között, ezért amikor a diakronikus változások következtében egy nyelvtani kategória elvész, a rendszer tovább működhet anélkül is, hogy ezt a kategóriát felváltaná egy vele egyenértékű másik kategória. Az ilyen esetekben általában azt tapasztaljuk, hogy csökken a nyelvtan súlya más egyéb komponensek javára.

A latinból az újlatin nyelvekbe való áttérés folyamatában, melynek során katasztrofális veszteségek történtek, különösen a nominális morfológia, de a verbális morfológia terén is, több ilyen jellegű példát találunk: az ebben a tanulmányban tárgyalt eseten kívül említhetjük még a *praeteritum imperfectum coniunctivi* elvesztését, melyet a *praeteritum perfectum*

coniunctivi váltott fel, amely azonban megtartotta régi értékét is (a portugálban mind a mai napig): lat. *cantarem / canta(vi)ssem* 'énekelnék / énekeltem volna' > port. *cantasse* 'énekelnék / énekeltem volna'; vagy említhetnénk a névszói deklináció esetét: az egyes függő esetek megkülönböztetésének elvesztése ellenére az ófranciában egy nominális szintagma, melyet nem előz meg prepozíció, képes volt továbbra is kifejezni a latinban az accusativus (23a), ablativus (23b), genitivus (23c) és a dativus (23d) által betöltött funkciókat:

23. a. *Por moi [...] ne tueriés pas* un poulet (*Courtois d'Arras*) 'A kedvemért *egy csirkét* sem ölnél meg'
    b. *la vient* le trot (Chrestien de Troyes, *Li Contes del Graal*) 'ott jön *ügetve'*
    c. *ou la niece* le duc *manoit* (*La Chastelaine de Vergi)* 'ahol *a herceg* unokahúga lakott'
    d. Son oncle *conta bonement / son couvenant et son afere* (Huon Le Roi, *Le Vair Palefroi*) '*Nagybátyjának* őszintén elbeszélte megállapodását és ügyét'

Ezeken a példákon keresztül azt is láthatjuk, hogy az egyértelműsítés feladatát a már többször is említett nem grammatikai tényezőkön kívül sokszor a nyelvtan egyéb aspektusai látják el: a (23a) példában a függő esetben levő, álló betűvel jelölt főnévi csoportot tárgyként interpretáljuk, mivel tranzitív ige mellett szerepel, a (23b)–ben határozóként, mert intranzitív ige mellett áll (azon kívül, hogy a jelentése is emellett szól), a (23c)-ben birtokos jelzőként, mert egy főnév kiegészítőjeként működik, a (23d)-ben pedig részeshatározóként interpretáljuk, mert két bővítménnyel rendelkező tranzitív ige mellett áll és mert a két bővítmény közül a kiemelt szintagma az, amelyik emberre vonatkozik.

SZIJJ Ildikó
Eötvös Loránd Tudományegyetem
(Université Eötvös Loránd, Budapest)

A latin *IN*-ből származó prefixumok alakjai az iberoromán nyelvekben

LES FORMES DES PRÉFIXES ISSUS DE *IN-* LATIN DANS LES LANGUES IBÉRO-ROMANES Dans le présent article j'examine les préfixes issus du *IN* latin dans les trois langues ibéroromanes les plus importantes : l'espagnol, le portugais et le catalan. Dans ces trois langues, il y a deux formes qui proviennent du préfixe latin en question, le préfixe savant *in-* et le préfixe *en-* résultant d'une évolution régulière. Je compare ces deux formes devant sonores. Il y a des différences concernant le comportement de ces deux préfixes : dans certains cas, c'est le même préfixe qui présente des différences en fonction du sonore qui le suit, et il y a des règles différentes dans les trois langues qui déterminent les formes de ces deux préfixes. Dans mon article, je présente les géminées possibles et les combinaisons phonotactiques *n* + *sonore* des trois langues, avec lesquelles je compare les sons et les groupes de sons provenant des modifications des deux préfixes. On peut en tirer la conclusion que les variantes du préfixe *en-* sont plus uniformes que le préfixe *in-*, et que parmi les sonores, le comportement des deux liquides diffère de celui des nasales.

1. Bevezetés

A latin *IN-* előtag kettős jelentésű: egyrészt tagadó, fosztó funkciója van (pl. *INEPTUS*), másrészt 'be-, befelé' jelentéssel bír (pl. *INFILTRARE*). Jelen munkámban az *IN*-ből eredő prefixumokat vizsgálom a három legfontosabb iberoromán nyelvben, a spanyolban, a portugálban és a katalánban. A latin prefixumból mindhárom nyelvben két alak származik, a tudós *in-* és a szabályos fejlődésű *en-*. Az első alapvetően tagadó jelentésű (pl. sp. / port. *infeliz*) – bár egyes esetekben 'be-, befelé' jelentése van (pl. sp. / port. *infiltrar*) –, míg a másik paraszintetikusan képzett szavak első eleme (pl. sp. *enmarcar*).

A latin *IN-* prefixum más alakváltozatot is ölthet: egyrészt a mássalhangzó képzési helyében hasonul a következő mássalhangzóhoz, ha ez

bilabiális. A hasonulást a helyesírás is rögzíti, így a prefixum alakja *IM-* lesz (pl. *IMBERBIS, IMPOSSIBILIS*). Ugyanez történik mindhárom ibероroмán nyelvben is (sp. / port. / kat. *imberbe*; sp. *imposible*, port. *impossível*, kat. *impossible*), így ezzel az allomorffal a továbbiakban nem foglalkozom.

Érdekesebb eset az, amikor a következő szó szonoránssal kezdődik. A latin prefixum *N* mássalhangzója megkettőződik, ha a következő szó *n*-nel kezdődik, míg a másik három szonoráns (*l, r, m*) előtt hasonul az őt követő mássalhangzóhoz:

tagadó jelentéssel: *ILLECTUS, IRRELIGIOSUS, INNOMINATUS, IMMATURUS*

másik jelentésében: *ILLIGO, IRREPO, INNATO, IMMIGRO*

Vagyis mind a négy szonoráns előtt geminàta jön létre, a prefixumról pedig elmondhatjuk, hogy hangtanilag kondicionált allomorfiát mutat. A vizsgálandó iberoroмán nyelvekben is megtaláljuk ugyanezeket a geminátákat, de nem minden esetben (pl. sp. *irreal*, de *enroscar*). Mindhárom nyelvben van különbség a két prefixum viselkedése között, egyes esetekben ugyanaz a prefixum is mutat különbséget aszerint, hogy melyik szonoráns követi, és a három nyelvben is eltérő szabályok határozzák meg a két prefixum alakjait. Nézzük meg a vizsgálandó eseteket, azaz az *in-* és az *en-* prefixumot a három nyelvben, a négy különböző szonoráns előtt[1]:

in- prefixum:
sp. *ilegal, irreal, innegable, inmodesto*
port. *ilegal, irreal, inegável, imodesto*
kat. *il·legal, irreal, innegable, immodest*

en- prefixum:
sp. *enlatar, enroscar, ennoblecer, enmudecer*
port. *enlatar, enroscar, enobrecer, emudecer*
kat. *enlacrar, enroscar, ennoblir, emmudir*

Már első pillantásra észreveszünk néhány különbséget: *in-* esetében több hasonulás történik (pl. kat. *il·legal,* de *enlacrar*), ugyanakkor több az egyszerűsödés is (pl. sp. / port. *ilegal,* de *enlatar*), mint az *en-* prefixummal;

[1] Egyelőre a négy alapvető szonoráns mássalhangzót veszem figyelembe *(l, r, n, m),* és eltekintek az újlatin nyelvekben kialakult palatális laterálistól.

a szókezdő *n* mássalhangzó viselkedése eltér az *l* mássalhangzóétól (pl. sp. *innegable,* de *ilegal*); az *in-* + *m* vagy *en-* + *m* kombináció eltérő viselkedést mutat a három nyelvben, legalábbis a helyesírás szerint (sp. *inmodesto, enmudecer*, port. *imodesto, emudecer*, kat. *immodest, emmudir*).

A továbbiakban ezeket a különbségeket szeretném leírni. Bemutatom a három nyelv lehetséges geminátáit és *n* + *szonoráns* fonotaktikai kombinációit, ezekkel hasonlítom össze a két prefixum módosulásával létrejött hangokat, illetve hangcsoportokat.

2. Az *in-* prefixum allomorfjai

Azért veszem előre ezt a prefixumot, mert realizációi jobban hasonlítanak a latinban létezőkre. Az *in-* prefixum tudós elem, mely mindhárom iberoromán nyelvben latinizmusok alkotórészeként honosult meg. Mint láttuk, a latinban asszimiláció ment végbe mind a négy szonoráns mássalhangzóval.

A latinban létrejött geminátáknak azonban nem minden esetben maradtak meg az iberoromán nyelvekben. Ahhoz, hogy ennek az okát jobban megértsük, tekintsük át, milyen általános fonológiai kötöttségek vonatkoznak a három nyelvben a geminátákra.

Mindhárom nyelvben létezik *rr*, mely egyrészt a latin intervokális gemináta maradványa (pl. *CURRERE* > sp. / port. *correr*, kat. *córrer*), másrészt szókezdő helyzetben és heteroszillabikus mássalhangzó után jelenik meg (pl. sp. / port. / kat. *[rr]eal,* sp. / port. *hon[rr]ado,* kat. *hon[rr]at*). A nyelvészeti szakirodalom ezt a hangot külön fonémának szokta minősíteni (pl. Kiss 1999, 681. o., 1205. o., 1256. o.). Visszatérve a prefixációra, az *in-* prefixummal mindhárom nyelvben megjelenik a gemináta (pl. sp. / port. / kat. *irreal*), de felmerül egy alapvető kérdés: míg a latinban egyértelműen egy olyan geminátával állunk szemben, amely hasonulással jött létre, az iberoromán nyelvekben nehéz meghatározni, hogy *i* + szókezdő *rr* vagy asszimilációval létrejött gemináta jelenik-e meg.

A portugálban a többi gemináta egyszerűsödött, a szonoránsok is: *CABALLUM* > *cavalo, ANNUM* > *ano, FLAMMAM* > *chama*. Spanyolban és katalánban *MM* egyszerűsödött (*FLAMMAM* > sp. *llama,* kat. *flama,* míg *LL* és *NN* palatalizálódott: *CABALLUM* > sp. *caballo,* kat. *cavall, ANNUM* > sp. *año,* kat. *any*). Vagyis a szabályosan fejlődött szavakban a latin geminátáknak nem maradtak meg, de tudós szavakban és kölcsönszavakban bizonyos esetekben mégis találunk geminátákat. Vizsgáljuk meg nyelven-

ként, milyen gemináták léteznek, és mindez mennyiben függ össze az *in-* prefixum realizációival.

2.1. Spanyol gemináták

A spanyolban létezik az *nn* gemináta, mely főleg morfémahatáron jelenik meg: *sinnúmero, connotación, connatural,* illetve latinizmusokban: *perenne, pinnado* stb. Megtaláljuk idegen szavakban is: *scanner, sunní / sunnita,* bár amint a szó beépül a nyelvbe, a gemináta egyszerűsödik: *escáner, suní / sunita* (a *Clave* szótár szerint). Mint más morfémahatáron, *in-* prefixum esetében is gemináta jön létre: *innegable.*

Az *mm* csoport létezik bizonyos latin vagy görög eredetű szavakban: *súmmum, gamma, gammagrafía.* Esetünkben *in-* prefixummal létrejön a gemináta, mint az *i[mm]odesto* szóban, de a helyesírásban a prefixum megőrzi elsődleges alakját: *inmodesto.* Gondolhatnánk, hogy ez azt mutatja, hogy a prefixum a spanyolban kapcsolódott a szóhoz, de ugyanezt találjuk olyan szavakban, amelyek prefixummal együtt jönnek a latinból, vagyis a prefixum úgymond restituált alakban jelenik meg: *IMMENSUM > inmenso, IMMUNEM > inmune*[2]. Az *nm* kombináció, mely kiejtésben geminátának felel meg, más esetekben is megjelenik, mindig morfémahatáron: *conmigo, conmoción* stb.

Az *ll* gemináta nem létezik, így az *in-* prefixummal egyszerűsödés történik: *ilegal, ilimitable.*

A négy alapvető szonoránson kívül létezik még a palatális laterális. Ha az *in-* prefixum ezzel a mássalhangzóval kezdődő szóhoz kapcsolódik, a prefixum megőrzi elsődleges alakját: *inllevable.* A palatális laterális ismeretlen volt a latinban, így a két elem juxtapozíciója automatikus, mivel nem léteztek olyan, ezzel a mássalhangzóval kezdődő és prefixummal ellátott szavak, amelyek modellül szolgálhattak volna.

2.2. Portugál gemináták

A portugálban nem léteznek gemináták, ezek csak egészen ritka esetben jelennek meg a helyesírásban, két szóértékű elem találkozásakor, de ejtésük nem megkettőzött mássalhangzó: *connosco, comummente* (a két elem határán a kiejtés *nazális magánhangzó + n / m*, pl. *c[õn]osco*). Idegen szavakban előfordulhat gemináta, pl. a *scanner* szóban, de amint a szó beépül a nyelvbe, a mássalhangzócsoport leegyszerűsödik: *scâner* (a *Dicionário da Língua Portuguesa Contemporânea* szerint). A geminátákra

[2] Az etimológiák forrása Corominas 1976.

vonatkozó restrikció morfémahatárra is érvényes, vagyis ha az első elem utolsó és az őt követő elem kezdőmássalhangzója azonos, egyszerűsödés történik: *conotação.*

Mivel tehát a portugálban nincsenek gemináták, ezek az *in-* prefixummal sem jelennek meg, hanem egyszerűsödés történik: *ilegal, inegável, imodesto.*

2.3. Katalán gemináták

A katalánban jelenhetnek meg a legszabadabban a gemináták. Az *in-* prefixummal gemináta jön létre mindhárom szonoráns előtt: *il·legal*[3], *innegable, immodest*, mint a latinban. Morfémahatárt nem tartalmazó, tudós és kölcsönszavakban is léteznek gemináták: *al·legoria, novel·la, penna, annex, summa, gemma.* (Katalánban csak szonoránsok jelenhetnek meg geminátaként, okkluzívák és frikatívák nem.)

Palatális laterális előtt az *in-* prefixum az *i-* alakot ölti, vagyis ilyenkor sem marad meg az elsődleges alakja, viszont nem jön létre gemináta: *illegible*[4].

2.4. Az *in-* prefixum alakjai a három iberoromán nyelvben

Mint láthattuk, az, hogy az *in-* prefixummal történik-e hasonulás, attól függ, hogy az adott nyelvben léteznek-e gemináták szonoránsok esetében.

Ha visszatérünk az *rr* csoport kérdésére, és a másik három szonoráns alapján általánosítunk, akkor azt mondhatjuk, hogy a portugálban ez a csoport az eredeti szó kezdőmássalhangzója[5], mivel ebben a nyelvben szonoráns előtt az *in-* prefixum realizációja *i-*, míg a katalánban inkább hasonulásról beszélhetünk[6], mint a másik három szonoráns esetében. A spanyolban a legnehezebb állást foglalni, mivel *l* előtt az allomorf *i-*, míg nazális előtt hasonulás történik, vagyis a szonoránsok viselkedése nem egységes. Indokoltabb azt feltételezni, hogy a prefixum *i-* alakban jelenik meg, így a két likvida egyforma viselkedést mutatna[7].

---

[3] A jellegzetesen katalán *l·l* graféma a geminátát jelöli (a pont nélküli *ll* graféma a palatális laterális jele).

[4] A katalánban kettős palatális laterális is létezik, pl. *ratlla, batlle ra[λλ]a, ba[λλ]e.*

[5] Hasonlót találunk a szakirodalomban, pl. Cunha-Cintra 1984, 87. o., ahol az *in, (im), i, (ir)* variánsokat találjuk. A zárójelek azt látszanak mutatni, hogy *im* és *ir* nem allomorfok, hanem helyesírási változatok; Coutinho 1976, 177. o., ahol a felsorolt alakok *im, in, i.*

[6] Így kezeli a prefixumot Bruguera 2006, 228. o.

[7] Ezt találjuk a spanyol szakirodalomban is, pl. Lang 1992, 226. o.

Összefoglalva azt mondhatjuk, hogy szonoráns előtt a prefixum a következő realizációkat mutatja: portugálban *i-*; spanyolban *i-* likvida előtt és *in-* nazális és *ll* előtt, nazálissal hasonulás megy végbe; katalánban *l* előtt *il-*; *r* előtt *ir-*; *n* előtt *in-*; *m* előtt *im-*, vagyis hasonulás történik, míg *ll* előtt a prefixum alakja *i-*.

Mint mondtuk, valójában két homonim *in-* prefixumról beszélhetünk, amelyek hangtanilag egyformán viselkednek. Minden eddigi példánk tagadó jelentésű prefixumot tartalmazott (pl. sp. / port. *ilegal, irreal*), de a homonim 'be-, befelé' jelentésű prefixummal is ugyanazokat a jelenségeket figyelhetjük meg (pl. sp. / port. *irromper,* sp. *inmigrar,* port. *imigrar*).

3. Az *en-* prefixum allomorfjai

Az *en-* prefixum szintén a latin *IN-* prefixumból ered, és a latinban az alakváltozatai megegyeznek az eddig leírtakkal. Vagyis mind a négy szonoráns mássalhangzóval hasonulás történik, csakúgy, mint az előző prefixum esetében. A vizsgálandó iberoromán nyelvekben viszont, annak ellenére, hogy a prefixum szabályos hangtani fejlődést mutat, a hasonulás kevésbé megy végbe. A továbbiakban megvizsgáljuk, hogy a három nyelvben milyen *n* + *szonoráns* fonotaktikai kombinációkat találunk, és összevetjük ezeket az *en-* prefixummal előforduló kombinációkkal.

3.1. *n* + szonoráns a spanyolban

A spanyol nyelvben a prefixum megmarad mind a négy szonoráns előtt: *enlatar, enroscar, ennoblecer, enmudecer*. A két likvidával létrejön az *nl* és *nr* csoport. Ily módon fonotaktilailag ritka vagy nem létező kombinációk jönnek létre: az *nr* szekvencia kevés szóban fordul elő, mint *Henrique, honra*, az *nl* nem megengedett fonotaktikai kombináció, kivéve morfémahatáron[8]. A prefixum palatális laterális előtt is megjelenhet, mint az *enllantar* szóban, amivel szintén szokatlan fonotaktikai kombináció jön létre.

Az *n*-nel kezdődő szavak esetében gemináta jön létre. Mint már láttuk, az *nn* gemináta létezik a spanyolban a tagadó jelentésű prefixummal (*innegable*) és más esetekben is (*perenne*).

Az *nm* csoportot, mint pl. az *enmudecer* szóban, szintén megtaláltuk a tagadó jelentésű *in-* prefixummal is (*inmodesto*). Itt csupán ismételni tudjuk az ott elmondottakat: a latinban asszimiláció történt (*IMMIGRO*), és

[8] Alarcos Llorach hoz példákat, de ezek mindegyike morfémahatárt tartalmaz: *enlace, desenlodar* (Alarcos 1965[4], 190. o.).

valójában a spanyol kiejtésben is végbemegy a hasonulás, de a helyesírás „helyreállította" a prefixum eredeti alakját: *inmigrar*. Találunk olyan példát is, ahol kialakul a prefixum olyan szóban, melynek latin etimonjában nem is szerepelt: *EMENDARE* > *enmendar*.

3.2. *n* + szonoráns a portugálban

A portugálban *l* és *r* előtt a prefixum megőrzi az alakját: *enlatar, enroscar*. Itt ugyanazt elmondhatjuk, mint a spanyol esetében: az *nr* szekvencia[9] ritkán fordul elő monomorfemikus szavakban, mint *Henrique, honra, genro, tenro*[10], az *nl* kombináció nem létezik[11]. A másik két, nazális mássalhangzóval egyszerűsödés történik: *enobrecer, emudecer*. Ez az *n* mássalhangzó esetében könnyen magyarázható, mivel ha a prefixum megőrizné az alakját, gemináta születne, amelyet a restrikciók nem engedélyeznek, így az egyszerű mássalhangzó marad meg. Ha a szó *m*-mel kezdődik, *nm* csoport jönne létre (a kiejtés nazális magánhangzó + *m* lenne), mely szintén nem létezik a portugálban, ezért egyszerűsödik (hasonló történik a *conmigo* > *comigo* változáskor).

Problémát jelent a portugálban a prefixum magánhangzójának ejtése nazális előtt[12]. A portugál fonetikában a hangsúlytalan magánhangzók legtöbbször redukálódnak, ám abszolút szókezdő helyzetben gyakran nem következik be a redukció. A prefixumunk esetében is két lehetőséget találunk (szó elején a redukció *[i]* hangot eredményez): *[i]nobrecer, [i]negrecer, [i]nevoar, [i]novelar, [i]magrecer, [i]mudecer, [i]murchecer,* de *[e]maçar, [e]madeirar, [e]malhar, [e]malar*. Az esetek többségében az ejtés *[i]*, vagyis a magánhangzó redukálódik. Viszont *[e]* jelenik meg *m* előtt, ha a szó szerkezete *en* + *főnév* + *igei szuffixum*. Amikor főnévhez kapcsolódik, az *en-* prefixum jobban megőrzi az alakját, mint az *en* + *melléknév* + *igei szuffixum* szerkezetben (pl. *emagrecer*), így *emalar* jelentése 'betenni a bőröndbe', ahol világosan felismerni az *em* prepozíció jelentését, ezért a prefixum inkább megőrzi eredeti alakját. Ugyanakkor különbség van *[i]nevoar* és *[e]malar* között, mindkét esetben az alapszó egy

[9] Természetesen ezekben az esetekben a kiejtés nem mássalhangzócsoport, hanem *nazális magánhangzó + likvida: Henrique [ẽR]ique.*

[10] Léteznek különbségek a spanyol és a portugál között: *yerno-genro, tierno-tenro/terno, sonreír-sorrir* stb.

[11] Mateus-Andrade 2000, 42. o.

[12] A kiejtéseket a *Dicionário da Língua Portuguesa Contemporânea* szótárból vesszük át.

főnév (*névoa, mala*), de úgy tűnik, a magánhangzó kiejtése a szókezdő mássalhangzótól függ, *n* előtt megtörténik a redukció, *m* előtt nem[13].

3.3. *n* + szonoráns a katalánban

A katalánban olyan példákat találunk, mint *enlacrar, enroscar, ennoblir, emmudir*, vagyis a prefixum megőrzi az alakját *l, r* és *n* előtt, míg asszimiláció történik *m* előtt. Az *nr* és *nl* fonotaktikai kombinációról ugyanazt mondhatjuk, mint a másik két nyelv esetében: *nr* kevés szóban található meg, mint *Enric, honra,* míg *nl* nem létezik monomorfemikus kapcsolatban. (Természetesen az *nl* kombináció morfémahatáron ritkább, mint a másik két nyelvben, mivel a latin eredetű népi szavak *ll*-vel kezdődnek*: enllaunar, enllosar, enllustrar.*) Ha a szó kezdőmagánhangzója *m*, hasonulás történik[14], amit a helyesírás is tükröz. Így, bár látszólag az *immodest* és *emmudir* szavakban hasonló asszimiláció történik, azt mondhatjuk, hogy az *immodest* szóban egy fonetikailag kondicionált allomorfot találunk, míg az *emmudir* szóban egy, a helyesírás által jelölt automatikus hasonulással van dolgunk.

3.4. Az *en-* prefixum alakjai a három iberoromán nyelvben

Azt találtuk, hogy a két likvida esetében mindhárom nyelv hasonló viselkedést mutat, vagyis a prefixum megmarad, amivel ritka fonotaktikai kombináció jön létre. A latinnal összevetve azt mondhatjuk, hogy a három nyelv „helyreállította" a prefixumot, és nem a hasonulást mutató latin alakokat követi. Nazális előtt az *en-* prefixum ugyanúgy jelenik meg, mint az előzőekben látott *in-* prefixum esetében: a portugálban leegyszerűsödik, míg gemináta jön létre a katalánban és részben a spanyolban.

4. Konklúzió

Összefoglalásként elmondható, hogy a három iberoromán nyelvben az *en-* prefixumnak kevesebb allomorfja van, mint az *in-* prefixumnak (pl. sp. / port. *enlatar*, de *ilegal*). Vagyis az *en-* prefixum ezekben a nyelvekben eltér

[13] Az *e* magánhangzó *n* előtt mindig redukált, monomorfemikus és polimorfemikus kapcsolatban egyaránt. Ha *m* előtt áll, akkor is redukált, kivéve az általunk vizsgált eseteket és még két szót, *emigrar* (és a belőle képzett szavak) és *eminente*. Ebben a két esetben azért nem redukálódik a magánhangzó, hogy a szavak ne váljanak homofonná az *imigrar* és *iminente* szavakkal.

[14] Badia 1994, 102. o.

az eredeti, latin prefixumtól, annak ellenére, hogy egy szabályos fejlődésű alakról van szó, míg a másik, a latinból átvett *in-* prefixum inkább hasonlít a latinra. Ez egyaránt érvényes azokra a szavakra, amelyek már a latinban prefixumot tartalmaztak és azokra, amelyek az újlatin korban kapcsolták a prefixumot az alapszóhoz. Nézzünk néhány példát az *en-* prefixumra: a sp. / port. *enlatar* szóban az elemek már az újlatin nyelvállapotban kapcsolódtak egymáshoz, és a prefixum megőrzi elsődleges alakját; ugyanakkor figyeljük meg a port. *enlear* szót, amely a latin *ILLIGARE* szóból jött, és ahol szintén a prefixum elsődleges alakja jelenik meg (ma a szó már nem őrzi a kapcsolatot az ugyanabból a szóból származó, prefixum nélküli *liar*[15] / *ligar* szavakkal). Nézzünk példákat az *in-* prefixummal is: *ILLEGITIMU* > sp. / port. *ilegítimo*, ahol a szó a prefixummal együtt került át a latinból, ugyanakkor az *in* + sp. *legible,* port. *legível* elemek juxtapozíciója a sp. *ilegible*, port. *ilegível* szavakat eredményezi, vagyis az, hogy a szó prefixummal került át a latinból vagy a prefixum az újlatin nyelvekben kapcsolódott az alapszóhoz, nem befolyásolja a végeredményt.

Szinkrón síkon az, hogy az *en-* prefixum alakváltozataiban egységesebb, mint az *in-* prefixum, azzal magyarázható, hogy alakjában és jelentésében közelebb áll az *em / en* prepozícióhoz. Ezzel a prefixummal a morfémahatár könnyebben felismerhető, mint az *in-* prefixummal (pl. sp. / port. / kat. *irreal* vs. *enroscar*).

A szonoránsok közül a két likvida viselkedése eltér a nazálisokétól, amit egyértelműen látunk olyan portugál példákból, mint *enlatar / enroscar* vs. *enobrecer / emudecer* vagy olyan spanyol példákból, mint *ilegal / irreal* vs. *innegable / inmodesto*.

Felhasznált irodalom

Academia das Ciências de Lisboa (2001). *Dicionário da Língua Portuguesa Contemporânea*. Verbo, Lisboa.

ALARCOS LLORACH, Emilio (1965[4]). *Fonología española.* Gredos, Madrid.

[15] A szó nem szerepel szócikk formájában a *Dicionário da Língua Portuguesa Contemporânea* szótárban, de megtaláljuk egy, az *enlear* szócikkben szereplő utalásban. Más szótárakban szabályosan szerepel.

BADIA I MARGARIT, Antoni M. (1994). *Gramàtica catalana.* Enciclopèdia Catalana, Barcelona.

BRUGUERA I TALLEDA, Jordi (2006). *Diccionari de la formació de mots.* Enciclopèdia Catalana, Barcelona.

Clave, Diccionario de uso del español actual. Ediciones SM, Madrid, 1997.

COROMINAS, Joan (1976). *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana.* Editorial Gredos, Madrid.

COUTINHO, Ismael de Lima (1976). *Gramática Histórica.* Ao Livro Técnico, Rio de Janeiro.

CUNHA, Celso – CINTRA, Luís F. Lindley (1984). *Gramática da Língua Portuguesa.* Edições João Sá da Costa, Lisboa.

KISS, Sándor (1999). „Katalán", „Portugál", „Spanyol". In: Fodor István (főszerk.): *A világ nyelvei.* Akadémiai Kiadó, Budapest, 680-684. o., 1204-1213. o., 1256-1264. o.

LANG, Mervyn F. (1992). *Formación de palabras en español.* Cátedra, Madrid.

MATEUS, Mª Helena Mira – ANDRADE, Ernesto d' (2000). *The Phonology of Portuguese.* Oxford University Press, Oxford.

SZILÁGYI Imre
Eötvös Loránd Tudományegyetem
(Université Eötvös Loránd, Budapest)

Emelés az olaszban és a latinban[1]

CONSTRUCTION À MONTÉE DANS L'ITALIEN ET LE LATIN Nous présentons dans cette étude que le phénomène de la montée qui a fait couler beaucoup d'encre dans la syntaxe générative – au premier abord, surtout en connexion avec la langue anglaise – peut être également observé dans l'italien d'aujourd'hui et dans le latin classique, voire, il constitue une partie importante de la syntaxe de ces deux langues. Tout d'abord, nous mettons en rapport la construction à montée avec les majeures catégories du déplacement de GN et de l'appareil transformationnel. Ensuite, nous présentons son fonctionnement dans l'italien, en nous étendant sur des méthodes théoriques et pratiques pour faire différence entre cette construction syntaxique et l'autre construction infinitive essentielle de l'italien, nommée contrôle. En ce qui concerne le latin, nous présentons qu'avant tout, c'est la construction NcI (*nominativus cum infinitivo*), bien connue des grammaires traditionnelles, que l'on peut décrire comme phénomène de montée, mais en dehors de cela, la montée a encore d'autres manifestations aussi dans cette langue classique.

1. Bevezetés

A különféle nyelvekben gyakran találkozunk olyan mondatokkal, amelyekben az elemek lineáris sorrendje nem pontosan tükrözi a mondat bizonyos alapvető szemantikai-szintaktikai viszonyait. Az ilyen mondatok esetében pusztán a felszíni szórend figyelembevételével lényeges nyelvi információkra nem derülne fény. Ennek bemutatására tekintsük az alábbi példát:

(1) *Chi pensi che Piero abbia incontrato?*
'Mit gondolsz, kivel találkozott Piero?'

(1)-ben a *chi* kérdőszó az *abbia incontrato* ige tárgyaként értelmezhető. Azt, hogy ez így van, a valenciaelmélettel lehet igazolni. Az *incontrare* ige

[1] Jelen tanulmány a Bolyai János Kutatási Ösztöndíj segítségével jött létre.

ugyanis olyan kétargumentumú (= bivalens) ige, melynek alanyi és (kötelező) tárgyi funkciójú argumentumai vannak: előbbit mondatunkban a *Piero* elem fejezi ki, utóbbira pedig a *chi* az egyetlen lehetséges jelölt. Az olaszban a tárgy alapszórendi helye ugyanakkor közvetlenül az ige után van, mint azt az alábbi, (1) kérdőmondatnak megfelelő kijelentő mondatban látjuk:

(2) *Penso che Piero abbia incontrato Maria.*
'Azt gondolom, hogy Piero Mariával találkozott.'

Az (1) mondatban lévő *chi*, ill. (2)-ben található *Maria* tárgyi funkciójú elemek közötti alapvető szintaktikai kapcsolatot a felszíni szórend figyelembevételével nem lehet megragadni.

Az ilyen jellegű problémák megoldására jött létre a generatív nyelvelméletben a transzformációs apparátus.[2] Ez a mondatok két ábrázolási szintje – a kiinduló vagy absztrakt szerkezet és a felszíni szerkezet – között létesít kapcsolatot. Ebben az elméleti keretben az (1)-ben bemutatott problémát az alábbi formális ábrázolás mentén lehet megoldani:

(1') Chi_i *pensi che Piero abbia incontrato* e_i

(1')-ben e_i jelöli azt a helyet, ahol a *chi* elem a kiinduló / absztrakt szerkezeten található.[3] Ez nem más, minta tárgyak kanonikus (= rögzített) pozíciója. A felszíni szerkezetet pedig úgy kapjuk meg, ha a *chi* kérdőszót az e_i-vel jelölt helyről a mondat élére mozdítjuk, mely mozgatóműveletet transzformációnak is lehet hívni. A kérdőszó absztrakt, ill. felszíni szerkezeten elfoglalt helyei közötti kapcsolatot a *chi*, ill. *e* azonos indexszel való ellátása (= koindexálás) biztosítja.

A teljesség igénye nélkül, két fő transzformációt/mozgató műveletet különböztethetünk meg: egyrészt a kérdő (ld. a kiinduló példát) és vonatkozó mondatokról számot adó wh-mozgatást, másrészt pedig az NP-mozgatást, melynek segítségével leírható – többek között – a szenvedő szerkezet, ill. az emelés jelensége.[4] Jelen tanulmányban ez utóbbi szintaktikai műveletet elemezzük először a mai olasz, majd a klasszikus latin szemszögéből.

---

[2] A történetiséget is figyelembe véve ld. Riemsdijk, H. van & Williams, E. (1985).

[3] Az *e* az angol *empty* 'üres' szó rövidítése, tekintettel arra, hogy itt egy olyan elemről van szó, aminek van szintaktikai realitása, de nincs hangalakja. Lehetne a *t* betűjelet is használni (= *trace* 'nyom'), mivel a szóban forgó elem az elmozdított összetevő nyomának tekinthető.

[4] További részleteket, a wh-mozgatás és az NP-mozgatás altípusainak részletes elemzését ld. Graffi (1994: 8.), Radford (1988: 8., 9.), Riemsdijk, H. van & Williams, E. (1985: 6., 7.)

2. Emelés az olaszban

Az emelés jelenségének bemutatására tekintsük az alábbi példát:

(3) *Giovanni sembra amare Maria.*
'Úgy tűnik, hogy Giovanni szereti Mariát.'

(3)-ban a *Giovanni* elem a *sembra* ragozott ige (felszíni) szintaktikai alanya, ugyanakkor érvelhetünk a mellett, hogy az előző részben bevezetett kiinduló / absztrakt szinten ez az elem az *amare* főnévi igenév alanyi argumentuma. A számos érv közül, mely ezt a hipotézist támasztja alá (vö. Graffi 1994: 8.1., Radford 1988: 8.5., Riemsdijk, H. van & Williams, E. 1985: 7.), nézzünk egy szemantikait. Ha a *Giovanni* alanyt helyettesítjük előbb a *l'ape* 'méhecske', majd a *l'armadio* 'szekrény' összetevővel, szemantikailag egyre furcsább, elfogadhatatlanabb mondatokat kapunk:

(4) ? *L'ape sembra amare Maria.*
'Úgy tűnik, hogy a méhecske szereti Mariát.'

(5) ?? *L'armadio sembra amare Maria.*
'Úgy tűnik, hogy a szekrény szereti Mariát.'

Megfigyelhetjük, hogy a (3)-(5) mondatok szemantikai elfogadhatóságát nem a *sembrare* ige határozza meg, hanem az, hogy a *sembrare* alanyi pozíciójában lévő elemet mennyire tartjuk összeegyeztethetőnek azzal, hogy az *amare* alanya legyen: a (4) mondat furcsasága a *?L'ape ama Maria* mondat furcsaságára vezethető vissza, és ha (5)-öt még furcsábbnak érezzük (mivel a *l'armadio*, szemben a *l'ape* összetevővel, élettelen), ez a *??L'armadio ama Maria* mondat megítéléséből fakad.

A most bemutatott szemantikai teszt szelekciós jegyek / szelekciós megszorítások néven ismert a generatív grammatikában: az ige az argumentumaira szelekciós restrikciókat ró. Mivel (3)-(5) esetében a *sembrare* ige alanyi pozíciójában lévő elemre a szelekciós megszorításokat az *amare* ige rója ki, ebből az következik, hogy ezekben a mondatokban a *Giovanni*, *l'ape*, ill. *l'armadio* összetevők az *amare* alanyi argumentumainak tekinthetők.

Tekintsük továbbá az alábbi, (3) főnévi igeneves szerkezettel szinonim ragozott igés mondatot:

(6) *Sembra che Giovanni ami Maria.*

A (6)-os mondat (3)-nál világosabban mutatja, hogy a *sembrare* olyan monovalens ige, amelynek mondat-argumentuma van, s ezen belül *Giovanni* az *amare* alanya. Az eddigiek figyelembevételével (3) kiinduló szerkezetét (6) analógiájára kapjuk meg (mivel (6) hűen tükrözi a sembrare-típusú mondatok inherens szintaktikai viszonyait), mint ez az alább látható:

(7) *Sembra Giovanni amare Maria.*

A (7) kiinduló / absztrakt szerkezetből pedig a *Giovanni* összetevő előremozdításával kapjuk meg a felszíni szerkezetet, ill. a ténylegesen elhangzó mondatot.[5] Ezt a mozgatóműveletet emelésnek hívják a szakirodalomban.

Az emelés motivációjának az esetelméletet szokták felhozni[6]: a szóban forgó NP-nek azért kell elmozdulnia, mert azon a helyen, ahol a kiinduló szerkezetben van, nem kap esetet, ezért olyan helyre mozog, ahol viszont kap. Konkrét példánkban ez azt jelenti, hogy az *amare* főnévi igenév nem tud alanyesetet adni, ezért a *Giovanni* NP az *amare* alanyi pozíciójából elmozdul a *sembra* ragozott ige alanyi pozíciójába, ahol alanyesetet kap.

Az emelésről szóló szakirodalomban gyakran fejtegetik azt a kérdést is, hogy az emelőszerkezeteket hogyan lehet megkülönböztetni a kontrollszerkezetektől. Ez utóbbi fogalom olyan főnévi igeneves szerkezeteket jelöl, amelyek üres alanya kötelezően koreferens a főmondatban található ige valamelyik argumentumával, mint az alábbi mondatban, ahol ez a koreferenciaviszony a *promettere* alanya (*Piero*) és a *leggere* üres alanya (melyet PRO-val jelölnek a szakirodalomban) között áll fenn:

(8) *Piero$_i$ ha promesso a Maria di PRO$_i$ leggere molti libri di linguistica.*[7]
'Piero megígérte Mariának, hogy sok nyelvészeti könyvet fog olvasni.'

A feltett kérdésre azt a választ lehet adni, hogy míg (8) esetében két olyan különálló (és egymással koreferens) elemről van szó (*Piero*, ill. PRO), amelyek egy-egy igével (az *ha promesso* ragozott igével és a *leggere* főnévi igenévvel) vannak inherens kapcsolatban, addig a (3) típusú emelőszerkezetben pusztán egy szóban forgó elem van, *Giovanni*, amely a kiinduló-

[5] E két utóbbi fogalom nem teljesen ugyanazt fedi, hiszen a felszíni szerkezet tartalmaz még olyan absztrakt elemeket, mint a nyom; az egyszerűség kedvéért itt eltekinthetünk ettől a különbségtől.

[6] Amit itt kifejtünk az esetelméletről, az NP-mozgatás többi altípusára, tehát az olaszban a passzív és az inakkuzatív szerkezetekre is érvényes, vö. Graffi (1994: 8.1.).

[7] A kontrollszerkezetekben a koindexálás két elem közötti (esetünkben *Piero* és PRO) koreferenciaviszonyt mutat.

szerkezetben a főnévi igenév alanyi helyét foglalja el, a felszíni szerkezetben pedig a ragozott igéét. Szakmaibb nyelvet használva, az emelés esetén az elmozdított összetevő és a nyoma olyan láncot alkot, amely egy θ-szereppel[8] és egy esettel rendelkezik (vö. Graffi 1994: 8.4.), addig kontrollszerkezet esetén a kontrolláló ((8) esetén *Piero*) és a PRO θ-szerepadás és esetadás szempontjából külön elemekként viselkednek.[9]

A fenti absztrakt fejtegetést egy egyszerű, gyakorlati teszt támasztja alá: a passzivizáció. Tekintsük az alábbi mondatpárt:

(9) *Piero vuole invitare Maria al cinema.*
'Piero Mariat moziba akarja hívni.'

(10) *Piero deve invitare Maria al cinema.*
'Piero-nak Mariat moziba kell hívnia.'

A (9) és (10) közötti (felszíni) strukturális hasonlóság ellenére a két mondat között lényeges szintaktikai különbség van: míg (9) kontrollszerkezetnek tekinthető, (10)-ben emelőszerkezet van. Ennek igazolására tekintsük (9) és (10) szenvedő változatát:

(9') *Maria vuole essere invitata al cinema da Piero.*
'Maria azt akarja, hogy Piero moziba hívja őt.'

(10') *Maria deve essere invitata al cinema da Piero.*
'Mariát Pierónak moziba kell hívnia.'

Észrevehetjük, hogy míg (10) és (10') ugyanazt jelentik, addig (9) és (9') nem. Ez könnyen összeegyeztethető azzal a hipotézissel, hogy (9) esetében kontrollszerkezettel, (10)-ben pedig emeléssel állunk szemben. Ezt a hipotézist figyelembe véve, a szóban forgó négy mondathoz a következő kiinduló-szerkezeteket rendelhetjük hozzá (vö. Manzini et al. 1991: 4.3., Salvi & Vanelli 2004: III. 3.1.1.)

(11) *Piero vuole* [[*Piero*] *invitare Maria al cinema*]

---

[8] Ez utóbbi alatt az igék és argumentumaik közötti alapvető szemantikai viszonyok olyan osztályait értjük, mint ágens, experiens, tárgy stb., vö. Radford (1988: 7.).

[9] Az, hogy a PRO milyen esetet kap, vitatott dolog, ld. Cecchetto & Oniga (2004), melyben a szerzők a latint vizsgálva arra a következtetésre jutnak, hogy nem lehet szó az ún. nulla-esetről.

(11') *Maria vuole* [[*Maria*] *essere invitata al cinema da Piero*]

(12) *deve* [[*Piero*] *invitare Maria al cinema*]

(12') *deve* [[*Maria*] *essere invitata al cinema da Piero*]

Mivel a *volere* kontroll-ige, (11)-(11')-ben a *Piero*, ill. *Maria* összetevő kétszer szerepel, ugyanis kapcsolatba kerülnek (θ-szerepadás) mind a ragozott igével, mind a főnévi igenévvel.[10] Noha a *vuole* ige utáni részek egymás szinonímái (mivel aktív-passzív párt alkotnak), (11) és (11'), és így (9) és (9') mégsem ugyanazt jelentik, mivel (11) esetében *Piero*, (11')-ben pedig *Maria* van a *vuole* ragozott ige alanyi pozíciójában.

A *dovere*-s mondatokkal azonban más a helyzet. Emelést feltételezvén, (12), ill. (12') mögöttes szerkezetekhez jutunk. Ezek egymás szinonímái, ugyanis mindkettőben ugyanaz az ige (*deve*) szerepel, továbbá egy aktív-passzív párt alkotó főnévi igeneves szerkezet, melyek egymás szinonímái. Ily módon (10) és (10') is ugyanazt jelentik, hiszen a mozgatott NP (*Piero*, ill. *Maria*) az új alanyi pozíciójában nem lép szemantikai kapcsolatba a ragozott igével, vagyis nem kap tőle θ-szerepet.

A *dovere* viselkedésének megértéséhez célszerű összehasonlítani ezt az igét egy másik, hasonló szemantikájúval, a *bisognare* igével (vö. Szilágyi 2009). Az alábbi mondat ez utóbbi ige szintaktikai viselkedését mutatja:

(13) *Bisogna che Piero inviti Maria al cinema* .
'Kell / Szükséges, hogy Piero Mariát moziba hívja.'

(10) és (13) alapvetően ugyanazt jelentik. (13)-ból látható, hogy a *bisognare* olyan monovalens ige, amelynek mondat-argumentuma azt fejezi ki, aminek meg kell történnie (vö. (6), ahol a *sembrare* mondat-argumentuma azt fejezi ki, ami tűnik / látszik). Azt láthatjuk tehát, hogy a *bisognare* igével olyan ténylegesen elhangzó mondatokat lehet szerkeszteni, amelyek szintaktikai szerkezete megfeleltethető a *dovere*-s mondatok kiinduló / absztrakt szerkezetének. A fejtegetéseinkből kitűnik továbbá, hogy példáinkban a kiinduló / absztrakt szerkezethez két úton juthatunk: vagy ugyanazon ige más mondatszerkesztése alapján, mint a *sembrare* esetében (ill. az (1), (2) kapcsán tárgyalt wh-mozgatásnál), vagy pedig egy másik, hasonló jelentésű ige mondatszerkesztése alapján, mint a most elemzett *dovere-bisognare* kapcsán.

[10] Második előfordulásukat, az eddigiek alapján, PRO-val is jelölhetnénk.

Az emelés jelensége, noha nem olyan kiterjedt, mint a kontroll-szerkezetek használata, mégis fontos pillére az olasz szintaxisnak. Az alábbi példák további emelő-igéket tartalmaznak (vö. Manzini et al. 1991: 4.3., Salvi & Vanelli 2004: III. 3.1.1.), és mutatják, hogy az eddigiekkel összhangban, érvényes rájuk az aktív és passzív változat szinonímája:[11]

(14) *Luigi non può guidare la macchina.*
'Luigi nem vezetheti az autót.'

(14') *La macchina non può essere guidata da Luigi.*
'ua.'

(15) *Giovanni comincia a leggere il libro.*
'Giovanni elkezdi olvasni a könyvet.'

(15') *Il libro comincia a essere letto da Giovanni.*
'ua.'

(16) *Luigi risulta non avere ancora letto questi articoli.*
'Kitűnik / Bebizonyosodik, hogy Luigi még nem olvasta ezeket a cikkeket.'

(16') *Questi articoli risultano non essere stati ancora letti da Luigi.*
'ua.'

3. Emelés a latinban[12]

Az emelés jelenségét már viszonylag régóta összefüggésbe hozzák a latin nyelvvel is, mindenekelőtt az ún. nominativus cum infinitivo (a továbbiakban NcI) szerkezettel kapcsolatban. Ennek kapcsán tekintsük Oniga (2007: 281-285) elemzését. Induljunk ki az alábbi két mondatból:

(17) *Traditum est etiam Homerum caecum fuisse.* (Cic. *Tusc.* 5, 114)
'A hagyomány szerint Homérosz is vak volt.'

[11] Ez természetesen a korábban elemzett sembrare igére is fennáll. (3) ugyanazt jelenti, mint az a mondat, hogy Maria sembra essere amata da Giovanni.
[12] Ez a rész Szilágyi (2009: 5.2.)-n alapul.

(18) *Homerus fuisse ante hanc urbem conditam traditur.* (Cic. *Tusc.* 5, 7)
'A hagyomány szerint Homérosz a város alapítása előtt élt.'

A latinban a legelterjedtebb főnévi igeneves szerkezet az ún. accusativus cum infinitivo (a továbbiakban AcI). A két példában szereplő *trado* ige, amikor cselekvő formában áll, ilyen szerkezetbe kerül. Amikor azonban szenvedő alakú, két strukturális lehetőség van. (17) esetében AcI van, amit mutat a *fuisse* főnévi igenév alanyát kifejező *Homerum* tárgyesetű elem, ill. a szintén tárgyesetű *caecum* állítmányi kiegészítő. (18)-ban azonban a *Homerus* NP alanyesetben áll, ez tehát egy NcI szerkezet. (18)-at azonban (17) analógiájára elemezhetjük, és azt mondhatjuk, hogy kiinduló szerkezete az, hogy *traditur Homerum fuisse…* (mely egy AcI). A tárgyesetű *Homerum* összetevő pedig a *traditur* alanyává válik: alanyesetű alakban jelenik meg és az igével egyeztetjük – ez a két tulajdonság jellemző a szintaktikai alanyra. A bemutatott folyamat, amely nyomán egy AcI szerkezetből NcI lesz, a modern nyelvészet felfogása szerint, az emelés megnyilvánulása (vö. Pinkster 1990: 7.4.5.). Vegyük észre, hogy az olasz *sembrare*, ill. *dovere* igék elemzéséhez hasonlóan, latin példánk elemzésénél is a feltételezett kiinduló szerkezetet egy ténylegesen létező struktúra (17) alapján kaptuk.[13]

A NcI a latinnak egy igen fontos, produktív szerkezete, melyben jó néhány passzív alakú ige szerepelhet (ld. Menge 2000: 697-707). Nézzük meg, hogy a NcI-n kívül milyen egyéb latin szintaktikai jelenségek tulajdoníthatók az emelésnek.

Pinkster (1990: 7.5.4.) a *volo ire* 'menni akarok' ↔ *debeo ire* 'mennem kell' közötti különbséget ugyanolyan szellemben elemzi, ahogyan mi tettük ezt a *volo*/*debeo* olasz megfelelői kapcsán (vö. (9), (10)). Míg a *volo* / *velle* ige alanya szemantikai megszorításoknak van kitéve (nem lehet pl. élettelen), addig a *debeo* szintaktikai alanya bármilyen szemantikai típusú lehet. Pinkster (cit.) szerint a *debeo ire* egy másik, szintén szükségességet kifejező igét tartalmazó mondattal állítható párhuzamba, nevezetesen: *oportet me ire* (vö. olasz elemzésünk kapcsán a *dovere* és *bisognare* közötti párhuzamot). Ez utóbbi mondat AcI-s szerkesztésű. Ha elfogadjuk azt, hogy a *debeo* és *oportet* igéknek, ill. az ilyen igéket tartalmazó mondatoknak ugyanaz a szemantikai szerkezetük, arra a következtetésre jutunk, hogy a *debeo ire* mondat ki nem fejezett *ego* szintaktikai alanya a kiinduló / absztrakt szinten voltaképpen az *ire* főnévi igenév alanyi argumentuma (azaz

[13] Az alábbi mondat, melynek szerkezete azonos (17)-ével, ugyanezt erősíti meg:
Dicitur eo tempore matrem Pausaniae vixisse (Nep. Paus. 5, 3) 'Azt mondják, hogy akkoriban (még) élt Pauszaniasz anyja'

egy *debet me ire* hipotetikus AcI-szerkezetből indulunk ki), és emelő művelet révén válik a *debeo* szintaktikai alanyává.

Továbbá, hasonlóan a (14)-(14') olasz mondatokhoz, melyekben a *potere* szerepel, Pinkster idézett művében a *possum / posse* kapcsán szintén emelő elemzés található (vö. Zennaro 2006, melyben a szerző szintén emelőigékként mutatja be mind a *debeo*, mind pedig a *possum* igét).

Bolkestein (1979) szerint az emelés, eltekintve a NcI-től, ritka a latinban. Mindazonáltal, Kühner & Stegmann (1912 : I, 705)-re hivatkozva, megjegyzi, hogy bizonyos intranzitív igékkel néha előfordul. Szerinte az *oportet ea fieri* 'szükséges, hogy azok megtörténjenek' AcI mondatszerkesztés mellett alkalmasint, ugyanolyan jelentéssel előfordulhat az *oportent ea fieri* mondattípus is, melyben az eredetileg a *fieri* főnévi igenév alanyi argumentumaként megjelenő többes szám tárgyesetű *ea* elem az *oportet* szintaktikai alanyává válik, mint ahogyan a többes számú egyeztetés mutatja. Befejezésképpen az idézett Kühner & Stegmann, ill. Menge (2000: 702) alapján nézzünk meg néhány olyan eredeti latin példát, melyekben az *oportent ea fieri* mondatban bemutatott emelőjelenség figyelhető meg:[14]

(19) *atque ut* membra *nobis ita data sunt, ut ad quandam rationem vivendi data esse* appareant (Cic. *fin.* 3, 23)
'valamint ahogyan a testrészeink úgy adattak nekünk, hogy úgy tűnjön, hogy egy bizonyos életfunkció betöltésére lettek adva'

(20) quae *ab imperatore* decuerint [sc. *provideri*], *omnia suis provisa* [sc. *esse*][15] (Sall. *Iug.* 49, 2)
'hadvezéri kötelességéhez híven övéinek mindenről előre gondoskodott'

(21) quo facilius *adpareat* ita degenerasse a suorum virtutibus *Nero*, ut... (Suet. *Nero*, 1, 2)
'hogy annál könnyebben kitűnjék, hogy Nero úgy elfajzott övéinek erényeitől, hogy...'

[14] A példákban a könnyebb követhetőség kedvéért dőlt betűvel jeleztük az emelőigét és ennek szintaktikai alanyát. (19) esetében az *appareant* alanya tulajdonképpen nem a *membra*, hanem az ez utóbbival koreferens, a kontextusból kikövetkeztethető, ám a felszínen nem megjelenő *ea* elem – a továbbiakban az egyszerűség kedvéért ez utóbbi elemzéstől eltekintünk.

[15] Ebben a példában odaértendő továbbá mind a *Iugurtha* alany, mind pedig egy mondást kifejező ige.

(22) quamvis hominum nemo pareret, *chorus* tamen esse *pateret*
(Apul. *Met.* 5, 3)
'noha egy ember sem jelent meg, világos volt, hogy egy kórusról van szó'

A (19)-(22) példák mindegyikében, hasonlóan a korábban már elemzett *oportent ea fieri* mondathoz, egy ún. személytelen igével állunk szemben, mely vonzataként többnyire AcI-t szoktunk találni. Ezekben a példákban azonban nem AcI van, hanem az NcI-hez hasonló emelőszerkezet, mivel a szóban forgó NP és az ige között alany-ige egyeztetés van. A példákat mindazonáltal két csoportba sorolhatjuk a szerint, hogy ez az alany-ige egyeztetési reláció milyen morfológiai tényezőből látható: (19)-ben és (20)-ban, hasonlóan az *oportent ea fieri* mondathoz, az *appareo* ill. *deceo* ige többes számú egyeztetéséből következtethetünk erre, ill. az emelés megtörténtére, míg (21) és (22) esetében a *Nero*, ill. *chorus* alanyesetű NP-k jelenlétéből.[16]

4. Összegzés

Jelen tanulmányban az olasz és latin emelőszerkezetek szintaxisát mutattuk be. Az emelés az NP-mozgatás egyik alesete, ez utóbbi pedig a transzformációk nagyobb kategóriájába illeszkedik. Miután megindokoltuk a transzformációk szükségességét a generatív grammatikában, a *sembrare* ige kapcsán bemutattuk az emelés jelenségét az olaszban, és további igék bevonásával kimutattuk, hogyan lehet az emelőszerkezeteket a kontrollszerkezetektől megkülönböztetni. Ami a latint illeti, ebben a nyelvben mindenekelőtt a NcI szintaktikai jelenséget lehet emelésként leírni, de kimutattuk, hogy az emelésnek a NcI-n kívül egyéb megnyilvánulásai is vannak. Az elemzett olasz és latin példákból az is kiderült, hogy az emelés alapjául szolgáló kiinduló/absztrakt szint létező mondatstruktúrákon alapul.

[16] A (19) és (20) példákban ugyanis a *membra* és a *quae*, továbbá az *oportent ea fieri* mondatban az *ea* elem –semlegesnemről lévén szó - önmagában mind az alany-, mind pedig a tárgyeset funkcióját betöltheti, tehát ezekben a példákban csak a többes számú ige jelenlétéből tudjuk azt, hogy a szóban forgó elemeket alanyesetűnek és az igével egyeztetési viszonyban lévőknek értelmezzük; amennyiben az ige ezekben a példákban egyes szám harmadik személyű lenne, nem emelőszerkezetről lenne szó, hanem AcI-ről. (21)-ben és (22)-ben ugyanakkor az alany-ige egyeztetési reláció csak a *Nero*, ill. *chorus* alanyesetű NP-k jelenlétéből látható: ha ez utóbbi kettő tárgyesetű lenne, a szóban forgó grammatikai reláció nem állna fenn, és megintcsak AcI-hez jutnánk.

Felhasznált irodalom

BOLKESTEIN, A. M. (1979). „Subject-to-object raising in Latin?" *Lingua* 48: 15-34.

CECCHETTO, C. – ONIGA, R. (2004). „A Challenge to Null Case Theory". *Linguistic Inquiry* 35: 141-149.

GRAFFI, G. (1994). *Sintassi*. Bologna, il Mulino.

KÜHNER, R. – STEGMANN, C. (1912). *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache. II. Satzlehre*. Repr. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1992 (mit Genehmigung der Hahnschen Buchhandlung, Hannover, herausgegebene Sonderausgabe).

MANZINI, M. R. – SALVI, G. – SKYTTE, G. (1991). „Frasi subordinate all'infinito". In: Renzi, L. – Salvi, G. (szerk.) *Grande grammatica italiana di consultazione II*. Bologna, il Mulino, 483–569.

MENGE, H. (2000). *Lehrbuch der lateinischen Syntax und Semantik* (völlig neu bearbeitet von Burkard, T. – Schauer, M.). Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

ONIGA, R. (2007). *Il latino. Breve introduzione linguistica* (seconda edizione riveduta e ampliata). Milano, Franco Angeli.

PINKSTER, H. (1990). *Latin Syntax and Semantics*. London, Routledge.

RADFORD, A. (1988). *Transformational Grammar*. Cambridge, University Press.

RIEMSDIJK, H. van – Williams, E. (1985). *Introduction to the Theory of Grammar*. Cambridge, M.I.T. Press.

SALVI, G. – VANELLI, L. (2004). *Nuova grammatica italiana*. Bologna, il Mulino.

SZILÁGYI, I. (2009). Centro e periferia nella sintassi dell'infinito italiano e latino, megj. alatt.

ZENNARO, L. (2006). „La sintassi di *possum* e *debeo* e la ristrutturazione". In: Oniga, R. – Zennaro, L. (szerk.) *Atti della Giornata di Linguistica Latina, Venezia, 7 maggio 2004*. Venezia, Università Ca' Foscari.

SZTANÓ László
Debreceni Egyetem
(Université de Debrecen)

Az árnyékba borult dicsőség

Itália megítélésének változása a XVI-XVIII. században, különös tekintettel a francia megfigyelőkre

LA GLOIRE TERNIE – Le changement de l'appréciation de l'Italie aux XVI-XVIII^e siècles, avec une attention particulière pour les observateurs français Dans le dernier tiers du XVI^e siècle, les manifestes condamnant les Italiens se sont intensifiés en Europe occidentale. Le caractère des Italiens était alors considéré comme un mélange des extrèmes. En France, parallèlement au culte de l'Italie, il y avait une lutte de prestige entre les humanistes italiens et français pour décider quel pays était l'héritier véritable de la tradition antique. Les Français essayaient de contrebalancer le culte de l'Italie en poussant la grandeur de Rome (c'est-à-dire celui de l'Italie) vers le passé lointain, et en considérant les Italiens contemporains comme des cosmopolites, qui font mauvais soldats, et qui se connaissent seulement aux intrigues. De ces croyances ne manquaient pas l'idée de la grandeur, bien qu'au sens négatif. Selon les opinions de l'époque, il fallait protéger contre les Italiens l'institution du royaume français et les mœurs françaises, ainsi que l'indépendance de la monarchie française et de l'Église gallicane. Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, ce n'est plus pour les sciences que l'on visite l'Italie, mais pour approprier les coutumes, le comportement et les apparences. À cette époque, les Français considèrent leur propre pays comme modèle, et la distance mêlée d'une certaine inquiétude est progressivement remplacée par un dédain méprisant ou plaintif. C'est sous ce signe qu'à partir du XVIII^e siècle, ils prennent les ruines pour le symbole du passé glorieux mais lointain, ainsi que l'Italie pour un pays du sud, tout en l'opposant aux pays du nord plus développés, et surtout à leur propre pays ayant un climat « du milieu » idéal.

Az Itália-mítosz

Az idegenek a múltbéli és a jelenkori Itáliának az összevetésével alakítják ki Itália-képüket, hol a dicső múltra (melyet különböző időbeli távolságba helyeznek, akár egészen az antik Rómáig visszanyúlva), hol az

elfajzott jelenre, hol pedig a múlhatatlan értékekre helyezve a hangsúlyt. Az olaszokat elítélő szózatok kórusa, mely az 1500-as évek utolsó harmadában erősödik fel s válik általánossá Nyugat-Európában, már határozott eszmei tartalomra hangolódik, s egy tágabb körű vitába illeszkedik, mely arról szól, hasznos, szükséges és veszélytelen-e a külhoni utazás az ifjak erkölcsi fejlődésében. Amíg az emberek gyakorlati vagy spirituális célból utaztak, azaz kereskedőként álltak kapcsolatban a XII-XV. században megkerülhetetlen olasz kollégáikkal, vagy zarándokként indultak útnak Rómába, a keresztény világ központjába, nem volt semmi baj. Az olaszok elleni erkölcsi propaganda-hadjáratot három körülmény váltotta ki: az olaszos kultúra és divat rendkívüli népszerűsége, a tanulmányok céljából tett külföldi utazás szokásának a felvirágzása és a vallási ellentétek fellángolása az 1500-as években.

Mialatt Angliában az olaszoktól mint az erkölcsök megrontóitól óvták az ifjakat, Franciaországban szintén igen sötét színekkel festették le Itália szülötteit. Különösen azt, aki a legszélsőségesebben testesítette meg az álnok, bosszúszomjas, sötét erőkkel cimboráló olaszokat: II. Henrik feleségét, Franciaország királynéját, majd fia, a kiskorú IX. Károly helyett anyakirálynőként uralkodó Medici Katalint.

Korábban, az 1500-as években Franciaországban is tetőpontjára hágott Itália kultusza.[1] A félszigetre hadjáratot vezető I. Ferenc az olaszos kultúra és divat hatása alá került, s bár próbálkozása V. Károllyal szemben sikertelen volt, ha maga nem is szerzett birtokokat Itália területén, udvarába számos olasz művészt hívott; Leonardo is ott élte le utolsó éveit. A király biztatására franciára fordították Castiglione *Udvari emberét*, mely azután számos kiadást ért meg. Francia építészek (például Philibert de l'Orme) és írók (mint Rabelais) tanultak itáliai mintákból, olasz hatásra borult virágba a század francia költészete (Ronsard maga is részt vett az itáliai hadjáratban).[2] Machiavelli sem maradt visszhang nélkül, az anti-machiavellizmushoz itt elsőként Gentillet *Contre-Machiavel* című értekezésében van szerencsénk 1576-ban.

Ezzel egy időben azonban dúlt a presztízsharc az olasz és a francia humanisták között. A fő kérdés az volt: melyik ország az antik hagyomány igazi örököse, s vajon a francia kultúra az itáliainak csupán egyik mellékága, vagy saját gyökerei vannak? A francia humanisták gall öntudata azzal a későbbi évszázadokban gyakran visszatérő eszmével próbálta meg ellen-

[1] Lásd DE SETA, Cesare, *Il mito dell'Italia e altri miti*, UTET, Torino, 2005, 32-6.
[2] Lásd RÓNAY György, *A francia reneszánsz költészet*, Magvető, Budapest, 1956, bevezető tanulmány.

pontozni a viruló és virulens Itália-kultuszt – melynek pedig maguk is oly sokat köszönhettek – hogy Róma (azaz Itália) magvaszakadt nagyságát a távoli múltba utalta: Róma már nem Róma, Itália immár a barbárok földje, helyette Franciaország a művészetek, a fegyverek és a jog szülőanyja.[3] Franciaországban csakúgy, mint Angliában, a barbárság vádja azon rómaiak leszármazottai ellen fordul, akik korábban éppen ezzel a jelzővel „tisztelték meg" a franciák őseit: „Régebben a rómaiak bennünket, valamennyi Alpokon túli népet, barbárnak neveztek. Én pedig úgy vélem, ha a dolgok így mennek tovább, ők vettetnek az Alpokon túli népek alá s neveztetnek barbároknak."[4]

Az olaszok tehát már ott voltak Franciaországban, sőt néhányan közülük fényes politikai és pénzügyi karriert futottak be, amikor színre lépett a firenzei származású Medici Katalin. Az idegen királynéról, II. Henrik feleségéről különös legendák keringtek: kezdve a bizarr szerelmi háromszöggel, melyben a királyné a király szeretőjével, Diane de Poitiers-val szemben mindig a rövidebbet húzta, még azután is, hogy a hivatalosan ugyan titkos, de közszájon forgó édes kettest kileste, hogy a riválisasszonytól tanulva hosszú, hiábavaló kísérletezés után végre örököst szülhessen a királynak. (A Diane-tól ellesett módszer bevált: Katalin ezután tizenhárom év alatt tíz gyermeket hozott a világra, igaz csak kettő élte túl őt.) A királyné azonban csak azután öltött ördögi alakot, miután meghalt a király, s ő a kiskorú II. Ferenc, majd IX. Károly gyámjaként végre megkaparintotta a trónt – ahogy akkoriban sokan fogalmaztak. Katalin meg akarta szilárdítani a nemzeti egységet, élén a Valois dinasztiával, de a rendi és a vallási ellentétek közepette csak intrikákra futotta erejéből vagy lehetőségeiből. A konkurens dinasztikus törekvésekkel egybefonódott, angol és spanyol részről, vagyis protestáns és katolikus oldalról egyaránt szított vallásháború 1572-ben a Szent Bertalan éjszakája néven híressé vált vérengzésben csúcsosodott ki. Onnantól fogva a protestánsok szemében Medici Katalin és olaszai maguk voltak az ördögök.[5] Hogy is lehetett volna másképpen, amikor a királynét

[3] Amint azt Marc-Antoine Muret állítja 1589-ben megjelent pamfletjében, melynek ékesszóló címe: Az olasz imposztorok szökéséről. Franciaország elhagyása felett érzett keservük, avagy Barbár földre vezető útjuk (*Discours de la fuyte des imposteurs italiens. Et des regretz qu'ils font de quicter la France. Et de leur route vers le pays de Barbarie*), idézi: WAQUET, Françoise, *Le modèle français et l'Italie savante (1660-1750)*, École Française de Rome, 1989, 266.

[4] Hans Bots: *Correspondance de Jacques Dupuy et de Nicolas Heinsius (1646-1656)*, La Haye, 1971, idézi WAQUET, I. m., 269.

[5] Lásd YARDENI, Miriam, *Antagonisme nationaux et propagande pendant les guerres de Religion, 1559-1598*, Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine, XIII (1966), 273-84; MATHOREZ, Jules, *Les Italiens et l'opinion française à la fin du seizième siècle*, Paris, 1914.

felettébb foglalkoztatták az okkult tudományok, többek között Nostradamussal jósoltatott, s intrikáit a hiedelem szerint boszorkánysággal keverte.

A másik „ördögi" olasz, immár az 1600-as évek derekán, Mazarin bíboros, alias Giuliano Raimondo Mazzarino, XIV. Lajos minisztere, a szürke eminenciás (bár ezt Mazarin elődjének, Richelieu bíborosnak, a „vörös eminenciásnak" egyik tanácsosára mondták). Ha Medici Katalin alakja izzott, csakúgy, mint körülötte a legendák – hozzá képest Mazarin valóban szürkének tűnhetett. De a derék franciákat nem lehetett becsapni, tudták ők, ki szipolyozza ki, teszi játékszerévé a királyságot, mint – még emlékeztek talán – a középkorban a toszkán és a lombard bankárok. Aztán ott volt a közelebbi elől, Machiavelli, akinek gátlástalan szellemében a bíboros zsarnokságra biztatta az uralkodót, szemben a paternalista francia monarchikus hagyományokkal. Az olaszok hűségére sem számíthattak, csak meg kellett nézni a százötven évvel korábbi itáliai hadjáratokban hol ezzel, hol azzal szövetkező Milánót, Velencét, Firenzét. Valódi kozmopolitáknak tekintették őket, ráadásul csapnivaló katonáknak, akik egy dologhoz értenek igazán: az intrikához. A korban leggyakrabban rájuk aggatott jelzők a *galád, kérkedő, hazug, csaló, kétszínű, álszent, ravasz* voltak, szemben a franciák erényeivel, az erkölcsösséggel, nagylelkűséggel, s mint nevük is mutatja, a nyíltszívűséggel (a *franc* szó ezt is jelenti). A század második felében új erőre kapott az a régi törekvés is, hogy a francia püspököknek Rómával szemben autonómiát, a francia uralkodónak pedig a püspökök megválasztásába és határozataiba beleszólást biztosítsanak (gallikanizmus). Az olaszoktól tehát egyszerre kellett megvédeni a francia királyság intézményének és a francia erkölcsnek a kiválóságát, illetve a francia monarchia és a gallikán egyház függetlenségét. Az 1550-1650 közötti időszak Rómaképét ékesen festi meg Joachim Du Bellay[6]:

> Halld inkább dolgait az egyház székhelyének, / Ahol a tunyaság a legdúsabb vagyon, / S a hármas korona gőgje az oltalom / Gyűlöletnek, sunyi becsvágynak, színlelésnek. / Tudd meg, hogy itt a jó és balszerencse és / A bűn meg az erény, gyönyör és szenvedés, / Tudás és butaság tenyészik jó kövéren. / Szóval, Peletier, mint amaz Őskaosz / Ölében, úgy nyüzsög együtt itt zavaros / Módon, mi jót s gonoszt csak lelsz a föld színén fenn. [...] Ott fenn a Palotán csupán gőgöt lelek, / Álorcás bűnöket, dús ceremóniákat [...] Ha lejjebb szállok a bankokhoz, egy sereg / Friss hírt találok és végtelen uzsorát csak [...] Ha még tovább

[6] *Panaszok*, in: RÓNAY, *A francia...*, 273-278.

megyek, akárhová is érek, / Vénusz asszony ledér hada rohan meg és vet / Felém mindenfelől szerelmes csábítást. / S még tovább, ha az új Rómából át találok / Sétálgatni az ó Rómába, mást se látok, / Mint régi romokat s hatalmas kőrakást.

„L'Italie, c'est rien"

Az olaszokkal szembeni ellenérzés előzménye Európa-szerte ugyanaz volt: Itália kultusza. S bár indoka a felekezeti és az arra visszavezetett morális különbözőség mellett Franciaországban a gazdasági és intézményes fenyegetettség érzésével színeződött, a vádak, ítéletek mindenütt meglepően egybecsengtek. Az olaszok jellemét a szélsőségek sajátos vegyületeként ítélték meg. „Erény és bűn, szeretet és gyűlölet, istentelenség és vallásosság szertelen mértékben vagyon bennök... A legjobb borokból a legsavanyúbb ecet lészen."[7] Az ehhez hasonló vélekedések, bár negatív előjellel, nem nélkülözték a nagyság képzetét. Az olaszokat ha tiszteletre már nem is, félelemre még érdemesnek találták.

Az itáliai minta ugyan szívósan élt tovább, ám jellemző, hogy a XVII. század második felében már nem annyira a tudományok, mint inkább a szokások, a viselkedésmód, a lovaglás, a vívás, a tánc, a tájképrajzolás, egyszóval a külsőségek elsajátítása kedvéért utaztak Itáliába az ambiciózus fiatalemberek, hogy *„urbanized and polished"*[8], azaz városiassá és kifinomulttá váljanak.[9] Angliában a *gentleman* fogalma egyre inkább ezt takarta. Franciaországban is nagyjából ennyi maradt Itália egykori presztízséből. XIV. Lajos mindent megtett, hogy – Colbert szavaival – „minden meglegyen Franciaországban, ami szép Itáliában van". Az udvarba hívatta Berninit, akadémiát alapított Rómában, hogy oda járjanak tanulni a francia művészek, műtárgyakat hozatott Itáliából. A műtárgyak elvándorlása olyan méreteket öltött, hogy Montesquieu 1728-ban már azt írja: „A külföldiek, különösen az angolok, mindent elvittek Padovából, mint ahogy egész Itáliából is. A templomok nélkül szinte már nem is lennének itt képek; mindet eladnák: a gazdag nemzet mindent magához vonz."[10] Ez a *minden* bizonyára túlzás, maradt még bőven préda a későbbi műkereskedelem

[7] HOWELL, James, *Instruction for Forrain Travell* (1642), ed. Edward Alber, London, 1869, 41-2.
[8] HOWELL, I. m., 13-4.
[9] WARNEKE, Sara, *Images of the educational traveller in early modern England*, E. J. Brill, Leyden, New York, Köln, 1995, 49.
[10] MONTESQUIEU, *Voyages*, 77.

számára is; mindenesetre jól mutatja, hogy Napóleon hírhedt itáliai műkincsbegyűjtési akciója csak hab volt a tortán. Már XIV. Lajos úgy vélte – s vele együtt sokan mások –, hogy Itáliából mindaz, ami értékes: a művészi érzék, a műtárgyak, a művészek, a muranói üveg, a velencei csipke és a firenzei kőberakás készítésének a titka – úgy ahogy van, átköltöztethető Franciaországba, ahol majd jóval kedvezőbb kulturális, szellemi talajon virágzik. A Comédie Italienne-ban a *commedia dell'arte* hagyományán nevelkedett olasz színészek anyanyelvükön játszottak (olaszul érteni még mindig divat volt), többek között Molière, majd később Marivaux írt számukra darabot. A *Mercure de France* 1682-ben mintegy kész tényként közli: „mondhatni, Itália Franciaországban van, Párizs az új Róma".[11] S miután egyéb eleven, helyhez kötött érték, meg nem tanulható képesség nem maradt az olaszoknak, olyan vélemény is elhangzott, hogy a klasszicista művészi ízlésnek sem válik előnyére a romlott ízlésű (azaz barokk) Rómában való tartózkodás. A mindenek fölött álló racionális gondolkodás bűvöletében úgy tűnhetett, hogy az ennek határain belül elképzelt tudományok elapadása végül mindenféle teremtő erő hanyatlásához vezet. A franciák ebben az időben már inkább saját országukat tekintették mintának, semmint Itáliát, az angolok pedig, akik még az előző század derekán belekóstoltak a felsőbbrendűség érzésébe, az úri neveltetéshez fontosabbnak tartották Franciaország felkeresését, mint Itáliáét.[12]

„*L'Italie, c'est rien*" – Itália nincs – ez a XVII. század végének az ítélete.[13] Ezzel összhangban az olaszosság egyre kevésbé az istentelenség és gátlástalanság értelmében vett machiavellizmust, semmitől vissza nem riadó intrikát, kellemével fertőző erkölcstelenséget jelentette. Az aggodalommal színezett távolságtartást fokozatosan a megvető vagy sajnálkozó lenézés váltotta fel: az olaszok tudatlan, barbár, lusta, a legenyhébb megfogalmazásban is komolytalan, bolondos nép gyanánt éltek tovább az európai köztudatban. Az olaszellenesség helyébe a franciák kulturális és divatbeli hegemóniájának kialakulásával a franciákkal szembeni ellenérzés lépett, melynek maguk az olaszok is előszeretettel adtak hangot. Csupán két példa: 1605-ben Bolognában egy nőt úgy jelentenek föl a külföldieket és örömlányokat ellenőrző Ufficio delle Bolletté-nél, mint „*puttana publica infranciosita*"-t, azaz elfranciásodott nyilvános kurvát). A következő századból való az alábbi gúnyvers a tupéról: „szalagból s fátyolból roppant

[11] WAQUET, I. m., 293-4.
[12] Vö. BERTAUT, Jules, *L'Italie vue par les Français*, Librairie des Annales, Paris, é. n., 59-60; STOYE, John Walter, *English Travellers Abroad 1604-1667: Their Influence in English Society and Politics*, Jonathan Cape, London, 1952, 176-7.
[13] Idézi: WAQUET, I. m., 253.

torony / mered égnek asszonyaink fején, / franciák szokásának tartom én: / kakas hordja ily fenn a taraját." [értsd: a gall kakas].[14] A francia tudósok a maguk részéről büszke öntudattal hirdették, hogy elérkezett az új kor, melyet immár nem az olasz, hanem a francia szellem világít be. „A mai világban a franciák a görögök, s az angolok a rómaiak." Tömör megfogalmazása ez a XVIII. század végi francia öntudatnak, még az angol világbirodalommal szemben is, bár szerzője roppant elmésen – a valóságos felsőbbrendűség jeleként – a franciák hírnevébe beleszámítja, hogy „a távolság, a képzelet s legfőképpen az elégedetlenség nagy előnyökkel ruház fel bennünket."[15]. A perspektíva változását ékesszólóan mutatja, hogy az olaszok intrikára való hajlama elvesztette félelmetes voltát, ehelyett úgy jelent meg, mint ami a fejekben tátongó űrt hivatott ellensúlyozni a társadalmi felemelkedésben. Itáliában ettől az időtől fogva (ezúttal angol megfogalmazásban) „...nyoma sincs pallérozott elménék s akármiféle ízlésnek. Minden csak gótikus dölyf, tudatlanság és babonás balhit."[16]

„Une nation... qui semble mort"

A XIX. századi romkultusz hangütése a romantika magasztosság-esztétikáját követi, tartalmilag Róma (a birodalom) nagyságát ellenpontozza az abból következő hanyatlással, mely a kereszténységnek nyit utat. Más esetekben a romok az örökkévalóság jelképei, mely maradványaiban is az egykori nagyságot idézi. Mindemellett a romélmény XVIII-XIX századi megnyilatkozásaiban gyakran korabeli aktuális tartalommal töltődik. Voltaire *A babiloni hercegnő* című kisregényében (1768), melynek sok más korabeli és későbbi epikai műhöz hasonlóan az utazás központi, jelentéshordozó motívuma, Amazante herceg utazása során Rómába is eljut, ahol, akárcsak másutt, megfigyelései szándékoltan inkább Voltaire korára jellemzőek, semmint a regénybeliére:

> „Végre feltűntek előtte a Tiberis sárga hullámai, a dögletes mocsarak, szórványosan a sápadt, sovány lakosok, lyukas, ócska köpenyben, amely alól kisárgállott száraz, cserzett bőrük; ez

[14] CANOSA, Romano – COLONNELLO, Isabella, *Storia della prostituzione in Italia dal Quattrocento alla fine del Settecento*, Roma, 1989, 83; *A nők hajviseletéről*, idézi FRATI, Lodovico, *Il Settecento a Bologna*, ristampa anastatica, Atesa, Bologna, 1979 (1899), 19.
[15] DUPATY, I. m., 396.
[16] SMOLLETT, Tobias, *The Letters of Tobias Smollett,* ed. Edward S. Noyes, Cambridge, Mass., 1926, 94 (to William Hunter, 6 february 1764).

> jelezte, hogy a hét halom városa előtt áll, annak a városnak a kapujában, amelynek hősei és törvényhozói meghódították és civilizálták a földgolyó nagy részét. Úgy képzelte, hogy a diadalkapuban ötszáz zászlóaljat lát majd hősök vezérletével, s a szenátusban félistenek gyűlését, akik törvényt szabnak a földnek; talált is egy harminc lókötőből álló hadsereget, akik a napsütéstől való féltükben az őrhelyre is ernyőt feszítettek."

Nyomorult jelen vs. dicső múlt. Róma, antik romok és szobrok, de már nem csinálnak ilyet (hanyatlás), „de minthogy ezeket a ritkaságokat őrizzük, lenézzük a föld többi részét. Olyasfélék vagyunk, mint a zsibárus, aki a raktáron maradt régi ruhák dicsőségéből él."[17] Ennek az immár csupán múltjából élő Itáliának az eszméje – melynek vizuális jelképei a romok – olykor egészen közvetlenül fogalmazódik meg. A Goncourt fivérek 1855-56-ban tett itáliai utazásukról írt beszámolójukban különös, impresszionisztikus módon veszik sorra Róma antik romjait:

> „Le temple de la Minerve Chalcidica, aux trois colonnes encore debout, exfoliées ainsi que les troncs de platanes à l'automne, et sillonnées de haut en bas comme d'un coup de foudre"; „Le Campo Vaccino ou le Forum Romanum – Sur la litière dorée du maïs, des bœufs gris aux longues cornes, mâchonnant inquiets, une corne attachée à de lourds chariots, au milieu de poules que les femmes chassent à coups de pierre…"; „Le Palais des Césars la domus aurea de Néron – Des arcades de briques rouges, sur lesquelles sont poussés de petits arbres; des voûtes aux cloisons de méchant bois, fermées par les loquets, et qui sont des hangars, des étables, des poulaillers, avec devant un terrain d'immondices…"; „Le Colisée comme une ronde de danse, tout à coup violemment rompue, et avec un côté des danseurs tombé sur le dos…"[18]

E leírások olvasásakor korabeli város- és zsánerképek jutnak eszünkbe, ám az útleírás egészének – és nem is csak a romokra vonatkozó részek – ismeretében mégis inkább Itália hanyatlásának költői megfogalmazásainak tarthatjuk őket. Hypolite Taine még ezen is túltesz, amikor azt írja: „*Sur*

[17] *Œuvres de Voltaire*, Werdet et Lequien, Paris, 1829, tome 34 (Romans, *La Princesse de Babylone*), 171; magyarul: *Voltaire összes regényei és elbeszélései*, Budapest, Magyar Helikon, 1965, 509-10. Fordította Benedek Marcell et al.

[18] GONCOURT, Edmond et Jules, *L'Italie d'hier. Notes de voyges,* Charpentier et Fasquelles Éditeurs, Paris, 1894, 192-4.

toutes ces grandes choses, la vie moderne s'est nichée comme un champignon sur un chêne mort."[19]

A természet és a romok közötti kapcsolat eszmei tartalommal színeződik. Mindkettő az ember tehetetlenségét hivatott példázni: a természet mint megfellebezhetetlen erő, a romok mint az idő mindenhatóságának tanújelei. A romok ebben a távlatban nem pusztán esztétikai, de szimbolikus értékkel is bírnak, melyek korabeli eszmékből sarjadnak. Ám ez a szimbolizmus nem egyszerűen amaz általános és a vizsgált korszaknál jóval korábbi eredetű eszmének a kifejezője, miszerint a kultúra (vagy ha úgy tetszik, az ember) hanyatlása után csak a természet és romok maradnak hátra, és nem is azt a specifikusabban keresztény felfogást tükrözi, mely szerint az ember bármilyen nagy műve e világon mulandó, s a romok erre hivatottak emlékeztetni.

Amint uralkodóvá vált a lehanyatlott Itália eszméje, felütötte a fejét az újjászületés gondolata is, s nem is csupán a *Risorgimento* olasz ideológusainak és költőinek a fejében. Az immár modern értelemben vett nemzetként újjáéledő Itália előképe pedig természetszerűleg Róma volt, mint a múltbeli állami egység megtestesítője (ezt a szerepet még az egyébként második virágkornak tartott középkori városállamok korára sem lehetett kiosztani). Az olaszok méltó helyét a modern európai nemzetek sorában a ténylegesen egységes olasz állam létrejötte előtt és utána is az antik Róma öröksége jelölte ki virtuálisan az olasz nemzeti mitológiában. Kézenfekvő tehát, hogy aki – külföldiek vagy olaszok – kételkedett az olasz újjászületésben, legelőször is ezt az antik római örökséget utalta végképp a múltba. A romok ennek a visszahozhatatlan, megismételhetetlen és egyébként is bukásra ítélt múltnak lettek kézzelfogható bizonyítékai.

Itália tehát maradt, ami volt már évszázadok óta: egykor virágzó művészet, természettudományok és államformák páratlanul gazdag múzeuma. Ezt a megfontolást visszhangozzák Charles Didier szavai 1831-ből: „*Au milieu de ce mouvement européen il est une nation* [...] *qui semble morte. L'Europe* [...] *n'en parle que comme d'une tradition antique* [...]"[20]; ez húzódik végig Jules Michelet ugyanabban az évben megjelent történeti művén, az *Histoire romaine*-on; s ezt fejezik ki Lamartine sorai, aki Metternichet megelőzve mellesleg megjegyezte: *L'Italie est une abstraction*:

[19] TAINE, Hypolite, *Voyage en Italie*, Hachette, Paris, 1876[13], vol. I, 143.
[20] Charles Didier (1831), idézi: VENTURI, Franco, *L'Italia fuori d'Italia*, In: *Storia d'Italia*, vol. 3: Dal primo Settecento all'Unità, Torino, Einaudi, 1973, 985-1481, 1250.

Oh, terre du passé, que faire en tes collines?
Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines
Et fouillée quelques noms dans l'urne de la Mort,
On se retourne en vain vers les vivants: tout dort.
Tout jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire
Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire![21]

„Saisi par la splendeur du ciel"

„A ragyogó égtől elragadtatva" – fogalmazza meg a Svájcból Itáliába utazó Charles de Bonstetten az északról érkező utazók szokásos első benyomását. Itália mindenekelőtt délszaki éghajlatával hódítja meg az odalátogatókat. Az északról jött idegenek azonban hamar tapasztalják azt, amit a sztereotípiák révén már indulásuk előtt jól tudnak: Itália nem csupán azúrkék ege révén délszaki ország. Az egész Európát elvakító *Quattrocento* és részben *Cinquecento* tündöklő Itáliáját, a jóban-rosszban nagyszerű olaszok korát láttuk már, mi követi – legalábbis a gazdagodó és kezdetben épp olasz mintára kulturálisan finomodó északi nemzetek szemében. A XVIII. század derekán ennek az eredetileg alapvetően negatív, de idővel egyre ellentmondásosabb képzetnek nevet is adnak: Itália a Dél – egestül, hegyestül-völgyestül, buja szőlőlugasostul, éneklő nyelvestül, pompástul, szabad vagy szabados erkölcsöstül, kurtizánostul és papostul. Ami egyúttal azt jelenti, hogy az újkori kultúra bölcsőjének tartott ország Északnyugat-Európából nézve Afrikával és Ázsiával kerül egy kategóriába.

A XVII. században az angolok és különösen a franciák igencsak zavarban lehettek, ha az ókori szerzőkre kellett hivatkozniuk, akik szerint ők javában vad északi, barbár népek voltak. David Hume szemében, aki nem elsősorban az éghajlatban, mint inkább a társadalomban látta a népjellem forrását, ez az ellentmondás látszólagos, minthogy idővel bármely nép szokásai megváltoznak társadalmi rendszere átalakulásának, más népekkel való keveredésének vagy más okoknak köszönhetően. Ez érvényes az egykori gallokra és a mai franciákra is: „Bár a francia karakter néhány vonása ugyanolyan, mint amit Caesar a galloknak tulajdonított, Franciaország mai lakóinak udvariasságát, emberségét és műveltségét a régiek tudatlanságával, barbárságával és durvaságával még csak egy lapon

[21] *Correspondance de Lamartine*, éd. Mme Valentine de Lamartine, Hachette, Paris, 1881², vol. II, 293.

sem lehet említeni!"[22] Volt azonban egy egyszerűbb megoldás, annál vonzóbb, mert nem kellett hozzá módosítani a bevett klímaelméletet, csupán „helyesen kellett értelmezni" az ókori forrásokat: az ominózus határt egyszerűen északabbra tolták. Jean Bodin azt állította, hogy a régiek északi népek alatt a svédeket és a finneket értették, Franciaország tehát az ideális mérsékelt övben fekszik.[23] Ezáltal viszont Itália automatikusan a déli országok közé csúszott vissza (láttuk, hogy ebben az időben már az egykor barbároknak nevezett északi nemzetek illetik ugyanezzel a jelzővel), s egyre inkább Afrika és Ázsia vonásait vette fel, a kulturális hagyomány kivételével, melyet azért mégsem lehetett visszamenőleg megkérdőjelezni. Montesquieu az éghajlatnak a népjellemre gyakorolt hatását hol az Európa-Ázsia, hol az észak-dél ellentétével illusztrálja, ez utóbbi esetben Európa határain belül, ahol az északi országokat Anglia, a délieket Itália képviseli. Az ellentétpárokhoz rendelt sajátosságok azonban mindkét esetben ugyanazok: miképpen „az indiaiak természetüknél fogva híján vannak minden bátorságnak; az európaiak Indiában született gyermekei is elveszítik az eredeti éghajlattal együtt járó bátorságot", ugyanígy az európai háborúkban „az északi népek a déli országokban nem vittek véghez olyan hősi tetteket, mint azok a honfitársaik, akik saját éghajlatuk alatt harcolva, bátorságuk teljes birtokában voltak."[24] Amikor a francia filozófus a forró éghajlat szerepéről ejt szót az elmélkedésbe merülő szerzetesi élet népszerűségében, nyílt párhuzamot von Ázsia és Dél-Európa között.[25]

Miben nyilvánul meg Itália és az olaszok délszaki jellege? A klímaelmélettel Hippokratész az ember különféle betegségekre való hajlamát magyarázza. Az éghajlatnak és (ezekkel egyenrangúan!) egyéb földrajzi tényezőknek elsősorban fiziológiai következményei vannak, s csak ezeken keresztül befolyásolják a jellemet. Lényegében ezt az „orvosi" vonalat folytatja az 1700-as évek elején John Arbuthnot (maga is orvos), de „laikusok" úti beszámolóiban is számos ilyen jellegű megfigyelést találhatunk. Mások, mint Arisztotelész vagy Montesquieu, az éghajlatnak a testre gyakorolt hatását csak futólag említik, ha egyáltalán szólnak róla; őket a jellem és ezen keresztül a társadalom érdeklik. Montesquieu az éghajlat élettani hatásaira vonatkozó állításait Arbuthnottól veszi át, de több figyelmet szentel a további következményeknek: „A hideg éghajlat alatt [...]

---

[22] HUME, David, *Összes esszéi, I-II.*, Atlantisz, Budapest, 1992-1994, I. köt., 203. Fordította Takács Péter.

[23] BODIN, Jean, *I sei libri dello stato* (a cura di M. Isnardo Parente, D. Quaglioni), 3 voll., Torino, UTET, 1964-1997, 89.

[24] MONTESQUIEU, *A törvények szelleme,* XIV, 2-3 (352-3. lap); MOE, 34-38.

[25] MONTESQUIEU, *A törvények szelleme*, XVI, 7 (355-6. lap).

az embernek több az ereje. [...] Ennek a nagyobb erőnek többféle hatása kell, hogy legyen: például több az önbizalom, vagyis nagyobb a bátorság; kiki inkább tudatában van a maga fölényének, s ezért kevesebb a bosszúvágy; nagyobb a biztonságérzet, tehát több a nyíltság, kevesebb a gyanakvás, a fordulat és a cselszövés."[26] De az utazók nagy része, nem lévén filozófus, vagy legalábbis úti beszámolóikat nem eszméik részletes kifejtésére szánva (mint Montesquieu a magáét), az egész éghajlat-históriát épp csak megemlíti, mintegy utalásként az elméleti háttérre, melyet az olvasók feltehetően amúgy is ismernek. A XIX. század elejének e témában született legjelentősebb értekezése, Bonstetten *L'homme du midi et l'homme du nord* [A délszaki és az északi ember] című könyve a nagy elődök, főképpen Montesquieu nyomán ugyan az éghajlat és a karakter összefüggését veszi alapul, de a kétféle kultúra, szokásrendszer közötti számtalan különbséget egyetlen *jellemvonás*-párra vezeti vissza: a délszaki szenvedélyességre és az északi ember elmélkedő hajlamára. Közvetlen ihletője és baráti ösztönzője, Madame De Staël sugalmazását követi: „Valamely népnek, mint ahogy valamely embernek is, csak meghatározó vonását kell figyelnünk: minden egyéb ezernyi véletlen műve, egyedül csak az tartozik lényegéhez.[27]

Másfelől a XVII-XVIII. századi franciák fensőbbségi tudata is többek között a klímaelmélet egyik régi tételével igazolta magát. A Rousseau említette „közbülső vidékről" van szó. Arisztotelész a hideg éghajlatú Európa szabadságszerető, de pallérozatlan lakói és a tehetséges, de szolgalelkű ázsiaiak mellett harmadikként a hellén népet említi, mely „miként lakóhelye is a kettő között fekszik, mindkét tulajdonságban részesül, bátor és tehetséges; ezért azután szabadságban és a legtökéletesebb politikai szervezetben él, akár mindenki fölött is tudna uralkodni, ha egy államban tömörülne."[28] Plinius követi e hármas felosztást, megfejelve a különböző égövek lakóinak fizikai jellemzésével.[29]A klasszikus hagyományt Bodin éleszti újjá: a barátságos, vidám, mesterkélt, félénk, békés, bőkezű, lusta természetű déliek és a maguknak való, borongós, egyszerű, merész, takarékos, fegyvert s munkát kedvelő északiak mellé arany középút gyanánt

[26] MONTESQUIEU, *A törvények szelleme,* XIV, 2 (349-50. lap).

[27] STAËL-HOLSTEIN, Germaine de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, In: *Œuvres complètes. Œuvres posthumes de madame la baronne de Staël-Holstein*, Firmin-Didot, Paris, 1871, tome I, 253.

[28] ARISZTOTELÉSZ, *Politika*, Gondolat, Budapest, 1984, VII, 7, 1327b (287. lap). Fordította Szabó Miklós.

[29] PLINIUS Secundus, *A természet históriája. Válogatott részek az I-VI. könyvekből*, Kriterion, Bukarest, 1973, II, 78, (99. lap). Fordította Váczy Kálmán.

odaállítja a közbülső népeket.[30] Ilyen közbülső népnek tartják magukat az 1600-as évektől fogva a franciák. Országuk éghajlata, félúton észak és dél között, a test és a szellem számára egyaránt ideális. A természet áldásai mellett nem véletlenül teremnek itt bőven kiváló elmék.

> Óh, Francia föld, fiaid örököket, e bölcs szellemet, mely úgy gondolom, vélük születik, tiszta, derűs levegődnek köszönhetik, melyet legelsőbben is magukba színak, s melynek mértékletes melege valamiképpen a testből a lélekbe sugárzik által, miképpen az athéniakra is befolyással bírt [...] Attika nemes lege, míg Thébát az ő természettől fullasztó, nyers levegője hasonképpen megfertőzé. Minthogy Franciaországban sem oly túlzottan kifinomult, mint Itáliában, se nem túl hév, mint Spanyol földön, se fölyhőkkel s párával nem terhes, mint Hollandiában, avagy az Óceánnak kipárolgásaival, mint Angolországban, se nem fagyos, mint Dániában és más északi országokban. Tiszta, erőt adó lég, mely a lélekbe oltja áldásos hatását, hogy az nem válik se túl cikornyássá, mint az olaszoké, se vízkórosan dagályossá, mint a spanyoloké, nem vész mélységes ködbe, mint az angoloké, nem lészen borússá s nehézzé, mint a németeké, sem misztikusan homályossá, mint a hollandoké, sem otrombává s vaddá, mint az északi népeké. Ellenében korlátlan szabadság áll, csudálatos lelki ruganyosság, természet adta fortély, örömteli vígság; az igazságnak szeretete s a józan ész figyelmezése; könnyedség, mely azonban nem felületesség, komolyság, mely nem pedantéria, szenvedély, mely nem senyvedés, fontolva haladás, vigyázatos hevület, elmélyedés, a művészetek legrejtettebb titkainak figyelmes fürkészése, a misztériumokban való merítkezés...[31]

Charles Victor de Bonstetten még 1824-ben, a felvilágosodás, a francia forradalom és Napóleon után is ezzel magyarázza a franciák felsőbbrendűségét a szenvedély kontra értelem koordinátarendszerében:

> „Franciaország a dél forró ege és észak álmodozásra serkentő tájai között félúton, úgy tűnik, a kétféle éghajlat hatásainak szerencsés ötvözete. Azokban az országokban, ahol a szenvedély uralkodik,

[30] Vö. D'ESPIARD, François-Ignace, *L'Esprit des Nations*, La Haye, Beauregard – Gosse – van Daalern, 1752, vol. I., 5.

[31] Xavier de La Sante: *Si les François peuvent en fait de littérature prétendre à la supériorité sur tous les autres peuples d'Europe* (1741), WAQUET, I. m., 321-2.

> csak a szenvedély útján, ahol az ész, csak az értelmen keresztül lehet hatni. Az északi ember számára *be kell bizonyítani* azt, amit a délivel *éreztetni* kell. Csak a franciákra hat egyszerre az érzés és az értelem. Ezért aztán a franciák minden más nemzetnél nyitottabbak mindenfajta igazság iránt…"[32]

Az észak-dél-közép felosztás a legapróbb részletkérdést is átjárja, természetesen Franciaországgal a csúcson, s gyakran Itáliával délen: „Azt hiszem a séta kimondottan a franciák ételeme: a délszaki nemzetek túlságosan tespedtek, az északiak túl nehézkesek."[33] Egyszóval „a franciák biztos tudatában annak, hogy a világegyetem gazdag tudásának a birtokosai s a normák diktálói, abban a meggyőződésben, hogy a természet kegyeltjei és Isten kiválasztottjai, hogy a legszebb királyság lakói és az Egyház leghívebb gyermekei, úgy érezhették, kivételezett helyzetben vannak, kiváltságos föld szülöttei."[34] Amit más országokban, köztük Itáliában kivételnek, itt természeti, lelki és szellembeli adottságnak tekintettek. A többi nemzet csak arra volt jó, hogy velük összevetve még fényesebben ragyogjon Franciaország – Itália esetében a határtalan olaszutánzást követően már csak a visszavágás kedvéért is.

[32] BONSTETTEN, I. m., 54; vö. 126: „Délen az emberek túl hosszú ideig maradnak fiatalok; északon túl hamar megöregednek; csak a közbülső égövben élő franciák és néha a németek élvezik mindkét kor előnyeit."
[33] MONTESQUIEU, *Voyages*, 36.
[34] WAQUET, I. m. , 328, és 318-23.

GRAMMAIRE TEXTUELLE

CSŰRY István
Université de Debrecen

Les formes du non-dit autour des marques de contraste : constructions de sens dans le discours littéraire[1]

Sándor Kiss, à qui l'auteur souhaite rendre hommage par cette modeste étude, a toujours impressionné ses disciples non seulement par son érudition mais aussi par une vision globale des faits de langue où les phénomènes linguistiques, devant être analysés minutieusement et avec exactitude, ne sont jamais considérés sans les fonctions – tout particulièrement esthétiques – qu'ils sont susceptibles de remplir. C'est en étant linguiste qu'il a pu – et qu'il peut – vivre pleinement sa passion pour la littérature et nous la transmettre. La synthèse de nos observations sur les fonctions des connecteurs dans le discours littéraire s'inspire de cette leçon. La portée des conclusions qui peuvent en être tirées dépasse cependant les limites de l'univers du discours littéraire.

1. Introduction

On s'étonne parfois de voir combien l'analyse du discours littéraire est imaginée possible sans considérations linguistiques. Pourtant, la détermination linguistique de tout discours donne à l'analyse des faits langagiers une toute première importance et en fait la première étape de l'interprétation. Le présent travail vise à défendre et illustrer cette thèse par l'exemple de l'accès aux contenus explicitement non formulés participant aux relations sémantiques qu'articulent les connecteurs.

L'interprétation des relations sémantiques marquées par les connecteurs repose sur des processus inférentiels et fait entrer en jeu des contenus non explicités qui doivent être envisagés dans le cadre du système des

[1] La rédaction de la présente étude a été soutenue par la bourse *Bolyai János Kutatási Ösztöndíj* de l'Académie Hongroise des Sciences (MTA).

rapports qu'ils entretiennent avec les contenus explicites. Ces réseaux de relations sémantico-pragmatiques constituent les constructions de sens du discours. L'accès aux contenus non dits est déterminé par plus d'un facteur (textuel, contextuel, cognitif, intellectuel) si bien qu'une interprétation univoque n'en est pas toujours assurée. De ce point de vue, le discours littéraire est un objet d'étude d'autant plus intéressant que les propriétés sémantico-esthétiques essentielles de l'œuvre littéraire : son caractère ouvert et ses possibilités interprétatives relèvent aussi du phénomène pragmatique de l'inférence. En même temps, il peut s'y observer une grande richesse des moyens et structures linguistiques, d'où leur intérêt pour la pragmatique. De l'autre côté, l'analyse linguistique et pragmatique est susceptible de donner des éclaircissements même pour une approche purement littéraire en lui fournissant des repères fiables.

Les connecteurs que sont les marques d'opposition (tels que *mais, quand même* ou *pourtant*) font l'objet de nombreuses études de pragmatique, d'analyse de discours ou de linguistique textuelle. Dans une approche texto-logico-sémiotique, nous présenterons une série d'exemples afin de montrer comment et à quels niveaux le processus inférentiel déclenché par un connecteur (en vertu de son sens procédural ou, autrement dit, en fonction des implicatures conventionnelles[2]) permet de dégager les informations ou significations à première vue « absentes ». Le classement proposé des cas de figure possibles fait partie intégrante d'un outillage nécessaire pour la lecture / analyse compréhensive du discours littéraire[3], éminemment polyphonique.

2. Le connecteur en tant que simple moyen de cohérence

La cohérence d'un discours s'établit par le jugement de son lecteur / auditeur qui, à l'issue de son travail interprétatif, y découvre les relations sémantiques, logiques, pragmatiques qui permettent de le considérer comme un tout fonctionnel dans le cadre d'un acte de communication. Si le lecteur / auditeur dispose de ressources extradiscursives pour y parvenir, le discours, loin d'être tout à fait explicite et transparent, fournit à son tour des marques, souvent à peine perceptibles, qui orientent le processus interprétatif. Leur absence mènerait à l'incohérence ou conduirait l'interprétant à prêter au discours un sens plus ou moins différent. L'art d'écrire (et de

[2] Moeschler, Reboul (1994 : 27, 196).
[3] Avec cette limitation toutefois que les observations présentées sont fondées sur les *récits*.

parler) consiste, entre autres, en la maîtrise de l'emploi judicieux de ces marques.

2.1. Cohérence vs incohérence

Le *par contre* de l'exemple 0 illustre le premier cas, celui où la possibilité ou l'impossibilité du jugement de cohérence dépend tout simplement de la présence ou de l'absence du connecteur. Il suffirait de l'enlever pour rendre, sinon impossible, du moins extrêmement difficile la compréhension du rapport des faits relatés. La simple mise en contraste opérée par ce connecteur d'opposition nous indique que les procès, dont le caractère habituel et répétitif est marqué par les formes verbales à l'imparfait, doivent être considérés en deux blocs sémantico-textuels parallèles. Les deux cadres temporels, explicités par *Deux ou trois fois par semaine* dans la première macro-proposition et par *tous les jeudis* dans la seconde, encadrent la narration d'actions entre lesquelles il y a une réciprocité quelque peu bizarre, présentée avec beaucoup d'humour, notamment grâce au choix du connecteur autour duquel s'organise l'unité textuelle observée.

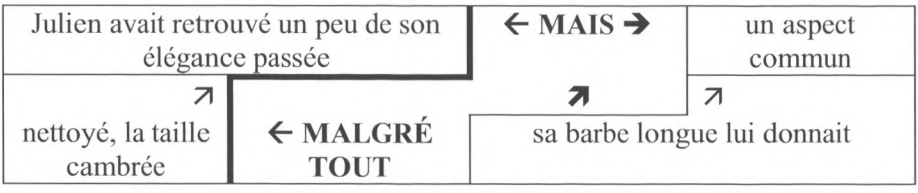
(1) Deux ou trois fois par semaine, la jeune femme arrivait avant qu'il fût levé, se déshabillait en une minute et se glissait dans le lit, toute frémissante du froid du dehors. Duroy, **PAR CONTRE**, dînait tous les jeudis dans le ménage et faisait la cour au mari en lui parlant agriculture ; et comme il aimait lui-même les choses de la terre, ils s'intéressaient parfois tellement tous les deux à la causerie qu'ils oubliaient tout à fait leur femme sommeillant sur le canapé. (*Bel-Ami*)

2.2. Cohérence et exactitude

Le second cas, celui où tel emploi particulier d'un connecteur apporte une précision aux relations de cohérence inhérentes à une structure discursive, se caractérise par une présentation nuancée de faits et de leurs rapports que l'interprétant est invité à considérer dans leur complexité. Considérons 0 :

(2) Julien, nettoyé, la taille cambrée, avait retrouvé un peu de son élégance passée ; **MAIS** sa barbe longue lui donnait **MALGRÉ TOUT** un aspect commun.
(*Une Vie*)

Dans cet exemple, nous avons affaire à une séquence (additive) de connecteurs.[4] La phrase nous offre un portrait nuancé car *mais* et *malgré tout*, par leur sens et par leur position syntaxique, opèrent un groupement hiérarchique des traits présentés. *Mais* relie les informations de premier plan, en opposant l'élégance passée retrouvée et l'aspect commun de Julien (exprimés par des syntagmes en position de focus dans les deux propositions), ce qui revient à nier une implication de la première proposition. *Malgré tout* maintient la présence des traits avantageux (nettoyé, la taille cambrée) en vertu du potentiel anaphorique de son élément *tout*[5] en les plaçant dans les cadres d'une relation subordonnée à la première, qu'ils partagent avec la mention de la barbe longue. Cela pourrait être visualisé comme suit :



Si nous effaçons l'un ou l'autre des deux connecteurs, nous introduisons de légères modifications sémantiques. La suppression de *mais* amoindrit l'effet de la barbe longue, étant donné que *malgré tout* est un connecteur d'opposition conclusif-réévaluatif. Ses instructions d'interprétation marquent une prise de distance descriptive-réévaluative par rapport à ce qui est à gauche du connecteur, en introduisant des contenus anti-orientés à ceux du premier pôle de l'opposition qui les complètent sans les invalider.[6] Dans 0, les éléments d'élégance et l'aspect commun sont présentés à un niveau de validité égal, la dissonance des traits en devient plus marquée.

[4] Pour la distinction des séquences additive et compositionnelle de connecteurs, voir Csűry (2001 : 32).
[5] Csűry (2001 : 260).
[6] Csűry (2001 : 260).

(3) Julien, nettoyé, la taille cambrée, avait retrouvé un peu de son élégance passée ; **MALGRÉ TOUT**, sa barbe longue lui donnait un aspect commun.

La suppression de *malgré tout*, au contraire, annule la présence (co-)référentielle des traits avantageux de Julien, comme le montre 0. Contrairement au caractère plus statique, descriptif de 0 et de 0, 0 a une allure plutôt narrative en présentant le fait de ne pas avoir coupé sa barbe comme détruisant le résultat des efforts antérieurs de Julien pour se rendre élégant. Il s'agit de donner une présentation plus simplifiée du personnage.

(4) Julien, nettoyé, la taille cambrée, avait retrouvé un peu de son élégance passée, **MAIS** sa barbe longue lui donnait un aspect commun.

3. Le connecteur en tant que moyen stylistique

L'effet stylistique de l'emploi des connecteurs a pu déjà être, bien entendu, observé dans les exemples précédents. Pour le mettre en évidence, examinons l'occurrence suivante du discours indirect libre, moyen fortement marqué sur le plan stylistique de rapporter les propos des personnages. Empreinte bien visible de la présence du narrateur, il réalise une condensation sémantique notable.

(5) Il revint la semaine suivante, et se vanta d'avoir, après force démarches, fini par découvrir un certain Langlois qui, depuis longtemps, guignait la propriété sans faire connaître son prix.
– N'importe le prix ! s'écria-t-elle. Il fallait attendre, **AU CONTRAIRE**, tâter ce gaillard-là.
(*Madame Bovary*)

Le discours indirect libre apparaît à un moment particulièrement animé de la conversation présentée. Il est évident que la structure dialogale serait méconnaissable si l'on effaçait le connecteur *au contraire*, sans lequel le fragment observé pourrait même être jugé incohérent. Les propriétés lexicales de *au contraire*[7] sont telles que son emploi en tant qu'introducteur d'intervention (ou de tour de parole) reste perceptible même après la

[7] Csűry (2001 : 135-140).

transformation du discours direct en discours indirect libre, offrant ainsi un choix d'ordre stylistique.

Ajoutons que certains connecteurs ont une valeur stylistique lexicalement codée dans la mesure où leur emploi tend à se limiter à certaines catégories ou situations de discours. Par exemple, en tout état de cause relève principalement du discours formel (juridique ou administratif), cependant ou du moins sont propres au langage soigné, quoi qu'il en soit a une allure légèrement archaïque tandis que quand même a une fréquence plus élevée dans le discours oral. Leur emploi contribue donc à marquer une certaine identité stylistique des discours ou de leurs séquences. En effet, suivant les particularités du contexte, les mêmes relations de cohérence peuvent être exprimées par des moyens différents que l'on dirait parfois synonymiques.

4. Le connecteur en tant que trace unique de significations

La situation est radicalement différente là où l'inférence déclenchée par le connecteur est la source unique d'informations essentielles ou importantes, dont l'absence n'empêcherait pas l'interprétation du discours en tant que tout cohérent mais la rendrait incomplète. L'un de nos exemples favoris l'illustre d'une façon éloquente.

(6) Jeanne, ayant fini ses malles, s'approcha de la fenêtre, **MAIS** la pluie ne cessait pas.
(*Une vie*)

L'opposition, dont la conjonction *mais* est susceptible de marquer les différentes réalisations (réfutative, concessive, contrastive) sous leur forme directe aussi bien qu'indirecte[8], ne peut être interprétée ici que dans le cadre d'une concession indirecte. Il s'agit des toutes premières lignes du roman, le lecteur ne dispose donc d'aucune autre information que celles contenues dans cette phrase ; c'est uniquement sur elles qu'il peut fonder ses inférences. Dans le cas de 0, l'emploi de *mais* ne peut être motivé que par le contenu latent concernant l'attente par Jeanne d'une amélioration météorologique. Elle s'approche de la fenêtre pour voir s'il fait meilleur que tout à l'heure. Or, une telle attente s'avère plus que probable à la lecture des premiers paragraphes : Jeanne, « sortie la veille du couvent, libre enfin pour

[8] Csűry (2001 : 86-87).

toujours » doit non seulement ressentir péniblement le contraste entre la pluie désespérante et le début d'une nouvelle vie pleine d'espoir mais elle craint effectivement que son départ ne soit différé par le mauvais temps. Cette petite scène bien simple préfigure la désillusion qui accompagnera Jeanne toute sa vie durant. Par conséquent, de par les inférences qu'il a le pouvoir de déclencher dans le contexte donné, le connecteur *mais* a une fonction essentielle tant sur le plan sémantique proprement dit que sur le plan esthétique. Si nous le supprimons, comme dans 0, il en résulte un ton objectif qui ne reflète en rien la tension exprimée dans la version originale, en laissant dans l'ombre l'attitude de Jeanne, ni ne révèle la compassion du narrateur, pourtant très caractéristique de ce roman.

(7) Jeanne, ayant fini ses malles, s'approcha de la fenêtre. La pluie ne cessait pas.

Les significations dont les connecteurs sont ainsi responsables peuvent appartenir à des constructions de sens qui relèvent des différents composants et niveaux structuraux des récits. C'est selon les catégories narratologiques générales d'histoire et de narration que nous présenterons, dans ce qui suit, l'apport sémantique des connecteurs au discours littéraire.

4.1. Dans l'histoire

Il n'est pas évident de démêler les constructions de sens appartenant à l'histoire et celles qui appartiennent à la narration ; on pourrait même se demander s'il y a rien dans la structure du discours qui n'appartienne pas uniquement à cette dernière catégorie. Néanmoins, l'analyse permet de distinguer deux ensembles fonctionnels parmi les constructions de sens. Les unes apparaissent au niveau de ce qui est narré, soit dans les propos des personnages, soit dans la représentation de l'action et des événements proprement dits. Les autres se retrouvent dans le discours du narrateur. Autrement dit, même si la mise en discours, dont participent les connecteurs et les constructions de sens qu'ils articulent, exige que l'on appréhende les moyens linguistiques en jeu en tant que moyens de la narration, il nous semble utile de distinguer les constructions de sens présentées comme « objectives », relevant de « l'ordre naturel des choses », mises sur le compte des personnages, et celles que le narrateur prend en charge lui-même. Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons rendre compte de la complexité de la polyphonie du discours.

4.1.1. Procès / événements

Le passage suivant illustre à merveille ce qui vient d'être dit du premier groupe. Le connecteur *n'importe*[9] appartient aux propos du personnage donnés en discours direct ; en même temps, le sens procédural du connecteur fait découvrir au lecteur un élément de l'action qui resterait autrement inconnu, étant donné l'ellipse : Rodolphe cachette la lettre avec le cachet qu'il vient de juger inadapté.

> (8) Pauvre petite femme ! pensa-t-il avec attendrissement. Elle va me croire plus insensible qu'un roc ; il eût fallu quelques larmes là-dessus ; mais, moi, je ne peux pas pleurer ; ce n'est pas ma faute. Alors, s'étant versé de l'eau dans un verre, Rodolphe y trempa son doigt et il laissa tomber de haut une grosse goutte, qui fit une tache pâle sur l'encre ; puis, cherchant à cacheter la lettre, le cachet Amor nel cor se rencontra. – Cela ne va guère à la circonstance … Ah bah ! **N'IMPORTE** ! Après quoi, il fuma trois pipes et s'alla coucher.
> (*Madame Bovary*)

4.1.2. États psychologiques / cognitifs

Le *du moins* de 0 nous en apprend encore plus long sur les personnages de la scène présentée. Les amoureux se réfugient dans la cathédrale où le suisse, en bon guide, les traite comme visiteurs.

> (9) Sans répondre, il continuait à marcher d'un pas rapide, et déjà madame Bovary trempait son doigt dans l'eau bénite, quand ils entendirent derrière eux un grand souffle haletant, entrecoupé régulièrement par le rebondissement d'une canne. Léon se détourna. – Monsieur ! – Quoi ? Et il reconnut le suisse, portant sous son bras et maintenant en équilibre contre son ventre une vingtaine environ de forts volumes brochés. C'étaient les ouvrages qui traitaient de la cathédrale. – Imbécile ! grommela Léon s'élançant hors de l'église. Un gamin polissonnait sur le parvis : – Va me chercher un fiacre ! L'enfant partit comme une balle, par la rue des Quatre-Vents ; alors ils restèrent seuls quelques minutes, face à face et un peu embarrassés. – Ah ! Léon ! …Vraiment … je ne sais … si je dois … ! Elle minaudait. Puis, d'un air sérieux :

[9] En effet, c'est bel et bien un connecteur, cf. Csűry (2001 : 302-307).

> – C'est très inconvenant, savez-vous ? – En quoi ? répliqua le clerc. Cela se fait à Paris ! Et cette parole, comme un irrésistible argument, la détermina. Cependant le fiacre n'arrivait pas. Léon avait peur qu'elle ne rentrât dans l'église. Enfin le fiacre parut. – Sortez **DU MOINS** par le portail du nord ! leur cria le suisse qui était resté sur le seuil, pour voir la Résurrection, le Jugement dernier, le Paradis, le Roi David et les Réprouvés dans les flammes d'enfer.
> (*Madame Bovary*)

Le connecteur apparaît, ici aussi, dans les propos donnés en discours direct. Le premier pôle de l'opposition qu'il marque n'est pas un énoncé qui formulerait explicitement ce à quoi le second (*sortez par le portail du nord*) est opposé : *du moins* établit une relation déictique entre la phrase du suisse et les éléments situationnels (le comportement de Léon et d'Emma). En effet, l'emploi de ce connecteur serait inadéquat si les amoureux se comportaient en véritables visiteurs et suivaient l'invitation du suisse. « Si vous ne voulez visiblement pas voir la cathédrale dans les règles, sortez du moins par le portail du nord ! » – tels pourraient être les propos du dernier s'il n'était pas poli, et si l'auteur avait renoncé à rendre la tension étouffée de la scène. Le dévouement du suisse avec lequel il accomplit son service et son indignation muette à cause de l'indifférence et le comportement déplacé du couple se découvrent entièrement à la lumière de cette phrase marquée par *du moins*. Elle confirme en même temps l'hypothèse de lecture selon laquelle Léon et Emma ne se sont pas souciés du suisse. Faut-il encore attirer l'attention sur l'ironie du narrateur dont les moindres détails de la construction textuelle sont les moyens savamment calculés.

4.2. Dans la narration

Dans les cas où les constructions de sens articulées par un connecteur font partie des réflexions ou commentaires du narrateur, il est assez clair qu'elles relèvent du second type défini plus haut. 0 l'illustre d'une façon bien simple.

> (10) Même profonde, jamais la foi n'est entière. II faut la soutenir sans cesse ou, **DU MOINS**, s'empêcher de la ruiner.
> (*Les Mots*)

Le contenu inférable, dont le connecteur *du moins* est ici la trace unique, est que, selon le narrateur, même s'il faut le faire, on ne soutient pas la foi sans cesse.

Il se rencontre cependant des cas où les unités textuelles entrant dans la composition de ces constructions de sens ne font que relater les faits de l'histoire. S'il est tout de même justifiable de considérer le narrateur seul comme prenant en charge leurs contenus inférables, dépendant du mécanisme interprétatif déclenché par le connecteur, c'est parce qu'il n'y a pas de rapport « organique », préexistant à la mise en discours, entre les faits relatés, analogue à celui que marque le connecteur. Considérons 0 :

(11) Bouvard était surpris par le contraste des choses qui l'entouraient avec celles que l'on disait – car il semble toujours que les paroles doivent correspondre aux milieux, et que les hauts plafonds soient faits pour les grandes pensées. **NÉANMOINS**, il était rouge au dessert, et entrevoyait les compotiers dans un brouillard. On avait pris des vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Malaga...
(*Bouvard et Pécuchet*)

On ne peut simplement enlever le connecteur qu'au détriment de la cohérence, mais la narration pourrait suivre un principe purement temporel, comme dans 0 :

(12) Bouvard était surpris par le contraste des choses qui l'entouraient avec celles que l'on disait – car il semble toujours que les paroles doivent correspondre aux milieux, et que les hauts plafonds soient faits pour les grandes pensées.
PLUS TARD, au dessert, il était déjà rouge, et entrevoyait les compotiers dans un brouillard. On avait pris des vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Malaga...

L'emploi de *néanmoins* comme moyen de créer une relation de cohérence entre ces éléments du discours dénonce la vision du narrateur en montrant le contraste, voire le rapport paradoxal entre les vues de Bouvard et son comportement. Le choix de ce type de mise en relation relève, bien entendu, de la narration, mais il n'y a là que le connecteur qui nous révèle comment le narrateur traite ce personnage.

5. L'importance des connecteurs dans l'interprétation : la preuve de la traduction

Pour finir, nous proposons d'examiner un cas de traduction pour vérifier ce qui a été avancé au sujet de l'importance des connecteurs dans l'interprétation/analyse du récit littéraire.

Dans l'original, 0, nous trouvons deux moyens évoquant une discussion (ou plusieurs) entre Pécuchet et Bouvard au sujet des romans (historiques) : le discours indirect libre (que nous reproduisons en italiques) et le connecteur *n'en (continua) pas moins* dont l'élément pronominal *en* effectue un renvoi anaphorique à l'argumentation de Pécuchet[10].

(13) Pécuchet n'eut plus confiance en Dumas.
Il perdit même tout respect pour Walter Scott, à cause des bévues de son Quentin Durward. *Le meurtre de l'évêque de Liège est avancé de quinze ans. La femme de Robert de Lamarck était Jeanne d'Arschel et non Hameline de Croy. Loin d'être tué par un soldat, il fut mis à mort par Maximilien, et la figure du Téméraire, quand on trouva son cadavre, n'exprimait aucune menace, puisque les loups l'avaient à demi dévorée.*
Bouvard ***N'EN*** continua ***PAS MOINS*** Walter Scott, mais finit par s'ennuyer de la répétition des mêmes effets.
(*Bouvard et Pécuchet*)

La traduction hongroise fait économie de tout connecteur ou autre moyen de rétablir cette relation de cohérence.

(14) Pécuchet nem bízott többé Dumas-ban.
Walter Scott iránt való tisztelete is negrendült, *Quentin Durward*-jának vaskos mellétalálásai miatt. *A lüttichi érsek meggyilkolását tizenöt évvel előbbre teszi! Robert de Lamarck felesége nem Hamelie de Croy volt, hanem Jeanne d'Arschel. És nem egy katona szúrta le, hanem Miksa császár ölette meg. Vakmerő Károly arca pedig, mikor hullájára rátaláltak, nem fejezhetett ki fenyegetést, hiszen a farkasok félig fölfalták!*
Bouvard tovább olvasta Walter Scottot, de az ismétlődő helyzetek végül is untatni kezdték (165).

La différence par rapport à l'original ne saute pas aux yeux. Il est cependant clair que les paragraphes portant sur les lectures respectives de

[10] Cf. Csűry (2001 : 265-267).

Pécuchet et de Bouvard présentent celles-ci dans une mise en parallèle neutre. La lecture de Walter Scott par Bouvard n'est plus envisagée en contraste par rapport à la position de Pécuchet, leur interaction disparaît. Or, leurs discussions incessantes constituent un leitmotiv du roman. Il est intéressant de constater que le discours indirect libre est insuffisant en lui seul pour rendre le caractère dialogal du texte original : le connecteur semble indispensable à cet effet. La méconnaissance de l'importance du connecteur et son abandon dans la traduction ne produisent donc pas forcément un contresens mais aboutissent à l'appauvrissement sémantique du discours.

6. Conclusion

Loin d'être de simples moyens techniques pour souder la matière verbale, les connecteurs sont, en vertu de leur pouvoir inférentiel, autant d'éléments essentiels du sens de tout discours, dont le discours littéraire. Les exemples analysés *supra* ont servi à montrer leur rôle stylistique ainsi qu'interprétatif, tout comme l'érosion sémantique du discours résultant de leur méconnaissance. En même temps, le classement proposé argumente en faveur d'une représentation différenciée des constructions sémantiques, sur des plans différents, afin de rendre compte de la complexité polyphonique du discours. Il faut, bien évidemment, aller plus loin en approfondissant l'analyse et en étendant le champ des phénomènes analysés. Toutefois, deux orientations, complémentaires certes, mais bien distinctes, se dessinent à partir de là : l'une est littéraire, narratologique, que nous n'entendons pas suivre nous-même. L'autre est linguistique, et elle concerne la problématique de la constitution du sens discursif et de l'accès aux contenus non explicites.

Bibliographie

CSŰRY, István (2001). *Le champ lexical de* mais = *Studia Romanica de Debrecen, Series Linguistica VII*, Debrecen, Kossuth Egyetemi Kiadó.

MOESCHLER, Jacques – REBOUL, Anne (1994). *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris, Seuil.

FLAUBERT, Gustave : *Bouvard et Pécuchet.* Association des Bibliophiles Universels (http://abu.cnam.fr), 1997.

FLAUBERT, Gustave : *Bouvard és Pécuchet.* Fordította Tóth Árpád. Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1989.

FLAUBERT, Gustave : *Madame Bovary*, Association des Bibliophiles Universels (http://abu.cnam.fr), 1997.

MAUPASSANT, Guy de : *Bel Ami.* Association des Bibliophiles Universels (http://abu.cnam.fr), 1997.

MAUPASSANT, Guy de : *Une vie,* Association des Bibliophiles Universels (http://abu.cnam.fr). 1999.

SARTRE, Jean-Paul : *Les Mots*. Paris, Gallimard, Coll. Folio, 1964.

DÉSFALVI-TÓTH András
Université Eötvös Loránd, Budapest

Embarquements – Réflexions sous les voûtes du temple de paroles d'Odysseus Elytis

I. Au carrefour des valeurs traditionnelles et des nouvelles pistes

Les années 1930 voient apparaître de nouvelles générations poétiques en Europe. Certaines s'annoncent autour de Manifestes et bouleversent le sommeil paisible des quais de la Seine ; ailleurs, les intellectuels expriment leur conviction d'appartenir à la culture occidentale et, par conséquent, ils soulignent la nécessité de moderniser la poésie nationale par une intégration de ce qui arrive de l'occident, porté par les vagues du beau Danube. La nouvelle vision du monde, les nouvelles conceptions artistiques et les moyens d'expression novateurs auxquels celles-ci sont rattachées, apparaissent en ce temps-là en Grèce aussi. L'histoire politique moderne de ce pays est dérisoire. À la suite de la guerre en Asie mineure, la nostalgie de l'empire byzantin disparaît à jamais. Outre les conséquences désastreuses du conflit militaire pour la population grecque, d'importantes transformations sociales seraient nécessaires dans le pays. Dans le domaine de la culture, l'art d'inspiration populaire et nationale se trouve dans une impasse. Cependant, la jeune génération des poètes qui publient – au cours des années 1930 – dans la revue *Lettres nouvelles* (*Néa Grammata*), donnera plus tard deux prix Nobel littéraires à la Grèce : Georges Séféris en 1963 et Odysseus Elytis en 1979. (Pour que le « trio » des novateurs de la poésie grecque soit complet citons aussi le nom de Yannis Ritsos.)

Les différents phénomènes littéraires qui s'annoncent dans le pays vers la fin des années 1920 et le début des années 1930, s'organiseront, à partir de 1935, autour de la revue *Lettres nouvelles* lancée et dirigée par Georges Kantsimbalis et Andréas Karantonis. Il est communément admis par les spécialistes que dans la littérature grecque moderne, le terme technique « Néa Poièsi » a une dimension esthétique et en même temps une dimension historique. Ceci dit, la « poésie nouvelle », au sens esthétique, cherche à

qualifier les œuvres – avant tout des poèmes – parues dans la revue citée. En ce qui concerne l'autre dimension du terme, il nous semble opportun de songer à un élargissement de l'horizon dans la mesure où « nouvelle » renvoie à l'idée de modernité dans les arts et dans la société en général. Nous pouvons alors admettre que les auteurs et leurs ouvrages, ainsi que les tendances et les phénomènes littéraires contemporains sont qualifiés par cet adjectif bien plus au sens historique qu'esthétique.[1]

« Partons à la découverte de la Grèce ! » – c'est-à-dire aventurons-nous vers une connaissance plus profonde de la conscience nationale et de l'âme des Grecs. C'est l'objectif que Nikos Kazantzakis et Anghelos Sikelianos se proposent déjà dans les années 1910, lorsqu'ils commencent leurs voyages systématiques en terre grecque. Dans leur cas, le mythe hellénique connaît une dimension universelle dont on peut découvrir un bel exemple dans les 33333 vers de l'*Odyssée* (parue en 1938) de Kazantzakis, ainsi que dans l'effort de Sikelianos qui, également dans les années 1930, tente de créer à Delphes le « centre d'un mouvement mondial d'unité intellectuelle ». Nous allons le voir : c'est de cet héritage important que partiront les membres de la grande génération poétique dont Odysseus Elytis et ses amis Séféris et Ritsos. Cet héritage leur servira de base incontestable pour les futures conquêtes poétiques et spirituelles qu'ils connaîtront dans leur carrière artistique, puisque le sentiment de dépaysement est un élément commun et constant dans la poésie de ces auteurs. Ritsos quitte à jamais son village Monemvassia, en Laconie, pour suivre des études universitaires à Athènes ; Séféris perd ses racines à Smyrne quand la Première Guerre éclate et les populations grecques sont définitivement chassées par les Turcs des côtes orientales de l'Égée fin août 1922 ; la famille d'Elytis avait son domaine sur l'île de Lesbos qu'ils quittent afin de s'installer à Hiraklion en Crète, d'où ils continueront leur route vers Athènes à la même époque que la famille Séféris. L'effondrement de la maison familiale, ainsi que la terre qui tremble sous leurs pieds depuis la perte de leurs racines, sont alors des éléments essentiels de la poésie de cette génération.

Derrière le microcosme formé du duo de l'homme et du paysage grecs, on trouve sans cesse comme référence et indicateur le sentiment de dépaysement du poète. Sous cet aspect, l'œuvre poétique d'Odysseus Elytis (né Odysseus Alepoudhélis) est un « livre-temple », c'est-à-dire un moyen de se reconstituer la Grèce à l'aide de chacun des mots qui ont une place dans les poèmes. Rappelons-nous brièvement les éléments biographiques qui

[1] Cf. PAPP, Árpád, *Arcok és áramlatok a huszadik századi görög költészetben*, Kaposvár, Más Kor Kiadó, 1993, préface, pp. 10-13.

sont indispensables pour comprendre ce que le poète veut communiquer à ceux qui l'écoutent « sous les voûtes de son temple ». Originaire de Lesbos, la famille Alepoudhélis s'installe d'abord à Hiraklion puis à Athènes en 1914. C'est au Pirée que le père transfère son usine de savonnerie et d'huilerie. Une première chose importante du point de vue de la future thématique lyrique d'Elytis, ce sont les vacances d'été que l'enfant passe en Crète et à Mytilène d'où surgiront les thèmes si chers au poète, qui jalonneront son œuvre entière : la navigation, les îles, la mer, la communication entre l'eau et la terre. Elytis adolescent connaît avant tout les modèles classiques et traditionnels, jusqu'à ce qu'il prenne contact avec la poésie française : il découvre d'abord le lyrisme de Paul Éluard, ensuite l'œuvre des surréalistes – dès la Faculté de Droit de l'université d'Athènes, sous l'influence de l'ami poète, Andréas Embirikos qui revient de Paris « avec le surréalisme dans ses bagages ». Les publications des poèmes et des traductions d'Elytis se multiplient durant ses études universitaires : il traduit surtout Jouve, Rimbaud, Éluard et Lautréamont. À partir de 1935, il collabore régulièrement avec les rédacteurs de la revue *Lettres nouvelles*, ainsi qu'avec Katsimbalis, Séféris, Karantonis et Théotokas. Entre 1948 et 1951, il étudie la poésie française à la Sorbonne, et il a l'occasion de rencontrer la plupart des personnalités qui suscitent son admiration : Éluard et Picasso avant tout, mais aussi Reverdy, Char, Giacometti, Paz et Ungaretti. À partir de ce temps-là, ses poèmes sont régulièrement traduits en langues française et allemande. Il reçoit, en 1960, le Grand Prix National de Poésie pour *To Axion Esti* publié l'année précédente. Des extraits d'*Axion Esti* sont mis en musique par Mikis Théodorakis en 1964 : l'oratorio connaît un immense succès auprès du public grec et international. En 1979, Odysseus Elytis reçoit le prix Nobel de littérature. En 1987, *Axion Esti* voit le jour en traduction française aux éditions Gallimard : les traducteurs sont Xavier Bordes et Robert Longueville. Un an après, une exposition sur l'œuvre d'Elytis est ouverte au Centre Pompidou (« Odysseus Elytis : un poète de la Méditerrannée »). Nombreux sont les numéros spéciaux qui voient le jour à cette époque-là dans des revues littéraires et qui ont comme thème l'œuvre du poète grec. Odysseus Elytis décède en mars 1996, à Athènes.

II. « Le poète des brumes et des flots d'écume au fond de moi sommeille. »[2]

Le désir de retrouver le vrai visage de la Grèce se traduit dans la poésie d'Elytis par une volonté de recenser les images et de cataloguer les impressions et les sentiments nés de la contemplation de son pays. Comment est-elle, cette terre ? Dans cette contrée du monde, les marins et les mouettes crient leurs chants dans l'azur des vagues ; les vignes et les oliveraies descendent jusqu'à la mer, et les barques des pêcheurs pénètrent et flottent dans les souvenirs ; les jeunes femmes ont des rêves au parfum de basilic et de menthe, et leurs mèches sur la nuque rappelle l'eau agitée au pied des rochers d'où débarquent les barques avec la Madone sur les voiles blanches ; les chapelles sont à l'épure du ciel et les filles d'une beauté rare ont une grappe entre les dents ; les oiseaux dissipent dans l'azur foncé la gravité du cœur des hommes. « Car cet univers-là force t'est de l'apercevoir et d'y communier... » Il s'agit d'un univers qui nous montre mille et mille visages dans *Axion Esti*, un vrai « temple de paroles à l'épure du ciel ». Autrement dit, les différentes faces de cet univers nous sont rendues visibles par les rapports intimes qui s'esquissent dans les morceaux de ce texte incantatoire, un mélange de ce qui est religieux et profane, visionnaire et palpable. En ce qui concerne le titre, « Axion Esti », ce sont les premiers mots de l'hymne à la Vierge. C'est en même temps de ce nom qu'on désigne une icône de la Vierge dans un monastère du mont Athos, et les mêmes mots sont prononcés à divers moments de la liturgie orthodoxe. Le cycle se traduit alors comme un signe d'admiration de la Créature à l'égard de son Créateur et sa Volonté suprême. *Axion Esti* est une image « brûlée dans les pupilles », et aussi un chant qui ne cesse de résonner au fond de la Créature.

Axion Esti naît du

> [...] silence où j'ai défriché
> pour y déposer germes de voix
> et dorées graines d'oracles [...]

ainsi que d'« un syllabaire secret où j'essayais d'épeler mon identité ».

---

[2] Tous les extraits de poèmes sont du volume ELYTIS, O., *Axion Esti suivi de L'Arbre lucide et la quatorzième beauté*, traduit par X. Bordes et R. Longueville, et paru chez Gallimard en 1996.

« Ta mission, a-t-il dit :
cet univers-ci
car il est tracé
au fond de tes entrailles
Instruis-toi et démène-toi
et bagarre-toi » dit-il [...]

La genèse, le premier ensemble dans *Axion Esti* se développe ainsi sous nos yeux, dans les sept premiers hymnes du cycle, où « moi » et « lui » sont interchangeables : il est, ils sont l'Ultime Connaissance, le Créateur lui-même, mais en même temps la Créature, et encore le Seigneur mais aussi la Matière, qui devient entre les mains du premier, Âme et Esprit. Sous cet aspect, le travail du poète rejoint l'acte du Seigneur : l'indicible sera exprimé par le dit, à travers le Logos, ce qui est l'essentiel de toute poésie, une apparition de liens secrets.

Le deuxième ensemble du « temple de paroles » s'intitule *La passion* et comprend 18 poèmes-psaumes, 6 lectures et 12 « apostichons ». Les premiers se composent de vers libres, les seconds font renaître l'héritage populaire en prose, et dans les 12 chants, réapparaissent les hymnes de Byzance dans leur beauté séduisante. L'harmonie et le chaos se font écho dans *La passion*, la clarté et les ténèbres s'alternent dans leur monde, le lecteur peut assister à la danse macabre d'une Grèce maudite et pourrie dans la guerre :

Le sang du plus pur amour * m'a drapé de pourpre
Et des joies encore jamais vues * m'ont flanqué le noir
J'ai vert-de-grisé sous le * suroît moite des hommes
Mère éternelle au loin * ma Rose mon Amarante

Aux descriptions idylliques et pittoresques de *La genèse* se succèdent dans cet ensemble des tableaux sombres et inquiétants, voire des visions apocalyptiques :

Envolés
et dans de noirs hypogées s'est condensée menaçant
de cracher
son gravier obscur
et tonnant, la colère des morts
et lentement dans le vent, en grinçant
se sont encore retournées la poitrine en avant
les statues des rochers, effroyablement !

Ajoutons à ces tableaux les visions que l'on peut découvrir dans la 6e lecture :

> Un fracas terrible fondra sur l'Enfer, et la cloison s'écroulera sous la pesée géante du soleil. Mais avant voici que gémiront les jeunes et, sans raison, leur sang chancira avant l'âge. [...] Alors, n'ayant point d'autre exil où aller lamenter le Poète, de sa poitrine ouverte donnant libre court à la santé de la tempête, reviendra dans les ruines se camper au milieu de la beauté. Et le premier mot du dernier des hommes sera pour dire à l'herbe de pousser, à la femme de paraître à son côté radieuse comme un lever de soleil. Et de nouveau, il adorera la femme et il la couchera dans les foins comme il fut écrit. Et les rêves prendront leur revanche, et sèmeront des générations dans les siècles des siècles !

L'espace et le temps se perdent à l'horizon dans *Axion Esti*, une espérance à la fois épuisée et euphorique règne dans le dernier psaume et aussi dans le dernier apostichon :

Au cœur d'une sereine et lointaine contrée désor-
mais je m'enfonce.
M'escortent désormais de jeunes beautés bleues
et de petits chevaux de pierre
avec le pignon du soleil au méplat de leur front.
La lignée des myrtes m'a reconnu
depuis que j'ai frémi dans l'iconostase de l'eau,
en proclamant, sanctus, sanctus, sanctus.
Le vainqueur triomphant de l'Hadès et le sauveur de
l'Amour,
le voici, c'est le jeune Prince des Lys.
[...]

Et dans le 12e apostichon on lit :

Je dénude ma poitrine * et se déchaîne la fureur des vents
Qui balaye les vieux débris * comme les âmes en ruines
De son épais voile de brume * ils épurent la terre
Pour qu'elle révèle * enfin le Jardin des Délices.

Et quand on est conduit dans la lecture au dernier poème-psaume de *La passion*, le 18e, on lit encore :

Sonne et sonne la campane de midi
et lentement sur les pierres brûlantes voici ce qui s'inscrit :
À PRÉSENT, À JAMAIS ET LOUÉ SOIT-IL.
À présent à présent, à jamais à jamais les oiseaux vont chantant :
LOUÉE SOIT la Valeur sacrée.

C'est ainsi que se clôt *La passion* dans *Axion Esti* et que s'annonce le 3e ensemble intitulé *Les laudes*. C'est un seul « torrent de louanges » célébrant la résistance de tous les éléments des mondes naturels et humains face aux monstres de l'Enfer.

Revenons, pour terminer ce petit parcours du monde poétique d'Odysseus Elytis, à la question du *logos*, c'est-à-dire à la manière concrète dont le poète formule l'inexprimable.

Comme langue on m'a donné le parler grec ;
comme maison un pauvre abri sur les syrtes d'Homère.
Mon unique souci cette langue bâtie sur les syrtes d'Homère.
[...]
Mystiques amours avec les premières phrases de l'Hymne.

À propos de la langue dans laquelle les liens secrets prennent une forme dans *Axion Esti*, nous nous permettons de nous référer aux idées fort intéressantes des traducteurs français d'Odysseus Elytis – Xaviers Bordes et Robert Longueville –, qui expriment leur enthousiasme et leur admiration à l'égard de la beauté de la langue grecque. De cette dernière, Xavier Bordes parle ainsi dans la préface du volume quand il souligne le caractère « androgyne » de la langue :

> Sur cette question de l'ambiguïté, d'ailleurs grecque par excellence et plus encore crétoise, quelques points méritent d'être évoqués. Le premier auquel on songe, souvent trivialement, est celui de l'ambiguïté sexuelle. Elle prouve combien la langue grecque est fondamentalement poétique, c'est-à-dire combien elle a cherché à l'intérieur même des signifiés de la loi de conserver au maximum le pouvoir de jouissance du citoyen : si l'on s'arrache les cheveux à traverser et traduire le grec d'Elytis, c'est que cette ambiguïté naturelle s'y trouve surexploitée. Les mots passent du masculin au féminin sans crier gare et inversement.
> [...] Comme si dans sa propre orthographe, l'esprit de la langue grecque avait voulu se conserver des échappatoires. Des fourches vers le paradis. Et dans ses néologismes orthographiques, Elytis ne se fait pas faute d'en user ; attirant ainsi par la seule orthographe toutes sortes de significations parasites, enrichissantes ou cocasses, désamorçant ce que certains mots comporteraient de trop dramatique pour le vers où ils sont placés.
> [...] Le traducteur, lui, est au désespoir. Il résulte de cela quelques obscurités « adroites » [...] mais qui sont inévitables. C'est le moment de préparer le lecteur nouveau à ce qu'on pourrait appeler le « spirituel grec ». En effet, les Grecs sont un peuple par nature intelligent en diable, multiple comme leur notion de la démocratie, habile dans le verbe comme pas un, et ils goûtent fort sans que cela dérange leur appréciation du contenu profond d'un texte, au contraire, les jeux du texte avec lui-même.[3]

Combien le phénomène doit être étrange, peut-être gênant aux yeux de quelqu'un qui, *ab ovo*, est habitué à l'idée de la syntaxe stricte et régulière de la langue française, elle-même pleine de charme lyrique, sans aucun doute, mais d'une régularité et d'une logique à la fois naturelles et

[3] ELYTIS, O., *Op. cit.*, pp. 31-33. Malheureusement, nous ne connaissons pas de préface ou d'articles pareils dans lesquels les traducteurs hongrois analyseraient les mêmes points subtils, notamment la souplesse de la langue hongroise et le degré auquel cette langue est apte à formuler les idées du poète grec. En tout cas, nombreux sont les poèmes d'Elytis que le public hongrois peut lire en sa langue maternelle, et la même chose peut être constatée à propos de l'œuvre de Séféris aussi. Les principales éditions hongroises – d'après nos connaissances – concernant la poésie d'Odysseus Elytis sont les suivantes : Odisszeasz Elitisz, *A nappal születése*, Budapest, Európa, 1981 (traducteurs: Géza Képes, Árpád Papp, Kálmán Szabó, Magda Székely) ; *A bolond gránátalmafa – Újgörög költők antológiája*, Budapest, Kozmosz Könyvek, 1984 (traducteurs: Győző Csorba, Gábor Devecseri, Kálmán Dudás et al.) ; et l'anthologie de Hadzisz, Dimitriosz, *Az újgörög irodalom kistükre*, Budapest, Európa, 1971.

institutionnelles. Il suffit de songer à l'Académie française et à sa fonction d'être un « gardien politique des signifiés » (Xavier Bordes) : par sa fonction, cette institution d'une importance primordiale est la garantie de ce qu'on appelle en général l'*esprit classique* en France, un esprit par rapport auquel un artiste est considéré comme *académique* ou *hermétique*. Le choix s'impose à tout le monde. Traduire Elytis serait alors, dans notre interprétation personnelle, une importante « leçon de langue » sur ce qui est beau et séduisant dans les langues grecque et française, mais aussi sur les limites qui s'y annoncent plus ou moins rigoureusement.

> Sans le vouloir ainsi toutes choses vont aux eaux de
> L'Inoubli [...]
> [...]
> Comme si elles n'étaient que rêve de la Lune mais
> c'est pour de vrai que celle-ci les voit

Odysseus Elytis est un Méditerranéen toujours prêt à naviguer parmi ses îles, indépendamment du lieu où il est, ainsi que de l'activité qu'il est en train de faire. Naviguer et contempler sont l'élément vital du poète. Mais aussi l'élément qui donne l'unité spécifique de son univers poétique. Elytis s'embarque à travers l'espace et le temps, il devient regard et pensée, il se métamorphose en grenadier à fleurs rouges et en lumière parcourant les terres et les mers. Le résultat final de ses métamorphoses est à la fois visuel (une icône qui se profile devant le fond azur de la mer) et sonore (un hymne byzantin qui se distingue doucement du vent sifflant parmi les rochers du monde égéen). L'unité spécifique de cette poésie est due justement aux multiples facettes de l'existence d'Elytis, c'est-à-dire à son éternelle disposition à s'embarquer, partir à la découverte de quelque chose, soit en l'air, soit sur la mer ou sur la terre, ainsi que de rendre éternel l'élément contemplé par sa « caméra », la méditation.

KOCSÁNY Piroska
Debreceni Egyetem
(Université de Debrecen)

A komplex anafora kettős arca

LA DOUBLE FACETTE DE L'ANAPHORE COMPLEXE L'anaphore simple consiste à reprendre, par un nom ou un pronom, un référent antérieurement introduit. L'anaphore complexe est aussi une reprise : à l'aide d'un groupe nominal (p. ex. *ce cas, cette scène, ce fait* etc.) elle récapitule des événements, des procédures ou des états qui ont été introduits par des structures à valeur phrastique. Le présent article dresse un tableau des possibilités d'utilisation du pronom et adjectif démonstratif de proximité hongrois *ez* (*ceci, celui-ci ; ce* en français) dans les anaphores. Il résume les circonstances de l'utilisation de ce pronom / adjectif démonstratif de proximité à côté des anaphores directs simples. Il dissocie les anaphores directs et indirects à la base des règles d'usage du pronom / adjectif démonstratif de proximité. Pour finir, l'article établit un parallèle entre les anaphores simples et complexes du point de vue des possibilités du pronom / adjectif démonstratif de proximité et il examine les possibilités des anaphores complexes directs et indirects dans le texte.

Szemben az „egyszerű" anaforával, amely névszóval vagy névmással történő újraemlítése egy korábban bevezetett referensnek, a komplex anafora eseményeket, folyamatokat vagy állapotokat foglal egybe, amelyeket megelőzőleg mondatértékű struktúrák vezettek be.[1] Például:

Egyszerű anafora:

(1) *A kisfiú felvette az újságot a földről, és odaadta a bácsinak.*
***Az** mosolyogva megköszönte.*
***Az öregúr** mosolyogva megköszönte.*

[1] Vö. Consten, Manfred – Knees, Mareile – Schwarz-Friesel, Monika: „The Function of Complex Anaphors in Texts." In: Schwarz-Friesel, Monika – Consten, Manfred – Knees, Mareile (szerk.): *Anaphors in Texts*. Amsterdam: Benjamins, 2007, 81-102.

Komplex anafora:

(2) *A kisfiú felvette az újságot a földről, és odaadta a bácsinak.*
A jelenetnek *szemtanúja volt egy fotós is.*

Nem minden esetben van lehetőségünk arra, hogy egy-egy anaforáról egyértelműen megállapíthassuk: egyszerű vagy komplex anaforával van-e dolgunk. Például[2]:

(3) *Veszedelmes mennyiségű mérgező gáz szabadult fel egy balesetnél a gyógyszergyárban.*
Az eset *még tavaly májusban történt.*

Az "eset" referense azonos lehet a „baleset" referensével, de egybe is foglalhatja a történteket.

A következőkben a komplex anaforát abból a szempontból vizsgálom, hogy megjelenhet-e előtte a közelre mutató névmás, és próbálok magyarázatot találni a névmás lehetőségeire. A fenti két példában mód van az anafora proximatív (= a névmással „közelre hozó") kiegészítésére: ***Ennek a*** *jelenetnek szemtanúja volt...,* illetve ***Ez az*** *eset még tavaly májusban történt.* Más példákban azonban semmiképp sem kerülhet sor a névmás „jelzői" használatára. Például[3]:

(4) *Ákos kiabált, Judit zokogott, a gyerek szűkölve várta a folytatást, amikor kinyílt az ajtó és megjelent a nagymama, akiről mindenki úgy tudta, hogy évek óta ki se teszi a lábát a lakásából.*
A jelenet *új fordulatot vett: hirtelen mindenki elhallgatott.*
(**Ez a jelenet új fordulatot vett...*)

A gondolatmenet abból a feltételezésből indul ki, hogy a komplex anafora a mutató névmás használata szempontjából kétféle lehet: rokonságot tarthat a direkt anaforákkal vagy az indirekt anaforákkal. Ennek függvényében jelen-

[2] A példához Manfred Consten példáját használtam fel, lásd Consten, Manfred: *Zirkuläre Korpusanalysen – Problemfälle aus der Referenzforschung.* GUG-Jahrestagung und internationale Konferenz Kognition und Interkulturalität, Debrecen, 2009. május 30.

[3] A példához lásd még: Kocsány Piroska: „A közelre mutató névmás szövegalkotó szerepben." In: *Acta Academiae Paedagogicae Agriensis.* Nova series tom. XXXVI. Sectio Linguistica Hungarica. Ed. Árpád Zimányi. Eger, 2009, 194-200.

het meg az anaforaként használt névszó előtt az „ez" névmás. Azok a szemantikai és pragmatikai tényezők, amelyek az egyszerű direkt és indirekt anafora használatában szerepet játszanak, meghatározók lehetnek a komplex anafora esetében is.

1. Az egyszerű direkt és indirekt anafora

A direkt anafora referense az adott szövegvilágban megegyezik a megelőzőkben bevezetett, a szövegben „lehorgonyzott" referenssel. Maga az anafora lehet névmás vagy névszó, lásd az első példát. Ezzel szemben az indirekt anafora referensét nem a koreferencia ténye illeszti be a szövegvilágba, hanem egy szemantikai és / vagy kognitív / inferenciális összefüggés. Monika Schwarz az anaforák négyféle megjelenési módjára hívja fel a figyelmet, ezek egyfajta szemantikai kontinuumként értelmezhetők[4]. Az antecedens és az anafora közötti összefüggés létrejöhet (a) grammatikai-szemantikai alapon, (b) lexikális illetve konceptuális szemantikai alapon, (c) konceptuális sémák szerint és (d) a szövegvilágban lehetséges inferenciális alapon, vagyis egyfajta következtetés révén. Például:

(5) (a) *A kisfiú felvette az újságot a földről, és odaadta a bácsinak. **Az** mosolyogva megköszönte.*

(b-1) *A kisfiú felvette az újságot a földről, és odaadta a bácsinak. **Az öregúr** mosolyogva megköszönte.*

(b-2) *A város kihalt volt. **Az utcák** szinte izzottak a forróságtól.*

(c) *Bementünk és leültünk egy kockás abrosszal megterített asztalhoz. **A pincér** azonnal odajött.*

(d) *Két professzor beszélget. Így panaszkodik az egyik: „Néha egyszerűen semmilyen ötletem sincs." Mire a másik: „Stimmel. Épp most olvastam a **tanulmányt**."*[5]

[4] Schwarz, Monika: *Indirekte Anaphern in Texten. Studien zur domänengebundenen Referenz und Kohärenz im Deutschen.* Tübingen: Niemeyer, 2000, 98-121.
[5] Schwarz, Monika példája nyomán, i.m. 115.

Az (a) és (b-1) példák direkt anaforák, értelmezésük a koreferencia révén történik. A (b-2) és (c) példák indirekt anaforák, ezek szemantikai, illetve konceptuális hasonlóság vagy kompatibilitás révén működnek. A (d) példa ez utóbbiakkal tart rokonságot, az antecedens (*ötlet*) és az indirekt anafora (*tanulmány*) közötti kompatibilitás az adott szövegvilágban bonyolult asszociációkban jelenik meg.

1. 1. Egyszerű direkt anaforák

A direkt anaforák esetében **a mutató névmás használata lehetséges**. Ha azonban közelebbről megnézzük azokat a lehetőségeket, amelyekkel a direkt anaforák rendelkeznek, észre kell vennünk bizonyos tendenciákat. Ezekről tanúskodnak a következő oppozíciók:

1. 1. 1. Direkt anafora mutató névmás nélkül, illetve mutató névmással bevezetve: **narratív oppozíció**

Az oppozíciót szemléltessék a következő példák:

(6) *Az épület előtt megjelent egy taxi. A taxi lassított, majd megállt. // ?Ez a taxi lassított, majd megállt.*

(7) *Az épület előtt megjelent egy taxi. A taxi (azonban) nem az ismert taxi társaság emblémáját viselte. // Ez a taxi (azonban) nem az ismert taxi társaság emblémáját viselte.*

Ha a (6) és (7) példában összevetjük egymással a mutató névmás nélküli és a mutató névmással kiegészített változatot, feltűnik, hogy a (7) példában a várttól eltérő tényről van szó, ahol a beszélő szükségét érzi a pontosításnak. Amellett szeretnék érvelni, hogy a névmás használata révén megváltozik a szöveg típusa: az elbeszélés folyamatába befűződik a beszélő kommentárja, magyarázata, értékelése. Ez megfelel a közelre mutató névmás univerzális jegyének, ti. a proximitás kognitív szemantikai jelentésének. A kommentár „közelebb" van beszélőhöz és hallgatóhoz, mint a maga medrében folyó elbeszélés, amennyiben hangsúlyosan *valaki* kommentárja *valamilyen céllal valakinek*. Kommentárra akkor van szükség, ha például az elbeszélés során a várttól eltérő momentum kerül előtérbe, mint a (7) példában. Jellemző az „ez" használata akkor is, ha az elbeszélés folyamatában olyan állításra kerül

sor, amelyet valamely episztemikus modalitás színez, például a valószínűség / lehetőség:

(8) *A taxiból kiugrott egy agár. Az állat már többször járhatott erre, mert egyenesen a bejárat felé tartott. // Ez az állat már többször járhatott erre, mert egyenesen a bejárat felé tartott.*

Ebben az esetben a szövegrészt egyértelműen a beszélő vélekedésével kiegészített kommentárként értelmezzük.

1.1.2. Direkt anafora mutató névmással, illetve névmás nélkül: **magyarázó oppozíció**

A névmással és a névmás nélkül megjelenő anaforikus újraemlítés narratív oppozícióban a szövegkörnyezet függvényében választható, stilisztikai jelenségnek számíthat. Magyarázó oppozícióban azonban a névmás akár kötelező is lehet. Renate Steinitz[6] ismert példája nyomán a szemantika sokat tárgyalt problémája jelenik meg a következő esetekben:

(9) (a) *A házból kifutott egy mérges kis kutya.*
Az állat egyenesen felém tartott.

(b) *A házból kifutott egy mérges kis kutya.*
**Az emlős egyenesen felém tartott.*

(c) *A házból kifutott egy mérges kis kutya.*
?Ez az emlős egyenesen felém tartott.

(d) *A házból kifutott egy mérges kis kutya.*
Ez a nyavalyás miniatűr emlős egyenesen felém tartott.

A szakirodalom a közelre mutató névmás használatát névszói újraemlítés előtt azzal magyarázza, hogy ilyenkor az anafora referense nem számít a diskurzusban aktivált, kognitívan mintegy ébren tartott diskurzustopiknak. A diskurzustopik nem azonos a mondattopikkal, ez utóbbi (szöveg)grammatikai fogalom, a diskurzustopik viszont a szövegkoherenciával összefüggő

[6] Steinitz, Renate: „Nominale Pro-Formen". In: Kallmeyer, W. – W. Klein – R. Meyer-Hermann – K. Netzer – H. J. Siebert (szerk.), *Lektürekolleg zur Textlinguistik 2*. Frankfurt a. M.: Athenäum Verlag, 1974, 246-265.

kognitív fogalom, a „topik" nem magára a kifejezésre, hanem a referensre utal. A megkülönböztetés és a diskurzustopik első leírása Tanja Reinharttól[7] származik, és mindmáig számos vita tárgya. A közelre mutató névmás esetében a hiányzó diskurzus-topikalitás magyarázza, hogy a referens kiemelésére (= a közelre mutató névmás használatára) szükség van – éppen azért, mert az a szöveg adott pillanatában nincs kellőképpen mentálisan aktiválva. A (9) példa jól szemlélteti, hogy egy jelentésében „igaz" kifejezés (kutya = *állat* vagy *emlős*) a diskurzusban nem szükségszerűen felel meg mint anafora. Az adott közegben még a magyarázó „ez" sem igazán elég ahhoz, hogy megindokoljuk a kifejezés választását, illetve anafora szerepét. Máskor az „ez" elég lehet, lásd a következő példát:

(10) (a) *A vízilovak eleinte sok gondot okoztak az állatkertnek.*
Az állatok vastag bőrük ellenére roppant érzékenyek voltak.

(b) *A vízilovak eleinte sok gondot okoztak az állatkertnek.*
?Az emlősök vastag bőrük ellenére roppant érzékenyek voltak.

(c) *A vízilovak eleinte sok gondot okoztak az állatkertnek.*
Ezek az emlősök vastag bőrük ellenére roppant érzékenyek voltak.

A beszélő kommentáló, magyarázó szándékát nemcsak a mutató névmás fejezheti ki. Egyéb jelzők is hasonló funkcióval rendelkeznek, lásd a következőt:

(10) (d) *A vízilovak eleinte sok gondot okoztak az állatkertnek.*
A nagy testű és a szárazföldön feltűnően lomha járású emlősök vastag bőrük ellenére roppant érzékenyek voltak.

A (9) (d) példában a mutató névmást még a komplikált jelzős szerkezet előtt sem hagyhatjuk el, mert túl nagy az eltérés a diskurzus világa és a között a mentális tér között, amelyet az „emlős" kifejezés maga körül megnyit. A (10) (d) példában a magyarázó jelzős szerkezet ugyanazt a feladatot látja el, amit a mutató névmás. Itt a névmás hozzáfűzése fakultatív. (*Ezek a nagy testű és a szárazföldön feltűnően lomha járású emlősök vastag bőrük ellenére roppant érzékenyek voltak.*)

[7] Reinhart, Tanya: *Pragmatics and linguistics: An analysis of sentence topics.* Bloomington: I. U. L. C., 1982.

1.1.3. Direkt anafora mutató névmással és anélkül: **értékelő oppozíció**

A (9) (d) példában annak is tanúi voltunk, hogy a diskurzus világába nem illeszkedő kifejezést végül egyfajta szubjektív értékelés szándéka indokolja meg. Az „emlős" a kutyára vonatkoztatva a beszélő bosszankodását, illetve érzelmileg színezett kritikáját hivatott hordozni, ebben nyer megerősítést a közelre mutató névmás használatával. A névmásnak ez a funkciója régóta közismert, nem anaforikus előfordulásban is. Az értékelés olyan szubjektív kommentár, amelyben a közelre mutató névmás elemi, proximatív jelentésében fordul elő, lásd a következőket:

(11) (a) *Tegnap végre elmentem egy nőgyógyászhoz.*
*Az orvos (*Ez az orvos) megvizsgált, és mindent rendben talált.*

(b) *Tegnap végre elmentem egy nőgyógyászhoz.*
Ez az orvos (Az orvos) nagyon jó benyomást tett rám.

A (11) (a) példában a megszokott fölérendelt szó említésével nem lépünk át az elbeszélésből a kommentár típusú szövegbe, a szó (*orvos*) mint afféle egyszerű ismétlés működik. Mihelyst azonban értékelünk, és ezzel kilépünk az elbeszélő szövegből, az új típusú (új funkciójú) szövegben megerősíthetjük (kommentálhatjuk) a topikot mint diskurzustopikot, ez történik a névmás alkalmazásával a (11) (b) példában. Hasonló a következő kommentár is, ahol a szövegtípusbeli elkülönülést az időviszony is jelzi: az elbeszélő (múlt) időből átlépünk az általános értelmű (jelen) időbe:

(c) *Tegnap végre elmentem egy nőgyógyászhoz.*
Ez az orvos (Az orvos) régi ismerősünk, mindig hozzá szoktam menni.

1.2. Indirekt anaforák

A szövegnyelvészet az indirekt anaforák megkülönböztető jegyeként kezelte, illetve kezeli azt a tényt, hogy ezek kötelezően nem jelenhetnek meg közelre mutató névmással.[8] Az (5) (b-2) példában nem mondhatjuk: *A város*

[8] Lásd Horst Isenberg „implicit anafora" fogalmát is: idem: „Überlegungen zur Texttheorie." In: Kallmeyer, W. – W. Klein – R. Meyer-Hermann – K. Netzer – H. J. Siebert (szerk.): *Lektürekolleg zur Textlinguistik* 2. Frankfurt a. M.: Athenäum Verlag, 1974, 193-212.

kihalt volt. Ezek az utcák szinte izzottak a forróságtól. És ha az (5) (c) példában mondhatjuk is: *Bementünk és leültünk egy kockás abrosszal megterített asztalhoz. Ez a pincér azonnal odajött*, ez a fogalmazás azt közvetíti, hogy beszélő, olvasó és a névmással kiemelt figura (a pincér) egyaránt jelen van („közel" van), a deiktikus névmás lokális közelséget jelez / jelent (= *ez a pincér itt*). Mivel az indirekt anafora új referenst vezet be, azt nem kommentálhatjuk rögtön, csak ha már bevezettük, és azután térünk vissza hozzá:

(12) (a) *Leültünk egy kockás abrosszal megterített asztalhoz. A pincér azonnal odajött.* (= indirekt anafora, a referens bevezetése)
Ez a jovális középkorú felszolgáló láthatóan szerette a foglalkozását, mert rögtön megjelent, és barátságosan ránk mosolygott. (= kommentár a „pincér"-hez).

(b) *Leültünk egy kockás abrosszal megterített asztalhoz.*
**Ez a jovális középkorú felszolgáló láthatóan szerette a foglalkozását, mert rögtön megjelent, és barátságosan ránk mosolygott.*

2. A komplex anafora két arca

Komplex anaforák is lehetnek direkt és indirekt anaforák.

Az indirekt komplex anafora az indirekt egyszerű anaforához hasonlóan nem teszi lehetővé a közelre mutató névmás megjelenését, ha a vele felidézett új referenst – lévén új – nem tudjuk kommentálni. Lásd a már idézett (4) példát. Mégis van olyan kontextus, amelyben a komplex anafora, annak ellenére, hogy új referenst vezet be, megjelenhet a közelre mutató névmással bevezetve, sőt kívánatos is, hogy így jelenjen meg. Például:

(13) *Ákos kiabált, Judit zokogott, a gyerek szűkölve várta a folytatást, amikor kinyílt az ajtó és megjelent a nagymama, akiről mindenki úgy tudta, hogy évek óta ki se teszi a lábát a lakásából.*
Ez a jelenet (? A jelenet) még évek múlva is eszébe jutott, valahányszor elment a régi ház előtt.

Itt a komplex anafora azért lehetséges, mert a kommentár egyúttal kilép a narráció időviszonyaiból, illetve oksági viszonyaiból. A (4) példában a „jelenet"-re mint referensre vonatkozó állítást a megelőző történésekkel

azonos idejű, közvetlen folytatásként értelmezzük. A (13) példában viszont a beszélő nem a történetet folytatja, hanem az elbeszélésből átvált személyes beszámolóra. A közelre mutató névmás használata komplex anaforák esetében akkor természetes, ha ezek kommentálnak: összefoglalnak, értékelnek. Az ilyen komplex anaforákat tekinthetjük direkt komplex anaforáknak. Ezek lexikális szemantikai megjelenése sem véletlenszerű: tipikusak az olyan kifejezések, mint „ez a tény", „ez az eset", „ez a fordulat" stb., vagyis olyan absztrakciók, amelyekkel képesek vagyunk történésekre vagy állapotokra összefoglalóan referálni. Feltételezhetjük, hogy minél „üresebb" szemantikailag a kifejezés, annál fontosabb a mutató névmás jelenléte. Az olyan fordulatok, mint „ez a tény", szinte már frazeológiai egységnek tekinthetők.

Másfelől észre kell vennünk, hogy ha a történetmesélés sodrában maradva jelenik meg egy indirekt komplex anafora, azt gyakran megerősítik az időbeli és oksági összefüggést hangsúlyozó kötőszók, illetve adverbiumok, és ezek – nyilván nem véletlenül – szintén többnyire a közelre mutató névmásból képzett szók. Például:

(4) (a) *Ákos kiabált, Judit zokogott, a gyerek szűkölve várta a folytatást, amikor kinyílt az ajtó és megjelent a nagymama, akiről mindenki úgy tudta, hogy évek óta ki se teszi a lábát a lakásából.*
***Ezzel / Ekkor** a jelenet új fordulatot vett: hirtelen mindenki elhallgatott.*

Ha a komplex anafora szemantikailag gazdag jelentéstartományú kifejezés (tehát a fent említett „üres", absztrakt összefoglaló értelmű kifejezésekhez képest az ellenkező pólust képviseli), akkor szubtilis különbséget tehetünk elbeszélés és kommentár között aszerint, hogy egy időbeli és oksági összefüggést kifejtő / megerősítő kifejezés vagy a közelre mutató névmással bevezetett anafora jelenhet-e meg a szövegben. Például:

Elbeszélés (indirekt komplex anaforával):

(14) (a) *Egy alkalommal észrevették, hogy egy nagy fekete férfiernyőt vonszolok magammal, de még időben elcsíptek, mielőtt felmászhattam volna a háztetőre.*
***Az ejtőernyős kísérlet (ezúttal)** elmaradt.*

Kommentár (direkt komplex anaforával):

(14) (b) *Egy alkalommal észrevették, hogy egy nagy fekete férfiernyőt vonszolok magammal, de valahogy mégis sikerült feljutnom a háztetőre.*
Szerencsére ***(ez) az ejtőernyős kísérlet*** *végül csak egy lábtöréssel járt.*

Averintseva-Klisch és Consten[9], akik nyomán a fenti példát idéztem, a közelre mutató névmás lehetőségét a referensek episztemikus különbségével magyarázza: az (a) példában az antecedens reális, az anafora referense hipotetikus, a (b) példában mindkettő reális. De érvelhetünk azzal is, hogy az (a) esetben az események közvetlenül összetartoznak, a történések időbeli és oksági láncolata zárt, míg a (b) esetben a komplex anafora a történteket mintegy kívülről kommentálja. A (4) és a (13) példa különbsége ez utóbbi magyarázatot támogatja.

Összefoglalás

A komplex anafora mondatértékű struktúrákkal bevezetett állapotokra, folyamatokra, eseményekre utal vissza. Ez történhet oly módon, hogy a visszautalás egyúttal a történet menetének időbeli / oksági viszonyokon alapuló, közvetlen folytatását teszi lehetővé. Ekkor az anafora tipikusan „indirekt", vagyis maga is egy bizonyos értelemben „új" referenst vezet be, nem a koreferencia, hanem a kognitív kompatibilitás révén működik. Ennek megfelelően a közelre mutató névmás nem jelenhet meg előtte. Megjelenhetnek viszont az időbeli, illetve oksági viszonyokat kifejtő kötőszók és adverbiumok, amelyeknek tipikus jegye lehet egyfajta kognitív proximitás, hasonlóan a közelre mutató névmáséhoz. A komplex anafora másik „arca" a gyakoribb: ezek a direkt komplex anaforák az antecedensként értelmezhető állapotokra, folyamatokra, történésekre úgy utalnak vissza, hogy azokat egybe foglalják, ezzel mintegy kommentálják, értékelik. Esetükben a közelre mutató névmás használata kívánatos, illetve elkerülhetetlen. A komplex anafora leírásához mindezért a jelentés és a használat szempontját együttesen kell szemügyre vennünk.

[9] Averintseva-Klisch, Maria – Consten, Manfred: „»Nahe Referenten« – ein integrativer Ansatz zur Funktion demonstrativer Referenz". Megjelenés előtt in: *Sprachtheorie und Germanistische Linguistik*. 2010.

MARÁDI Krisztina
Université de Debrecen

Analyse de la structure des textes juridiques

Introduction

Dans cet article, je me propose de donner un bref aperçu des caractéristiques structurelles du discours juridique, qui se présente comme « le langage du droit en action, ou plus exactement, le langage en action du droit. Le discours juridique est la mise en œuvre de la langue, par la parole, au service du droit. [...] Le discours juridique est, tout à la fois, un acte linguistique et un acte juridique[1] ».

L'étude du langage du droit ne peut pas se limiter à l'analyse de son vocabulaire particulier. En effet, le langage du droit montre des spécificités non seulement au niveau du vocabulaire, mais aussi sur le plan de la structure, qui mérite d'être étudiée de manière approfondie. Le langage du droit ne se réduit pas à une suite de mots et de phrases. « Les énoncés ordonnés à l'édiction et à la réalisation des règles de droit font corps avec le système juridique dont ils sont la manifestation et le moyen d'action[2] ».

Les énoncés produits par le langage du droit peuvent être écrits (lois, ordonnances, sentences, contrats, ...) et oraux (plaidoiries, interrogatoires, témoignages, ...). Même si le langage du droit se caractérise par la *préséance originelle de la parole*[3] qui a laissé des marques linguistiques, notamment par le fait que la langue se réfère constamment à la parole pour nommer les actes clés de la législation et de la juridiction (*le juge* ***prononce*** *une sentence,* ***entend*** *les témoins, ...)*, dans mon article, j'analyserai seulement des énoncés écrits.

Ceux-ci peuvent être classés en trois groupes différents qui montrent des spécificités linguistiques bien délimitées. Il existe notamment :

---

[1] G. Cornu, *Linguistique juridique*, Paris, Montchrestien, 2005, p. 207.
[2] *Dictionnaire de la culture juridique,* Paris, PUF, 2003, p. 952.
[3] G. Cornu , *op. cit.*, p. 247.

a) Des textes de type législatif, établissant des normes à suivre dans une société ; ils représentent le groupe le plus étendu (constitutions, lois, ordonnances, décrets, codes, ...). Ils constituent un modèle de discours qui porte dans sa structure les marques de la fonction législative. Ces textes peuvent être considérés comme une sorte de monologue du pouvoir distant et incontestable, destiné aux justiciables. Les deux particularités essentielles de ce type de texte sont donc leur caractère normatif et leur production à distance.

b) Des textes de type juridictionnel, se présentant comme l'application des textes législatifs (sentences, arrêtés, décisions, plaidoiries, réquisitoires, actes notariés, procès-verbaux...). Si pour le premier groupe nous avons établi la fonction législative, nous pourrions définir ce deuxième groupe comme ayant une fonction exécutive se basant sur les normes établies dans les textes de nature législative. Il est possible de retrouver dans ce cas aussi des marques structurelles bien déterminées. À part leur fonction, ces énoncés montrent une autre différence par rapport aux constituants du premier groupe, notamment qu'ils sont plus « personnels », car ce ne sont pas des monologues et leur production est toujours liée à la présence des parties intéressées. La sentence des tribunaux, les plaidoiries ou les réquisitoires sont toujours ciblés sur telle ou telle personne, les procès-verbaux sont dressés sur tel ou tel cas particulier.

c) Des textes d'application plus générale qui se caractérisent par la présence d'autres domaines et d'autres sujets (contrats avec de nombreux éléments venant du langage économique, financier ; procurations, mandats, accords, conventions, ...), par conséquent, ils montrent un mélange de caractéristiques structurelles.

Ces énoncés ont leur vocabulaire spécifique (abondance de termes et d'expressions venant du latin, utilisation de formules archaïques), leurs constructions typiques (participes présents et passés, ...) et aussi une structure bien formalisée dont je vais présenter et analyser les particularités les plus fréquentes.

Marques linguistiques de la souveraineté

Emploi des verbes et des tournures contraignants ou sanctionnateurs

L'énoncé législatif a un caractère obligatoire, il a une force contraignante qui se manifeste aussi bien au niveau du vocabulaire que sur le plan de la construction de la phrase. Il est possible d'inventorier les verbes typiques exprimant la contrainte : *devoir, obliger, interdire, prohiber, ordonner, enjoindre, prescrire, forcer, contraindre,...*

Au groupe des verbes qui expriment l'obligation, il faut rattacher ceux qui expriment la sanction, impliquant ou explicitant l'obligation, comme par exemple : *sera puni, sera condamné, est déchu, est privé, est réputé non écrit, ...* « Ces verbes contraignants ou sanctionnateurs sont d'évidents repères de la règle de droit et (...) de la souveraineté étatique »[4].

Le fait, en vue de sa diffusion, de fixer, d'enregistrer ou de transmettre l'image ou la représentation d'un mineur lorsque cette image ou cette représentation présente un caractère pornographique ***est puni*** *de trois ans d'emprisonnement et de 45000 euros d'amende.*

La société XY ***devra impérativement*** *assurer le dédouanement de ses fournitures importées.*

Emploi de l'indicatif présent ou du futur

L'indicatif présent (et quelquefois le futur) sert à souligner le caractère absolu de la règle et à marquer l'obligation. Dans la grammaire française, l'indicatif présent exprime normalement ce qui est et non ce qui doit être. Il exprime un fait qui se produit, qui a lieu, qui se poursuit et non un ordre de la loi. Dans le langage du droit, le présent de l'indicatif et – moins souvent – le futur remplacent donc l'impératif, leur valeur d'impératif est une particularité de l'énoncé législatif.

Déjà dans la *Bible* (livre de *l'Exode*), pour les dix commandements nous trouvons l'emploi du futur, alors que dans sa traduction hongroise on peut constater l'emploi de l'impératif:

[4] G. Cornu, *op. cit.*, p. 266.

Tu ne tueras point.
Tu ne commettras point d'adultère.
Tu ne déroberas point.

Cette valeur du présent (et du futur) s'explique par le fait que l'impératif n'est pas apte à exprimer une vérité générale, ce mode est toujours personnel, l'ordre est toujours adressé à des interlocuteurs déterminés (2^{e} personne du singulier ou du pluriel).

À défaut de capital, la prestation compensatoire ***prend la forme*** *d'une rente.*

Les dispositions des articles 2 et 3 ne ***s'appliquent pas*** *aux informations confidentielles dont la partie destinataire peut apporter la preuve [...]*

Les avis ***seront transmis*** *aux adresses et personnes suivantes, qui peuvent être modifiés par un préavis écrit.*

Par ailleurs, en cas d'action fondée sur une atteinte aux droits de propriété intellectuelle, [...], le Fournisseur ***assumera*** *seul sa pleine et entière responsabilité.*

Dans les contrats, les rédacteurs ont recours en général à des expressions, à des verbes typiques pour renforcer le caractère obligatoire de certaines dispositions, comme par exemple : *s'engager, se charger, assumer la responsabilité, est tenu, est obligé, s'obliger,...*

La Partie destinataire des Informations confidentielles ***s'engage à*** *les retourner à la Partie émettrice.*

Les Parties ***seront amenées à*** *s'échanger des informations techniques, financières ou commerciales, dont elles souhaitent assurer la confidentialité.*

Marques linguistiques de la généralité

La voix impersonnelle

La fonction du sujet est très souvent remplie par le pronom impersonnel 'il' pour souligner que l'action décrite dans la proposition vaut pour tous. La règle, la norme, la prescription ne se réfèrent à aucun individu particulier, par conséquent, la voix impersonnelle exprime une réalité objective, une sorte de vérité générale.

> ***Il sera donné connaissance*** *de cet état à l'entreprise qui continuera les travaux du membre défaillant [...]*
>
> *En cas de différend,* ***il est recouru*** *à la procédure de réglement des contestations, prévues à l'article 22 des Conditions Générales.*
>
> ***Il a été*** *préalablement* ***rappelé*** *ce qui suit [...]*
>
> ***Il*** *doit* ***être passé acte*** *devant notaires ou sous signatures privées de toutes choses excédant la somme ou une valeur fixée par décret, [...]*
>
> ***Il n'est reçu*** *aucune preuve par témoins contre le contenu des actes [...]*

La voix passive

Elle met en valeur l'élément remplissant la fonction du complément d'objet dans un énoncé à voix active et par cet acte de promouvoir l'objet à la fonction de sujet, elle peut marquer le caractère général de la règle énoncée. Le sujet personnel s'efface ou disparaît complètement de la construction.

> ***La livraison ne sera considérée comme étant acceptée*** *qu'après la validation des tests prévus au protocole de recettes, comme indiqué à l'article 9 ci-après.*
>
> ***Les clauses abusives sont réputées*** *non écrites.*

Ce transfert de jouissance est consenti *exclusivement en vue de l'habitation de l'accédant [...]*

Le présent accord ne peut être cédé ou transféré *par une Partie à un tiers [...]*

Aucune disposition *du présent accord* ***ne peut être interprétée*** *comme obligeant l'une ou l'autre Partie à [...]*

Avis a été donné *ce jour au Procureur de la République.*

Emploi des termes indéfinis

Les pronoms et les adjectifs indéfinis, aussi bien dans l'affirmation que dans la négation, s'accumulent dans les textes juridiques pour marquer l'application générale de la norme imposée à toutes les personnes, à toutes les choses ou même à toutes les réalités.

Les présentes prévalent sur ***toutes*** *propositions ou accords antérieurs ainsi que sur* ***toute autre*** *communication entre les Parties se rapportant à l'objet du contrat.*

Il s'interdit d'extraire [...] le contenu des bases de données par ***tout*** *moyen ou sur* ***quelque support que ce soit*** *[...]*

[...]mettre les données à la disposition ***à quelque titre, sous quelque forme et pour quelque cause que ce soit*** *[...]*

Par « Informations Confidentielles », il est convenu d'entendre ***toutes*** *informations ou données, de* ***quelque nature qu'elles*** *soient et notamment* ***tous*** *documents, plans, logiciels, prototype, outils et / ou savoir-faire, communiquées par une Partie à l'autre Partie,* ***de quelque manière que ce soit*** *et* ***sous quelque forme que ce soit*** *y compris sous forme écrite, orale, audiovisuelle, informatique, électronique et / ou photographique.*

La tautologie

Les textes juridiques sont souvent chargés d'expressions accumulées qui semblent quasi identiques pour donner l'impression d'une plus grande clarté et précision. Les législateurs ou les rédacteurs des contrats insistent de cette manière sur la pertinence de chaque élément, couvrant autant de réalités qu'il y a de mots. Une caractéristique essentielle des textes juridiques est que le recours aux synonymes est un procédé formellement interdit, ce qui veut dire que la qualité esthétique du texte doit céder le pas à la précision de l'usage d'un seul terme, quitte à le voir répété autant de fois que c'est nécessaire pour communiquer le contenu voulu. Cela veut dire également que la succession des expressions très similaires ou synonymes dans le langage courant désigne dans les textes juridiques des réalités distinctes.

> *[...] il se réserve la possibilité d'**interrompre, limiter, suspendre, interdire** totalement ou en partie l'accès aux services [...]*
>
> *[...] il est convenu que **l'invalidité, l'inopposabilité, l'inefficacité ou l'impossibilité** de mettre en œuvre une stipulation du contrat n'affectera aucunement **la validité, l'opposabilité, l'efficacité ou la mise en œuvre** de ses autres stipulations [...]*
>
> ***Acheter, louer ou acquérir par donation et vendre, louer, aliéner ou hypothéquer** tous terrains ou bâtiments destinés [...]*
>
> *[...]la filiale s'interdit de **reproduire, traduire, adapter, arranger, modifier** le système [...]*

Il arrive quelquefois qu'un terme et son synonyme forment une expression figée au point qu'il faut les considérer comme une unité lexicale. Ce sont des doublets ou mêmes des triplets avec la juxtaposition de deux ou trois termes qui ont une signification fort semblable. Parfois, ces mots relèvent des archaïsmes, consacrés par l'usage.

> *contrat nul et non avenu*
> *aux lieu et place de*
> *vendre, aliéner, céder ou transmettre*

Contenu implicite

Il est tout à fait clair que la communication courante ne peut pas se passer de l'implicite ; selon la loi d'informativité, il faut éviter d'énoncer à notre partenaire de communication ce qui est déjà tenu pour acquis. Selon Kerbrat-Orecchioni « que les contenus implicites [...] pèsent lourd dans les énoncés, et qu'ils jouent un rôle crucial dans le fonctionnement de la machine interactionnelle, c'est certain »[5] et « certains vont même jusqu'à dire qu'on ne parle *jamais* directement »[6]; mais on peut poser la question de savoir si ces *jamais* et *certain* sont valables pour les cas des langues spécialisées aussi, et surtout en ce qui concerne le langage juridique, représentant par excellence de la clarté et de l'univocité.

Selon le schéma de Ducrot,[7] le sens d'un énoncé quelconque se compose de deux éléments : le composant sémantico-linguistique qui attribue à chaque énoncé, indépendamment de tout contexte, une certaine signification. Ce composant se base essentiellement sur les connaissances et les compétences linguistiques du sujet parlant. Mais un énoncé n'est jamais produit sans contexte, donc ce premier élément sémantico-linguistique doit être complété par le composant rhétorique qui prévoit donc la signification effective de l'énoncé dans son contexte. « L'hypothèse incorporée dans ce schéma est que les circonstances de l'énonciation entrent en jeu pour expliquer le sens réel d'une occurrence particulière d'un énoncé, seulement après qu'une signification a été attribuée, indépendamment de tout contexte, à l'énoncé lui-même. »[8]

Les contenus se divisent, à leur tour, en deux groupes : celui des présupposés et celui des sous-entendus. Comme les présupposés sont constitués par « toutes les informations qui, sans être ouvertement posées, sont cependant automatiquement entraînées par la formation de l'énoncé, dans lequel elles se trouvent intrinsèquement suscrites quelle que soit la spécificité du cadre énonciatif »[9], ils doivent entrer en jeu dès le niveau du composant linguistique et leur déchiffrement nécessite l'actualisation des compétences linguistiques. Leur statut énonciatif est particulier : ils ne se construisent pas à partir du discours qui les véhicule, mais sont, dans une certaine mesure, empruntés à un discours préexistant.

---

[5] C. Kerbrat-Orecchioni, *L'implicite,* Paris, Armad Colin, 1986, p. 6.
[6] C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.,* p. 5.
[7] O. Ducrot, *Le dire et le dit,* Paris, Éd. de Minuit, 1984.
[8] O. Ducrot, *op. cit.,* p 16.
[9] C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.,* p. 25.

En revanche, les sous-entendus sont considérés comme « des informations qui sont susceptibles d'être véhiculées par un énoncé donné, mais dont l'actualisation reste tributaire de certaines particularités du contexte énonciatif »[10]; donc leur décodage fait intervenir le composant rhétorique, c'est-à-dire les compétences encyclopédiques et pragmatiques.

Les exemples suivants montrent que les rédacteurs des textes juridiques ne laissent pas les justiciables interpréter les énoncés selon leurs propres connaissances logiques, encyclopédiques, linguistiques, mais donnent des repères très précis pour la compréhension. Dans le cas des contrats, cette constatation se traduit par la redéfinition des termes ou la précision de leur sens dans le contexte donné, ainsi dans la partie introductive des contrats nous trouvons souvent un paragraphe destiné à la définition des termes utilisés dans le document donné :

> *Par « Informations Confidentielles », il est convenu d'entendre* ***au titre du présent Accord*** *[...]*
>
> *Chaque fois qu'ils sont utilisés dans le présent contrat ou en relation avec ce dernier, les mots ou expressions listés ci-dessous* ***auront le sens suivant*** *[...]*
>
> *Par « Contrat »,* ***il convient d'entendre*** *le présent document, ses éventuels avenants et ses annexes qui en font partie intégrante.*

On peut constater également cette contrainte d'éviter l'implicite à propos de l'utilisation de certains verbes qui désignent des actions supposant une réciprocité : si X donne un objet à Y, normalement il ne faut pas préciser que Y reçoit cet objet, mais pour les textes juridiques, notamment les contrats, c'est un procédé obligatoire.

> *La société XX* ***concède*** *par les présentes à la société ZZ, qui* ***l'accepte****, une licence non exclusive, partielle et gratuite d'utilisation de la Marque [...]*

À propos des éléments couramment utilisés par le langage non spécialisé pour reprendre les informations déjà connues ou précisées comme les pronoms personnels, les pronoms et adjectifs démonstratifs, etc., on peut

[10] C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 39.

constater que leur présence est réduite au minimum, la répétition des mêmes termes contribuant ainsi à la lourdeur de style souvent reprochée aux textes juridiques.

> *L'application effective* ***du présent accord*** *aux sociétés visées à l'alinéa précédent est subordonnée à l'adhésion expresse de celles-ci* ***à cet accord****, manifestée par la conclusion d'un accord d'adhésion conforme au modèle joint en annexe 2.*
>
> *Dans le cas où la vérification des critères indiqués dans le tableau d'évaluation et confirmés par une déclaration de la part* ***du client****, démontre que les données fournies par* ***le client*** *ne sont pas conformes à la réalité, la subvention sera qualifiée de subvention indûment octroyée et* ***le client*** *perdra son droit de recourir aux aides.*

Difficultés de compréhension

Cette petite présentation nous a permis de constater que « la mauvaise réputation » des textes juridiques peut être attribuée non seulement à la présence des termes archaïques, trop techniques, mais aussi à la structure lourde et quelquefois trop compliquée des textes juridiques.

La difficulté que la compréhension d'un texte juridique signifie pour les non-initiés peut être représentée par la précision de la notion d'*interprétation juridique.* On pourrait dire que l'interprétation est liée à la connaissance, par conséquent, l'interprétation juridique ne doit pas montrer de différences trop importantes par rapport à l'interprétation de n'importe quels autres textes écrits. Comme elle porte sur des énoncés dotés d'une signification, l'interprétation n'est pas nécessaire lorsque les énoncés sont clairs, sinon l'interprétation sert à faire apparaître le sens plus ou moins caché. Cela suppose également que pour un énoncé donné, il n'y a qu'une seule et bonne interprétation. Selon une autre conception, l'interprétation ne dépend pas de la connaissance, mais c'est une question de volonté. Les énoncés sont en réalité dotés non pas d'une mais de plusieurs significations possibles entre lesquelles il faut choisir. Les problèmes d'interprétation peuvent provenir non seulement de l'obscurité des textes, mais aussi des lacunes, des antinomies, des contradictions.

Il y a différentes méthodes pour enlever les ambiguïtés et faciliter l'interprétation des textes ; l'une d'elles a été déjà mentionnée, notamment la

redéfinition des termes courants pour fixer leur sens dans le contexte donné. Mais il ne s'agit pas seulement d'un acte purement linguistique, l'interprétation dans le domaine juridique signifie également qu'il faut déterminer si un acte a été commis ou non – est-ce qu'il faut considérer l'euthanasie comme meurtre – , c'est-à-dire qu'il faut déterminer l'existence matérielle des faits, ensuite la qualification de l'acte donné. « La qualification est l'opération par laquelle un fait est subsumé sous une catégorie »[11]. Ce sont des décisions très importantes qui produisent des effets juridiques complètement différents.

Par conséquent, cette contrainte d'identifier avec la plus grande précision les faits, leur qualification et leur sanction explique pourquoi les textes juridiques qui doivent constamment veiller à l'accessibilité et l'interprétabilité des textes pour tous les justiciables, sont considérés comme trop lourds, hermétiques et réservés à la communauté des initiés. Cela n'empêche pas que les rédacteurs aussi bien que les « utilisateurs » (avocats, juges, juristes) devraient s'efforcer de rendre les énoncés plus transparents et plus accessibles pour ceux qui, en fin de compte, doivent adapter leur comportement aux règles et aux sanctions formulées dans ces textes.

Bibliographie

Dictionnaire de la culture juridique, sous la direction de Denis Alland et Stéphane Rials. Paris, PUF, 2003.

CORNU, G. (2005). *Linguistique juridique*. Paris, Montchrestien.

DUCROT, O. (1984). *Le dire et le dit*. Paris, Éditions de Minuit.

KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1986). *L'implicite*. Paris, Armand Colin.

Note:
Les exemples cités à titre d'illustration viennent de différents contrats et documents dont la traduction a été confiée à l'auteur de l'article.

[11] *Dictionnaire de la culture juridique,* Paris, PUF, 2003, p. 845.

NAGY Andrea
Université de Debrecen

« C'est un monsieur ou une dame ? » Le pronom personnel *il* comme élément de cohésion textuelle dans le roman *La Consolante* d'Anna Gavalda

La conception la plus connue définit la référence des pronoms, l'anaphore[1] pronominale comme un phénomène textuel de niveau syntaxique qui assure la connexion, le lien grammatical entre les éléments du texte. Selon cette approche, elle ne joue donc aucun rôle ni au niveau sémantique ni au niveau pragmatique. D'autres, par contre, favorisent une approche cognitive et considèrent la référence pronominale comme un phénomène mémoriel. Cette conception mémorielle se débarrasse des contraintes du texte et met l'accent sur le critère de la saillance dans l'assignation du référent. « Dans un tel cadre, où le mode de connaissance du référent qu'a l'interlocuteur est considéré comme déterminant, l'anaphore devient un processus qui indique une référence à un référent déjà connu par l'interlocuteur, c'est-à-dire un référent « présent » ou déjà manifeste dans la mémoire immédiate, ... »[2]. Cette approche, quoique capable d'une analyse unitaire de l'anaphore, a cependant aussi le danger de ne pas pouvoir rendre compte de certaines subtilités de la référence pronominale. « Et si on la pousse jusqu'au bout, on en vient à traiter les déictiques employés dans un dialogue comme des anaphoriques. La prise en compte d'un antécédent textuel, qu'il soit coréférentiel ou non, reste préférable pour expliquer les expressions anaphoriques. », souligne la *Grammaire méthodique du français*[3].

D'après de nombreuses analyses textuelles, il nous semble plus heureux d'opter pour une approche pragma-sémantique, dans le droit fil de G. Kleiber, ce qui permet de garder les acquis des deux conceptions. En

[1] Le terme *anaphore* est à comprendre ici comme l'ensemble des procédés de renvois à un élément antérieur ou à un élément postérieur du texte.
[2] G. Kleiber, 1994 : 25.
[3] M. Riegel et al., 1994 : 616.

effet, force est de constater que, dans certains cas, les deux approches gardent leur pertinence propre, tandis que, dans d'autres cas, restent dépourvues de pouvoir explicatif. Il nous paraît donc utile de partir du fait que le cas prototypique de l'anaphore pronominale est à comprendre comme un liage syntaxique local assurant la connexion des éléments du texte. La référence pronominale, comme nous l'avons montré ailleurs (A. Csűry, 2001; A. Nagy, 2009), peut, cependant, revêtir d'un rôle plus complexe aussi au niveau textuel. N'oublions pas que, dans beaucoup de cas, la substitution pronominale ne se réduit pas à une simple reprise d'un groupe nominal, elle ne sert pas seulement à éviter la répétition. Certes, les pronoms anaphoriques ont la capacité de maintenir la continuité thématique, mais en même temps, ils véhiculent toujours une information modifiée ou complémentaire aussi par rapport à leurs référents, ce qui fait avancer le texte dans une nouvelle direction : tel est le cas, par exemple, des pronoms indéfinis *certains, plusieurs, quelques-uns* qui sont en relation « partie-tout » avec leur antécédent. Tout en garantissant la continuité thématique, ces pronoms expriment également un changement thématique partiel, et de ce fait, ils sont des supports de la progression textuelle aussi.

Comme la capacité de connexion ou de cohésion d'un pronom donné dépend en premier lieu de la part de son contenu descriptif et de celle des instructions référentielles / procédurales qu'il véhicule, il serait erroné de dire que les pronoms constituent une catégorie homogène, et qu'ils servent uniquement à garantir le liage grammatical des éléments du texte. Dans la présente étude, l'exemple du pronom personnel *il* servira d'argument pour montrer que l'interprétation des pronoms se fait souvent au niveau sémantique. Mais peut-on ici vraiment parler de rôle de cohésion quand « le problème particulier de *il* est que les informations qu'il comporte sont extrêmement réduites » [4]? Même si cette question semble pertinente, nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de voir comment une expression sémantiquement aussi ténue peut pourtant structurer le sens textuel.

L'oeuvre choisie est le roman d'Anna Gavalda, *La Consolante*, plus précisément le début du roman. En effet, le texte littéraire, par ses possibilités d'interprétation, offre un excellent terrain d'observation pour examiner le fonctionnement référentiel des pronoms. Tout en mettant l'accent sur le rôle référentiel du pronom *il*, nous avons également l'intention de montrer, comment « ce marqueur référentiel original » [5] contribue au sens global et, de ce fait, enrichit l'interprétation du texte littéraire.

[4] G. Kleiber, 1994 : 42.
[5] G. Kleiber, 1994 : 41.

Les cinq premières pages, qui précèdent le chapitre I, constituent une unité textuelle à part, visiblement séparée du reste du corps du roman. Bien qu'il s'agisse encore du début de l'histoire et qu'il n'y ait pas d'antécédent(s), l'oeuvre a pour incipit la phrase suivante :

[C01] Il$_{(i)}$ se tenait toujours à l'écart.

Le pronom personnel *il* apparaît dans une situation particulière dans ce cas-là : il s'agit ici d'un *il* cotextuel sans antécédent linguistique. On ne peut donc ni s'appuyer sur une relation de référence déjà établie dans le cotexte antérieur, ni recourir à des informations déjà connues ou à des présuppositions, à des calculs inférentiels pour identifier son référent. En l'absence de tout liage grammatical, la seule information qui est accessible est le contenu decriptif de *il* : en prenant en considération d'une part les marques du genre et du nombre du pronom, d'autre part le sens de tout l'énoncé, et plus particulièrement celui du verbe *se tenir* qui s'emploie dans le sens « II. – Être localisé. A. – Qqn (ou un animal) se tient + syntagme prép. locatif ou adv. locatif. Se trouver dans tel lieu, en tel endroit, dans telle partie de l'espace par rapport à un repère fixe ou mobile » (TLF)[6], le lecteur assigne à *il* un référent humain masculin plus précisément non-déterminé. D'ailleurs, l'identité du référent reste plongée dans l'obscurité encore pendant longtemps. Le SN *un seul petit garçon*, marqué par l'index *(j)*, aura par contre un référent bien établi dans la suite, son référent sera nommé déjà dans la phrase [C26].

[C01] Il$_{(i)}$ se tenait toujours à l'écart. [C02] Là-bas, loin des grilles, hors de notre portée. [C03] Le regard fiévreux et les bras croisés. [C04] Plus que croisés même, refermés, crochetés. [C05] Comme s'il$_{(i)}$ avait eu froid ou mal au ventre. [C06] Comme s'il$_{(i)}$ s'agrippait à lui-même pour ne pas tomber. [C07] Nous bravait tous mais ne regardait personne. [C08] Cherchait la silhouette d'{un seul petit garçon}$_{(j)}$ en tenant fermement un sachet en papier contre son coeur.

Il est intéressant de voir que même ce *il* à référence non-résolue disparaît dans les phrases [C07] - [C08], et très souvent plus tard aussi dans le texte. En effet, cette référence opaque qui crée des contours vagues et une certaine brume est un moyen textuel important dans ce roman qui, comme on s'en rend compte en toute évidence seulement dans la phrase [C56], commence par l'évocation douloureuse et difficile des souvenirs d'enfance.

[6] http://www.cnrtl.fr/definition/tenir

[C56] A plus de trente mille pieds, si haut dans le vide, je lutte encore comme un imbécile à tisonner des souvenirs mal éteints.

La référence opaque du pronom *il* contribue donc à créer cette atmosphère bien connue où le resurgissement des souvenirs lointains et imprécis implique un énorme travail mémoriel de récupération. La référence pronominale généralement connue comme phénomène de connexion est ici au service, d'une part, de la cohésion du texte, ayant un rôle sémantique dans l'isotopie « des souvenirs mal éteints », et d'autre part, de la cohérence du texte, suggérant indirectement le grand effort mémoriel nécessaire pour retrouver un souvenir (de même qu'un référent) couvert de brume. Cet effet est renforcé également par la fragmentarité de l'image mi-oubliée, mi-perdue de ce *il* mystérieux, exprimée par des anaphores associatives reposant sur la relation « partie-tout » :

[C14] À l'époque, il$_{(i)}$ me faisait peur. [C15] {Ses chaussures}$_{(i01)}$ étaient trop pointues, {ses ongles}$_{(i02)}$ trop longs et {son index}$_{(i03)}$ trop jaune. [C16] Et {ses lèvres}$_{(i04)}$ trop rouges. [C17] Et {son manteau}$_{(i05)}$ trop court et bien trop serré. [C18] Et {le tour de ses yeux}$_{(i06)}$ trop sombre. [C19] Et {sa voix}$_{(i07)}$ trop bizarre.

L'image de la personne en question s'éclaircit très-très lentement. Après l'évocation de ses parties du corps, dans la phrase [C29], on trouve des expressions nominales qui sont en rapport anaphorique avec le pronom *il* (anaphore infidèle), mais qui ne nous aident pas à voir plus clair puisque les substantifs *extraterrestre, monstre, bouffon* expriment une apparence non-humaine, il s'agit donc du paraître, non pas de l'être.

[C26] Alexis$_{(j)}$, lui$_{(j)}$, non. [C27] Ne se dérobait jamais. [C28] Lui$_{(i)}$ tendait son cartable et mangeait son goûter de l'autre, la vacante, en s'éloignant vers la place du Marché. [C29] Alexis$_{(j)}$, avec son {extraterrestre en talonnettes}$_{(i)}$, son {monstre de foire}$_{(i)}$, son {bouffon des primaires}$_{(i)}$, se sentait plus en sécurité que moi, et était mieux aimé. [C30] Croyais-je.

Dans le passage suivant, l'évocation d'un dialogue entre le protagoniste enfant et son ami, Alexis met le lecteur dans un embarras encore plus grand, car c'est le pronom personnel de genre opposé, le pronom *elle* qui fait son apparition dans la chaîne de coréférence de *il*, c'est-à-dire renvoyant au même référent que celui-ci !

[C31] Un jour quand même, je le lui avais demandé.
[C32] – Mais, euh, c'est… c'est un monsieur$_{(i)}$ ou une dame$_{(i)}$?
[C33] – De qui ?

[C34] – De… le$_{(i)}$… la$_{(i)}$… celui$_{(i)}$ qui vient te chercher le soir ?
[C35] Il avait haussé les épaules.
[C36] Un monsieur$_{(i)}$ bien sûr. [C37] Mais qu'il appelait sa nounou$_{(i)}$.
[C38] Et elle$_{(i)}$, sa nounou$_{(i)}$, elle$_{(i)}$ avait promis par exemple de lui rapporter des osselets en or et il me les échangerait contre cette bille-là, si je voulais, ou, tiens… elle$_{(i)}$ est en retard, ma nounou$_{(i)}$ aujourd'hui… [C39] J'espère qu'elle$_{(i)}$ n'a pas perdu ses clefs… [C40] Parce qu'elle$_{(i)}$ perd toujours tout, tu sais… [C41] Elle$_{(i)}$ dit souvent qu'un jour, elle$_{(i)}$ oubliera sa tête chez la coiffeuse ou dans une cabine du Prisunic et après elle$_{(i)}$ rit, elle$_{(i)}$ dit que heureusement, elle$_{(i)}$ a des jambes !
[C42] Mais un monsieur$_{(i)}$, tu vois bien.
[C43] Quelle question…

Étant donné qu'il y a beaucoup d'éléments référentiels ici, nous n'avons marqué que ceux qui ont la même référence que le pronom personnel *il*. Comme le référent de *il* n'est pas du tout évident, la question de l'enfant dans [C32] est la question du lecteur aussi. Mais la réponse, au lieu d'apporter une solution, ne fait que brouiller la situation. En effet, la chaîne coréférentielle *monsieur → nounou → elle → nounou → elle → elle → nounou → elle → elle → elle → elle → elle → elle → elle → monsieur* semble à première vue un peu étrange : deux éléments à référent *homme* encadrent treize éléments à référent *femme*, dont dix pronoms *elle*, mais qui dénotent tous le même référent humain. On sait cependant qu'en français la variation de genre est possible avec les êtres humains et que « l'emploi du masculin ne signifie pas nécessairement qu'il s'agit d'un homme »[7] de même que l'emploi du féminin ne signifie pas nécessairement qu'il s'agit d'une femme. Le mot *nounou* est un substantif de genre féminin et, même s'il désigne généralement une femme, n'exclut pas pour autant qu'il puisse désigner un homme. Nous pouvons donc faire la distinction entre usage référentiel et usage attributif du mot *nounou,* ce qui permet d'expliquer la particularité de cette chaîne coréférentielle : les prédicats dans les phrases [C38] - [C41] portent sur la fonction de nourrice plus que sur le référent particulier qui exerce ce rôle. *Elle* sanctionne ainsi seulement l'usage attributif. Il subsiste toutefois quelques doutes puisque les expressions *chez la coiffeuse* ou *dans une cabine du Prisunic* suggèrent plutôt une femme comme référent. Il faut ajouter aussi que « comme le passage d'un genre à l'autre nécessite un effort d'interprétation, il doit s'accompagner d'un effet cognitif qui rentabilise le

[7] G. Kleiber, 1994 : 77.

coût de l'effort accompli »[8]. Or, ce n'est pas le cas ici puisqu'il n'est pas probable que la personne en question aille chez la coiffeuse ou dans le magasin Prisunic dans sa fonction de nounou. La question de l'alternance des pronoms *il / elle* reste donc ouverte.

Le souvenir de cette personne est d'autant plus difficile à ressusciter que même son nom est tombé dans l'oubli.

[C44] Je n'arrive pas à me souvenir de {son nom}$_{(i08)}$. [C45] C'était quelque chose d'extraordinaire pourtant…
[C46] Un nom de music-hall, de velours lâche et de tabac froid. [C47] Un nom comme Gigi Lamor ou Gino Cherubini ou Rubis Dolorosa ou…
[C48] Je ne sais plus et j'enrage de ne plus savoir.

En effet, ce n'est qu'en nommant un objet / un être qu'on lui reconnaît une existence et que l'on a le sentiment de pouvoir se l'approprier. Tel est le cas ici aussi. C'est le nom qui pourrait rassembler les images fragmentaires évoquées en une présence totale, et qui pourrait, de cette manière, fixer les souvenirs retrouvés. Mais il faut attendre jusqu'aux phrases [C62] - [C63] pour qu'un nom ainsi qu'une expression nominale servant de référents au pronom *il* manifestent dans le texte. D'ailleurs, le grand effort mémoriel pour retrouver le nom de la personne en question est accompagné tout au long du texte de plus en plus de mots appartenant au champ conceptuel de « la lumière » qui soulignent également le processus lent à la fin duquel le souvenir sort de l'ombre à la lumière. On comprend donc pourquoi le mot *lumière* et le référent-source *ce vieux travelo* apparaissent au même moment dans le texte.

[C58] Ma voisine m'a déjà demandé à deux reprises d'éteindre ma veilleuse. [C59] Pardon, mais non. [C60] C'était il y a quarante ans, madame… [C61] Quarante ans, vous comprenez ? [C62] J'ai besoin de lumière pour retrouver le nom de {ce vieux travelo}$_{(i)}$. [C63] Ce nom génial que j'ai oublié évidemment, puisque je l'$_{(i)}$ appelais Nounou$_{(i)}$ moi aussi.

Le SN *ce vieux travelo* permet enfin d'expliquer rétroactivement l'alternance des pronoms *il* et *elle*. En effet, le problème qu'a posé la référence du pronom *elle* dans les phrases [C38] - [C41] ne peut pas être réglé uniquement par la distinction entre usage référentiel et usage attributif, ce qui réduirait le pronom personnel à un simple élément de connexion. Il nous semble plus pertinent de dire que, dans ce cas-là, le pronom *elle* renvoie à son référent en partie attributivement, en partie référentiellement,

[8] G. Kleiber, 1994 : 77.

jouant ainsi un rôle dans la cohésion du texte. On voit aussi que le mot *Nounou,* employé comme nom propre, et n'ayant plus aucune référence attributive, contribue effectivement à fixer l'image de la personne : et *Nounou*, et le pronom personnel *il* dénoteront dans la suite un référent mâle (l'accord grammatical se fait toujours au masculin).

[C66] Nounou$_{(i)}$ qui était apparu dans leur vie en ruine, un soir d'hôpital. [C68] (...) et Nounou$_{(i)}$ qui en était sorti un matin de façon dramatique.

Le point essentiel de notre approche de la référence pronominale est donc que les pronoms personnels *il* et *elle* ne doivent pas toujours être considérés comme de simples substituts ou reprises de SN pleins, mais qu'ils ont également un fonctionnement de marqueurs référentiels *per se*. On voit bien par ce qui précède que, d'une part, l'interprétation de leur référence demande souvent la prise en considération du niveau sémantique du texte, et que d'autre part, ces pronoms eux-mêmes aussi peuvent avoir leur apport dans la structuration du sens global textuel.

Bibliographie

GAVALDA, Anna (2008). *La Consolante*. Paris, Le Dilettante.

KLEIBER, Georges (1994). *Anaphores et pronoms*. Louvain-la-Neuve, Duculot.

RIEGEL, Martin – PELLAT, Jean-Christophe – RIOUL, René (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris, PUF, Coll. Quadrige.

CSŰRY, Andrea (2001). « Névmási referencia: szöveggrammatikai és / vagy (szöveg)szemantikai kérdés? ». In : *Officina Textologica* 5. Debrecen, Kossuth Egyetemi Kiadó, pp. 34-42.

NAGY, Andrea (2009). « Absence de référents ou référents sous-entendus? Le jeu subtil des types de référence des pronoms **personne** et **rien** ». In : *Revue d'Études Françaises* 14. Budapest, ELTE-CIEF, pp.31-39.

Trésor de la Langue Française, sur le site Internet : http://www.cnrtl.fr

NAGYNÉ SCHMELCZER Erika
Nyíregyházi Főiskola
(École Supérieure de Nyíregyháza)

A személyes névmások szerepe C. F. Ramuz Naplójának általánosító kijelentéseiben

LE RÔLE DES PRONOMS PERSONNELS DANS LES EXPRESSIONS GÉNÉRALISANTES DANS LE *JOURNAL* DE C. F. RAMUZ Dans le *Journal* de Ramuz, les notes sont très souvent réduites à une seule maxime ou un seul aphorisme. Dans ces assertions et commentaires de caractère général, l'auteur énonce d'une manière concise une vérité chargée d'expérience. Ce travail se propose d'examiner le pronom personnel comme l'une des modalités de réalisation du schéma général de la maxime (*affirmation, il, toujours*) dans les formes brèves (maxime, aphorisme, sentence) insérées dans le discours autobiographique. L'étude attache une première importance à la suppression de la référence personnelle dans les locutions impersonnelles de type *il y a, il n'y a pas, il faut.* Dans les affirmations d'ordre général, le pronom *on,* représentant l'universel des agents, a pour effet de généraliser l'expérience et de la faire partager au lecteur. Ce pronom permet à Ramuz de recourir à *nous* et *vous* cas régime prêtant un caractère subjectif aux énoncés. Cependant, l'apparition des premières et deuxièmes personnes (*je, tu, nous, vous*) comme sujet pourrait mettre en question le caractère général de l'énoncé. Dans ce cas-là, le contenu axiologique, la brièveté paradoxale permettent de déceler les principes d'art et les règles morales dispersés dans le discontinu de l'écriture biographique.

C. F. Ramuz *Napló*jának[1] olvasásakor, pusztán a pre-reflexív olvasói tapasztalatra támaszkodva észrevehetjük, hogy maximák, aforizmák színesítik az autobiografikus szöveget. A napló természetes töredékességéből

[1] Az elemzéshez felhasznált kötet: C. F. RAMUZ, *Journal I-II.* Lausanne, Éditions de l'Aire, 1978, mely az Edition Rencontre gondozásában megjelent C. F. RAMUZ, *Œuvres complètes* 1967-68. 20. kötetét képező *Journal* utánnyomásával készült. A fenti kiadásokon túl a valaha megjelentetett napló teljes szövegét 1951-58-ban az Éditions Rencontre-Mermod gondozásában megjelent *Œuvres complètes* 32. kötetében kiadott *Journal* tartalmazza. Az elemzéshez használt kiadvány nem tekinthető kritikai kiadásnak. A *Fondation C. F. Ramuz* és a *Les Amis de Ramuz* kezdeményezte az életmű kritikai kiadását a *Pléiade*-sorozatban.

kiemelhető ez a szövegtípus, mert időnként tipográfiai eszközök révén is elkülönül a szövegtesttől. Spácium választja el a narratív vagy leíró részektől, esetleg a mondaton belül kiemeléssel él az író, illetve önállóan alkot napi bejegyzést egyetlen mondat. Vitathatatlan, hogy él az olvasóban a bölcs mondásokra vonatkozó felismerési készség,[2] mely a nyomdai eljárásokon túl segíti ezek megragadását, szövegkörnyezetből történő kivágását. Jellemző rájuk a koncentráltság, vagyis viszonylag kis szövegkiterjedés mellett a lényeg kifejezésére törekednek, és rövidségük, töredékességük ellenére is teljesnek, zártnak érezzük a közlést.[3] A zártságuk, az, hogy önálló szövegként is értelmezhetőek (az eredeti szövegkörnyezetből kiemelve önálló maxima/aforizma-gyűjteményt is alkothatnak), vitázik azzal a ténnyel, hogy egy másik, hosszabb szövegnek, a napló más jellegű bejegyzéseinek a töredékei, és e nélkül a kontextus nélkül nem teljes vagy más az olvasatuk. Ezen túlmenően, gyakran az életmű egészének tükrében nyernek értelmet.

A *bölcs mondás* (Kocsány, 2002) vagy *formula* (Fontanille 1999) fogalmával megjelölt szövegtípus, miután szövegkörnyezetéből kiragadható és más kontextusban megismételhető, csakis valamilyen általános érvényű nyilatkozat lehet. A vizsgált szövegtípusra jellemző általános érvényűséget különféle nyelvi (lexikális, stilisztikai, retorikai) egységek révén lehet megvalósítani. Jelen dolgozat egy klasszikus nyelvtani kategória, a személyes névmás szerepét vizsgálja a Ramuz-napló bölcs mondásainak kijelölésében. A névmások utalásrendszere Ramuz narratívájának is egyik érdekes, sokat elemzett és értelmezett területe. Adódik tehát a kérdés: mennyiben vesz részt a szövegtípus kijelölésében a névmáshasználat, és színesíti, esetleg befolyásolja-e a bölcs mondásról alkotott képünket az egyéni írásmód.

---

[2] A szemantikai hagyományokból kinőtt szövegmeghatározás alapján a szöveget az egységes, általános képzet, a téma jelöli ki. Ennek felismerése kognitív képességeinkben gyökerezik. A szövegtípusra vonatkozó kompetenciánk bizonyos kommunikatív sémák követéséből adódik. Kocsány Piroska szerint a mondások felismerését mégsem egyértelműen e két kompetencia vezérli. Feltételezi, hogy a mondások gyökerében működő egyfajta konceptuális készség, illetve ősi, társadalmi alapú késztetés hozza létre a történelmileg sokszínű irodalmi hagyományba rendeződő szövegtípust. KOCSÁNY Piroska, *Szöveg, szövegtípus, jelentés, A mondás mint szövegtípus*, Nyelvtudományi Értekezések, 151. sz. Akadémiai Kiadó. Budapest, 2002, 10.

[3] FONTANILLE, Jacques, *Sémiotique et littérature*, Paris, PUF, 1999, 163-164.

Az *il (elle)* egyes szám harmadik személy használata

Serge Meleuc a maxima szerkezetét és nyelvi sajátosságait elemző munkájában a maximát – mint a vizsgált szövegtípus egyik irodalmi műfaját – az „*affirmation, il, partout, toujours*" [4] sémával jelöli ki.

A sémában megjelenő *il* harmadik nyelvtani személy egy olyan határozatlan, illetve általános alanyt takar, akire a kijelentésünk az adott kontextusban mindig és mindenhol érvényes. Használata egyes esetekben formális, miként a Ramuz *Napló*jából idézett alábbi példák is mutatják: *L'art ne s'explique pas, il s'impose.* (1910. szeptember 19., 173. o.). *La science n'est belle que quand elle aboutit à une foi.*[5] (1904. december 14., 109. o.). Az *il* és a nőnemű *elle* személyes névmások használata az anafora klasszikus esetei, ugyanis a francia igeragozás ezekben a helyzetekben megkívánja az alany jelenlétét.

Az *il y a* vagy az *il n'y a que* személytelen kifejezésekben, valamint az előírás jellegű maximák *il faut* szerkezetében történő megjelenése egyedi eset. Mindkettőben szemantikai tartalom nélküli, pusztán nyelvtani jel az *il*. Benvéniste definíciójára támaszkodva Meleuc kijelenti, hogy az *il y a* egzisztenciális kifejezés – az *être* létige egyes szám harmadik személyű alakjához hasonlóan – az indo-európai nyelvekben csupán „állít" („*assertion pure*") anélkül, hogy ezen alapfunkción kívül bármiféle szemantikai tartalma lenne. A determináció teljes hiánya köti össze a nominális mondatokkal. Az absztrakció egy bizonyos szintjén tehát az *il y a* és az *est* a „mindig, mindenütt igaz állítás" [6] jelentést hordozzák, és ily módon az általános érvényűség képzetét keltik. Ezt a gondolatot példázza a *Napló*ból vett egyik idézetünk is: *Il y a toujours dans la notion de tendresse une nuance de protection.* (1907. szeptember 6., 142. o.)

Az előírás jellegű maximák *il faut* szerkezete azáltal, hogy semmilyen konkrét személyre nem utal a személyes névmás, szintén az általánosítás eszközévé válik: *Il faut ressembler à tout le monde pour réussir auprès de quelqu'un.* (1901. június 25., 43. o.)

A *Napló* egyes korszakaiban feltűnően gyakoriak az ilyen szerkezetet tartalmazó mondások. Használatukban tetten érhető az az írói szándék, hogy bizonyos általános érvényű tartalmakat cselekvésre késztetés céljából kíván átadni olvasójának. A *bölcs mondás*ban mint szövegtípusban megfigyelhető

---

[4] MELEUC, Serge, *Structure de la maxime* in *Langages*, 13. Paris, Larousse, 1969, 72.

[5] A két idézet egy-egy olyan generikus mondat, melyben a megjelenő határozott névelőnek nem lévén referenciaértéke, a „művészet" és a „tudomány" főnév általános értelmet kap.

[6] MELEUC, 1969, 78.

performativitás jellemzi őket abban az értelemben, hogy a beszélőnek nem pusztán az a törekvése, hogy a valóság egy darabját leírja, hanem hogy valamilyen cselekvést és eredményt elérjen a kijelentés által.[7]

Az *il y a* és az *il faut* szerkezetekben megjelenő egyes szám harmadik személyű, szemantikailag semleges *il* tehát képes kijelölni az általános értelmű szövegtípust.

Az *on* névmás használata

A frankofón olvasó számára nem ismeretlen a „kaméleon" természetű *on* névmás[8], mely egyszerre tartozik a határozatlan és a személyes névmások csoportjába. Jóllehet az *il* (egyes szám harmadik személy) morfológiai és szintaktikai tulajdonságait átveszi, abban különbözik a többi személyes névmástól, hogy az adott szövegben nem viselkedik úgy, mint a többi anaforikus tulajdonságú személyes névmás: specifikusan senkire sem, de bárkire vonatkozhat,[9] és képes felvenni más személyes névmások jelentését is.

Így történhet meg, hogy takarhatja a közlő *én* személyét, vagy akár utalhat a hallgatóra / olvasóra, akinek a naplószövegben a *vous*, magázó, illetve a *tu*, tegező alakban történő megjelenítése sem ritka. Leginkább azonban 'az ember, az emberek általában' jelentéssel azonosíthatjuk.[10] E tulajdonsága révén nyújt kapaszkodót az önálló szövegként értelmezhető szakaszok izolálásához. Megjelenésével ugyanis megszakad, vagy legalábbis bizonytalanná válik a szövegbeli előreutalás, mivel új jelentésmozzanatot hoz a közlésbe. Ez a megjelenését megelőző főnévi-névmási láncolat természetétől függően más-más lehet. Elsősorban a lehetséges cselekvők összességét takaró, fent említett 'az ember' jelentés az, amely a szövegben nyomban az általános érvényűség képzetét kelti az egyes szám első vagy harmadik személyű kontextusban.

---

[7] Lásd: Értékelő ítéletek és felszólítások mint mondások c. fejezet KOCSÁNY, 2002.

[8] A hagyományos nyelvtanok a határozatlan névmások közé sorolják, viszont az alapján, hogy kizárólag alanyi mondatrész lehet, személyes névmásnak tekinthetjük Dubois nyomán. J. DUBOIS, *Grammaire structurale du français: nom et pronom*. Paris, Larousse, 1965, 111-114.

[9] Ennek az ellentmondásnak és következményeinek elemzését végzi Françoise Atlani, akinek munkájából merítettem. ATLANI, Françoise, „On. L'illusionniste", in: A. Grésillon – J-L. Lebrave, *La langue au ras du texte*, PUL, Lille, 1984.

[10] „*Supression de l'agent en tant qu'il a un contenu sémantique spécifique, 'on' représente alors »l'universel des agents«*" S. MELEUC, 1969, 75.

(1) J'attends dans ma solitude que l'idée tombe devant moi comme l'éclair.

Une œuvre est faite quand **on** l'a envisagée entièrement d'un seul coup – à la fois dans sa forme et dans sa substance – et qu'elle existe donc déjà, virtuellement, en nous. (1905. április 28., 127. o.)

(2) Un livre définitif est presque toujours un livre préexistant. L'auteur le recopie. Les choses qu'**on**[11] a de la peine à exprimer sont des choses inutiles. (1911. június 7., 176. o.)

Az első példánk (1) második mondata a közlő első személyét a cselekvők összességével vagy éppen bármelyikével helyettesíti az *on* névmás révén (*én → bárki → az ember*). Az első személy képzetét úgy viszi tovább, hogy azt az „*universel des agences*"[12] jelentésmozzanattal bővíti ki. A személyesség és általánosság kettősségéből származik az az olvasói élmény, hogy a közlő, a naplóbeli maximák megfogalmazója, mintha a személyesség háttérbe szorításával igyekezne rálátást biztosítani a teljes intellektusát foglalkoztató problémákra, jelen esetben az alkotásra. Az idézet utolsó tagmondata visszatér az első személyű közlő képzetéhez, azzal a különbséggel, hogy megjeleníti a második személyű olvasót is, mivel a *nous* arra a csoportra utal, melyben egyszerre jelen lehet a közlő és a hallgató. A *nous*-ban rejlő többes szám jelentésmozzanatával ugyanakkor megtartja a gondolatot az általánosítás egy adott szintjén.

A második idézetben (2), melynek témája ismét az alkotás lélektana, az *on* általános névmás az *auteur* főnév névmási helyettesítőjeként jelenik meg. Fontos látni, hogy az előző példával ellentétes folyamat játszódik le. Az egyes szám harmadik személyű, egyébként általános kategóriaként kezelt (*az író → bármelyik író → általában az író*) cselekvőt úgy jeleníti meg az *on* névmás segítségével, hogy ezúttal a személyesség mozzanatát lopja be a maximába: *on → nous → moi / toi.* A naplóíró megosztja olvasójával a gondját, beavatja őt az írói mesterség nehézségeibe, talán azért, hogy megerősítést kapjon tőle a maxima igazságához. A ramuzi narratív szövegekben gyakran felbukkanó jelenségről van szó. A regények narrátora bevonja szereplőit az érzékelésbe (*on voit*), tőlük várva igazolást a tapasztaláshoz. David L. Parris a mindenható, mindentudó narrátor státusától

[11] Kiemelés tőlem. (S. E.)
[12] MELEUC 1967, 75.

szabadulni vágyó írói mentalitást véli felfedezi az általánosító értelemmel bíró *on* névmás fenti kontextusban történő használatában.[13]

A ramuzi maximák egy része nem önálló abban az értelemben, hogy tipográfiai eszközök nem választják el a napló szövetétől. Ezek a fenti példákban bemutatott módon kapcsolódnak, illetve válnak el a szövegkörnyezettől. Az *on* névmás szerepe tehát kettős: biztosítja egyrészről a kohéziót, de az általánosítással és a „kaméleon"-természetben rejlő többletjelentéssel kiemelhetővé teszi a *bölcs mondás*t az adott kontextusból.

Az *on* révén határozatlanná és általános jellegűvé tett kijelentéseknek az érdekessége, hogy a szövegösszefüggés és az életrajzi háttér ismeretében az esetek nagy többségében felfedezhetjük bennük a közlő 'én' személyét. E jelenségnek a gondolatok születésére nézve van informatív ereje: a Ramuz-maximák megélt, néha keményen megszenvedett személyes tapasztalatokból leszűrt bölcsességek, melyek létrejöttében ugyanakkor nagy szerepe van a tárgyilagos közlésmódra való törekvésnek.

A *tu* és a *vous* – a második személy használata

A fenti, 1905. április 28-i mondásban már találkozhattunk azzal a jelenséggel, mely gyakori a maximák, aforizmák névmáshasználatában. Egy mondaton belül keveredik a határozatlanságot és általánosítást hordozó *on* és a konkrét referenciával bíró többes számú személy. A következő maximában a *vous* önöző alakkal jelenik meg az *on*.

> On ne fait jamais beau quand on veut faire beau. La beauté vous vient en visite et toujours au moment où on ne l'attend pas. (1908. március 28., 151. o.)

Az *on* nyelvtani különlegességével magyarázható, hogy egy mondaton belül névmásváltoztatás történhet, miközben a névmások referenciája (az *on* jelentésében rejlő árnyalatokat nem tekintve) változatlan marad. A harmadik személyű *on* személyes névmás ugyanis csupán alanyi helyzetben állhat a mondatban. Az *on*-nal bevezetett személy(ek) helyettesítése az alanytól eltérő esetekben (*objet direct, objet indirect*) más személyes névmás megfelelő esetével történik. Jelen példánkban a *vous* többes szám második nyelvtani személy közvetett tárgyi funkcióban áll, mely tegező formában *nektek*, magázó formában *önnek, önöknek* jelentéssel bír. A *vous,* tudniillik a

[13] D. L. PARRIS, *Les signes et les choses*, Tours, éd. Les Amis de Ramuz, 1996, 33-43.

hallgató / olvasó személyére való utalással, a fenti példáinkhoz hasonlóan ismét a személyesség képzetét kelti a maximában úgy, hogy az *on* névmással történő együttes használata ugyanakkor általános érvényűséget kölcsönöz a közlésnek. Az *on* és a második személy ily módon történő megjelenésével gyakran találkozunk az író fiktív műveiben is. Ramuz „diszkrét" mindentudó narrátora gyakran engedi át nézőpontját az olvasójának, nem ritkán azt az élményt keltve, hogy az olvasó maga is belép elsősorban érzékelőként, tanúként a fikcióba. (Erre utal a *cas oblique*, vagyis nem alany: nem cselekvő és nem mesélő.) Álljon itt egy regényből vett példa erre a különleges, az íróra oly jellemző eljárásra!

> Et, sur la place, il a ôté sa hotte ; il vous a fait voir ce qu'elle pesait [...][14]

A korábbi példáinkból következtetve akár a *nous* és a *vous* hangsúlyos névmás is állhatna a *soi* oppozíciójaként az *on* névmással jelölt alany után a következő bölcs mondásban. A választásnak azonban üzenete van: a gondolatot általános érvényű igazságnak szánta a naplóíró. Az ige elöljárós vonzataként ugyanis a *soi* hangsúlyos személyes névmás akkor jelenik meg, ha az alany általános értelemben vett, ha határozatlan névmással jelölt, illetve ha főnévi igeneves vagy személytelen szerkezetű a kijelentés. A személyességet kizáró névmás használatával a diarista egyértelművé teszi a gondolat egyetemes érvényűségét.

> En amour, la grande souffrance : « l'objet », quoi qu'on en fasse, reste dehors de soi. Le même sentiment douloureux devant un beau spectacle. (1907. november 4., 143. o.)

A *tu* és a *vous* ritkábban alanyi pozícióban is megjelenik a naplóbeli *rövid formá*kban. Az elemző hajlik arra, hogy a napló sajátos közléshelyzetével s a mondásokban rejlő performativitás mozzanatával, a hallgatóra / olvasóra irányuló ösztönzésével, annak is különböző erősségű jelenlétével magyarázza a második nyelvtani személy megjelenését.

(1) Tu vas t'obstiner, tu seras têtu ; il faut que tu sois têtu. Le merle qui chante. (1912. február 15., 180. o.)

[14] C. F. Ramuz, *Passage du poète*, Éd. Plaisir de lire, 1996, 17.

(2) Toutes les fois que tu as de la peine dans une description, c'est qu'elle n'est pas à sa place ; toutes les fois que la narration traîne, c'est que ce que tu dis est inutile. Toutes les fois que tu t'ennuies en écrivant, c'est que tu n'as rien à dire. (1911. szeptember 6., 178. o.)

Az (1) idézet első mondata egyértelműen megjeleníti a performativitás mozzanatát azáltal, hogy kijelöli a cselekvés irányát, s hallgatóját arra ösztönzi, ekképpen cselekedjék. Így születik meg az előírás jellegű maxima, melyet a „kell" modalitás irányít. (Az idézet második mondata (*Le merle qui chante*) érzékelteti a maxima szöveg-kontextusbeli elszigeteltségét, ugyanis az egész napi bejegyzés csupán ebből a két mondatból áll.)

A második személynek a közlés címzettjeként történő megjelenésének látszólag ellentmond az a tény, hogy egy intim napló sorait olvassuk. Az ellentmondás feloldható azzal, hogy a naplót egy belső vita színterének tekinthetjük, ahol az alkotó önmaga meggyőzésére, okulására dolgoz ki elveket. Ebben a gondolatban maga Ramuz erősít meg bennünket a naplóírás természetét és fontosságát rögzítő soraiban, ha nem szolgáltatna elég bizonyítékot alkalmanként a maximák értelmezése. Jelen esetben a fent idézett (2) bejegyzés mögött megjelenő, a vallomásokból, töredékekből ismert, az írással, az alkotással kapcsolatos gondok és elvárások figyelmeztetnek a naplóíró különleges lelkiállapotára. Ebben a helyzetben az *én* egyik fele, a bölcs, a problémát objektíven kezelő tanácsot, receptet nyújt és elveket formál a másik *én*-nek.

A teljesség kedvéért tegyük hozzá, hogy a tegező vagy magázó forma megjelenésének oka lehet az is, hogy Ramuz gyakran másolt be leveleket, levéltöredékeket a naplóba. Ezek közül a kiadott *Napló* szövegében is találunk néhányat. Az 1896. december 23-i bejegyzést bizonyítottan az anyjához írta, de levélrészlet a 26-i keltezésű is.[15]

A *je* és a *nous* – az első személy használata

A *nous* többes szám első személyű személyes névmás narratív szövegben való megjelenésével kapcsolatban David L. Parris[16] arra hívja fel

[15] Duplain számos levélrészletre hívja fel a figyelmet a kiadatlan napló sorai között. Az 1923-39 közötti időszakban elsősorban levelek másolataival tölti meg a naplóját. DUPLAIN, Georges, *C. F. Ramuz, Une biographie*, Lausanne, Edition 24 heures, 1991.

[16] PARRIS, *Les signes et les choses*, 1996, 29-35.

a figyelmet, hogy Ramuz három jelentésben használja a többes szám első személyt. Jelölhet olyan csoportot, melybe

1. a beszélő és hallgató tartozik bele, kizárva a narrátor által megjelenített szereplői csoportot;

2. a hallgató nem, csak a beszélő és az általa megjelenített csoport sorolható;

3. egyetemesen mindenkit beleért: beszélőt, hallgatót, megjelenített szereplőket, s ha lehet fokozni, az emberiséget.

Bár a narratív szövegtípustól eltérő szöveggel van dolgunk, a bölcs mondásokban megjelenített érték minőségétől, tartalmától nem függetlenül mindegyik típusra találunk példát.

(1) Elles savent tout de l'amour, et n'en peuvent parler. Elles n'ont rien appris, tout leur est venu d'elles-mêmes. Elles sont meilleures que nous. (1908. augusztus 23., 157. o.)

A bölcs mondásban megjelenő többes szám első személy kizárólag a férfi olvasóval teremt közösséget, amikor a női nemről fogalmaz meg általánosító, értékelő ítéletet: „jobbak, mint mi".

(2) Nous n'attendons que l'occasion, mais le terrible pour l'auteur est qu'il faut qu'il la tire du dedans lui-même. (1916. augusztus 19., 271. o.)

Második példánkban az első személy használata nyomban felidézi a beszédhelyzet két főszereplőjét, a beszélőt és hallgatóját, de a folytatásban ez utóbbinak fel kell ismernie, hogy a beszélő egy olyan kategóriával alkot közösséget (*l'auteur*), amelyből ő kimarad, hacsak nem író maga is.

Sokkal gyakoribb és az általánosító törekvés által a bölcs mondások szövegtípusára leginkább jellemző az az eset, melyben a többes szám első személyű névmás a személyek legszélesebb körét öleli át. Az erkölcsi, az élvezeti jó értékkategóriáit megjelenítő maximák, aforizmák ekképpen sugallják a személyes élményből leszűrt igazság egyetemes érvényűségét.

(3) Nous sommes seuls. Nous naissons seuls. Nous mourrons seuls. Toute espèce de décision n'intervient que par une opération de nous-mêmes devant nous-mêmes ; et le plus qu'on puisse dire, c'est que cette solitude de toute la vie comporte des instants d'oubli. (1912. április 30., 182. o.)

A *nous* elsősorban tehát aktualizálja a közlő *én* személyét, feltételezve a megszólított második személy jelenlétét is. Ezen túl, azzal a tulajdonságával, hogy magában foglalhatja a harmadik nyelvtani személy referenciáját, az *on* személyes névmáshoz hasonlóan hordozhatja az általános, az egyetemes képzetét.

A legutóbbi példában az ismétlések révén fokozza a személyességet mindaddig, míg a *„le plus qu'on puisse dire"* tagmondat *on* névmása megszakítja ezt a sort, felidézve a lehető legáltalánosabb alanyt. A bölcs mondásban mint szövegtípusban megtalálható a személyi referenciával bíró első és második személy egyaránt, hordozva így a személyesség mozzanatát, ha bizonyos értékszavak, egyéb nyelvi, retorikai, tipográfiai jegyek kellőképpen biztosítják az általános érvényűséget. Ha viszont az író túl személyesnek találta a közleményt, korrigálja ezt olyan nyelvi eszközök segítségével, melyek a közlő érzelmi távolságtartását sugallják a közleményéhez képest. Ennek eszköze lehet az *on* névmás, amely a fenti mondásban is a tárgyilagosságot erősíti.

A *nous* korábban említett jelentésbeli sokszínűsége révén, mellyel él is a naplóíró, tökéletesen hordozhatja a bölcs mondás lényegét képező, általánosító törekvést. Az egyes szám első személy (*je*) megjelenése viszont ellentmondani látszik az általános értelmű kijelentésről szóló sémának. A mondásokkal kapcsolatos szakirodalom szerint mégsem rendkívüli a jelenség. Kocsány Piroska határesetként – a mondások jellegzetes stilisztikai-retorikai lehetőségeként – említi az írásos mondásanyagban gyakran előforduló egyes szám első személy használatát.[17] Reboul retorikai aspektusú elemzésével megerősíti ezt, amikor – jóllehet határeset említése nélkül – elfogadott jelenségként értékeli az egyes szám első személy használatát egyetemes érvényűnek szánt kijelentések kapcsán. Példaként említi Descartes *„Je pense donc je suis"* mondásának alanyát, aki a „személyes merészség és az egyetemes gondolat közötti kapcsolat" modellje, így bármely gondolkodó ember lehetne.[18]

[17] KOCSÁNY, 2002, 11.
[18] REBOUL Olivier, *Introduction à la rhétorique*, PUF, Paris, 1991. 145.

(1) Ce que je crains, c'est le bonheur (1913. január 22., 186. o.)

– így szól az 1913. január 22-i bejegyzés egyetlen mondata. Hasonlítsuk össze a négy sorral lejjebb lévő, 1914. január 18-án kelt, hasonlóképpen egymondatos, egyes szám első személyű bejegyzéssel!

(2) Ce qui me manque le plus : c'est la désinvolture.
(1914. január 18., 186. o.)

A két azonos szerkezetű mondatban megjelenik az egyes szám első személy, és mindkettő kontextus nélkül alkot önálló napi bejegyzést. Mi teszi az elsőt mondássá, s miért nem érezzük ugyanezt a második esetében?

A felismerésben több tényező is szerepet játszik.

A fenti (1) bölcsesség a *boldogság* fogalmáról szóló kijelentés. Erről a fogalomról létezik az emberi közösségben egy kialakult vélemény, egy többnyire egységes értékítélet. Ennek megerősítő vagy egyéni szemponttal, új értelmezéssel bővített újrafogalmazása szólal meg a bölcs mondásban.[19] A szövegösszefüggés nélkül megjelenő önálló mondatok esetében az értelmezés során a beleértett jelentésnek megnő a szerepe, s a már említett, a mondások felismerésére vonatkozó szövegkompetenciánk – ha van erre lehetőséget adó értékfogalom (pl. boldogság) – a morális értékítélet felé veszi az irányt. Ez az értékszó hiányzott a (2)-es példánkból.

Az Arisztotelész *Rétorikájá*ban[20] található *gnóma*-definíció szerint a *bölcs mondás* szemantikailag olyan általánosságról szóló kijelentés, mely egyfajta modalitást tartalmaz azáltal, hogy cselekedeteinkre vonatkozó elfogadó vagy tiltó tartalmat fogalmaz meg. Minthogy ezeknek formai megjelenése enthimémákban,[21] retorikai szillogizmusokban történik, ezeknek a mondásoknak egy másik ismérvét, az önállóságát is megjelöli Arisztotelész. Az első (1) mondatban könnyen felismerhető a hiányos szillogizmus konklúziója. (Első premissza: *A boldogság fájdalommal jár*; második premissza: *Az ember fél attól, ami fájdalommal jár;* konklúzió: *Az ember fél a boldogságtól.*) A ki nem bontott érvelés, mely kifejezésbeli tökéletlensége

[19] Lásd: A mondás mint értékelő ítélet c. fejezet. KOCSÁNY, 2002.

[20] ARISZTOTELÉSZ, *Rétorika*, Budapest, Télosz Kiadó, 1999, 117-121.

[21] Az enthiméma és a maxima rokonságáról Molinié a következőket írja: „*le point de départ de l'enthymème est une maxime, dans la mesure où c'est une formule générale portant sur l'action et donc sur la morale ; on peut aussi considérer que les maximes sont des conclusions d'enthymèmes tronquées de leurs premières étapes*". MOLINIÉ, Georges, *Dictionnaire de rhétorique,* Paris, Livre de Poche, 1992, 133.

ellenére gondolati teljességre törekszik, koncentráltsága és önállósága révén maximát eredményez.

Az egyes szám első személyű névmás megjelenik a „*tudom, hogy*" típusú főmondattal bevezetett mondatnyi kijelentésekben is. Ebben az esetben a mondás, vagyis az idézet tartalma függetleníthető az idéző mondattól. A ramuzi írásmód elemzője számára viszont érzékelhetővé válik, hogy a maxima általánosnak szánt igazsága személyes élmények és belső vívódások eredményeképpen kristályosodik ki.

> Je sais encore qu'il n'y a rien au monde qu'on doive dédaigner; qu'on peut atteindre en tout à la beauté unique [...] (1904. november 12., 124. o.)

Máshol a *je crois, je pense* ('úgy hiszem', 'úgy gondolom') szerkezet azon túl, hogy a megfogalmazott gondolatnak erőteljes szubjektív jelleget kölcsönöz, bizonytalanságot sugall, és a bölcsesség abszolút érvényűsége ellen dolgozik. Mindezt magyarázhatjuk a fiatal Ramuzre jellemző útkereséssel, időnkénti elbizonytalanodással. Ugyanakkor a legkorábbi bejegyzésektől kezdődően maga a mondásokban megvalósuló önkifejezés mutatja legyőzhetetlen igényét a lényeg kiemelésére, az értékek megfogalmazására, a világ dolgaiban, az életben és a művészetben való fogalmi-intellektuális eligazodásra.

Változatos nyelvi (stilisztikai, retorikai) és időnként az értékszavak révén nem nyelvi eszköztár áll a közlő rendelkezésére ahhoz, hogy gondolatának egyetemes, de legalábbis kellő általánosító érvényt kölcsönözzön. Az elemzés példáin keresztül láthatjuk, milyen kondíciók mellett válik a vizsgált szófaj az általánosítás eszközévé. Leggyakrabban a napló típusú szövegkörnyezetben megjelenő nyelvtani személyt – mely lehet első vagy harmadik is – felváltja az *on* személyes névmás, illetve a névmási helyettesítés sorát megszakítja az *il faut*, az *il y a* vagy az *il n'y a que* személytelen szerkezet. Az egyébként kijelölő funkciójú nyelvi elemek (személyes névmás első, második személye) bizonyos retorikai-stilisztikai körülmények között és értékszavak mellett ugyancsak szolgálhatják az általános képzet kialakítását.

A naplóbeli személyes névmások körében végzett megfigyeléseink eredményeképpen azt is elmondhatjuk, hogy a ramuzi bölcs mondásokban vizsgált személyes névmások az általános-egyedi és a tárgyilagosság-személyesség kettős oppozíciós rendszerét hozzák létre.

Az *on*, azáltal, hogy törli az egyéni szemantikai tartalmat, az *il* harmadik személy oppozíciójaként szolgálja az általánosító törekvést. Ugyanezen tulajdonsága révén a közlés tárgyilagossá tételében játszik szerepet, amennyiben a *nous* ellentéteként jelenik meg. A *nous* ugyanis (magában foglalva a *je* és a *tu*, illetve a *vous* által megjeleníthető beszélő-hallgató viszonyt) érzékelteti a gondolat születésében szerepet játszó egyediséget, személyességet. A ramuzi bölcs mondásokban feltűnő gyakorisággal megjelenő *on / nous*, illetve az *on / vous* névmási párok arról tanúskodnak, hogy személyesség-tárgyilagosság kettősségében formálódnak az író gondolatai. A narratív szövegek névmáshasználata is megerősíti azt az olvasói benyomást, hogy Ramuz még a bizalmas írásaiban is igyekezett megszabadulni a vallomás, a személyesség látszatától, miközben gondosan kerüli a bölcs igazságosztó szerepét is. Ez a kettősség igazi énjéről árulkodik: rendteremtő, tárgyilagos elme, aki minden igazságát a saját tapasztalatából szűri le, leginkább azzal a szándékkal, hogy magának adjon útmutatót. Ramuz *Naplója* egy belső vita színhelye, mely az emberi és írói karakter formálódásának történetét örökíti meg.

SKUTTA Franciska
Université de Debrecen

Un « narratologue » avant la lettre : Pierre Daniel Huet

Il peut paraître bien curieux d'évoquer la narratologie en parlant d'un auteur français de l'âge classique, alors qu'en France, la discipline elle-même ne connaît un essor spectaculaire que dans la deuxième moitié du XX^e^ siècle. Et pourtant, l'auteur dont il sera question dans la présente étude, mérite l'attention de ceux qui s'intéressent à l'histoire de la réflexion théorique sur le roman, même s'il est vrai que cette réflexion n'aboutit pas nécessairement à la construction d'une théorie narrative systématique.

Il s'agit bien, on le devine, de Pierre Daniel Huet (1630-1721), et de son *Traité de l'Origine des Romans* (1670)[1], auteur et ouvrage quelque peu oubliés ou négligés, tant par les historiens que par les théoriciens de la littérature. Dans la précieuse collection *Littérature française* dirigée par Claude Pichois, l'ouvrage est tout juste mentionné, sans commentaire, dans la biographie sommaire de Huet[2], et c'est à peine si les théoriciens du récit de notre époque parlent du *Traité*, sauf Gérard Genette qui le cite à propos d'un problème narratologique particulier[3]. Curieusement, c'est surtout dans des ouvrages de langue allemande que le lecteur peut trouver un bref exposé des idées de Huet sur le roman[4], ou même une présentation détaillée du type « vie et œuvre » de l'auteur[5].

Or, Pierre Daniel Huet – sous-précepteur du Dauphin, membre de l'Académie française et, plus tard, évêque d'Avranches – apparaît comme une personnalité complexe, dont l'œuvre ne se réduit pas au seul *Traité*, ni même à la seule littérature, mais s'étend, tout au long de sa carrière, sur des disciplines fort variées : physique, géographie, astronomie, navigation, mais

[1] Pour toutes références, voir la bibliographie.
[2] *Littérature française*, vol. 8, p. 235, où, dans le titre, le mot *Traité* est remplacé par *Essai*.
[3] Gérard Genette, « Discours du récit », p. 79, note 1, à propos du début *in medias res*.
[4] Cf. Matthias Bauer, *Romantheorie und Erzählforschung* : « Huet et Furetière », pp. 21-24.
[5] Voir la postface par Hans Hinterhäuser dans l'édition utilisée du *Traité*, pp. 1-28 (*sic*). – Faisons remarquer que, bien avant la traduction allemande, le *Traité* a paru en anglais (1672), puis en flamand (1679) et en latin (1681).

avant tout, philosophie, théologie, histoire, langues sémitiques, civilisation gréco-latine. On lui doit également des traductions – d'Origène, ou de *Daphnis et Chloé* –, un recueil de *Poésies* (1709) et même un roman, posthume : *Diane de Castor ou le faux Inca* (1728)[6]. Ne pourrait-on penser donc que, dans ces conditions, Huet soit plutôt un « narratologue malgré lui », qui n'aurait peut-être jamais eu l'idée de publier un essai sur le roman sans les circonstances qui pouvaient favoriser la parution d'un tel ouvrage ? En effet, vers la fin de 1668, Madame de Lafayette, achevant alors la rédaction de *Zayde* – avec la collaboration de Jean Regnauld de Segrais – demande à Huet, « au jugement duquel elle attachait grande confiance, » d'en faire la « révision »[7], tout en priant Segrais, auteur connu pour ses « agréables fictions en prose »[8], d'accréditer le roman de son nom, elle-même préférant garder l'anonymat. Segrais accepte, mais émet le vœux d'inclure dans le volume un texte de Huet « déjà publié sous forme d'un opuscule introuvable et dont la prose magnifique ajouterait à l'intérêt de *Zayde* »[9]. Ainsi paraît enfin, pour un public plus large, et accompagnant *Zayde*, le *Traité de l'Origine des Romans* de Pierre Daniel Huet (1670)[10].

Quoique d'intention théorique (et légèrement didactique), l'ouvrage de Huet a été conçu en forme de « lettre » adressée à Monsieur de Segrais, où s'exprime – parallèlement à l'érudition de l'auteur en lettres classiques – la prudence et la modestie du savant conscient de la difficulté de son entreprise, et en même temps, l'admiration qu'il porte à l'art de son ami romancier. Cependant, le « dialogue personnel » avec « Monsieur », destinataire de cette lettre de presque cent pages, ne tarde pas à céder la place au monologue de l'auteur exposant son sujet, pour réapparaître vers la fin, lorsque Huet, s'adressant à nouveau directement à Segrais, fait l'éloge des vertus de *Zayde*. Entre le début et la fin, formant ainsi un cadre nettement subjectif, la partie centrale tâche de maintenir l'objectivité d'une présentation scientifique, sans que le *je* de l'auteur en soit pour autant exclu ; bien au contraire, celui-ci l'emploie assez fréquemment pour émettre une opinion,

---

[6] Cependant, le *Dictionnaire des Littératures* de Philippe van Tieghem considère le *Traité* de Huet comme « son œuvre littéraire la plus importante » (tome II, p. 1879).

[7] Émile Magne, « Introduction », in M^me^ de Lafayette, *Romans et Nouvelles*, p. XXIII.

[8] Magne, *op. cit.*, p. XXI.

[9] Magne, *op. cit.*, p. XXIII.

[10] En fait, *Zayde* a paru à la fin de 1669, mais le succès du roman a nécessité, dès le début de 1670, une réimpression qui passe pour l'édition originale. Cf. Magne, « Introduction », p. XXIV. – Nulle trace, effectivement, du nom de Madame de Lafayette à la page de titre : *Zayde. Histoire espagnole*, par Monsieur de Segrais. Avec un *Traité de l'Origine des Romans*, par Monsieur Huet. À Paris, chez Claude Barbin, au Palais, sur le second Perron de la Sainte Chapelle. M. DC. LXX. Avec privilège du Roi.

trahissant ses goûts personnels (*je trouve que…*), ou pour expliciter l'organisation de son discours (*après… je dis que…*).

Certes, l'organisation de cet essai n'est pas conforme aux exigences d'une théorie systématique : non divisé en chapitres, le *Traité* oscille entre histoire et théorie, descriptions objectives et jugements moraux ou esthétiques, de sorte que les observations théoriques se trouvent dispersées dans le parcours historique qui occupe la majeure partie du texte, et retrace chronologiquement l'évolution du roman, depuis l'Antiquité orientale, puis gréco-latine, à travers le Moyen Âge, jusqu'au XVII[e] siècle. Néanmoins, afin d'établir et de circonscrire son domaine d'étude – le roman, « cet agréable amusement des honnêtes paresseux » (4)[11] –, l'auteur doit d'abord fournir une définition du genre qui soit assez générale et assez souple pour pouvoir inclure des œuvres de toutes origines géographiques et datant d'époques diverses, en somme, une définition interne, structurale, sans spécifications spatio-temporelles autres que celle d'une opposition entre le passé et le présent :

> « Autrefois, sous le nom de romans, on comprenait non seulement ceux qui étaient écrits en prose, mais plus souvent encore ceux qui étaient écrits en vers. […] Mais aujourd'hui l'usage contraire a prévalu, et ce que l'on appelle proprement romans sont des fictions d'aventures amoureuses, écrites en prose avec art, pour le plaisir et l'instruction des lecteurs » (4-5).

Or, par rapport à ce modèle, « les romans sont plus ou moins réguliers, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins de cette définition et de cette fin » (6).

La démarche de l'auteur pour commenter cette première définition est étonnamment moderne. En effet, afin de mieux cerner le problème, Huet entreprend d'établir des oppositions – pour employer ici cette notion de la linguistique moderne – entre le roman et les genres voisins, ces oppositions étant à leur tour fondées sur la présence ou l'absence d'un petit nombre de traits distinctifs relatifs à la forme extérieure (prose / vers), à la vérité des faits représentés (vrai / faux) ou au style (simple / figuré). Les genres voisins ainsi obtenus, et brièvement caractérisés, sont alors les suivants : « roman en vers », « poème épique », « tragédie », « histoire » (au sens d'"historio-

[11] Huet, *Traité*. Le chiffre entre parenthèses renvoie à la pagination de l'édition originale reproduite en fac-similé dans l'édition utilisée pour la présente étude. En revanche, le texte de Huet est cité ici en orthographe moderne.

graphie'), « fable » et ce que l'on appellerait aujourd'hui des « mythes d'origine », présents dans les civilisations les plus diverses.

Parmi ces paires de traits distinctifs, Huet accorde la plus grande importance à celle qui oppose le vrai et le faux, se réclamant de la *Poétique* d'Aristote, dont il résume une pensée en ces termes : « le poète est plus poète par les fictions qu'il invente, que par les vers qu'il compose » (6)[12], ce qui justifie l'idée de « mettre les faiseurs de romans au nombre des poètes » (6). C'est également selon l'enseignement d'Aristote (comparant la poésie et l'histoire) que Huet définit la « vraisemblance », qui, à ses yeux, est essentielle au roman : « les romans sont des fictions de choses qui ont pu être, et qui n'ont point été » (11)[13]. Cette transposition de la pensée aristotélicienne à la description du roman nécessite, chez Huet, des commentaires à propos des personnages romanesques :

> « la fiction totale de l'argument est plus recevable dans les romans dont les acteurs sont de médiocre fortune, comme dans les romans comiques, que dans les grands romans dont les princes et les conquérants sont les acteurs et dont les aventures sont illustres et mémorables : parce qu'il ne serait pas vraisemblable que de grands événements fussent demeurés cachés au monde, et négligés par les historiens » (9-10).

Cependant, la fiction n'est que l'un des traits distinctifs du roman, et prise en elle-même, elle ne satisfait que les enfants et les esprits simples. En revanche, « ceux qui pénètrent plus avant et vont au solide, se dégoûtent aisément de cette fausseté [...] si cette fausseté n'est d'ailleurs ingénieuse, mystérieuse et instructive, et ne se soutient par l'excellence de l'invention et de l'art » (86-87). Cette citation, prise parmi les nombreuses formulations par l'auteur de ce qui constitue l'essence du roman, réunit ses préoccu-

[12] Cf. Aristote : « le poète doit être artisan de fables plutôt qu'artisan de vers, vu qu'il est poète à raison de l'imitation et qu'il imite les actions » (*Poétique*, p. 95, 1451 b).

[13] Cf. Aristote : « ce n'est pas de raconter les choses réellement arrivées qui est l'œuvre propre du poète mais bien de raconter ce qui pourrait arriver. Les événements sont possibles suivant la vraisemblance ou la nécessité. » (*Poétique*, p. 93, 1451 b) ; « En effet, l'historien et le poète ne diffèrent pas par le fait qu'ils font leurs récits l'un en vers l'autre en prose [...], ils se distinguent au contraire en ce que l'un raconte les événements qui sont arrivés, l'autre des événements qui pourraient arriver » (*ibid.*, pp. 93-94, 1451 b). Cependant, Huet, pour sa part, ne développe pas l'idée d'Aristote selon laquelle la poésie est « plus philosophique et d'un caractère plus élevé que l'histoire ; car la poésie raconte plutôt le général, l'histoire le particulier » (*ibid.*, p. 94, 1451 b).

pations majeures outre le caractère fictif des événements racontés : l'invention et l'art, d'un côté, et de l'autre, les effets du roman sur le lecteur.

Quant à l'art du roman, c'est-à-dire sa construction interne (domaine privilégié de la narratologie moderne), Huet n'en donne pas une description systématique – tel ne peut être le but d'une esquisse de l'évolution du genre romanesque –, mais il souligne à plusieurs reprises, tantôt d'une manière générale, tantôt en parlant d'un auteur ou d'un ouvrage, l'importance de la composition équilibrée et hiérarchisée :

> « le roman doit ressembler à un corps parfait, et être composé de plusieurs parties différentes et proportionnées sous un seul chef ; il s'ensuit que l'action principale, qui est comme le chef du roman, doit être unique et illustre en comparaison des autres ; et que les actions subordonnées, qui sont comme les membres, doivent se rapporter à ce chef, lui céder en beauté et en dignité, l'orner, le soutenir, et l'accompagner avec dépendance : autrement ce sera un corps à plusieurs têtes, monstrueux et difforme » (44-45).

Quoique formulée ici dans un langage figuré, et soulignant avant tout l'aspect esthétique de la construction, une telle définition de l'unité de l'action représentée par le roman non seulement fait écho, une fois de plus, à Aristote[14], mais elle anticipe sur la célèbre distinction proposée par Roland Barthes pour décrire la structure de l'intrigue, distinction entre les « fonctions cardinales » et les « catalyses », ces dernières ayant une nature complétive par rapport aux fonctions-charnières[15].

Tout en étant vaguement un « structuraliste » avant la lettre, Huet se montre en même temps plutôt normatif dans ses appréciations de la construction et du style du roman. Ainsi, à propos d'un roman hellénistique, il reproche à son auteur de ne pas avoir suivi le modèle canonique offert par la structure de l'épopée :

---

[14] « Il faut donc que [...] dans la fable, puisque c'est l'imitation d'une action, cette action soit une et entière, et que les parties en soient assemblées de telle sorte que si on transpose ou retranche l'une d'elles, le tout soit ébranlé et bouleversé ; car ce qui peut s'ajouter ou ne pas s'ajouter sans conséquence appréciable ne fait pas partie du tout » (*Poétique*, p. 93, 1451 a).

[15] Cf. Barthes, « Introduction à l'analyse structurale des récits », 9. Voir aussi : « [entre les fonctions cardinales] les catalyses disposent des zones de sécurité, des repos, des luxes » (*ibid.*, p. 10).

> « l'ordonnance de son dessein manque d'art. [L'auteur] a suivi grossièrement l'ordre des temps, et n'a pas jeté d'abord le lecteur, comme il le pouvait, dans le milieu du sujet, suivant l'exemple qu'Homère en a laissé dans son *Odyssée* » (34)[16].

Mais encore plus nombreuses sont ses remarques à propos du style du roman, qui – contrairement au style figuré des poèmes épiques – doit être « simple », « naturel », « sans affectation », produisant une narration « juste » et « polie »[17]. Car pour Huet, le style, comme toutes les composantes de l'œuvre, doit être au service de la formation du lecteur, de sorte qu'il ne peut que rejeter ce qu'il appelle « un style de sophiste », un style « plein de métaphores, d'antithèses, et de ces figures brillantes qui surprennent les simples, et qui flattent l'oreille sans remplir l'esprit » (53).

Cependant, le rapport entre l'art du roman et la psychologie du lecteur est présenté par Huet comme un rapport dialectique : si la composition et le style doivent former le lecteur, ce dernier contribue à son tour, par ses attentes, à former le roman. Certains des traits de composition sont ainsi expliqués comme des moyens d'« attacher le lecteur par la nouveauté des événements, par l'arrangement et la variété des matières, et par une narration nette et pressée, qui ait pourtant son tour et sa cadence, et qui avance toujours dans son sujet » (53).

Par contre-coup, le romancier qui retient le lecteur par des « descriptions hors d'œuvre » (53), « consume et use son attention, et l'impatience qu'il avait d'aller à la fin qu'il cherchait et qu'on lui avait proposée » (54).

L'idée que le roman doit *plaire* au lecteur revient plusieurs fois dans le *Traité*, sous divers angles, permettant en fait à l'auteur d'esquisser une « psychologie de la réception », doublée d'une typologie de la sensibilité des lecteurs. Huet semble exprimer une certaine connivence avec les lecteurs dont l'âme est attirée par des connaissances « qu'elle acquiert sans peine, et où l'imagination agit presque seule, et sur des matières semblables à celles qui tombent d'ordinaire sous nos sens ; et particulièrement si ces connaissances excitent nos passions, qui sont les grands mobiles de toutes les actions de notre vie. C'est ce que font les romans : il ne faut point de contention d'esprit pour les comprendre, il n'y a point de grands raison-

[16] Huet parle ici des *Babyloniques* de Jamblique, roman datant du II^e^ siècle de notre ère. Cf. à ce propos Genette, « Discours du récit », p. 79, note 1.
[17] Voir entre autres pp. 7, 37, 63, 98.

nements à faire, il ne faut point se fatiguer la mémoire, il ne faut qu'imaginer » (85).

Le caractère « ordinaire », sans excès du roman en tant que genre fait que le lecteur peut se mettre dans la peau des personnages et vivre ainsi « sans danger » des passions qui « s'y trouvent agréablement excitées et calmées » (85). C'est à ce propos que l'auteur établit deux types de lecteurs, selon leurs réactions prévisibles de « récepteurs » : ceux qui agissent « plus par passion que par raison », et qui font travailler leur imagination, sont sensibles avant tout à la peinture des sentiments, tandis que ceux qui privilégient l'entendement dans la réception du message, sont plutôt « touchés des beautés de l'art, et de ce qui part de l'entendement » (86). Inutile d'ajouter que Huet donne sa préférence à cette deuxième catégorie de lecteurs, ceux-ci étant à ses yeux d'un esprit plus avisé et plus profond, et susceptibles de comprendre l'enseignement suggéré par l'œuvre. C'est que pour Huet, l'enseignement doit toujours passer avant le divertissement, ce dernier n'étant qu'une « fin subordonnée à la principale, qui est l'instruction de l'esprit, et la correction des mœurs » (6)[18]. Ces considérations générales, conjuguées avec le parcours historique de l'évolution du roman, aboutissent – comme on peut s'y attendre – à un éloge de l'art des romanciers français du XVII[e] siècle, dont le destinataire de cette longue lettre savante. Car aux yeux de Huet, les romans d'Honoré d'Urfé et de Mademoiselle de Scudéry ou, précisément, *Zayde* de Segrais, ont toutes les vertus réunies : l'invention d'aventures nouvelles et touchantes, racontées dans un style « noble », avec « exactitude » et « discernement » (98) – autant de qualités qui font sortir le roman de son statut de genre inférieur, et le rendent non seulement l'égal des autres genres, mais comme un élément indispensable de la culture.

Apologie du roman ou narratologie en germe – on peut toujours discuter du statut du *Traité de l'Origine des Romans* dans l'histoire de la théorie narrative, mais ce que suggère Pierre Daniel Huet dans la conclusion de son ouvrage, reste indiscutable : « rien ne dérouille tant l'esprit, ne sert tant à le façonner et le rendre propre au monde, que la lecture des bons romans » (96).

[18] Cf. aussi ce précepte : « la fin principale du roman [...] est l'instruction des lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée, et le vice châtié » (5).

Bibliographie

Édition utilisée

HUET, Pierre Daniel : *Traité de l'Origine des Romans*. Éd. en fac-similé de l'édition originale (Paris, 1670), et de sa traduction allemande par Eberhard Werner Happel (Hamburg, 1682), avec une postface (en allemand) par Hans Hinterhäuser. Stuttgart, J. B. Metzler, 1966 (pp. 3-99, pour le texte de Huet).

Références

ARISTOTE : *Poétique*. Texte traduit par J. Hardy, préface de Philippe Beck. Paris, Gallimard, Coll. Tel, 1996.

BARTHES, Roland (1966). « Introduction à l'analyse structurale des récits ». In : *Communications* 8, pp. 1-27.

BAUER, Matthias : *Romantheorie und Erzählforschung. Eine Einführung* (1997[1]), 2[e] éd. revue et augmentée. Stuttgart – Weimar, J. B. Metzler, 2005.

Dictionnaire des Littératures (sous la dir. de Philippe van Tieghem), I-III, Paris, Presses Universitaires de France, 1968.

GENETTE, Gérard (1972). « Discours du récit ». In : id., *Figures III*. Paris, Seuil, pp. 65-282.

Littérature française (coll. dirigée par Claude Pichois), vol. 8 : René Pomeau, *L'Âge classique III* (1680-1720), Paris, Arthaud, 1971.

MAGNE, Émile (1958). « Introduction ». In : M[me] de Lafayette, *Romans et Nouvelles*. Paris, Classiques Garnier, pp. I-XXXI.

SZILÁGYI Ildikó
École Supérieure de Nyíregyháza

Phénomènes d'ellipse dans la poésie moderne et contemporaine

Dans notre article, nous nous proposons d'étudier dans une perspective textuelle les rapports entre ellipse, linguistique et poésie moderne. L'ellipse linguistique pose un certain nombre de problèmes, son interprétation diffère suivant le cadre théorique adopté. Dans un premier temps, nous passerons brièvement en revue quelques approches caractéristiques. La notion d'ellipse sera ensuite mise en relation avec celle de la modernité poétique. Nous illustrerons le rôle des constructions elliptiques dans la poésie moderne et contemporaine par des exemples tirés des œuvres de Rimbaud, Mallarmé, Éluard et Roubaud.

Les définitions traditionnelles de l'ellipse insistent sur l'idée de « manque », d'« omission », conformément à l'étymologie du terme (du grec *elleipsis* : manque, de *elleipein* : laisser de côté, négliger). Il est intéressant d'évoquer le sens géométrique du mot, dérivé par métaphore : l'ellipse ou l'ovale est un cercle aplati à deux centres (appelés « foyers »), considéré comme un cercle imparfait, auquel il manque quelque chose (à savoir le centre unique que possède le cercle idéal, parfait). La figure rhétorique de l'ellipse, définie comme l'omission d'un ou de plusieurs mots en principe nécessaires, est utilisée le plus souvent pour éviter les redondances grammaticales, les lourdeurs. Outre le principe d'économie, son emploi se justifie par les effets de vivacité et de brièveté qu'elle permet de produire. Après avoir été la figure privilégiée des poètes baroques, elle est souvent rejetée par les auteurs classiques qui la ressentent comme un défaut.

Au XX^{e} siècle, nombreux sont les linguistes qui s'intéressent à la théorie et la typologie des figures. Les travaux de Roman Jakobson sur l'opposition entre métaphore et métonymie, ainsi que ses recherches consacrées aux parallélismes, influencent durablement les études poétiques.

L'ellipse dans le système développé par le Groupe μ de Liège (*Rhétorique générale*, 1970)[1] fait partie des figures syntaxiques (les métataxes) où elle relève d'une seule opération : la suppression complète. Qu'il s'agisse de la suppression du sujet, du verbe ou du déterminant du substantif, « l'information est conservée en dépit de l'incomplétude de la forme » (*ibid.*, 73). Fortement prévisibles, le contexte linguistique permet de reconstituer ces éléments. Dans le cas de la phrase nominale, que les auteurs traitent à part, « aucun mot ne subit l'ellipse, mais, le syntagme verbal faisant défaut, la structure de la *phrase minimale* n'est pas respectée » (*ibid.*, 74). Les figures rhétoriques du zeugme, de l'asyndète et de la parataxe sont également classées sous cette rubrique. Pour les auteurs du groupe μ « l'élimination totale des signes de ponctuation », tout comme les expériences des spatialistes constituent des figures (par suppression). Ils vont même à définir l'enjambement en tant que « suppression exercée par rapport au nombre métrique » (*ibid.*, 75).

Dans le cadre théorique de la néo-rhétorique évoquée ci-dessus l'ellipse est perçue comme écart par rapport à une « norme » (celle du schéma canonique de la phrase dite complète ou « phrase minimale »). Rappelons que les recherches stylistiques / rhétoriques des dernières décennies (celles de Nicolas Ruwet, Michael Riffaterre, Roland Barthes ou Gérard Genette, entre autres) ont en commun la volonté de se démarquer de la conception normative de la notion d'écart.

La prise de position de « la grammaire générative rencontr[ant] la figure » (c'est le titre de l'étude de Delas, 1978) ne manque pas de soulever un certain nombre de problèmes. Chez les premiers générativistes (Harris, Chomsky), l'ellipse grammaticale apparaît, avec l'idée de transformation, sous forme d'effacement (*deletion* en anglais). La grammaire générative donne un statut linguistique aux catégories vides, elle traite les phénomènes elliptiques dans le cadre des relations anaphoriques (cf. Ronat 1983). On se heurte dès le départ au problème du « statut syntaxique de l'ellipse comme surface » (Cherchi 1978 : 125). L'extension démesurée du champ de l'ellipse à « tous les cas où la grammaire engendre des constituants implicites en surface », par exemple « les propositions infinitives, gérondives, impératives » (*ibid.*, 118), représente également un danger. Pour rendre la notion d'ellipse opérationnelle, les générativistes en restreignent la compréhension,

[1] Leur classement des figures s'appuie sur l'hypothèse suivante : les figures peuvent être considérées comme des opérations de type mathématique (adjonction, suppression, substitution, permutation) portant sur la forme, le sens et le son, au niveau des mots, de la phrase, ou du discours.

en limitant sa puissance. On évoque en général comme condition d'identification de l'ellipse qu'elle doit être associée à une catégorie grammaticale stable et qu'elle doit être récupérable.

Dans beaucoup de cas, la notion d'ellipse échappe à la structure de la phrase sous-jacente à rétablir. Elle « suscite », d'une manière exigeante, « le besoin d'une grammaire du discours » (Cherchi 1978 : 126), obligeant le lecteur à quitter le niveau endophrastique pour récupérer l'élément manquant dans un cadre transphrastique. À la suite de Lucien Cherchi (1978), Jean-Michel Adam (1991) et Michèle Bigot (2008) insistent sur le rôle de cohésion de l'ellipse, fonctionnant comme « un véritable opérateur de dépendance entre des énoncés distincts » (Cherchi 1978 : 123). Pour Adam (1991 : 180), « l'ellipse entraîne la mise en relation d'un énoncé avec un autre », quant à Bigot (2008 : 21), elle propose de la définir « dans le cadre de la cohésion du texte ».

La notion d'ellipse continue à poser des questions et suscite un intérêt constant dans plusieurs branches des sciences du langage : diachronie, typologie des langues et linguistique contrastive, analyse du discours et sémiotique, modèles génératifs, usage oral, linguistique textuelle. (Ces différents domaines d'application correspondent en gros aux chapitres du volume *Ellipse et effacement. Du schème de phrase aux règles discursives*, 2008.[2])

Les textes littéraires fournissent un espace d'observation particulier pour étudier le fonctionnement de l'ellipse. La difficulté d'analyser son rôle dans la poésie moderne repose sur le caractère singulier de cette dernière, dans la mesure où la poésie valorise ce que d'autres types de discours tentent de maîtriser. Certaines distinctions linguistiques (comme celle entre « ellipses anaphoriques » et « ellipses déictiques ») perdent même de leur pertinence dans le cas des textes poétiques (Adam 1991 : 178). Quant à l'opposition entre ellipses recouvrables (récupérables) et ellipses non recouvrables (irrécupérables), il convient de se défaire de « cette obsession de la complétude » (*ibid.*, 179) incitant à restituer, à tout prix, les éléments manquants des textes. Les études modernes préfèrent remplacer ces termes par ceux d'ellipse structurale[3] et d'ellipse fonctionnelle[4].

---

2 Ce volume publie les communications présentées lors du colloque du même titre, qui s'est tenu les 27 et 28 octobre 2005, organisé par l'équipe de recherche de l'Université Jean-Monnet de Saint-Étienne.

[3] Ellipse structurale (au sens strict) : l'ellipse « ne se manifeste que comme élément zéro dont la distribution est identifiable par commutation avec une catégorie grammaticale de quelque niveau qu'elle soit » (Bigot-Pitavy, 2008 : 21).

Dans son article « programmatique »[5] (« L'analyse de la densité en poésie »), S. R. Levin veut « mettre en lumière des structures linguistiques qui soient en un certain sens particulières à la poésie » (in : Delas 1978 : 96). Après avoir examiné deux courts poèmes d'Emily Dickinson, Levin arrive à la conclusion que la poéticité se situe au niveau des effacements non récupérables. Pour lui, l'impression de densité en poésie est liée au fait qu' « un contenu est perdu ou manquant » (*ibid.*, 104). Il n'empêche que les ellipses les plus facilement, spontanément recouvrables peuvent également provoquer un sentiment de manque. Elles peuvent structurer le rythme du texte en mettant en valeur un effet de parallélisme. Le lien fonctionnel entre ellipse et rythme n'est pas propre à la poésie, il caractérise la musique, la poésie, mais aussi la danse et l'architecture (cf. Court 1991 : 24)[6].

La valorisation de la densité et de la discontinuité commence à s'exercer pleinement dans la poésie symboliste, elle fascine les surréalistes et se retrouve chez plusieurs poètes contemporains. L'écriture fragmentaire, considérée comme un signe d'appartenance à la modernité, a la même fonction que la métrique défaite. Il s'agit de contester tout ce qui est figé. Voulant s'émanciper des structures d'un langage logique et discursif, les poètes – dès le dernier tiers du XIX^{e} siècle – cherchent de nouvelles voies dans l'utilisation de la syntaxe. Il s'agit de faire valoir, contre la discursivité continue, un autre type de langage, fondé sur des reprises et des ruptures.

C'est au niveau syntaxique que les *Illuminations* de Rimbaud (1972 : 119-155) innovent le plus par rapport à la tradition naissante du poème en prose et par rapport à sa propre poésie versifiée. Contrairement à la prose d'une rhétorique plutôt classique des *Petits poëmes en prose* de Baudelaire, les *Illuminations* réalisent la brièveté par « l'ellipse et du bond » (Murat 2002 : 241).

Parmi les différents types d'ellipse du recueil, nous retiendrons l'énumération qui nous semble significative du point de vue de l'organisation rythmique des poèmes. Le recours aux longues énumérations est d'ailleurs considéré depuis Whitman comme l'une des caractéristiques principales de

---

[4] Ellipse fonctionnelle : « il y a opacité et impossibilité de récupération univoque », « l'ellipse se signale par des traits sémantiques et pragmatiques divers, en tant que fait de discours (enchaînement, contexte) ». (*Ibid.*)

5 Article qualifié ainsi par Delas (1978 : 94) qui le reproduit intégralement et le commente brièvement dans son étude.

[6] Raymond Court (1991 : 29) illustre « la thématique du rapport ellipse/accent rythmique » par les exemples de la peinture chinoise (le vide) et la musique debussyste (le silence).

la modernité poétique. L'usage de Rimbaud dans les *Illuminations* est très diversifié : il va de la simple suite de substantifs, sans article (*Chinois, Hottentots, bohémiens, niais, hyènes, Molochs, vieilles démences, démons sinistres*, « Parade », 126) ou pourvus de déterminant (*les casques, les roues, les barques, les croupes. – La bataille !*, « Métropolitain », 144), à travers les constructions binaires (*Ville monstrueuse, nuit sans fin !*, « Enfance V », 125) ou ternaires (*L'élégance, la science, la violence !*, « Matinée d'ivresse », 131) aux structures énumératives les plus complexes.

Nous nous proposons d'étudier les effets produits par l'énumération dans un extrait tiré du dernier poème du recueil, intitulé « Génie » (154-155).

> Ô ses souffles, ses têtes, ses courses ; la terrible célérité de la perfection des formes et de l'action.
> Ô fécondité de l'esprit et immensité de l'univers !
> Son corps ! Le dégagement rêvé, le brisement de la grâce croisée de violence nouvelle !
> Sa vue, sa vue ! tous les agenouillages anciens et les peines relevées à sa suite.
> Son jour ! l'abolition de toutes souffrances sonores et mouvantes dans la musique plus intense.
> Son pas ! les migrations plus énormes que les anciennes invasions.
> Ô lui et nous ! l'orgueil plus bienveillant que les charités perdues.
> Ô monde ! et le chant clair des malheurs nouveaux !

Il s'agit d'une invocation en membres parallèles, se référant à l'éloquence sacrée (au genre épidictique). Les huit paragraphes cités sont des propositions paratactiques, juxtaposées les unes aux autres sans rapport de subordination ou de coordination. Les points d'exclamation accentuent la fragmentation de l'écriture elliptique et introduisent une forte modalisation. Par leur brièveté, ces paragraphes s'apparentent aux vers libres du recueil, « Marine » et « Mouvement ». Ils sont rédigés en phrases averbales qui se présentent en général soit sous forme d'apposition, soit sous forme énumérative juxtaposée ou coordonnée. L'ouverture anaphorique de plusieurs phrases consécutives par l'interjection « Ô » ou par le pronom possessif de la troisième personne ainsi que l'emploi fréquent de la conjonction « et » mettent en évidence les parallélismes et participent aux effets de rythme. Lorsque les groupes nominaux sans déterminants sont précédés de « ô », ils

peuvent être considérés comme des apostrophes.[7] La simple juxtaposition du premier paragraphe (« Ô ses souffles, ses têtes, ses courses »), produisant un effet d'accumulation, est suivie par une construction plus complexe ayant recours à la préposition « de » et à la conjonction « et » : « la terrible célérité de la perfection des formes et de l'action ». Dans la suite, le texte s'organise autour de structures binaires. La structure de base : N+N ou N et N s'enrichit par l'ajout d'adjectifs et/ou de divers compléments de nom. La binarité peut se manifester au niveau des adjectifs aussi : « souffrances sonores et mouvantes ».

Les recherches innovantes de Mallarmé (1998) sur le langage poétique ont fait l'objet de nombreux ouvrages. Les critiques s'accordent à dire que le poète privilégie le nom (prédominance de la phrase nominale) et déprécie le verbe (ellipse quasi systématique du verbe « être »). Il fait un large usage des groupes prépositionnels et préfère éviter la subordination. Il fait souvent l'économie des conjonctions et des pronoms relatifs. Il brise la linéarité syntaxique par divers moyens : les interventions sur l'ordre des mots, les appositions, les propositions incises imposent un arrêt, elles désassemblent les constituants de la phrase. Tous ces procédés contribuent à produire « une poésie minimaliste, elliptique et infiniment suggestive, poésie qui ne dit plus tout, mais qui se permet de se taire (De la Motte, 2004 : 78).

Dans ce qui suit, nous nous intéressons aux effets de la suppression de la ponctuation (figure rhétorique dont la paternité est souvent attribuée à Mallarmé). Contrairement à Rimbaud qui surponctue ces poèmes,[8] on constate chez Mallarmé l'emploi toujours plus rare – à mesure qu'on avance dans l'œuvre – des signes de ponctuation.[9]

La chevelure, l'une des images les plus importantes du symbolisme mallarméen, est présentée dans le sonnet « La chevelure vol d'une flamme… » (sonnet anglais ou élisabéthain) par toute une série de métaphores dont l'interprétation n'entre pas dans notre propos. On se contente de citer le deuxième quatrain où l'absence de ponctuation autorise des lectures aussi divergentes que celles de Noulet et de Soula.

---

[7] On retrouvera les mêmes procédés syntaxiques et rhétoriques et le même style élevé (« biblique ») dans les *Cinq grandes Odes* de Paul Claudel, fortement influencées par ce poème.

[8] Outre l'abondance des points d'exclamation et d'interrogation, nous devons mentionner l'emploi fréquent des tirets, guillemets et italiques. Murat (2002: 343-356) consacre une dizaine de pages à la « poétique du tiret » dans les *Illuminations*.

[9] Mallarmé maintient la majuscule au début de chaque vers, Rimbaud les supprime dans deux poèmes : dans les pièces XVIII et XXI des *Vers nouveaux et chansons* (1972 : 84, 86-88), la capitale initiale n'apparaît qu'au début des phrases.

Mais sans or soupirer que cette vive nue
L'ignition du feu toujours intérieur
Originellement la seule continue
Dans le joyau de l'œil véridique ou rieur

Noulet (1972 : 199) le mot « continue » est une forme verbale conjuguée, « cette vive nue » est son sujet et le deuxième vers est son complément direct, « originellement la seule » se rapporte à « l'ignition du feu ». Soula (1926) considère en revanche le quatrain cité (à partir de « que cette vive nue ») comme une apposition anticipée au complément du verbe « diffame » du quatrain suivant, « continue » devient alors un adjectif (cité par Noulet, *ibid.*).

Dans le premier quatrain du sonnet « Le tombeau de Charles Baudelaire », le long adverbe « abominablement » (6 syllabes), se rattache syntaxiquement à « bavant » (v. 2), mais placé en tête du troisième vers, cette connexion s'estompe pour caractériser également la grimace d'Anubis.[10]

Le temple enseveli divulgue par la bouche
Sépulcrale d'égout bavant boue et rubis
Abominablement quelque idole Anubis
Tout le museau flambé comme un aboi farouche

L'absence de virgule pour séparer les syntagmes juxtaposés dans le dernier tercet du même poème rend difficile l'identification des appositions.

Au voile qui la ceint absente avec frissons
Celle son Ombre même un poison tutélaire
Toujours à respirer si nous en périssons.

Chez Mallarmé, la suppression de la ponctuation dans le vers et en fin de vers procède d'une recherche linguistique délibérée. Il est conscient de l'importance des ces repères pour montrer la segmentation de la phrase. Par leur élimination, il veut rendre les syntagmes et les vers plus autonomes, tout en créant des ambiguïtés syntaxiques et sémantiques. Il est à ajouter qu'un « poème non ponctué acquiert une charge supplémentaire de poéticité »

[10] La suite du troisième vers et tout le quatrième vers constituent le complément d'objet direct du verbe « divulgue ».

(Purnelle, 2006 : 159). D'un point de vue syntaxique, Mallarmé s'est montré en de nombreux endroits novateur, ouvrant la voie (avec Rimbaud) aux surréalistes.

Dans ce qui suit, nous nous proposons d'étudier le style nominal dans « Belle et ressemblante » du recueil *La Vie immédiate* de Paul Éluard (1932).[11] La phrase nominale – la forme privilégiée de la « fragmentation intérieure » – était déjà « l'une des tensions principales du discours poétique rimbaldien » (Guyaux, 1985: 200). Cette technique symptomatique de la modernité poétique sera largement utilisée par les surréalistes préférant nommer au lieu de décrire.

Un visage à la fin du jour
Un berceau dans les feuilles mortes du jour
Un bouquet de pluie nue
Tout soleil caché
Toute source des sources au fond de l'eau
Tout miroir des miroirs brisé
Un visage dans les balances du silence
Un caillou parmi d'autres cailloux
Pour les frondes des dernières lueurs du jour
Un visage semblable à tous les visages oubliés.

Éluard se distancie à divers égards du canon surréaliste. Son écriture, loin d'être dépourvue de tout procédé de style, fait un large recours aux figures comme l'ellipse, l'antithèse, l'oxymore, les structures répétitives, essentiellement l'anaphore.

Les dix vers libres du poème sont simplement juxtaposés. A l'exception du point final, il n'y a aucun signe de ponctuation (les capitales initiales sont gardées). Ne contenant aucun verbe (« caché », « brisé », « oubliés » sont des participes passés), les propositions s'organisent autour des noms (v. 1, 2, 3, 7, 8, 10 : l'article numéral indéfini « un » + un nom + un complément de nom; v. 4, 5, 6 : l'adjectif indéfini « tout » + un nom). La phrase nominale crée des effets de rupture dans le déroulement syntaxique du poème, produisant une sorte de vision statique, due à l'absence de l'agent explicite et celle des indications temporelles et aspectuelles. Le titre du poème se compose de deux adjectifs mis au féminin, reliés par la coordination « et » : « belle et ressemblante ». Non seulement le substantif

[11] Ce poème est analysé, entre autres, par Jaffré (1984 : 137-148) qui met l'accent sur les structures répétitives.

auquel les adjectifs se réfèrent fait défaut, mais aussi le complément obligatoire du deuxième terme (*ressemblante* à quelque chose). Les phrases nominales du poème sont des énoncés qui ne seraient pas interprétables hors contexte. Les substantifs initiaux des vers (*visage, berceau, bouquet*, ensuite *soleil, source, miroir*, et pour finir *visage*, *caillou* et de nouveau *visage*), bien que jouissant d'une grande autonomie, sont fortement reliés entre eux. Pour découvrir les réseaux d'association, le lecteur – privé de ses repères traditionnels – est obligé de recomposer lui-même les liaisons logiques et sémantiques entre les vers.[12]

Après Mallarmé, plusieurs poètes se sont intéressés au rôle et à la fonction de la typographique dans leurs créations poétiques. Les nouvelles expériences de mise en page sont conçues comme liées à la suppression de la ponctuation. La spatialisation de l'écriture aboutit aux expérimentations des futuristes italiens, aux calligrammes d'Apollinaire, au cubisme et au constructivisme. Dans la poésie contemporaine (on peut citer l'œuvre d'André du Bouchet, de Jacques Dupin ou de Jacques Roubaud),[13] les blancs rompent souvent la continuité du texte prosaïque sans que l'on puisse parler de vers. Leurs textes apparaissent souvent inclassables et ne peuvent être décrits que par le biais d'une analyse typographique.

Pour terminer, nous présenterons, à travers quelques exemples, le traitement original que Jacques Roubaud fait des blancs. Roubaud « aménage sans cesse l'espace de la page, en recourant au blanc de manière quasi-picturale » (Montémont, 2004 : 53). L'inspiration mathématique du recueil *Signe d'appartenance* (1967) se manifeste non seulement dans le titre, mais aussi dans l'emploi des figures géométriques qu'il dessine, à l'aide des blancs, sur la page. Par exemple le dodécagone du poème intitulé « vue » est formé de douze mots simples : des chiffres (de zéro à huit) et des couleurs noir et blanc (Roubaud, 1967 : 83).

> le sentier amour n'a pas été poursuivi le temps collectif n'est qu'un savoir et je sais la forme lourde qui m'enserre mais sur le blanc qui se présente je n'écris pas je trouve peu je prends peu dans le blanc des villes je me trappe (*ibid.*, 12)

[12] Sur le rôle des associations lexicales dans la construction de la cohérence textuelle voir l'article de M. Kiss (2002).

[13] Les œuvres de ces poètes entretiennent des affinités plus ou moins évidentes avec l'acte initiateur de Mallarmé (« Un coup de dés n'abolira jamais le hasard »).

L'espacement interne (le blanc typographique sépare des unités sur une même ligne) joue ici un rôle « métrique » : au lieu du passage à la ligne comme dans la poésie traditionnelle, c'est le blanc qui permet d'identifier les vers. D'un point de vue syntaxique, ces pauses intérieures interrompent les phrases, modifient le rythme de la lecture. Comme un signe de ponctuation (point ou virgule), le blanc sépare les groupes de mots, mais d'une manière plus intense, plus visible.

Chez Roubaud, les blancs envahissent souvent la page, prenant une importance visuelle démesurée.

en un mois d'ardoise et de cendre
tout était dit
l'un de nous mort et les vents dessaisis (*ibid.*, 62)

Le blanc central de la dernière ligne coupe ici la phrase en deux, en mimant le contenu. Il ne s'agit pas d'un simple vide, le blanc a chez Roubaud une réalité physique s'opposant au noir (« blanc contre noir », *ibid.*, 36).

Parmi les différents types d'ellipse, nous avons fait le choix d'étudier les énumérations chez Rimbaud, la suppression des signes de ponctuation chez Mallarmé, le style nominal chez Éluard et la spatialisation chez Roubaud. Il est évidemment arbitraire de limiter, comme nous l'avons fait, le champ d'examen à ces poètes et à ces phénomènes d'ellipse. En effet, l'ellipse se manifeste dans la poésie moderne et contemporaine de diverses autres manières et peut revêtir des significations variées. De l'ellipse, conçue dans sa valeur négative comme un manque, un vide, à l'ellipse, possédant une valeur pleine et signifiante, les formulations sont diverses. Incontestablement, l'ellipse contribue à la spécificité des modes de signification de la poésie moderne et contemporaine.

Bibliographie

Œuvres poétiques citées

ÉLUARD, P. (1984). *La Vie immédiate*, suivi de *La Rose publique* et de *Les Yeux fertiles*. Paris, Gallimard, Coll. Poésie.

MALLARMÉ, S. (1998). *Œuvres complètes*. Tome I, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard.

RIMBAUD, A. (1972). *Œuvres complètes*. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard.

ROUBAUD, J. (1967). *Signe d'appartenance*. Paris, Gallimard, Coll. Poésie.

Ouvrages cités

ADAM, J.-M. (1991). *Langue et littérature : analyses pragmatiques et textuelles*. Paris, Hachette.

BIGOT, M. – PITAVY, J.-Ch. (dir. ; 2008). *Ellipse et effacement. Du schème de phrase aux règles discursives*. Publications de l'Université de Saint-Étienne.

CHERCHI, L. (1978). « L'ellipse comme facteur de cohérence ». In : *Langue française*, vol. 38, n° 1, 118-128.

COURT, R. (1991). « Ellipse et accent rythmique (musique, poésie, peinture) ». In : *Horizons philosophiques*, vol. 2, n° 1, 23-35.

DELAS, D. (1978). « La grammaire générative rencontre la figure. Lectures ». In : *Langages*, vol. 12, n° 51, 65-104.

GUYAUX, A. (1985). *Poétique du fragment. Essai sur les « Illuminations » de Rimbaud*. Neuchâtel, A la Baconnière.

JAFFRE, J. (1984). *Le vers et le poème*. Paris, Nathan–Université.

KISS, S. (2002). « Szövegkoherencia és szövegértelmezés a lírában ». In : Andor, J. – Benkes, Zs. – Bókay, A. (réd.). *Szöveg az egész világ*. Petőfi S. János 70. születésnapjára. Budapest, Tinta Könyvkiadó, 312-317.

MONTÉMONT, V. (2004). *Jacques Roubaud. L'amour du nombre*. Perspectives, Presses Universitaires du Septentrion.

MOTTE, A. de la (2004). *Au-delà du mot. Une « écriture du silence » dans la littérature au vingtième siècle*. Kiel, Ars Rhetorica 14.

MURAT, M. (2002). *L'art de Rimbaud*. Paris, José Corti.

NOULET, E. (1972 ; rééd.). *Vingt poèmes de Stéphane Mallarmé. Exégèses*. Genève, Librairie Droz.

PURNELLE, G. (2006). « La forme du poème : effets analytiques, effets synthétiques ». In : *Esthétique de la mosaïque* (sous la direction de Livio

Belloï et Michel Delville). Paris – Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 144-173.

Rhétorique générale par le groupe μ (1970[1]). Centre d'études poétiques, Université de Liège, Larousse. (1982). Paris, Seuil.

RONAT, M. (1983). « Ellipses grammaticales et anaphores ». In : *Histoire, Épistémologie, Langage*, vol. 5, n° 1, 121-128.

VALYON Eszter Etelka
Debreceni Egyetem
(Université de Debrecen)

A recusatio-toposz változatai egy reneszánsz epigrammában

Janus Pannonius: *Se ipsum excusat, quod non proelia tractet*

LES VARIANTES DU TOPIQUE DE LA RECUSATIO DANS UNE ÉPIGRAMME DE L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE La *recusatio*, le rejet des thèmes héroïques au profit de la poésie lyrique constituait l'une des attitudes poétiques préférées de l'époque d'Auguste. L'on retrouve ce lieu commun provenant de la poésie hellénistique, entre autres, dans l'*Aitia* de Callimaque ; dans cette épopée fragmentaire il remplit la fonction d'une sorte d'art poétique : le poète-narrateur présente ses excuses à cause de son sujet et de ses préférences. Aux reproches de ceux qui ne sont pas probablement grands amateurs des Muses, il cherche à justifier son attitude. S'il ne chante plus les exploits des rois et des héros, c'est par l'obéissance à l'ordre divin d'Apollon. Cette attitude hellénistique domine la manière de penser des poètes lyriques romains de l'époque classique. Le rejet de la carrière traditionnelle, la créativité poétique remporteront des prix plus précieux que la *dignitas* et l'*auctoritas* : ils garantiront l'immortalité, la présence continue dans la mémoire collective.

Véritable *poeta doctus*, Janus Pannonius reprend, de façon créative, ce lieu commun populaire de l'Antiquité. Cependant, ce n'est pas le sujet héroïque qui provoque son refus, puisqu'il se considère absolument capable et digne de chanter les faits accomplis du roi Mathias et des preux guerriers hongrois. Toutefois, cette future épopée oblige Janus de s'absenter des périls de la guerre pour qu'il ne risque pas sa vie si chère et sa créativité poétique qui assurera l'immortalité des héros.

Belligeri proceres, me regia castra sequentem,
Ne frustra ignavi, carpite quaeso, metus,
Quod nunquam adversos decurro armatus in hostes
Scando nec obsessi, moenia celsa, loci.

Sed spectator iners aliena pericula miror,
Non timor hoc, vestri, credite, cura iubet.
Gloria nempe, viri petitur longissima vobis,
Haec faciles plagas, funera grata facit.
Quodsi pugnantem, rapiat sors ulla, poetam,
Quis vestras mortes, funera vestra canit?

Non natus idoneus armis: a *recusatio*-toposz az antik hagyományban

A *recusatio*, azaz egy konkrét (általában hősi epikai) téma megénekléséről való vonakodás az augustusi kor költőinek kedvelt toposza, költői attitűdje volt.[1] A toposz már a kallimakhosi változatában, Kallimakhos *Aitia* c. művében is egyfajta *ars poetica*ként jelenik meg. A költő előre bocsátja, hogy bár egyesek, akik nem a Múzsák barátai, a szemére vethetik, hogy nem hősök és királyok dicső tetteiről ír,[2] ha így van is, nem saját elhatározásából fordult el a hősi epikától. Miként egykor a pásztor Hésiodost a Múzsák,[3] Kallimakhost a lükiai Apollón kéri fel szolgálatára: legyen gondja a hízott áldozati állatra, de a Múzsája maradjon karcsú, és kocsiját ne hajtsa olyan úton, ahol már mások jártak, hanem keressen új ösvényeket, bár kétségtelen, így nem haladhat széles, kitaposott úton; és ne feledje, hogy a Hippokréné forrás csörgedezése kedvesebb az istenség előtt, mint a szamarak bőgése. (*Aet.* I. 1, 22-30). [4] A metaforikus szöveg üzenete világos: Apollón arra

[1] Lásd: Hor. *Carm.* I, 6; I. 19, 9-12; és Prop. II, 13, 3-8, ahol Apollo helyett Amor szerepel; lásd még a „kötelező" Apollóhoz intézett invokáció nélkül: Hor. *Epist.* II, 1, 250-259; Prop. II, 1, 17-42; II. 10, 25-26; II. 34, 61-94; II. 1, 1-18; III. 9, 35-46 (Voisin kiemelései).

[2] *Aet.* I. 1-5, skk.: *Οἶδ' ὅτ]ι μοι Τελχῖνες ἐπιτρύζουσιν ἀοιδῇ / νήιδες οἱ Μούσης οὐκ ἐγένοντο φίλοι / εἵνεκεν οὐχ ἓν ἄεισμα διηνεκὲς ἢ βασιλ[η / ....]ας ἐν πολλαῖς ἤνυσα χιλιάσιν / ἢ .....] ους ἥρωας*

[3] *Aet.* II. 2,1-2, skk.: *Ποιμένι μῆλα νέμοντι παρ' ἴχνιον ὀξέος ἵππου Ἡσιόδῳ Μουσέων ἑσμὸς ὅτ' ἠντίασεν.* A pásztor Hésiodos a juhait (költemény) a büszke lovak (epikus költők) kitaposta úton terelgeti. Lásd még: Choeril. Fr. 1. Kinkel: *ἃ μάκαρ, ὅστις ἔην κεῖνον χρόνον ἴδρις ἀοιδῆς / Μουσάων θεράπων, ὅτ' ἀκήρατος ἦν ἔτι λειμών.*

[4] Hasonló metaforikus *ars poetica* fogalmazódik meg Aristophanés *Békák* c. darabjában (v. 785-1481), ahol Aischylos és Euripidés, mint az új és a régi esztétika képviselői csapnak össze Dionysos asszisztálásával. Euripidés, mint az új irány képviselője, kijelenti, hogy az aischylosi gyakorlattól eltérően nem hősöket és kalandokat kíván a színpadra állítani, hanem hús-vér embereket, akár rabszolgákat is (v. 938-952, skk.).

figyelmezteti a költőt, hogy ne az elődök által művelt epikus költészettel próbálkozzon, hiszen az istenség tőle valami mást, valami újat vár.

Ez a hellenisztikus eredetű toposz a végletekig leegyszerűsített formában a következőképpen épülhet fel: „x szeretne y-ról írni, de nem tud (nem akar)" (Hutchinson 2008: 64), mert vagy isteni parancs tiltja számára az írást bizonyos témákról, vagy nem várt esemény akadályozza meg a költőt abban, hogy alkosson, vagy pedig maga a költő az, aki a kínálkozó témát idegennek, képességeit meghaladónak érzi, és ezért vagy kategorikusan elutasítja,[5] vagy pedig ígéretet tesz egy majdani epikus költemény megírására, amelyről a szöveg sejteti, hogy valójában sohasem fog elkészülni.[6]

A hellenisztikus toposz első változata a római költészetben elsőként talán Cornelius Gallusnál mutatható ki (Lyne 1995: 36-37), teljes formájában Vergilius VI. eclogájában bontakozik ki. Tityrus, a költői hajlamú pásztor elmeséli, hogy maga Apollo jelölte ki neki versei témáját: pásztorként egyszerű, hétköznapi örömöket kell megénekelnie, hozzá nem illenek a hősi eposzok, a dicső haditettek:

> Cum canerem reges et proelia, Cynthius aurem
> Vellit, et admonuit: "Pastorem, Tityre, pinguis
> Pascere oportet ovis, deductum dicere carmen."
> Nunc ego – namque super tibi erunt, qui dicere laudes,
> Vare, tuas cupiant et tristia condere bella –
> Agrestem tenui meditabor harundine musam.
> Non iniussa cano.[7]

A hősi epikától való elzárkózás, mint az isteni parancsnak való feltétlen engedelmesség költői programként a latin erotikus költészetben is fellelhető (Casas 2009: 68).[8] Ovidius *Amores* c. művének első elégiájában a költő hősi epikától való elzárkózása szintén egy istenség közbeavatkozásával magyarázható. Bár a költő minden vágya, hogy dicső haditetteket énekeljen meg, Cupido nyila eltalálja, és ezzel a reménybeli epikus érdeklődése kizáró-

---

[5] Lásd pl.: Hor. *Carm.* I, 6; II, 12; IV, 2; IV, 15, 1-4; *Epist.* II, 1, 250-259; Prop. II, 1; II, 34, 55-94; Ovid. *Trist.* II, 323-340.

[6] Lásd: Hor. *Carm.* III, 25; IV, 15, 25-32; Prop. II, 10.

[7] Verg. *Ecl.* VI, 3-9. skk. v.ö. Call. *Aet.* Fr. I. 17: *μηδ' ἀπ' ἐμεῦ διφᾶτε μέγα ψοφέουσαν ἀοιδήν τίκτεσθαι· βροντᾶν οὐκ ἐμόν, ἀλλὰ Διός.* skk.

[8] A kallimakhosi *recusatio*-toposz, a „könnyű" műfaj művelése Propertiusnál tudatos költői programként jelenik meg, lásd: I. 7; I. 9, 11-12; II. 1; III. 1 és 9; a költői *eruditio* megnyilvánulása, a hellenisztikus *ποιητής σοφός* attitűdje (Casas 2009: 62).

lagosan a szerelmi-erotikus költészet felé fordul.[9] A *recusatio* toposza egyfajta programverssé formálja az első elégiát azáltal, hogy Cupido szerepét a hellenisztikus mintákhoz képest felnagyítja. Cupido nemcsak parancsot ad a szerelmi költészet művelésére, hanem igazi hódítóként viselkedik, testestüllelkestül hatalmába keríti a költőt: *sunt tibi magna, puer, nimiumque potentia regna* (I. 1, 13). Csak ő ítélkezhet felette: *quis tibi, saeve puer, dedit hoc in carmina iuris?* (I. 1, 5). A *potentia regna* kifejezés által sugallt uralkodói-politikai hatalom mellett a szöveg Cupido valamiféle szexuális dominanciáját is felfedi: *cur opus adfectas ambitiose novum?* (I. 1, 14).[10] Ovidius programversében a *recusatio*-toposz sajátos értelmezést nyer: a költő igazán szeretne hősi, epikus témákkal foglalkozni, de Cupido világuralmi ambícióinak vétlen áldozataként nem tehet mást, mint hogy a szerelemről ír.[11] Elvégre egy istenség parancsainak nem lehet ellenszegülni. A *recusatio* motívuma az ovidiusi költészetben összefonódik az elégikusok által kedvelt *militia amoris*-toposszal, amely a szerelem = katonai szolgálat / elkötelezettség fogalmi metaforán nyugszik, a szerelmest a szeretett lény lekötelezettjeként láttatja.

A toposz második variánsában a költőt egy (általában kellemetlen) külső körülmény akadályozza meg abban, hogy alkosson, ezért hárít el minden felkérést. Ezt a változatot már Catullus is alkalmazza, amikor bátyja elvesztése miatti gyászával indokolja, hogy képtelen verset írni: *Etsi me assiduo confectum cura dolore / sevocat a doctis, Ortale, virginibus, / nec potis est dulcis Musarum expromere fetus / mens animi, tantis fluctuat ipsa malis.*[12]

A toposz harmadik változatát egy Horatius-példával szemléltethetjük. Az *Epistulae* II. könyv első levelében a szöveg arra enged következtetni, hogy Augustus eposzt rendelt Horatiustól egy magánbeszélgetés során (*mecum loqueris*), tréfásan megfenyegetve a költőt (*adynaton*). Augustus azt színleli, elhitte, hogy Horatius nem akarja magát lejáratni az utókor előtt azzal, hogy olyan sötét múltú politikust dicsőít, mint Augustus.[13] Erre a

[9] Ovid. *Am.* I. 1, 17-18: *cum bene surrexit versu nova pagina primo, attenuat nervos proximus ille meos.*

[10] Habinek kiemelése (2002: 47)

[11] Ovid. *Am.* II. 18, 19: *artes teneri profitemur Amoris.*

[12] Cat. 65, 1-4 skk. A catullusi *recusatio*-beszéd másik jellegzetes példája a sok szempontból is problematikus 68a jelzetű költemény, amelyben a költő friss bánatára, testvére halálára hivatkozva utasítja vissza, hogy szerelmes verset írjon, és szerelmi tanácsokat adjon barátjának, lásd: Cat 68a 31: haec tibi non tribuo munera, cum nequeo.

[13] A toposz különös gyakoriságából arra lehetne következtetni, hogy Augustus szüntelen panegyricusok és eposzok írására buzdította a költőket. Ennek ellentmondani látszik Suetonius feljegyzése, miszerint Augustus megvetette a hízelgőket, és azt akarta, hogy ha

tréfás fenyegetésre reagál a költő a princepshez írt levelében.[14] Ez a költői levél már csak azért is érdekes, mert egyszerre két *recusatio*-értelmezést foglal magában (Voisin 2002: 353-354): Augustus oly nagy államférfi, hogy dicsőségének megéneklésére a költő tehetsége kevés[15](ez a költői álszerénység attitűdje, hiszen Horatius ekkorra már túl van a *Carmen Saeculare* bemutatóján is), másrészt Horatius elsősorban ódaköltőként definiálja önmagát, nem akar műfajt váltani. Ő magánember, akitől a *homo publicus* világa idegen.[16] Az Agrippához címzett óda (I. 6) ezen felül újabb funkciót társít a *recusatio* toposzához: védelmébe veszi a kevésbé hősies, újonnan megjelent műfajokat.[17] A költő nem akar eposzt írni, hiszen eposzt sokan és sokfélét írtak, hanem inkább új, még kevéssé meghonosodott formákban szeretné kipróbálni magát, a haditettek megörökítését inkább ráhagyja azokra, akiknek személyes tapasztalatuk van a szóban forgó csatákról.[18]A *recusatio* egyúttal indirekt dicséretként is értelmezhető: Augustushoz címzett ódájában (I, 2) Horatius kifejti, hogy tehetsége nem elegendő ahhoz, hogy egy ilyen formátumú államférfiról eposzt írjon. (Augustusnak jó humorérzéke volt, ezért jól értette az óda implicit üzenetét)

A *recusatio* komikus adaptációi már Horatiusnál előbukkannak. A *Szatírák* első könyvének első költeményében még csak apróbb változtatásokat figyelhetünk meg a klasszikus sémán: Apollo helyett az ősi római hadisten, Quirinus figyelmezteti a költőt, hogy az idegen (görög) minták helyett a tősgyökeres rómait kövesse (31-35). A második könyv nyitódarab-

---

egyáltalán megemlékeznek róla, akkor ezt csak magas színvonalon író, tehetséges költők tegyék, lásd: Suet. II. 89, 3.

[14] A felkérés elutasítását a korábbi kutatás a principatus kritikájának fogta fel, úgy értelmezték, mintha Horatius nem akarna művészetével támogatni egy elnyomó hatalmat (Voisin 2003: 354).

[15] *Nec sermones ego mallem / repentis per humum quam res componere gestas / [...] et formidatam Parthis te principe Romam, / si quantum cuperem, possem quoque; sed neque carmen parvuum / carmen maiestas recipit tua, nec mezus audet / rem temptare pudor, quam vires ferre recussent* (250-259).

[16] *Carm.* I. 6, 17-19

[17] A költő rámutat, hogy Vergilius eposza után már aligha születhet olyan mű, amely felülmúlhatná az *Aeneis*t, ezért mással kell próbálkozni (a *coni. praet. perf.* használata sugallja, hogy lehetetlenség Vergiliust felülmúlni vagy akár megközelíteni).

[18] *Nos, Agrippa, neque haec dicere nec gravem / Pelidae stomachum cedere nescii, / nec cursus duplicis per mare Ulixei /nec saevam Pelops domum /conamur, tenues grandia, dum pudor inbellisque lyrae Musa potens vetat / laudes egregii Caesaris et tuas / culpa deterere ingeni.* (*Carm.* I. 6, 5-8) Lásd még: Ovid. *Met.* 1, 4: *ab origine mundi / ad mea perpetuum deducite tempora carmen.* v. ö. Call *Epigr.* 28, 1: *Ἐχθαίρω τὸ ποίημα τὸ κυκλικόν, οὐδὲ κελεύθῳ / χαίρω, τίς πολλοὺς ὧδε καὶ ὧδε φέρει· / μισέω καὶ περίφοιτον ἐρώμενον, οὐδ' ἀπὸ κρήνης / πίνω· σικχαίνω πάντα τὰ δημόσια.*

jában a séma éppenséggel a fordítottja az eredetinek: az Apollo funkcióját betöltő jogtudós, Trebantius Testa le akarja beszélni a költőt a szatíraírásról, győzködi, írjon inkább eposzt. A toposz játékos-parodisztikus átalakításainak számos példáját találjuk már az elégikusok műveiben,[19] de a játékos, kreatív átalakítások mellett a toposz az Augustus-kori elégiaköltészetben olyan újabb elemmel gazdagodik, melynek előképei már megjelennek Vergilius, sőt, Ennius költészetében[20]. A lírai költészet, a hagyományos karrier-modelltől, a *cursus honorum*tól való elzárkózás, a *dignitas* és az *auctoritas* helyett sokkal nagyobb, maradandóbb értéket biztosít a költő számára: a halhatatlanságot, a halál utáni második élet esélyét.[21]

A vonakodó Janus

Janus Pannonius igazi *poeta doctus*ként a *recusatio* toposzát több, más-más műfajú költeményében is kreatívan használja fel. Már az 56. számú, ferrarai diákéveiben keletkezett epigrammájában, egy költőtárshoz címzett válaszában találkozhatunk a toposz horatiusi interpretációjának átvételével. Az ifjú költő mentegetőzik, hogy nem ír nagy történelmi eseményekről, hősökről és véres csatákról, hiába biztatja erre a barátja:

> Ac me sanguineas hortaris dicere, pugnas,
> Et tot magnanimum splendida gesta ducum.

Ha Apollo és a Múzsák kegyelmükbe fogadnák, Janus talán eljátszana az eposzírás gondolatával… de még túl fiatal, nem több, mint egy tehetséges kezdő, neki nem való még egy ilyen komoly feladat. Beleroppanna, és költői karrierjének sem tenne jót, ha túlvállalná magát. Ám Horatiusszal ellentétben Janus nem mond le végleg az epikus karrierről. Ígéretet tesz, hogy évek múltán, ha majd tehetsége beért, és ő maga is járatosabb lesz az elődök munkáiban, újból fontolóra veszi az ajánlatot:

---

[19] Lásd: Prop. I, 4, 71-150; Ovid. *Am.* III, 1.

[20] A térben és időben véges földi élet után a kiemelkedő egyéniség az emberek emlékezetében élhet tovább, lásd: *Geo.* III, 9: *victorque virum volitare per ora*; Enn. *Fr.* 17-18: *volito vivos per ora virum.* A motívum története egyenesen Theognisig vezethető vissza: *σοὶ μὲν ἐγὼ πτέρ' ἔδωκα [..] εἰλαπίνῃσι παρέσσῃ / ἐν πάσαις πολλῶν κείμενος ἐν στόμασιν.* C. A. Williams kiemelése (2002: 424).

[21] Hor. *Carm.* III. 30, 6-7: *non omnis moriar, multaque pars mei / vitabit Libitinam*; Ov. *Am.* I. 15, 41-42: *ergo etiam cum me supremus adederit ignis, / vivam, parsque mei multa superstes erit.*

Si mihi Pierium, praestabit Apollo, favorem,
Parebo monitis, care poeta, tuis.
Sed mihi Castalium nec spirant pectora nectar,
Nec sunt Aonio, labra rigata, lacu.
Non mihi pegaseae, veniunt in carmina, vires,
Ut possim tantos, edere voce, duces.
Non verso tantum tenero sub pectore robur,
Tanta negant humeri, pondera ferre, mei.
Postmodo maturis, fuero cum doctior, annis,
Si potero monitus, forte subibo, tuos.

Azonban Janus érett költőként sem mutatott különösebb késztetést az epikus költészet művelésére. Klasszikus példaként szolgál Fodor (Crispus) Kristófhoz írott epigrammája, amely szintén a toposz horatiusi változataira alludál:

Scribere, Crispe, iube regis me praelia nostri,
Nec non magnanimi, fortia facta, patris.
Si superent vires, nec desint otia nobis,
Exequar hortatus forsan, amice, tuos.
Sed sunt non culicis memorandi voce leones,
Nec bene grandisonas, cantat avena, tubas.
Tu, cui cura minor, simul et facundia maior,
Cur aliis mandas quod magis ipse potes?

Mátyás király és Hunyadi János hőstetteit (*fortia facta*) megörökítendő eposz írására biztatja költőtársát a szintén verselgető Fodor Kristóf. A felkérést Janus finom iróniával hárítja el: nincs ideje nagy lélegzetű munkákba belefogni, ráadásul a téma meghaladja képességeit – a szúnyog nem énekelhet az oroszlánról, és harci indulót sem lehet pásztorsípon fújni. Ha Fodor ennyire lelkes, miért nem írja meg ő? Nyilván, mert Fodor sem elég jó költő ahhoz, hogy két ilyen nagy formátumú egyéniség tetteit megverselje. Az igazi költő ugyanis nem választhat akármilyen témát, csak a tehetségéhez méltó dolgokról írhat (*ad Polycarpum*):

Tum demum facili componam pectore carmen,
Si dederis dignam carmine materiam.

Hasonlóan, egy későbbi keltezésű, ismeretlen személyhez (feltehetőleg a 452. költemény címzettjéhez, egy Henrik nevű költőhöz) írott ódában (453) nagybátyja, Vitéz János dicsőítését hárítja el:

Orpheis plectris mea tu caveto
Plectra componas; bene comparari
Stridulus nunquam potuit canoro
Passer olori.

Ehhez a témához minimum egy Orpheus kell, nem ő, akinek versei legfeljebb csomagolópapírnak valók:

Nos levi raucum strepimus cicuta,
Quod rudis carbo putrideve crete
Annotet pulvis, piper unde vel thus
Iure legatur.

A költemény a *recusatio*-toposz egyszerre több aspektusát is felfedi. Egyfelől a kötelező költői álszerénység attitűdje (a veréb és a hattyú dalának összevetése), másfelől pedig a catullusi *recusatio*-variáns rejlik benne: mégha ihletet kapna is, az ország gondjaival való szüntelen törődés (mint külső, elháríthatatlan tényező) nem engedi, hogy a költészettel foglalkozzék:

Turbidi me sors miseranda regni
Tristibus curis tenet involutum
Nec sinit dulces meminisse rhytmos
Metraque Phoebus.

A recusatio toposzát, és annak egyes elemeit Janus szabadon, sokszor játékosan alakítja át, ennek egyik szép példája a Philelphushoz írott epigramma: egyik istenség parancsa felülírhatja a másikét. Bár Janus eredetileg a Múzsák és Apollón szolgálatában (*servitium*) állt, parancsaikat követve lírai verseket írt, Mars isten akarata erősebbnek bizonyult. A költő most katonaként hősi témákkal, epikus költészettel foglalkozik – ezt sugallják a háború, a hősi epika világát idéző, sorjázó *pars pro toto* szinekdochék:

Tempus erat cum me Musarum plectra tenebant,
dulcis et Aonio potus ab amne liquor.
Nunc Marti miles, non Phoebo servio vates,
obstrepit et molli, buccina rauca, lyrae.

A háború pedig valóságos főnyeremény az epikus babérokra vágyó költőnek. Mint Voisin rámutat (2002: 352), a horatiusi corpus utolsó ódájában (IV, 15) a költő a *recusatio* eszköztárát felhasználva ünnepli az augustusi békét, Ianus templomának bezárását. Horatius szerint a béke nem kedvez az eposzírásnak, hiszen ha nincs háború, az epikus költők új téma nélkül maradnak, csak a régi korok tetteit ismételhetik: *virtute functos more patrum duces Lydis remixto carmine tibiis / Troiamque et Anchisen et almae / progeniem Veneris canemus* (29-32). Janus Pannonius számára viszont minden adva van egy epikus költeményhez: Mátyás ismétlődő hadjáratai jobbnál jobb témákat szolgáltatnak egy jövendő eposzhoz. Persze, igazi eposz nincsen hősi halál, grandiózus ariszteia-jelenetek nélkül, ezért is unszolja Janus a magyar urakat, hogy igyekezzenek hősi halált halni a csatatéren. Hiszen a háborús sebesülések, sőt maga a hősi halál is könnyű annak, ki el nem múló dicsőségre vágyik – miként az egy igazi férfihoz illik:

Gloria nempe, viri petitur longissima vobis,
Haec faciles plagas, funera grata facit.

Mátyás és a magyar urak dicső tetteiről csak akkor tud hitelesen, érzékletesen írni, ha azokról személyes tapasztalatokat szerez. Enélkül, mint ahogy azt a Timotheushoz címzett epigrammában (454) is olvashatjuk, könnyelműség lenne epikus költemény megírására vállalkozni:

Rerum taceamne loquarne:
Non facit ingenio sarcina tanta meo.
Exigis, ut monstrem, cum sim rudis aequoris unde,
Navita velivolam qua regat arte ratem;
Ut doceam valere duces, et arare colonos,
Cum sim terrarum militieque rudis.

A költő viszont nem vehet részt a harcban, bárhogy is szeretne, arra kényszerül, hogy tétlen (*iners*) szemlélőként figyelje a másokra zúduló veszedelmeket (*pericula*). A klasszikus római gondolkodás, a *mos maiorum* szerint a tétlenség morálisan értéktelen, és rokonítható a szegénység (*paupertas*) fogalmával. A szegény ember „tétlen", vagyis zavartalan, a

hadjáratok és a tengeri hajózás veszélyeitől mentes életre (*vita iners*) van kárhoztatva. Kedvezőtlen vagyoni helyzete miatt nem katonáskodhat, sőt, nem vehet részt aktívan a közügyekben (Lee-Stecum 1998: 30). E gondolatmenet rávilágít a háború és a béke fogalmának sajátosan római minősítésére: a béke *inertia*ként értelmezve tulajdonképpen a háború hiánya, és ilyen minőségében nem feltétlenül pozitív fogalom. Ha nincs háború, amely a római nép életvitelszerű, folyamatos tevékenysége (*assiduus labor*), nem lehet dicsőséget szerezni, azaz a család *auctoritas*a és *dignitas*a nem növekedhet. A háborúban való részvételtől való elzárkózást Tibullus még szegénységgel indokolja (I. 1, 5-6): *me mea paupertas vitae traducet inerti / dum meus assiduo luceat igne focus.* A szegénységgel nemcsak a harctértől való távolmaradását magyarázza, hanem azt is, hogy még arra sem érez késztetést, hogy egy nagy tekintélyű államférfi kíséretéhez csatlakozva valamilyen közfeladatot lásson el – azaz a *paupertas*[22]miatt mond le a *militiá*ról.[23] Janus esetében nem a szegénység a visszatartó erő, hanem a nagy harcosok (*belligeri proceres*) iránti felelősségérzet (*cura*). Ezzel az „önfeladó" gesztussal Janus a saját tekintélyét és méltóságát kockáztatja, hiszen a harcba nem bocsátkozó költőt mindenki gyávának (*ignavus*) nevezi:

> Belligeri proceres, me regia castra sequentem,
> Ne frustra ignavi, carpite quaeso, metus,
> Quod nunquam adversos decurro armatus in hostes
> Scando nec obsessi, moenia celsa, loci.
> Sed spectator iners aliena pericula miror,
> Non timor hoc, vestri, credite, cura iubet.

A költő vonakodása korántsem a témának szól: éppen ellenkezőleg, tökéletesen alkalmasnak tartja önmagát a magyar vitézek és Mátyás tetteiről szóló eposz megírására. A közvetlen tapasztalatszerzéstől viszont kénytelen távol maradni, hiszen a csatákban az életét tenné kockára. A költőnek életben kell maradnia ahhoz, hogy a magyar vitézek részesüljenek a halál utáni, ún. *második élet* isteni adományában, hogy a hadi tetteikkel, hősi

[22] Az elégikus világolvasat értelmében a *pauper*, a legszükségesebbekkel megelégedő, (anyagi javak felhalmozását nem kereső) ember. A *paupertas* tehát nem lehet szűkölködés (*egestas, inopia*), mint Martialis is megjegyzi (XI. 32, 8): *non est paupertas, Nestor, habere nihil.* A paupertas hasonló értelmezését lásd még: Sen. *Ep.* 87, 40: *ego non video, quid aliud sit paupertas quam parvi possessio.*

[23] Mint Lyne is hangsúlyozza (2005: 257), a *militia* kifejezés nemcsak a katonai feladatokat, hanem a provinciákban szolgáló magistratus kíséretének feladatkörét is jelölheti, lásd: Cic. *Fam.* 7, 18, 1; Prop. I. 6. 30: *hanc me militiam fata subire volunt.*

halálukkal hírnevet szerzett harcosok jelenlehessenek a kollektív emlékezetben:

> Quodsi pugnantem, rapiat sors ulla, poetam,
> Quis vestras mortes, funera vestra canit?

Az epigramma csattanójában ugyan Janus a harcosok becsvágyára apellál, de a szívesség gesztusa mögött felsejlik a horatiusi-ovidiusi *recusatio* attitűdje. A költő nem bocsátkozhat harcba, nem kockáztathatja életét, hiszen istenektől kapott küldetésének teljesítése meghozza számára az öröklét dicsőségét. A jeles haditettek megörökítése nemcsak a „témát szolgáltató", hősi halálra is kész magyar urak számára biztosíthatja a halhatatlanságot, hanem a költőnek is.

Mint a Janus által költői példaképnek tekintett Martialis[24] írja (*Ep.* X. 2.), a költészet teremtő ereje nemcsak az alkotót, hanem a művek szereplőit, címzettjeit is halhatatlanná teszi: *pigra per hunc fugies ingratae flumina Lethes / et meliore tui parte superstes eris* (7-8). Messalla pompás márványpalotáját benőheti a vad fügefa, Crispus törött márványlovain röhöghet a durva öszvérhajcsár, a költészetnek köszönhetően a költő és hősei örökké élni fognak: *solaque non norunt haec monumenta mori* (12).[25] A halhatatlanságot viszont ki kell érdemelni, a költő nem pazarolhatja akárkire a tehetségét – mint a Troilushoz címzett epigrammákban is olvashatjuk (74-75). Janus csak hosszas unszolásra hajlandó verseivel biztosítani a halhatatlanságot barátjának, és akkor sem ingyen: a megrendelő fizesse ki mindazt a kínlódást, amit a méltatlan tárgy versbe foglalása jelent a költőnek:

> Pallori nostro sit inanis gloria merces,
> At vobis constet, quod venit inde, decus.

---

[24] Janus önmagát Martialis majmaként *(simia Martialis)* definiálja, lásd: *Ep. It.* 56: *Non est hic, studiosa turba, non est / festivissimus ille Martialis. / Verum simia Martialis haec est, / cui tu, non quoties sacro poetae, / sed dumtaxat ea vacabis hora, / qua cum simiola voles iocari.* Lásd még: *Ep. It.* 10: *Te, vatum optime, culte Martialis / ludorum pater et pater leporum / nugarum simul, et facetiarum, / prae cuius sale, Plautus ipse verna est, / qua possum, sequar in meis libellis.* [...] *unum te omnibus e deis vocamus.*

[25] A motívum ovidiusi pretextusra vezethető vissza (C. A. Wiliams 2002: 423), lásd: *Am.* I. 15, 32: *carmina morte carent*; *Met.* 15 871-72: *iamque opus exegi, quod nec Iovis ira nec ignis / nec poterit ferrum nec edax abolere vetustas.* Janus már itáliai epigrammáiban is feldolgozza ezt a témát, lásd: *Ep. It.* 74: *Vis tua facta canam, nec vis dare, Troile, quicquam, / Sed dicis: tua sic fama perennis erit.*

Janus ajánlata szerfölött hízelgő a magyar uraknak: hajlandó őket ingyen halhatatlanná tenni. Ezért semmi mást nem kell tenniük, csupán vitézül helytállni a csatatéren, és (nem utolsó sorban) nem gúnyolni a (valójában nagyon is bátor) költőt, csak azért, mert nem siet hősi halált halni. Az öröklét, a halál utáni második élet nagyszerű dolog, de ha a hírnév és dicsőség csak a halál révén érhető el, akkor Martialis és lelkes követője, Janus számára sem sürgős.[26]A magyar urak hősi halála, mint tökéletes téma, mind Janus, mind a csatában elesett hősök számára előnyös: a jól megválasztott témájú, jól megszerkesztett műalkotás halhatatlanságot biztosít az alkotónak. Az epigramma csattanója a „második élet" esélyével igazolja Janus cseppet sem harcias magatartását: a költő küldetése, hogy művei által a hősök örökké éljenek az utókor szívében; s bár tudja, a halált neki is el kell szenvednie, mert földi (első) élete véges, halála után a csillagok közé emelkedik, és Iuppiter oldalán élvezheti az istenek italát (*Ep.* 285):

> Novi ego mortalem, nec me esse ignoro diurnum,
> At cum sidereas, mente requiro vias,
> Non iam tellurem pedibus contigo, sed alma,
> Cum Iove discumbens impleor ambrosia.

Felhasznált irodalom:

CAIRNS, F. (1979). *Tibullus. A Hellenistic Poet at Rome.* Cambridge, Cambridge University Press.

CASAS AGUDO, A. (2009). „ Μοῦσα λεπταλέα / Musa levis / Blanda Musa: concisión y sutileza como presupuesto poético elegíaco desde Calímaco al Renacimiento". In: *Flor. Il.* 20 (2009), 39-77.

HABINEK, T. (2002). „Ovid and Empire". In: Hardie, Ph. (szerk.): *The Cambridge Companion to Ovid.*

HUTCHINSON, G. O. (2008). *Talking Books.* Readings in Hellenistic and Roman Books of Poetry. Oxford University Press, Oxford.

[26] Lásd: *Ep.* VIII, 69: *Miraris veteres, Vacerra, solos / nec laudas nisi mortuos poetas. / Ignoscas petimus, Vacerra: tanti / non est, ut placeam tibi, perire.* ill. V, 10: *si post fata venit gloria, non propero.*

LEE-STECUM, P. (1998). *Powerplay in Tibullus*. Reading Elegies Book One. Cambridge University Press, Cambridge.

LYNE, R. O. A. M. (1974 / 2007). „Scilicet et tempus veniet… Vergil, *Georgics* 1. 463-514". In: T. Woodman and D. West (szerk.): *Quality and Pleasure in Latin Poetry* (Cambridge, 1974), 47-66.; ill. Lyne, R. O. A. M.: *Collected Papers on Latin Poetry*, Oxford University Press, 2007, 38-59.

LYNE, R. O. A. M. (1983). „Vergil and the Politics of War", *CQ* 33 (1983), 188-203.

LYNE, R. O. A. M. (1995). *Horace behind the Public Poetry*, Yale.

LYNE, R. O. A. M. (2005). „Horace Odes Book 1 and the Alexandrian Edition of Alcaeus". In: *CQ* 55 (2005), 542-58.

LYNE, R. O. A. M. (2005). „Structure and Allusion in Horace's Book of *Epodes*", *JRS* 95 (2005), 1-19.

VOISIN, D. (2002). „Horace, Agrippa et les recusationes" In: *Latomus* 61 (2), 2002, 352-361.

WILLIAMS, C. A. (2002). „Ovid, Martial and Poetic Immortality: Traces of Amores 1.15 in the Epigrams". In: *Arethusa* 35. 3 (2002), 417-433.

WILLIAMS, G. (2002). „Ovid's Exile Poetry: *Tristia*, *Epistulae ex Ponto* and *Ibis*". In: Hardie, Ph. (szerk.): *The Cambridge Companion to Ovid.*

Table des matières * Tartalomjegyzék

Sándor KISS

Curriculum vitæ de Sándor Kiss 9

Bibliographie de Sándor Kiss 11

Laudationes

KERTÉSZ András: Öt évtized – öt találkozás Kiss Sándorral 21

KERTÉSZ András : Cinq décennies – cinq rencontres avec Sándor Kiss 25

SALVI Giampaolo: Laudatio (in italiano) 29

SALVI Giampaolo: Laudatio (magyarul) 35

Tabula gratulatoria 43

Survivance du latin

ADAMIK Béla: Konszonáns *i* és vele összefüggő palatalizációk pannoniai latin feliratokon 53

BALOGH Péter: Jelentésváltozások francia kifejezésekben 71

BIVILLE Frédérique: *Romanum eloquium* (*GL* 7,178,9) – Martyrius et l'état du latin au VI^{e} s. p. C. 81

CALLEBAT Louis: Le « devis » de Pouzzoles – Étude lexicographique 95

FÁBIÁN Zsuzsanna: A ragadványnevek legújabb kori hivatalos használatáról 113

GORILOVICS Tivadar: A latin utóélete huszonöt év sajtójának tükrében (1980-2005) 127

HAVAS László – HAVASNÉ DEÁK Gyöngyi: A Szent István-i *Intelmek* Karoling-korra visszanyúló vonatkozásaihoz 139

JACQUIN Gérard: L'enchaînement des phrases dans un corpus latin du début du XIII^e siècle 155

KASSAI Ilona: Quand la standardisation linguistique n'est pas une fin en soi : le cas du Québec 169

LŐRINSZKY Ildikó: Victor Hugo rajnai útirajza, avagy egy XIX. századi latinista feljegyzései 175

MADARÁSZ Imre: A magányos költő két múzsája – Harcos individualizmus és fényes elszigeteltség Alfieri életművében 187

MAROSVÁRI Mária: « Le conclave des éléphants » – Réflexions autour de la métaphore dans le vocabulaire politique 199

SAINT-GÉRAND Jacques-Philippe: L'historiographie française des sciences du langage entre atomisme et holisme 209

SALVI Giampaolo: *Passivum* és *reflexivum* az újlatin nyelvekben 231

SZIJJ Ildikó: A latin *IN*-ből származó prefixumok alakjai az iberoromán nyelvekben 243

SZILÁGYI Imre: Emelés az olaszban és a latinban 253

SZTANÓ László: Az árnyékba borult dicsőség – Itália megítélésének változása a XVI-XVIII. században, különös tekintettel a francia megfigyelőkre 265

Grammaire textuelle

CSŰRY István: Les formes du non-dit autour des marques de contraste – constructions de sens dans le discours littéraire 281

DÉSFALVI-TÓTH András: Embarquements – Réflexions sur les voûtes du temple de paroles d'Odysseus Elytis 295

KOCSÁNY Piroska: A komplex anafora kettős arca 305

MARÁDI Krisztina: Analyse de la structure des textes juridiques 315

NAGY Andrea: « C'est un monsieur ou une dame ? » Le pronom personnel *il* comme élément de cohésion textuelle dans le roman *La Consolante* d'Anna Gavalda 327

SCHMELCZER Erika: A személyes névmások szerepe C. F. Ramuz Naplójának általánosító kijelentéseiben 335

SKUTTA Franciska: Un « narratologue » avant la lettre : Pierre Daniel Huet 349

SZILÁGYI Ildikó: Phénomènes d'ellipse dans la poésie moderne et contemporaine 357

VALYON Eszter Etelka: A recusatio-toposz változatai egy reneszánsz epigrammában – Janus Pannonius: *Se ipsum excusat, quod non proelia tractet*.....369

Table des matières * Tartalomjegyzék 383

STUDIA ROMANICA de DEBRECEN

Publication annuelle du Département de français
de l'Université de Debrecen

Fondée par le professeur József Herman en 1962 sous le nom de *Studia Romanica Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth nominatae*, paraissant sous le titre de *Studia Romanica de Debrecen* depuis 1991, cette collection est publiée par le Département de français de l'Université de Debrecen, principalement en deux séries : la Série littéraire (*Series Litteraria*) et la Série linguistique (*Series Linguistica*).
Rédacteur de 1970 à 1991 : Tivadar GORILOVICS

Depuis 1991 :

rédacteur de la *Series Litteraria* : Tivadar GORILOVICS,

rédacteur de la *Series Linguistica* : Sándor KISS.

Il existe depuis le début des années 1990 deux autres séries de Studia Romanica de Debrecen :
Bibliothèque Française et *Bibliothèque de l'Étudiant*.

SERIES LINGUISTICA

sous la direction de Sándor Kiss

Fasc. I.
László GÁLDI, *Esquisse d'une histoire de la versification roumaine.*
1964, 163 p. ISSN 0418-4564

Fasc. II.
Sándor KISS, *Les transformations de la structure syllabique en latin tardif.*
1972, 117 p. ISSN 0418-4564

Fasc. III.

Études contrastives sur le français et le hongrois.

1974, 123 p. ISSN 0418-4572

Fasc. IV.

Sándor KISS, *Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif.*

1982, 93 p. ISSN 0418-4572

Fasc. V.

Sándor KISS – Franciska SKUTTA, *Analyse grammaticale – analyse narrative.*

1987, 103 p. ISBN 963-471-519-2 ISSN 0418-4572

Fasc. VI.

La linguistique textuelle dans les études françaises. Actes du colloque LITEF (Debrecen, 12-13 novembre 1999) publiés par István Csűry.

2001, 187 p. ISBN 963-472-583-X ISSN 1588-6492

Fasc. VII.

István CSŰRY, *Le champ lexical de mais.*

2001, 341 p. ISBN 963-472-584-8 ISSN 1588-6492

Fasc. VIII.

Andrea CSŰRY, *Les pronoms indéfinis du français contemporain. Une approche sémiotique textuelle.*

2003, 170 p. ISBN 963-472-792-1 ISSN 1588-6492

Fasc. IX.

Ildikó SZILÁGYI, *Les tendances évolutives de la versification française à la fin du XIXe siècle. La problématique du vers libre.*

2004, 257 p. ISBN 963-472-870-7 ISSN 1588-6492

Fasc. X.

Sándor KISS, *Les documents latins du Haut Moyen Âge et la naissance du français. I : La chronique d'Hydatius.*

2006, 39 p. ISBN 978-963-473-016-3 ISSN 1588-6492

SERIES LITTERARIA

sous la direction de Tivadar Gorilovics

Fasc. I.

Tivadar GORILOVICS, *Recherches sur les origines et les sources de la pensée de Roger Martin du Gard.*

1962, 57 p. ISSN 0418-4572

Fasc. II.

Pál LAKITS, *La Châtelaine de Vergi et l'évolution de la nouvelle courtoise.*

1966, 114 p. ISSN 0418-4572

Fasc. III.

Tibor KARDOS, *Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi.*

1967, 143 p. ISSN 0418-4572

Fasc. IV.

Péter EGRI, *Survie et réinterprétation de la forme proustienne : Proust – Déry – Semprun.*

1969, 119 p. ISSN 0418-4572

Fasc. V.

Anna SZABÓ, *L'accueil critique de Paul Valéry en Hongrie.*

1978, 96 p. ISSN 0418-4572

Fasc. VI.

Tivadar GORILOVICS, *La Légende de Victor Hugo de Paul Lafargue.*

1979, 89 p. ISBN 963-471-065-4 ISSN 0418-4572

Fasc. VII.

Katalin HALÁSZ, *Structures narratives chez Chrétien de Troyes.*

1980, 107 p. ISSN 0418-4572

Fasc. VIII.

Franciska SKUTTA, *Aspects de la narration dans les romans de Marguerite Duras.*

1981, 99 p. ISSN 0418-4572

Fasc. IX.
Roger Martin du Gard.
1983, 93 p. ISBN 963-471-326-2

Fasc. X.
Jean-Richard Bloch.
1984, 119 p. ISBN 963-471333-5 ISSN 0418-4572

Fasc. XI.
Analyses de romans.
1985, 105 p. ISSN 0418-4572

Fasc. XII.
Figures et images de la condition humaine dans la littérature française du dix-neuvième siècle. Actes du colloque (28-31 mai 1985, Lublin).
1986, 121 p. ISBN 963-471-465-X ISSN 0418-4572

Fasc. XIII.
Gabriella TEGYEY, *Analyse structurale du récit chez Colette.*
1988, 98 p. ISBN 963-471-560-5 ISSN 0418-4572

Fasc. XIV.
Tivadar GORILOVICS, *Correspondance (1921-1939) de Jean-Richard Bloch et André Monglond.*
1989, 121 p. ISBN 963-471-651-2 ISSN 0418-4572

Fasc. XV.
László SZAKÁCS, *Le sens de l'espace dans* La Fortune des Rougon *d'Émile Zola.*
1990, 103 p. ISBN 963-471-724-1 ISSN 0418-4572

Fasc. XVI.
Anna SZABÓ, *Le personnage sandien. Constantes et variations.*
1991, 157 p. ISBN 963-471-888-4 ISSN 0418-4572

Fasc. XVII.

Katalin HALÁSZ, *Images d'auteur dans le roman médiéval (XII^e-XIII^e siècles).*

1992, 131 p. ISBN 963-471-898-1 ISSN 1216-3260

Fasc. XVIII.

Retrouver Jean-Richard Bloch. Actes du colloque (Villiers-sur-Marne, 11-12 avril 1992) réunis par Tivadar Gorilovics.

1994, 166 p. ISBN 963-471-979-1 ISSN 1216-3260

Fasc. XIX.

Gabriella TEGYEY, *L'inscription du personnage dans les romans de Rachilde et de Marguerite Audoux.*

1995, 142 p. ISBN 963-472-044-7 ISSN 1216-3260

Fasc. XX.

Jean-Richard BLOCH : *Lettres du régiment (1902-1903).* Éd. établie et annotée par Tivadar Gorilovics.

1997, XIV-175 p. ISBN963-472-262-8 ISSN 1216-3260

Fasc. XXI.

Lectures de Zola.

1999, 127 p. ISBN 963-472-454-X ISSN 1216-3260

Fasc. XXII.

Études de littérature médiévale. Recherches actuelles en Hongrie. Textes réunis par Katalin Halász.

2000, 178 p. ISBN 963-472-506-6 ISSN 1216-3260

Fasc. XXIII.

Destins du siècle – Jean-Richard Bloch, Roger Martin du Gard. Mélanges offerts au Professeur Tivadar Gorilovics.
Textes réunis par Katalin Halász et István Csűry.

2003, 247 p. ISBN 963-472-791-3 ISSN 1216-3260

Fasc. XXIV.

Jean-Richard BLOCH : *Le Cuistre mystifié (Conte dramatique en quatre actes).* Éd. présentée et annotée par Tivadar Gorilovics.

2007, 154 p. ISBN 978-963-473-070-5 ISSN 1216-3260

Fasc. XXV.

Anna SZABÓ, *George Sand. Entrées d'une œuvre.*

Presses Universitaires de Debrecen, 2010, 425 p. ISBN 978-963-473-367-6
ISSN 1588-6492

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

ISSN 1217-923X

Fasc. I.

Le chantier de George Sand – George Sand et l'étranger.

Actes du X[e] Colloque International George Sand, Debrecen, 7-9 juillet 1992, publiés sous la direction de Tivadar Gorilovics et d'Anna Szabó.

1993, 323 p. ISBN 963-471-928-7

Fasc. II.

Préfaces de George Sand. Éd. établie et annotée par Anna Szabó.

1997, 2 vol., 490 p. ISBN 963-472-197-4 (édition complète)
vol. 1.: 280 p. ISBN 963-472-198-2
vol. 2.: 281-490 p. ISBN 963-472-196-6

Fasc. III.

Lieve SPAAS, *Le cinéma nous parle. Stratégies narratives du film.*

2000, 110 p. ISBN 963-472-507-4

Fasc. IV.

Exils. L'imaginaire et l'écriture de l'exil. L'exil politique.

Colloque international de Herstmonceux (Sussex, Grande-Bretagne) 31 mai – 3 juin 2001. Textes réunis par Pierre Glaudes et Tivadar Gorilovics.

2002, 175 p. ISBN 963-472-711-5

Fasc. V.

Regards croisés. Recherches en Lettres et en Histoire, France et Hongrie. Textes publiés sous la responsabilité de Jean-Luc Fray et Tivadar Gorilovics.

2003, 288 p. ISBN 963-472-757-3

Fasc. VI.

Les couleurs en questions. Colloque international de Herstmonceux Castle (Sussex, Grande-Bretagne) 26-29 mai 2005. Textes réunis par James Durnerin.

2006, 163 p. ISBN 978-963-473-010-1

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉTUDIANT

Fasc. I.

Mária MAROSVÁRI, *Conditions et limites de la traduction littéraire : le cas de L'Assommoir d'Émile Zola.*

1990, 56 p. ISBN 963-471-710-1

Fasc. II.

Analyses de textes.

2002, 119 p. ISBN 963-472-661-X

Fasc. III.

Études de linguistique française.

2003, 105 p. ISBN 963-472-787-5

Fasc. IV.

Anthologie de la prose française médiévale publiée par Katalin Halász.

2005, 105 p. ISBN 963-472-941-X

HORS SÉRIE

« Du sexe, rien d'autre » – Sexualité, sexe(s) et genres dans les études françaises. Actes du Colloque des Journées d'Études Françaises (Debrecen, 4-6 octobre 2007), rédigés par Sándor Kálai, Ildikó Lőrinszky, Franciska Skutta.

2008, 271 p. ISBN 978-963-473-173-3

L'adresse du département :
Département de français de l'Université de Debrecen
Pf. 33
Egyetem tér 1.
H-4010 Debrecen
Hongrie

http://www.francia.unideb.hu

Site internet des publications de la série de Studia Romanica de Debrecen :
http://dragon.unideb.hu/~francia2/?q=node/77

SD